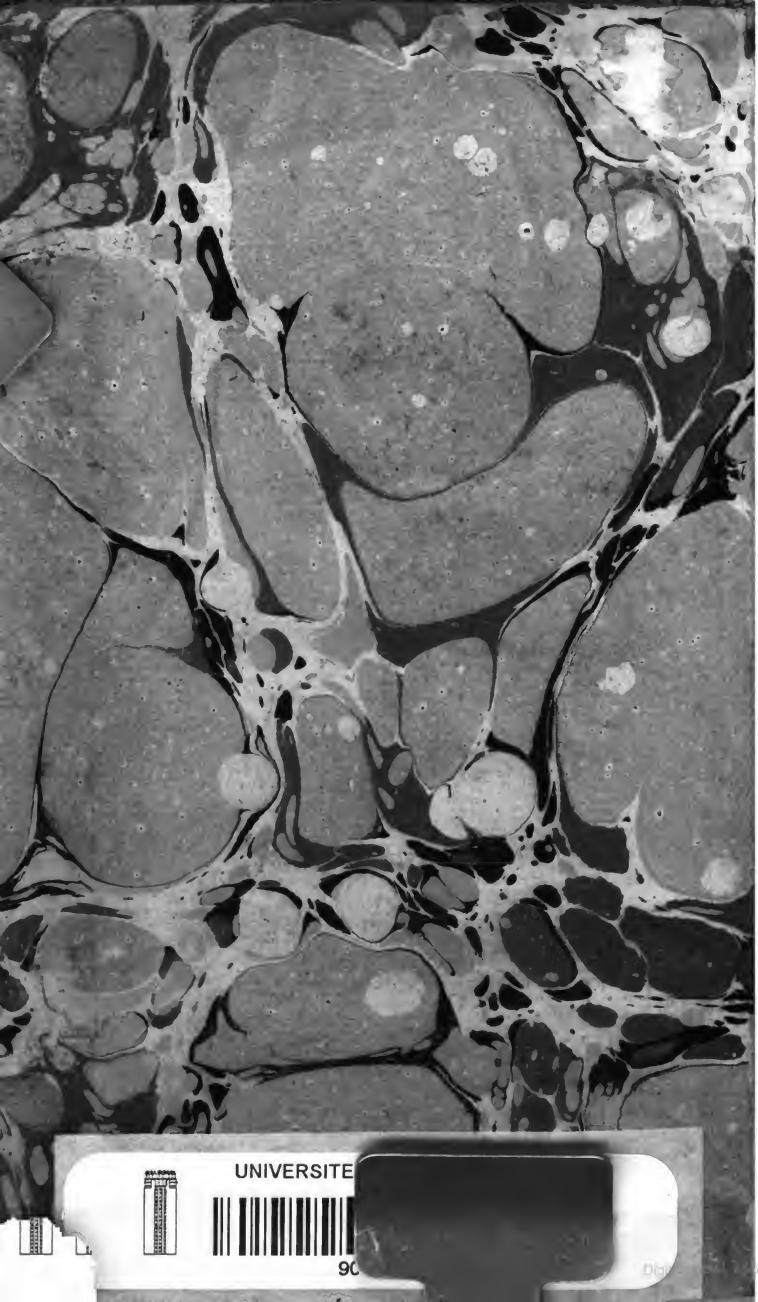
Digitized by Google


UNIVERSITE
90

Digitized by Google

SEMINARIE VOOR HEDENDAAGSE
GESCHIEDENIS
Blandijnberg 2, GENT

HE.S [redacted] ~~F.108~~
~~F.118~~

HE. S. F 164/2

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRE

HISTORIQUE

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

POUR M. VANDER MERSCH,

Où l'on donne les preuves de la loyauté de sa conduite, durant la Révolution Belgique.

Par E. J. DINNE, Officier de la première Armée Belgique, et Témoin oculaire de la plupart des Faits.

TOME PREMIER.

HE 8 F 164/2

A LILLE,

Chez JACQUEZ, Imprimeur-Libraire, sur le petite-Place.

M. D. CC. XCI.

STAATSUNIVERSITEIT TE GENT
28336 23 MRT 1950
FACULTEIT DER WIJSBEGEERTE EN LETTEREN
GESCHIEDENIS

VH 95615

Digitized by Google

Digitized by Google

DIVISION

DE CE MÉMOIRE.

I. *Observations préliminaires relativement aux qualités Militaires de M. Vander Mersch.*

II. Première époque. *Contenant la conduite de M. Vander Mersch, depuis la formation de la première Armée Belgique, jusqu'à l'affaire de Nassogne.*

III. Seconde époque, *qui renferme les événemens de la Révolution, depuis l'affaire de Nassogne jusqu'au* 8 *Avril, jour du départ du Général Vander Mersch pour Bruxelles.*

IV. Troisième époque, *où l'on retrace la conduite des États, pendant la détention du Général Vander Mersch.*

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les Originaux des Pièces justificatives rappelées dans ce Mémoire, sont déposés chez M. Laslins, *Rue des Jardins, à Lille.*

ERRATA.

Pag. 1, lig. 17, la dénouement, *lisez* le dénouement.

Dans quelques citations, on trouve, Agendes des Députés des États de la West-Flandre, *lisez* Agendes des États de la West-Flandre.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES,

Relativement aux qualités Militaires

DE M. VANDER MERSCH.

JEAN-ANDRÉ VANDER MERSCH, né à Menin, avoit déjà fait connoître ses talens Militaires ; avant d'en donner des preuves particulières à sa Patrie. Il avoit fait ses apprentissages dans la guerre d'Hannovre, pendant laquelle il entra au Service de France dans le Régiment de la Marck, en qualité de Volontaire. Au bout de six semaines il obtint le grade d'Officier, pour récompense de la conduite qu'il avoit tenue dans deux attaques aux environs de Stromberg et de Ritberg. On l'employa sans cesse depuis lors aux Postes avancés. Ses services distingués lui valurent la bienveillance des Officiers Supérieurs, qui lui accordoient des Détachemens des plus importans avec une entière liberté dans ses opérations. Il se signala

Digitized by Google

à presque toutes les actions d'importance qui eurent lieu pendant cette guerre. Le 11 Juin 1759, il s'empara de la Ville et du Château d'Arensberg; quelques jours après il battit l'ennemi à Lunscheidt; il se rendit maître d'Attendorn et du Château de Furstenberg, et enleva quelques autres Postes à l'ennemi. L'année suivante, entre plusieurs autres avantages considérables, il se rendit maître de Hesse-Cassel, où toute l'Artillerie, les Munitions, et une grande quantité de Prisonniers tombèrent en son pouvoir. Il vint ensuite, par une marche forcée, tomber sur la ville de Gottingen qu'il emporta. En 1761, il défit complettement l'ennemi au Village de Bozenzeel, lui prit toute son Artillerie et un grand nombre de Prisonniers, ce qui lui valut le grade de Lieutenant-Colonel d'Infanterie. Peu après il s'empara de la Ville et du Château de Biellefeld, et après plusieurs autres expéditions, il attaqua Werle avec tant de succès qu'il y fit Prisonniers les Escadrons des Hussards Hessois et le Bataillon d'Appelbaum ou Légion Britannique, et prit leur Artillerie. Cette victoire lui valut le grade de Lieutenant-Colonel des Dragons. Il passa ensuite le Weser

Digitized by Google

et força le Camp d'Hexter. Cette action lui fit obtenir la Croix de St. Louis, qu'il reçut au Camp de Baurbach. Il seroit trop long de détailler tous ses faits glorieux pendant cette guerre, où il reçut quatorze blessures, dont cinq à la tête. Toutes les Lettres que les Généraux François lui écrivoient, témoignent en quel estime VANDER MERSCH étoit près d'eux; Aussi falloit-il des Services bien axtraordinaires et bien éminens pour parvenir au bout de quatre ans, au grade de Lieutenant-Colonel de Cavalerie, au Service d'une Puissance, ou l'intrigue et la protection disposoient dans ce temps-là des grades Militaires, et l'emportoient sur le seul mérite.

Il passa en 1778, par l'entremise du Général de Wurmser, dont il étoit particulièrement connu, au service d'Autriche, qui étoit alors en guerre avec la Prusse. Il fut d'abord employé en qualité de Lieutenant-Colonel, aux postes avancés dans la Silésie, où les Généraux de Wurmser, de Kinsky et de Jerzy, lui confioient des détachemens considérables. Il fut chargé de l'attaque de Schwedeldorf et du Blockhauss, qu'il emporta après cinq heures

Digitized by Google

d'un combat des plus opiniâtres. Le nombre des morts y fut considérable, et le Commandant qui fit des prodiges de valeur, ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Il réduisit ensuite les Villes d'Habelschwert et de Graffenort, où il établit ses postes dans les environs de Glatz.

Son attaque et sa retraite de Wartha, ne lui font pas moins d'honneur : il sut échapper au Général de Wunsch, qui le poursuivit avec la plus grande partie de ses forces, depuis huit heures du matin jusqu'à dix du soir. Il n'abandonna point les gorges du Brandt et de Cronstadt, ni la Ville d'Habelswerts, jusqu'à la suspension d'armes. En considération de ses services distingués, l'Empereur lui donna le grade de Colonel, et la permission de retourner aux Pays-Bas. Depuis lors, il s'étoit tranquillement occupé à la culture de ses terres, jusqu'au moment des troubles, où le patriotisme et les sollicitations de ses Concitoyens, le déterminèrent à quitter le Service du Prince, pour prendre le commandement de l'Armée de sa Patrie.

MÉMOIRE

Digitized by Google

MÉMOIRE

POUR M. VANDER-MERSCH.

PREMIÈRE ÉPOQUE,

Contenant la conduite de M. Vander-Mersch, depuis la formation de la première armée Belgique, jusqu'à l'affaire de Nassogne.

NOus n'entrerons point dans un détail des causes de cette Révolution, que le Patriotisme éguillonné par un mécontentement des infractions avoit entreprise, et qui eut des commencemens si heureux sous M. Vander-Mersch, tant que la Nation en fut regardée comme le mobile; mais qui dans la suite n'étant plus entretenue que par l'intérêt particulier, aidé du fanatisme et de l'imposture, excita l'indignation générale, et eut enfin la dénouement ridicule qu'elle s'étoit préparé. En déve-

Digitized by Google

loppant ses progrès, nous nous bornerons aux seuls faits qui ont rapport au Chef de la première armée Belgique, dont les travaux et les succès aussi rapides qu'étonnans, ont été payés, par ses concitoyens, de la plus noire ingratitude.

Le cri du mécontentement général du Peuple Belgique s'étoit élevé contre le système de l'Empereur Joseph II, ou pour mieux dire, contre la manière dont on vouloit le mettre en exécution. En peu de temps l'esprit d'insurrection se propagea tellement, que comme si la Nation s'étoit donné le mot, divers projets de Révolution se formoient à la fois dans des lieux différens. Les deux plus connus, sont ceux des Avocats Vonck et Vander-Noot. Le premier, homme zélé pour sa Patrie, avoit formé à Bruxelles, avec quelques-uns de ses amis, une association connue sous le nom de *Pro aris et focis*, dont le but étoit de rassembler les forces de la Nation, et de former sur les frontières une armée patriotique, dont les opérations auroient été secondées par les mouvemens intérieurs des Villes et de toutes les Provinces. L'Avocat Vander-Noot, homme inquiet et ambitieux, méditant une vengeance contre le Ministère Autrichien, dont il fuyoit la poursuite depuis le mois d'Août 1788, après avoir couru de Londres à Berlin et à la Haye, pour solliciter l'appui de ces Cours, s'étoit enfin arrêté à Breda, où il formoit le projet d'une révolution à opérer par le secours des Puissances étrangères. A la vérité

Digitized by Google

il paroissoit y jouir de la protection du parti d'Orange et de la Prusse, qui avoient des vues diversement intéressées sur les mouvemens des Belges; mais on a reconnu combien ses projets fondés sur l'attente des secours étrangers ont été infructueux, et que la Révolution n'eut point été effectuée, si Vonck avoit adopté ses chimères. Cependant la confiance momentanée qu'on donna aux promesses de Vander-Noot, engagea quelques personnages à lui faire signer une commission d'*Agent Plénipotentiaire du Peuple Brabançon*, avec laquelle il se rendit à Berlin. Mais les zélés Patriotes de Bruxelles, convaincus à la fin de la futilité des assertions de ce Négociateur, continuèrent l'exécution de leur plan, qui étoit de rassembler les forces de la Nation. Ainsi lorsque les États de Brabant se virent supprimés, quelques-uns des membres, d'après l'avis de Vonck, se retirèrent en Hollande. Vonck s'empressa de former une caisse patriotique, et rien ne fut négligé pour disposer les esprits à l'émigration. D'abord Vonck voulut communiquer son projet à Vander-Noot, croyant encore que celui-ci agissoit de bonne foi, et il proposa à l'Avocat de Brouwer de l'aller trouver, pour concerter les moyens de rassembler sur le territoire Hollandois, les Patriotes qui s'apprêtoient à quitter leurs foyers. Mais Vander-Noot rejeta ce projet avec hauteur, et vanta à l'Avocat de Brouwer sa prétendue correspondance avec des Puissances étrangères, dont il promettoit les secours. Ce-

pendant on croyoit assez communément que l'armée Patriotique se recrutoit à Breda ; car comme l'Avocat Vonck dirigeoit avec la plus grande prudence les ressorts de la Révolution qu'il méditoit, il se tint long-temps à l'abri des soupçons ; tandis que les nouvelles que Vander-Noot débitoit impunément à Breda, et les promesses dont il berçoit la Nation, faisoient croire aux Brabançons, qu'il étoit l'auteur des mouvemens et de l'armement qu'on préparoit sur les frontières, quoiqu'il s'y opposât par le seul dépit de n'en être pas le Chef. Ainsi plusieurs Patriotes, emportés par un zèle prématuré, s'étant rendus directement à Breda, y furent indignement reçus par Vander-Noot, qui les accabla d'injures, et leur donna les qualifications les plus odieuses qu'il accompagna de ses termes flamands les plus favoris. Quelques-uns de ces malheureux s'abandonnèrent aux recruteurs Hollandois ou Prussiens ; d'autres se rassemblèrent sous un Chef, et vécurent dans un bourg de leur argent ou de leur industrie, jusqu'à ce qu'ils furent soudoyés de la caisse patriotique de Bruxelles ; et d'autres enfin retournèrent chez eux, où ils débitèrent qu'ils avoient été chassés de Breda : ce qui nuisit beaucoup au projet de former une armée Patriotique.

Cependant Vonck ne se découragea pas. Il tourna les yeux sur le Pays de Liége, et il parvint à obtenir la permission d'y rassembler les émigrans aux environs d'Hasselt. Il y forma un Comité composé de quelques

Digitized by Google

zélés Patriotes, qui recrutèrent à Hasselt avec le plus grand succès. Le nombre des émigrans y augmentoit tous les jours, jusqu'à ce qu'ils furent obligés d'évacuer les frontières de Liége à l'approche des Autrichiens, et de se réfugier, le 10 Octobre, sur celles de Hollande, où ils allèrent rejoindre ceux qui y avoint été attirés par la fausse réputation de Vander-Noot. Celui-ci reconnut qu'il ne pouvoit plus amuser davantage les Patriotes éclairés de Bruxelles, qu'il tentoit inutilement d'engager à différer jusqu'au printemps suivant, en leur promettant pour lors des secours étrangers; et voyant qu'on étoit absolument décidé à employer les forces de la Nation, il ne pensa plus qu'à s'attacher les émigrans qui se trouvoient aux environs de Breda. Il fit boire ces Patriotes qu'il avoit injuriés et chassés quelques semaines auparavant, et il les engagea à lui prêter un serment de fidélité. Il eut l'impudence même d'envoyer faire la proposition aux émigrans rassemblés à Hasselt, de lui prêter le même serment. Cette étrange conduite de Vander-Noot inquiéta Vonck et tous les membres du Comité secret qu'il venoit de former à Bruxelles. Il fut résolu d'obliger Vander-Noot à s'expliquer. Il crut les contenter encore avec des paroles vagues, mais il avoit à faire à des hommes que des secrets chimériques n'endormoient point, et il se vit forcé de leur avouer que sa Négociation avoit été infructueuse à la Cour de Berlin. C'est à cet aveu, qui coûta sans

Digitized by Google

doute à Vander-Noot, qu'on doit rapporter l'origine de la haine qu'il n'a point cessé de manifester contre ceux qui avoient conçu et exécuté le projet de la Révolution.

Lorsque Vonck se crut assuré de pouvoir rassembler les émigrans au Pays de Liége, il pensa à trouver un Chef pour conduire cette armée. L'Abbé de Tongerloo promit à l'Avocat Vonck d'indemniser, en hypothéquant les biens de son Monastère, situés sous la domination des Provinces-Unies, l'Officier qui accepteroit le commandement de l'armée Patriotique. Il falloit un Guerrier renommé pour en imposer, un homme prudent pour entamer une entreprise aussi délicate, et un Citoyen attaché à la même cause, pour vouloir se charger de la défendre. Vonck n'avoit point oublié le nom du Colonel Vander-Mersch: il avoit toujours conservé une haute idée du Guerrier Flamand, depuis qu'il en avoit lu les exploits dans les papiers publics. Ce qui lui fit naître l'idée de s'informer de sa demeure et de l'attirer dans son parti. On lui apprit que cet ancien Militaire étoit retiré près de Menin, et on lui fit le plus grand éloge de ses talens et de son caractère. Vonck ne tarda point à le faire solliciter vivement d'accepter le commandement de l'armée qu'il rassembloit. Vander-Mersch partageoit les sentimens de ses concitoyens sur l'administration, et voyant à quel point le patriotisme avoit échauffé les esprits, il céda aux instances et se rendit à Breda, d'où il envoya sa démission du service Au-

Digitized by Google

trichien. Les Abbés de Tongerloo et de St. Bernard, lui signèrent le 6 Octobre, une promesse de cent mille florins, pour l'indemniser dans le cas d'une *Confiscation effective* de ses biens, et *de défaite finale* (1).

Vander Mersch approuva le plan de Vonck, et blâma non-seulement celui de Vander Noot, mais il remontra combien il falloit se défier des intrigues de la Cour de Prusse, et se mettre en garde contre ses tentatives. Il se montra persuadé que la Nation ne devoit compter que sur ses propres forces, et que si les Provinces agissoient de concert, il pourroit, sans secours étrangers, seconder leurs efforts et faciliter leurs succès, avec un corps de trois mille hommes bien armés. Il conseilla d'habiller en uniformes au moins mille hommes, pour donner plus d'apparence à cette armée, et l'empêcher d'être confondue avec une horde de vagabonds. Vonck faisoit travailler aux uniformes dans le Pays de Liége; mais la retraite précipitée du Comité d'Hasselt, retarda la fourniture des habillemens. Ce fut de Liége encore qu'on tira la plus grande partie des armes, et Vonck y avoit conclu l'achat de huit pièces d'artillerie, lorsque Vander Noot l'assura qu'il avoit accès aux Arsenaux de la République, et qu'il avoit à Breda un grand nombre de canons à sa

(1) Voyez Pièces Justificatives, première époque. Litt. A.

disposition : ce qui engagea Vonck à contremander ceux qu'il avoit achetés à Liége. Tellement que l'armée Patriotique, trompée par Vander Noot, se trouva sans artillerie pour faire son invasion, dont le jour fut fixé au 24 Octobre par le Comité de Breda, malgré les justes réflexions de Vonck, qui étoit d'avis avec Vander Mersch, qu'on temporisât encore quatorze jours, à cause que l'intérieur des Provinces n'étoit pas assez préparé à l'insurrection. Mais on ne les écouta point ; et comme ils étoient persuadés qu'on ne pouvoit rien opérer sans le secours des Provinces, ils conseillèrent de faire une tentative sur la Flandre, pour l'exciter à l'insurrection, en même-temps qu'on pénétreroit dans le Brabant. Vander Mersch s'offroit pour diriger de préférence l'entreprise sur la Flandre ; mais ceux du Comité de Breda, qui déjà prenoient un ton d'autorité, et qui n'agissoient qu'au nom du Peuple Brabançon, craignoient que la Flandre n'acquît une influence dans les affaires, qu'ils vouloient se ménager pour eux seuls. Ils ne voulurent donc point consentir à ce que Vander Mersch se montrât dans une Province où, si ses armes étoient heureuses, le Comité de Brabant n'auroit point conservé beaucoup d'autorité. Ils préférèrent y envoyer Ransonnet et Devaux à la tête des émigrans qui se trouvoient dans le marquisat de Berg-op-zoom, et qui formoient un corps d'environ neuf cens hommes. Ceux-ci s'étant armés aux environs de Rosendael, marchèrent

Digitized by Google

vers *Zantvliet*, *Lillo* et *Lieſkenshoeck*. Mais il arriva ce que Vander Merch avoit prédit au Comité ; ils s'emparèrent facilement du Fort Lillo, et l'abandonnèrent de même après y avoir encloué les canons, par l'ordre de Spanoghe, nommé Colonel du Génie, à la recommandation de la Princesse d'Orange. Tellement que cette entreprise qui n'avoit été approuvée par quelques-uns, que dans l'intention de diviser et d'affoiblir les forces Patriotiques, ayant réussi contre leur attente, ne produisit aucun avantage, par une perfidie dont Vander Noot et ses partisans étoient les jouets.

Vander Mersch devoit marcher en Brabant avec le reste des troupes, qui formoient un corps d'environ deux mille huit cens hommes, qu'on divisa en deux colonnes pour se rejoindre à Hoogstraet, bourg de la Campine. Les émigrans cantonnés dans la Mairie de Bois-le Duc, formoient une de ces colonnes sous les ordres de Lorangeois, et devoient prendre les armes à *Alphen*. Les autres qui se trouvoient dans la Baronnie de Breda, et qui étoient les plus nombreux, avoient leur rendez-vous à *Sundert*, où les armes devoient être déposées au château du Chevalier de Rhodes. Toutes ces troupes devoient être rassemblées le 23 ; mais le défaut d'ordre et d'activité, qui a toujours caractérisé les membres du Comité de Breda, qui ont été les principaux mobiles des Etats, fut cause que Vander Mersch arrivant le soir du même jour à Sundert, n'y trouva ni armes ni sol-

Digitized by Google

dats, si ce n'est ceux qui y étoient cantonnés; et quoique l'invasion fut projetée pour la nuit, afin de surprendre Hoogstraet, où il y avoit un détachement Autrichien, et où ceux de Breda assuroient qu'on auroit trouvé du canon, les armes ne vinrent à Sundert qu'après minuit, et les troupes ne commencèrent à y arriver qu'à quatre heures du matin. On leur distribua un vieux ramas de fusils de différens calibres, et des cartouches mal assorties et disproportionnées. On ne put même armer entièrement ce petit nombre d'hommes, dont plus de deux cens furent obligés de suivre sans armes. Vander Mersch vit qu'on l'avoit trompé. On l'envoyoit provoquer un ennemi formidable avec une poignée d'hommes, qui de paisibles citoyens, s'étoient subitement transformés en guerriers. Il trembla pour ces citoyens dont le sort lui étoit confié, et pour son honneur qu'il s'étoit efforcé d'établir par trente-trois années de travaux dans les armes. Il se résolut cependant à tenter tout ce qui étoit en son pouvoir, et le 24, vers six heures du matin il partit de Sundert. A peine étoit-il arrivé sur le territoire Autrichien, que des terreurs paniques s'emparèrent de sa petite armée. Ces nouveaux soldats qui n'avoient aucune idée de la guerre, s'attendoient à devoir combattre à chaque pas; leur imagination prévenue leur peignoit des ennemis dans le lointain. Deux fois la terreur alloit dissiper cette armée: deux

Digitized by Google

fois Vander-Mersch la rassure et l'encourage ; mais il désespère d'obtenir le moindre avantage avec une pareille troupe, surtout en apprenant la déroute de la colonne d'Alphen, par des fuyards qui vinrent augmenter les terreurs de la sienne. Il la rangea en bataille dans une position avantageuse, pour lui montrer sa supériorité sur la cavalerie ennemie, qu'on disoit avoir vue. La croyant rassurée, et certain que la plaine étoit absolument libre, il continua sa marche; mais avant d'arriver à Hoogstraet, un coup de fusil lâché à l'entrée d'un village, sème encore l'épouvante sur une partie de son armée. Vander-Mersch pénétré de douleur, ne perd cependant rien de son sang froid. Il se porte à l'endroit où le désordre est le plus grand; il rappelle les fuyards, et parvient enfin à les rassembler. Il leur reproche leur lâcheté, en l'attribuant cependant avec bonté au défaut d'expérience; et la honte leur arrache la promesse d'une plus grande fermeté pour l'avenir. L'exemple et les exhortations du Chef, parvinrent enfin à donner du courage à une troupe, qui n'étoit point accoutumée à contempler le péril; et ce fut celle-là même, qui se distingua le plus dans la suite. On poursuivit le même jour jusqu'à Hoogstraet, où l'on ne trouva que cent quarante hommes de la colonne d'Alphen. Celle-ci commandée par Lorangeois, s'avançoit de bonne heure vers Hoogstraet. A peine étoit-elle arrivée sur le territoire Autrichien, que la terreur s'en

Digitized by Google

empara tellement qu'elle tira sur son avant-garde, croyant voir l'ennemi. A l'entrée d'Hoogstraet, un Commis de l'endroit fit feu sur les plus avancés; à quoi toute la colonne répondit aussitôt, en faisant un feu continué, sans ordre et sans but. A cette confusion bientôt se joignit la terreur, la plupart jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Cependant quelques Officiers étant parvenus à raillier la tête de la colonne, avancèrent jusques dans le bourg, où ils trouvèrent un détachement Autrichien de vingt-deux hommes postés sur la place, qui après quelques décharges, se retirèrent. Les Patriotes n'en firent qu'un prisonnier.

L'Officier Lorangeois inquiété par un faux bruit que l'ennemi revenoit à la charge, se retrancha d'abord; mais ne voyant point arriver la colonne de Vander-Mersch, il ne se crut point en sûreté et reprit le chemin de Tilbourg avec sa troupe, à l'exception de cent quarante hommes, à qui les plus braves d'entre les Officiers persuadèrent de rester. Lorangeois ne reparut que le lendemain à Turnhout (4).

La troupe de Vander-Mersch ayant logé à Hooghstraet, eut encore une alarme le lendemain; et quoique le Général fût persuadé qu'il n'y avoit aucun ennemi à combattre, il rangea cependant son armée en bataille, et prit toutes les précautions né-

(4) Litt. C.

Digitized by Google

cessaires pour la défense. Mais s'étant fait instruire du sujet qui avoit causé cette alarme, il retint sa troupe en bataille, tandis qu'on publia le Manifeste du Peuple Brabançon (5). Il partit ensuite pour Turnhout, où sa petite armée reçue avec applaudissement, retrouva la colonne d'Alphen, et fut renforcée de quelques recrues. Le lendemain Vander-Mersch continua sa marche vers Gheel sur la route de Diest.

Les Autrichiens s'attendoient à cette invasion. Le Comte d'Alton, Général commandant des armes, apprit bientôt la marche de Vander-Mersch, et donna ordre au Général-Major de Schrœder, qui étoit à Lierre, de se disposer à le combattre. Celui-ci croyant surprendre Vander-Mersch, se proposa de partir le soir du 26, pour aller à sa rencontre avec le premier bataillon de Bender, aux ordres du Colonel Keim, le second bataillon de Clairfait, aux ordres du Colonel Dujardin, deux compagnies de Grenadiers, deux escadrons des Dragons d'Arberg, cinq pièces de canons, de six et de trois livres de balle, et deux obusiers. Vander-Mersch étant sorti de Turnhout, avoit à peine fait une lieue

(5) Ce Manifeste dont les principes ont été si ouvertement démentis dans la suite par ceux qui se sont emparés de l'autorité, avoit été rédigé en partie par Vander-Noot, qui en avoit pillé le proëme et tous les plus brillans passages, dans l'ouvrage intitulé POLITIQUE NATURELLE.

Digitized by Google

quand il reçut avis des mouvemens de Schrœder ; et réfléchissant à l'imprudence qu'il y avoit de mettre en plaine une troupe indisciplinée, sans canons, sans cavalerie, aux prises avec un ennemi supérieur en nombre, aguerri et muni des plus terribles instrumens de la gerre, il se décida à reprendre poste à Turnhout : et sans trop répandre un bruit qui auroit pu effrayer encore cette troupe nouvellement armée, et causer sa défection, il attendit pour la préparer que l'ennemi se présentât. Il fit cependant toutes les dispositions convenables : il redoubla les gardes et les patrouilles, ordonna des retranchemens et fit barricader les avenues qui paroissoient devoir être attaquées. Toute la nuit il reçut des avis que l'ennemi avançoit ; et à la pointe du jour il rangea sa petite armée pour le recevoir. Outre les postes avancés, il plaça quelques compagnies dans les maisons des quatre principales rues qui pouvoient être attaquées, jusques environ cent pas de la place. Il eut été imprudent d'en risquer plus loin, car en cas d'échec, la retraite leur seroit devenue impossible, et elles seroient tombées au pouvoir de l'ennemi, s'il étoit parvenu à pénétrer dans la Ville et à en chasser les Patriotes. Un corps de réserve d'environ seize cens hommes, qui faisoient la principale force et qui devoit décider du succès du combat, étoit rangé sur la place en bataillon quarré autour du cimetière. Les habitans de Turnhout se distinguèrent par leur activité dans les tra-

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

vaux : les rues furent dépavées, les meubles de toute espèce jetés et entrelacés dans les rues y formoient des retranchemens assez solides. A six heures et demie le canon Autrichien commença à battre un moulin à vent, où étoit la garde avancée des Patriotes, qui avoit déjà tiré sur les Dragons d'Arberg. Un brouillard épais empêchoit Vander-Mersch de reconnoître les dispositions des ennemis, et il fut obligé de sortir de la ville et de s'avancer dans la plaine pour examiner leurs mouvemens. Ceux qui l'accompagnoient répondirent quelque temps au feu des Autrichiens, et se replièrent ensuite avec la garde du moulin jusqu'au débouché de la rue de l'hôpital, où Vander-Mersch soutint encore pour attirer l'ennemi, qui effectivement y pénétra et s'engagea dans la rue. Le Général des Patriotes voyant qu'il avoit réussi à mettre la Ville à l'abri des ravages des obusiers, en attirant ainsi l'ennemi dans l'intérieur, assura hautement que la victoire étoit de son côté. Cependant le combat devenoit sérieux dans la rue de l'hôpital; on s'y disputoit avec acharnement de part et d'autre chaque pouce de terrein. Les Patriotes avoient l'avantage des barricades qui les couvroient, mais les Autrichiens étoient soutenus par leur artillerie, et avoient encore l'avantage de la discipline et de l'habileté dans le maniement des armes. Vander-Mersch cédoit en combattant, et attira insensiblement l'ennemi jusqu'à la hauteur aux environs de la place, où les

Digitized by Google

maisons étoient occupées et où toutes ses forces étoient concentrées. Le feu des Patriotes, soutenu par celui qui sortoit des fenêtres, devenoit plus vif à mesure qu'ils cédoient en se retirant vers la place, où le carnage eut été horrible, si les Autrichiens y étoient parvenus. Mais l'acharnement étant monté à un tel point, que déjà l'on commençoit à se servir de la baïonnette, pour se disputer les canons sur les corps des artilleurs qui étoient tombés, les Autrichiens assaillis en front par ceux qui défendoient la place, et sur les flancs tant par ceux qui occupoient les maisons, que par des pelotons qui s'étoient glissés dans les avenues qui aboutissent à la rue de l'hôpital, furent enfin forcés, après cinq heures de combat, de plier et de se retirer, en abandonnant à la troupe victorieuse, trois canons avec leurs munitions et deux caissons. Ils furent repoussés jusques hors de la Ville, et si Vander-Mersch avoit osé se fier à sa troupe, il auroit pu achever leur défaite. Mais la prudence ne lui permit pas d'écouter l'animosité de son armée; car quoique vaincus, les Autrichiens se ralliant dans la plaine, avoient encore plus de force qu'il n'en falloit pour arracher la victoire des mains des Patriotes et pour les écraser: et ceux-ci échauffés par leurs premiers succès, auroient pu perdre dans la plaine, en combattant en désordre, tous les fruits de cette mémorable journée. La perte des Autrichiens fut assez considérable, tant en tués que blessés et prisonniers,

et

Digitized by Google

et en déserteurs qui venoient se ranger sous le drapeau Patriotique, ou qui profitèrent du voisinage de la Hollande. Du côté des Patriotes il y eut quatre-vingt-sept hommes blessés ou tués, parmi lesquels les habitans de Turnhout, comptèrent vingt-trois de leurs concitoyens armés, sans compter les malheureux qui furent massacrés dans leurs foyers.

C'est à cette première journée, la plus mémorable pour le parti Patriotique, que tout homme sensé dut attribuer les succès multipliés qu'il a obtenus dans la suite (6). Ce coup fut l'étincelle qui produisit bientôt un embrasement général; ce fut la base sur laquelle les Etats élevèrent leur nouvelle puissance. Mais l'orgueil et l'aveuglement qui en fut une suite, firent bientôt méconnoître les obligations qu'ils avoient à Vander-Mersch et à sa troupe victorieuse : on les vit dans la suite affecter le plus grand mépris pour cette victoire : on les vit acharnés contre les guerriers citoyens qui l'avoient remportée, et la haine la plus injuste succéda à la reconnoissance, dont le Comité de Breda assuroit Vander-Mersch, en lui donnant, à la sollicitation de Vonck,

(6) Le Général d'Alton écrivoit à l'Empereur « je ne cacherai point à votre Majesté que c'est à « l'inconcevable avantage que remportèrent les In« surgens à Turnhout, que nous devons l'embrase« ment devenu général aujourd'hui. » Pièces justif. du Général d'Alton, pag. 187.

le grade de Lieutenant-Général (7). Car Vander-Mersch, en prenant le commandement de l'armée, n'avoit point voulu accepter d'autre grade que celui de Général-Major, et il avoit répondu aux offres qu'on lui avoit faites, qu'il seroit temps de lui conférer d'autres titres, lorsque les services qu'il se proposoit de rendre à sa Patrie, seroient de nature à fixer l'attention de ses concitoyens.

Le peu de munitions de guerre, que Vander-Mersch avoit eu pour commencer l'entreprise, se trouvant épuisé par cette affaire, il fut obligé de séjourner et de se retrancher à Turnhout, en attendant qu'on lui en fournit d'autres. Il envoya seulement un détachement de cent hommes à Meerhout, pour observer et inquiéter l'ennemi. Sitôt qu'il fût en état de marcher, il se porta vers Mol, Meerhout, jusqu'à Everbode à une lieue de Diest, feignant de se jeter dans cette Ville pour pénétrer de là dans la Flandre. Tous ces mouvemens obligèrent les Autrichiens à des marches forcées, qui augmentèrent considérablement la désertion parmi eux. Le Lieutenant-Colonel Gontreuil s'étoit déjà porté de Louvain à Diest avec un bataillon, un escadron et du canon. D'un autre côté le Lieutenant-Général Comte d'Arberg avec quatre bataillons, trois divisions de cavalerie, une nombreuse artillerie et des obusiers, marchoit pour

(7) Litt. G.

entourer les Patriotes. Mais Vander-Mersch sut le prévenir, et après avoir repassé par Meerhout il se jeta de rechef dans Turnhout. Le Comte d'Arberg, qui l'avoit inutilement poursuivi, même par des marches forcées, s'avança vers cet endroit à dessein de l'y bloquer et de l'incendier. Vander-Mersch y fit les préparatifs pour soutenir une seconde attaque, et y tint ferme jusqu'au dernier moment; mais considérant que ce seroit exposer à une perte moralement certaine la petite armée sur laquelle étoit fondé tout l'espoir des Patriotes, et qui étant inférieure en tout à un ennemi fort de sept mille hommes bien disciplinés, pourvu de bons Officiers et d'une nombreuse artillerie, auroit été probablement ensevelie sous les ruines de Turnhout embrasée, il se détermina, pour son salut et celui de la cause qu'il défendoit, à faire une retraite honorable vers Bar-le-Duc, village mixte, où la troupe logea dans un Couvent supprimé sur terre Autrichienne; résolu d'amuser l'ennemi pour faciliter l'irruption qu'on projetoit vers la Flandre, et de se retirer ensuite pour attendre le moment que la fermentation seroit devenue générale, et que l'ennemi obligé de porter ses forces de ce côté-là, lui facilitât l'entreprise qu'il méditoit sur Diest. Cependant la position de Vander-Mersch devenoit très-critique à Bar-le-Duc; et l'invasion dans la Flandre, dont la nécessité étoit absolue pour animer cette grande Province, n'étant pas encore effectuée,

il crut devoir temporiser, pour retenir les forces de l'ennemi, et sa dernière ressource étoit de se replier sur Hooghstraet, où il prévint encore le Comte d'Arberg, qui y marchoit également avec toutes ses forces, dans le dessein de couper aux Patriotes la retraite de Sundert. Effectivement le 10 Novembre vers le soir, deux colonnes ennemies étoient avancées jusqu'à une demi-lieue d'Hooghstraet, tandis qu'un corps détaché de neuf cens hommes avoit déjà dépassé de trois quarts de lieue sur la gauche des Patriotes. Telle étoit la position critique de Vander-Mersch, dont il se tira sans perdre un seul homme, en se repliant sur Sundert à la faveur de la nuit. La troupe fut repartie dans ses anciens quartiers dans la Baronnie de Breda et s'y reposa pendant neuf jours, en attendant le moment favorable de se remontrer dans la Campine (8).

---

(8) Avant de partir de Bar-le-Duc, le Général certain de ne pouvoir tenir long-temps à Hooghstraet, où il ne vouloit qu'amuser l'ennemi, avoit ordonné qu'on transporteroit à Alphen les trois canons et les caissons pour les y cacher chez le Curé; mais le PRUDENT Vander-Noot qui étoit venu à Bar-le-Duc avec quelques Doyens, pour CONCERTER avec le Général et RÉGULER, disoit-il, les opérations ultérieures (Litt. Q.) donna contre-ordre au Major Lorangeois qui y étoit resté avec un détachement pour garder ces canons et les transporter à Alphen, et prétendit qu'il suffisoit de les cacher dans une grange à Bar-le-Duc: (Litt. Q.) tellement que sans une personne plus prudente, qui malgré

Digitized by Google

Cette première irruption des Patriotes en Campine, les succès qui l'accompagnèrent, donnèrent de la considération à leur parti, qui n'étoit connu chez leurs ennemis que sous le nom de horde de Bandits. Le Général d'Alton lui-même changea de langage à leur égard ; lui qui venoit de les appeler *de pauvres hères* (9), ne pensa plus qu'à leur résister sérieusement. A la vérité cette petite troupe indisciplinée, mal armée, mal équipée, devoit paroître méprisable aux yeux d'un Général qui commandoit dix-huit mille hommes, dont il pouvoit détacher un corps assez considérable pour parvenir à une action définitive. Et c'est dans cette occasion que Vander-Mersch montra toute son habileté, puisqu'il sût trouver dans sa prudence et dans sa fermeté des ressources pour subvenir à sa foiblesse. Aussi, quand il accepta le commandement des Brabançons, croyoit-il qu'on avoit d'autres forces à lui confier pour commencer une si grande entreprise.

Vander-Noot, insista sur leur transport à Alphen la pauvre armée Patriotique auroit pu recommencer une nouvelle invasion sans artillerie. Car les Autrichiens n'auroient pas manqué de les trouver et de les réclamer à Bar le-Duc. Vander-Mersch y sauva la vie à Vander-Noot, qui faillit d'y payer de sa tête les impostures dont il avoit leurré l'armée, furieuse alors de se voir abandonnée à ses propres forces et réduite à se retirer.

(9) Voyez Pièces justificatives du Général d'Alton ; page 85.

Digitized by Google

L'affaire de Turnhout, quoiqu'en partie on doive en attribuer le succès à la valeur des combattans, n'en est pas moins à son honneur, par les sages dispositions qu'il y fit, et par le sang froid qu'il y montra, ce qui n'a pas peu contribué à inspirer du courage à cette armée, qui aux premiers sifflemens des boulets se croyant perdue, maudissoit Vander-Noot et tous les imposteurs de Breda, qui n'avoient cessé de promettre des secours étrangers. Il fut obligé d'assembler et de poster lui-même la troupe, faute d'Officiers instruits et capables d'exécuter ses ordres. Et croiroit-on qu'on a poussé après l'injustice et la rage, jusqu'à faire croire aux imbécilles qu'il ne s'y étoit point trouvé, et donner un démenti formel aux deux mille huit cens témoins oculaires, qui l'ont vu mêlé parmi eux, les animant de la voix, et qui ont tremblé pour ses jours, après l'avoir vu atteint d'une balle au chapeau qu'il secoua en riant (10)!

Quoique cette victoire inconcevable étonnât beaucoup les Autrichiens et fortifiât l'espoir des Patriotes; cependant

---

(10) La balle retrouvée dans le plâtre du mur, fut envoyée à Van-Eupen, qui étant un jour allé visiter le Général à la Citadelle d'Anvers, eut l'impudence de lui dire qu'il gardoit précieusement cette balle. « Plût à Dieu, répondit le Gé« néral à cet hypocrite, qu'elle m'eût frappé un « pouce plus bas, je ne devrois point essuyer tant « d'insultes et de mortifications de votre part, « ni gémir sur le funeste aveuglement de ma Patrie.

Digitized by Google

l'armée de Vander-Mersch n'en étoit pas beaucoup plus formidable. A la vérité elle augmenta assez considérablement pendant quelques jours ; mais outre qu'elle manquoit d'armes, elle ne pouvoit rien opérer seule sans le soulèvement intérieur des Provinces. La Flandre paroissoit peu disposée à l'insurrection. Il étoit nécessaire pour l'animer d'y envoyer un corps assez considérable pour y commencer les opérations ; et c'est en quoi on trouvoit de la difficulté tant que les garnisons n'en auroient pas été affoiblies, en attirant les forces Autrichiennes d'un autre côté. Vander-Mersch y réussit (11); Sa marche vers Diest et sa retraite occupèrent le Comte d'Arberg, qui tandis qu'il poursuivoit son ennemi dans la Campine du côté de Turnhout, laissa le temps au corps détaché de neuf cens hommes rassemblé près de Bergen-op-zoom de pénétrer en Flandre, où d'après les avis reçus de Gand, et sur-tout d'après les instances de Vonck, le Comité de Breda les envoyoit pour surprendre la Capitale, dont la garnison étoit alors trop foible pour faire une longue résistance.

(11) Pour ne point dégarnir le Brabant, qui paroissoit plus porté à l'insurrection que la Flandre ; les forces employées contre Vander-Mersch furent tirées en grande partie de cette dernière Province, où même le troisième bataillon de Vierset divisé, fut laissé seul pour garder les Villes de Gand, Bruges et Ostende. Pièces justif. de d'Alton, pag. 189.

Digitized by Google

Ce ne fut cependant point sans peine et sans courir divers dangers, non-seulement de la part de l'ennemi, mais encore du découragement de l'armée, que Vander-Mersch parvint à faire cette retraite, qui fut le second anneau de la chaîne qui attacha la fortune au Drapeau Patriotique. Car on doit distinguer le Soldat discipliné d'avec un Corps levé à la hâte et nullement accoutumé aux fatigues, à la patience et à l'obéissance militaire. A peine le Soldat Belge dut-il rebrousser chemin, que déjà harassé par plusieurs jours de marche, et par les fatigues continuelles depuis le premier moment de l'irruption, il commença à murmurer, à se croire perdu et à vomir mille imprécations contre le Comité de Breda, qui l'avoit flatté aussi perfidement d'un secours étranger. Un très-grand nombre se débandèrent et passèrent les uns en Hollande, les autres au Pays de Liége. L'abattement fut tel, qu'à Meerhout, le Chef fut obligé de faire des démarches humiliantes; la Troupe refusoit de garder les postes vers l'ennemi; l'Artillerie, c'est-à-dire, les trois seules pièces arrachées à Turnhout et le trésor, étoient abandonnés. En vain Vander-Mersch employa-t-il la prière; il se vit dans la dure nécessité de capituler avec la Troupe, moyennant la promesse d'une double paie, pour éviter la défection totale de son armée. Il est triste pour un Chef de se voir réduit à de pareilles extrémités; mais si tout autre que Vander-Mersch, qui n'auroit pas eu ainsi que lui la facilité de saisir les circonstan-

Digitized by Google

ces, de porter l'œil sur tout, d'observer et de prévenir les desseins de l'ennemi, en même-temps qu'il étoit seul, pour ainsi dire, pour veiller sur les désordres inséparables d'une armée telle qu'étoit la sienne, pour y remédier et rendre le courage au Soldat abattu; si tout autre, dis-je, s'étoit trouvé dans des conjonctures aussi critiques, que seroit devenue cette armée, qui à différentes reprises, s'est vue à deux doigts de sa perte, et qui n'a dû son salut qu'a lui seul? Aussi voit-on que chaque fois qu'il a été abandonné à lui-même, et qu'il n'a pris conseil que de son expérience, le succès a justifié ses vues. Dans ses premières opérations, ceux qui depuis en ont recueilli les fruits, ne paroissoient pas pour en partager les dangers. Quand les premiers Guerriers qui le suivoient devoient s'attendre à périr à chaque pas par le fer et le feu, ou craindre une mort ignominieuse s'ils tomboient au pouvoir de l'ennemi, sa troupe rustique ne connoissoit point ces élégans Officiers étrangers et regnicoles, qui sans autre motif que l'intérêt ou la vanité, ont depuis commandé ses débris. Vander-Mersch avoit déjà toute la confiance du Soldat, et le Comité de Breda n'avoit pu lui refuser celle qu'il méritoit, et qu'on fut forcé de lui conserver, jusqu'à ce qu'énorgueilli des succès de ce Général, ce Comité se crut une puissance formidable, capable de donner la loi à l'Autriche, et blâma dans son aveuglement, ce que la prudence et la connoissance parfaite de ses

Digitized by Google

forces ou plutôt de sa foiblesse, avoit fait faire à ce Guerrier.

Croiroit-on cependant que ce Comité, composé d'Avocats, de Moines, de Marchands et d'Artisans, se seroit avisé de donner des conseils militaires à un Guerrier qui avoit blanchi sous le harnois? Comme il leur rendoit compte de ses opérations, à la nouvelle qu'il étoit obligé de se retirer, ils lui signifièrent que leur intention étoit qu'il s'emparât de Ruremonde, en lui insinuant que les Puissances étrangères auroient d'abord reconnu l'indépendance des Brabançons (12). Pour peu qu'on réfléchisse, on voit le ridicule de cette idée, qu'ils traitoient d'*excellente*. Dans ce coin des Pays-Bas, deux mille hommes pouvoient le bloquer, sur-tout dans un moment que les forces de l'ennemi étoient concentrées dans l'intérieur du Pays. Obéir à cet ordre, c'étoit perdre absolument la cause Patriotique, en abandonnant la Flandre et le Brabant, et condamner le Comité à un séjour éternel à Breda. Aussi Vander-Mersch leur fit voir l'inconséquence de leur projet, et malgré leur vive surprise (13), il ne laissa point d'agir

---

(12) Litt. K.

(13) On voit par la lettre de Vander-Noot (Litt. P.) avec quelle surprise le très-judicieux Comité de Breda apprend le projet de retraite de Vander-Mersch, tandis que la surprise des connoisseurs, parmi lesquels on doit compter les prin-

Digitized by Google

selon son plan, auquel ces Messieurs ont dû le sceptre qu'ils ont porté pendant près d'un an. Ce n'est point la seule fois que Vander-Mersch voulant servir sa Patrie, fut forcé de désobéir aux ordres de ses prétendus maîtres, semblable au Prince Eugène, qui gêné dans ses opérations par des Ministres ignorans, étendoit ses conquêtes et la gloire des armes Impériales en désobéissant.

Tandis que Vander-Mersch se retiroit vers la Hollande, le parti qui étoit pénétré dans le Pays de Waes, parvint sans résistance jusqu'à Saint-Nicolas et de là à Lokeren. Au premier bruit de cette nouvelle irruption, le Colonel Lunden de Clairfait fut envoyé avec un Bataillon pour renforcer les deux Compagnies de Vierset qui étoient à Gand, en même-temps que le Lieutenant-Général Comte d'Arberg ordonna au Général-Major Baron de Schroeder, qui étoit à Anvers, de se porter dans le Pays de Waes, et au Lieutenant-Colonel Gontreuil, qui étoit à Malines, de s'y rendre par Termonde avec son Bataillon et une Division de Cavalerie à ses ordres, deux Canons et deux Obusiers pour se joindre à Schroeder et dissiper les Patriotes. Ceux-ci avertis de la marche des ennemis, quittèrent Lokeren le 12, et s'avancèrent pendant la nuit jus-

---

cipaux Officiers de la garnison de Breda, est qu'il ait pu tenir si long-temps vis-à-vis d'un ennemi supérieur en tout, et qu'il ait pu effectuer sa retraite. Voyez Pièces justif. du Général d'Alton, pag. 185.

Digitized by Google

qu'aux environs de Gand, où s'étant formés en trois colonnes, ils attaquèrent à la fois les Portes d'Anvers, Sas et Bruges, à huit heures du matin. Malgré une vigoureuse résistance, qui dérouta même les Assaillans, dont plusieurs s'enfuirent, ils parvinrent cependant à déloger la Garde du Parapet de la Porte de Bruges, et après avoir enfoncé la Porte, ils pénétrèrent dans la Ville, où quoiqu'abandonnés par leur Commandant qui prit la fuite, ils repoussèrent la Garnison de rue en rue, tellement que vers le soir, elle n'occupoit plus que l'avenue des Casernes Saint-Pierre. La nuit entière se passa à s'observer de part et d'autre, et le jour suivant après une vive attaque et une vigoureuse défense, le Colonel Lunden fut forcé de rentrer dans ses Casernes. Cependant le Lieutenant-Colonel Gontreuil arrivé le 13 à Lokeren, apprenant la marche des Patriotes vers Gand, les suivit et y arriva le lendemain, lorsque déjà la Garnison étoit repoussée; il ne put aller à son secours, car toute la Ville étant soulevée, il auroit dû essuyer non-seulement un feu terrible qui sortoit des maisons et des clochers, mais encore une grêle de pavés qu'on lui préparoit. Il se contenta donc de placer ses canons sur les remparts et d'occuper la porte d'Anvers en attendant le Comte d'Arberg, qui s'étant rejoint à Schroeder, y arriva le même jour après-midi. Il plaça le plus de monde qu'il pût au Château, et laissa le reste au faubourg d'Anvers et au pont du canal. Cependant les maisons, les clochers

Digitized by Google

sur-tout, et les moulins, étoient autant de forts d'où l'on tiroit avec avantage, même jusques dans le Château avec des fauconneaux qui y tuoient beaucoup de monde: le Général Schroeder y fut blessé à la jambe. Le Comte d'Arberg essaya vers le soir d'intimider les habitans et les fit sommer de se rendre, sous peine d'etre incendiés. Il voulut exécuter sa menace, mais ses grenades ne faisoient pas grand effet. Il ne pouvoit délivrer le bataillon de Clairfait, qui, renfermé dans ses Casernes, étoit sur le point de manquer de vivres. Enfin le 16, les Patriotes attaquèrent les Casernes qu'ils emportèrent après trois heures de combat, ils y firent le bataillon prisonnier. Et comme le Comte d'Arberg ne cessoit de lancer des grenades, qui avoient déjà brûlé quelques maisons, ils lui firent écrire par le Colonel Lunden, de faire cesser les obusiers. Déjà même on s'apprêtoit à assaillir le Château, quand le Comte d'Arberg l'évacua la nuit du 16 au 17, laissant la ville, les magasins et le bataillon au pouvoir des Patriotes.

Le même jour, sans voir couler le sang de ses habitans, la ville de Bruges fit mettre bas les armes à sa Garnison, composée de deux cent trente-huit hommes de Vierset, aux ordres du Capitaine Chevalier de Bompré. Dès le soir du 14, trente-cinq hommes déterminés, s'étant introduits dans la ville, y disposèrent les esprits à l'attaque du quartier militaire. Le 15 et le 16, on s'occupa de préparatifs et sur-tout de la construction des affuts pour les canons, qui appartiennent

Digitized by Google

aux sermens et corporations Bourgeoises, et le lendemain à l'arrivée d'une centaine de Patriotes de Menin et de Courtray, vers trois heures de l'après-midi, on commença l'attaque avec l'Artillerie, dont le feu soutenu jusques vers six heures du soir, obligea les assiégés à se rendre prisonniers.

En même temps, M. le Général de Rinsmaul évacuoit Ostende, en projetant de se rejoindre à la Garnison de Bruges, sur la chaussée de cette ville à Courtray, pour se rendre de là à Tournai et à Mons; mais sa lettre au Commandant de Bruges ayant été interceptée, et par conséquent ne le trouvant point à son passage à Tourhout, il changea sa marche et se porta vers Ypres où il voulut se retirer; mais les habitans lui en empêchèrent l'entrée, et il se vit obligé de passer sur le territoire de France où il déposa les armes.

La Flandre étant en partie au pouvoir des Patriotes, il s'agissoit d'empêcher les Autrichiens de la reconquérir: ce qui leur étoit d'autant plus facile, que le Plat-Pays n'étoit point soulevé, et que toutes leurs forces étant alors concentrées, pouvoient s'y porter et reprendre les villes les unes après les autres. Mais Vander-Mersch se prépara à les occuper d'un autre côté, et il reparut le 20 Novembre dans la Campine.

Mais avant de le suivre dans sa nouvelle marche, il ne sera pas hors de propos de parler de la détention de M. de Crumpipen, Chancelier de Brabant; chose qui a encore fourni matière aux calomnies des ennemis de Vander-Mersch.

Digitized by Google

Lorsque le Conseil de Brabant fut dissous, M. le Chancelier s'étoit retiré avec sa famille à son Château de Tamise. Il y fut enlevé le 26 Octobre à quatre heures du matin, par quelques paysans, qui, sans lui laisser le temps même de prendre quelques vêtemens, le firent monter en carrosse, et passant par le territoire Hollandois, le transférèrent à Hoogstraet, pour servir de représailles à l'enlèvement du Pensionnaire de la Châtellenie d'Audenarde, qu'on venoit d'emprisonner à la Citadelle d'Anvers. Le Comité de Breda ordonna que M. le Chancelier seroit retenu sous la sauve-garde et protection des Etats de Brabant, et défendit très expressément qu'il ne fut maltraité. On en donna avis au Général, et dans la nuit du 30 au 31, le Chancelier fut conduit au Quartier-Général à Turnhout. Vander Mersch qui n'étoit point prévenu de son arrivée, se leva et lui fit accepter son lit, l'unique dont il pouvoit disposer. Il ordonna qu'on eut pour sa personne tous les égards possibles, et pour plus de sûreté, le Chancelier étoit constamment avec le Général ou accompagné des principaux de l'armée, sur-tout pendant les marches; sans cette précaution, il eut été souvent exposé aux insultes des Soldats étourdis et prévenus contre lui. Il en coûtoit au Général d'être obligé de lui faire partager les fatigues de ses marches et de l'exposer aux rigueurs de la saison. Il trouvoit étrange qu'on lui envoyât un ôtage, pour être gardé par une armée active, qui trouvoit en lui un témoin bien incommode de sa foiblesse et de ses projets.

Digitized by Google

Lors de la retraite vers Bar-le-Duc, Vander-Mersch se voyant obligé de rentrer en Hollande, proposa au Comité de Breda d'accepter la parole d'honneur du Chancelier, qui effectivement s'engagea par un billet écrit et signé de sa main, de se reproduire à la première réquisition de Vander-Mersch; mais le Comité de Breda n'approuva point l'intention du Général, et lui ordonna de retenir leur ôtage à l'armée (14). M. de Crumpipen fut donc obligé de suivre l'armée en charrette, car alors on n'avoit pas d'autre voiture, et de Sundert il voulut bien aller à Breda, où il fut réclamé et mis en liberté. Les manières honnêtes dont Vander-Mersch usa envers le Chancelier, attirèrent à ce Général des mortifications de la part de quelques membres du Comité de Breda, aux yeux de qui l'humanité étoit un crime. On sait comment ils l'ont toujours méconnue depuis, pendant leur règne. Ces raisonneurs fantasques prétendoient qu'on auroit pu faire garder le Chancelier au Couvent des Capucins à Meensel, village peu éloigné d'Hooghstraet, comme si ce lieu eut été impénétrable aux Autrichiens, dont le premier soin, après s'être emparé d'Hooghstraet, fut de chercher à découvrir le lieu de sa détention (15); et ces Religieux auroient-ils

(14) Litt. L et P.

(15) Pièces justifi. du Général d'Alton, pag. 284 et 288.

Digitized by Google

roient-ils osé le retenir sans craindre la vengeance des Impériaux? On peut juger par là de la profondeur des raisonnemens de ces grands politiques, et de leur droiture par les calomnies absurdes qu'ils ont répandues contre Vander Mersch, en insinuant dans la suite, qu'il s'étoit laissé corrompre par l'argent ou les offres du Chancelier; sans autre fondement que l'honnêteté qu'il lui avoit témoignée, et les égards qu'un Général d'une Nation policée doit avoir pour un prisonnier de distinction. Ce fut là le premier point d'accusation que quelques membres de ce Comité de Breda imaginèrent contre Vander Mersch; ils osèrent lui faire des reproches insultans, dès qu'il entra au Comité, de ce que le Chancelier leur étoit échappé. Vander Mersch apperçut dans leur procédé plus de méchanceté encore que d'ignorance, et il voulut les quitter; mais les vrais zélateurs de la cause Patriotique, qui étoient présens, réunirent leurs efforts pour le retenir.

La nouvelle des succès obtenus en Flandre étant annoncée à Breda, le premier plan que Vander Mersch avoit conçu étoit d'abord de se porter dans cette florissante Province, où il avoit lieu d'espérer de voir grossir son armée, par le concours de ses nombreux habitans, qu'il se proposoit de conduire droit à Bruxelles; et s'il échouoit dans cette entreprise, il avoit en Flandre des villes et des forteresses qui pouvoient lui servir de retraite, et que l'ennemi arrêté par la considération des prisonniers qui y étoient dé-

tenus, auroit été moins tenté de réduire par le feu, dont les Patriotes étoient menacés dans tout autre lieu. Mais des membres du Comité de Breda, qui sans doute avoient des vues particulières, furent d'un avis contraire. Il paroît par leur conduite, que déjà même à Breda ils avoient formé le plan ambitieux de s'emparer de tous les pouvoirs. Ils connoissoient déjà Vander Mersch, et ils redoutoient trop sa franchise pour permettre qu'il allât en Flandre, sa Patrie, où il auroit pu gagner une confiance qui auroit dans la suite mis une barrière insurmontable aux usurpations des Etats de Brabant. Tellement que le Général se laissa persuader de rentrer en Campine. Tandis qu'il se préparoit à cette nouvelle invasion, le meme Comité résolut, pour faire diversion, d'envoyer une colonne dans le Comté de Namur, et choisit pour la conduire l'Officier Arnoldi, qui n'avoit nullement la confiance du Général, d'après des informations dont la vérité a été constatée par la suite (16). Quoique Vander Mersch n'approuvât pas trop cette expédition, où il voyoit beaucoup de risque, sans espoir de grands succès; il y consentit, et donna à Arnoldi des instructions que cet Officier n'observa pas. On lui confia quatre cens

(16) M. de Dolomieu, Officier instruit et qui connoissoit Arnoldi, disoit que s'il étoit possible que l'expédition échouât, il étoit sûr d'avance d'un succès malheureux.

Digitized by Google

hommes (17) pour se rendre, selon les ordres du Général, par Hasselt à Hui, et delà laissant la ville de Namur sur la gauche, passer en Hainaut pour y soulever cette Province, animer les Montois et se rendre en Flandre. A la vérité cette diversion produisit l'évacuation de Mons; mais cet événement eut une cause tout-à-fait différente de celle à laquelle on s'attendoit. Cependant la colonne principale étoit déjà considérablement diminuée par le dégoût qu'occasionnoient la fausseté reconnue des promesses de Vander Noot et la juste crainte d'échouer dans une aussi grande entreprise; tellement que plusieurs étoient déjà retournés chez eux, en profitant de l'amnistie que le Ministre avoit fait publier le 20 Novembre, et qui malgré le Comité de Breda, étoit parvenue à la connoissance de l'armée. Cette colonne se vit donc encore affoiblir par cette nouvelle dislocation, et elle n'étoit plus forte que d'environ deux mille hommes (18), lorsqu'elle reparut à Hooghstraet le 21 No-

(17) Cette Colonne fut ensuite portée dans sa marche à cinq cens hommes, par la jonction de ceux qui s'étoient retirés au de Pays Liége, lorsque l'Armée fut obligée de rentrer en Hollande; quelques Liégeois s'y joignirent aussi, et Arnoldi se permit d'en choisir pour en faire des Officiers, qui à Dinant donnèrent l'exemple de la fuite.

(18) Le Comte d'Alton étoit mal informé, en la portant à 5000 Hommes. Pièces justif. du Général d'Alton, pag. 46.

Digitized by Google

vembre, d'où poursuivant sa marche par Turnhout, à la troisième journée elle se rendit à Gheel. Le 24 avant que d'en partir, Vander Mersch y attendit inutilement jusqu'à onze heures le convoi qui devoit suivre l'armée. Il ne s'agissoit plus de tarder, si on vouloit prévenir les opérations de l'ennemi et prendre Diest le même jour. Il étoit plus de quatre heures quand l'armée Brabançonne arriva devant cette ville, dont il falloit brusquer l'attaque. L'avant-garde avoit surpris et blessé deux Cavaliers ennemis postés en vedette, qui étant retournés précipitamment dans la ville, y donnèrent les premières nouvelles de la marche des Patriotes. Le Major Broëta y étoit avec une division de Bender, quarante Cavaliers et une pièce d'Artillerie, qu'il plaça sur la montagne à la porte de *tous les Saints*. Vander Mersch rangea son armée sur la hauteur en face du rempart entre la porte d'Anvers et celle de Schaffen, et ayant choisi ceux qui connoissoient la ville, il les envoya reconnoître ces portes. D'après leur rapport que la Garnison se tenoit sur le rempart à gauche de la porte d'Anvers, il dirigea le feu de son Artillerie (19) contre cette porte,

(19) Non pas de la grosse Artillerie comme le misérable Auteur des détestables Libelles distribués par le Bureau de guerre à Namur a osé avancer. Il est inconcevable comment d'aussi grossiers mensonges ne révoltoient pas les plus simples et les plus crédules: car personne d'entre les Belges n'ignore que Vander Mersch n'a jamais eu jusqu'à Marche, que ses trois Pièces de Turnhout.

Digitized by Google

la seule qu'il pouvoit attaquer. Car celle de Schaffen étoit défendue par un fossé large et profond, et le rempart entre cette porte et celle d'Anvers, étant encore entier et d'une hauteur considérable, suffisoit seul pour arrêter l'armée patriotique. N'ayant point de pontons pour passer le *Demer*, qui traverse Diest, Vander Mersch ne pouvoit choisir un autre endroit pour attaquer cette ville, qui d'ailleurs de l'autre côté de la rivière étoit entourée de prairies marécageuses et toujours submergées pendant l'hiver. Tellement que la communication entre l'armée et les portes par où les assiégés pouvoient se retirer, étoit absolument interrompue. La Garnison répondit quelque-temps au feu des assiégeans; mais déjà deux Compagnies, après avoir sondé le fossé, étant parvenues à le passer et à franchir le mur à la droite de la porte d'Anvers, les assiégés quittèrent le rempart où pour mieux se défendre, ils avoient planté une forte palissade et creusé un fossé profond qui interrompoit la communication entre la porte d'Anvers et celle de l'Eau. Ils se retirèrent dans la ville, et leur canon dont les décharges avoient été sans effet, fut retiré de la hauteur où il étoit placé, et de-là traîné sur la grande place. Cependant les assaillans qui étoient entrés dans la ville, ayant brisé la porte d'Anvers, Vander Mersch s'avança avec l'Artillerie; arrivé au premier pont, il trouva la rue palissadée et fermée d'une grosse porte crénelée, derrière laquelle les assiégés se défendirent encore; mais

Digitized by Google

forcés de se retirer, tant par le feu vif des assaillans, que par la crainte d'être bientôt enveloppés par les troupes que Vander Mersch faisoit avancer des deux côtés, ils s'enfuirent jusqu'à la place. Les Patriotes les y suivirent, et après quelques décharges de part et d'autre, les Autrichiens se retirèrent en désordre par la porte de Sichem, entraînant leur canon dont ils abandonnèrent l'avant-train. La fumée et l'obscurité avoient empêché Vander Mersch de distinguer la route qu'ils avoient prise, et il fut obligé de s'en informer; mais les Bourgeois qui s'étoient tenus cachés et renfermés pendant l'action, lui enseignèrent la porte de Beveren; après avoir envoyé par précaution plusieurs Compagnies par toutes les portes par où l'ennemi auroit pu sortir, il se porta lui-même à celle de Beveren, où il ne rencontra qu'un caisson, et s'appercevant de l'erreur, il voulut retourner à celle de Sichem; mais il eut lieu d'être surpris d'y trouver encore les deux Compagnies qui avoient ordre d'en sortir pour poursuivre l'ennemi, et qui s'excusèrent sous différens prétextes; tellement que malgré la célérité que le Général put mettre à la poursuite, il ne put atteindre l'ennemi, ni l'empêcher de se retirer à Arschot avec son canon. Les Autrichiens eurent un homme tué, et y laissèrent dix-sept prisonniers, dont sept ou huit blessés, outre deux caissons chargés de munitions de guerre, et beaucoup de fusils abandonnés. Les Patriotes y perdirent aussi un homme, et eurent quelques

Digitized by Google

blessés, non tant par le feu des Autrichiens, que par celui de leurs gens : car pendant l'obscurité, les moins avancés croyant voir encore l'ennemi dans ceux qui passoient le fossé ou qui tiroient sur le rempart, où ils étoient déjà montés, leur firent essuyer quelques décharges sans ordre, dont ceux-là n'évitèrent l'effet qu'en se mettant ventre à terre ou se retranchant derrière les arbres.

Pendant le court séjour de l'armée à Diest, jusqu'au 26, elle s'accrut assez considérablement. Les paysans des environs s'y venoient enrôler; mais on manquoit d'armes à feu, et on ne put leur distribuer que des piques que l'abbé de Tongerloo avoit fait faire. L'argent commençoit aussi à manquer par un effet des lenteurs ordinaires du Comité; car le Quartier-maître qui devoit suivre l'armée, n'arriva à Turnhout que le 23, jour que Vander Mersch en étoit parti, et n'osant poursuivre jusqu'à Ghéel, il fut cause, comme nous l'avons dit, du retard de la marche vers Diest (20).

A la nouvelle de la prise de Diest, le Commandant, Comte d'Alton, tint un conseil de guerre, où il fut résolu de s'opposer fortement aux tentatives des Patriotes et de

(20) Le Quartier-Maître étoit retourné à Bar-le-Duc, d'où il écrivit le 26 (Litt V.) qu'il n'osoit poursuivre à cause des Dragons qui occupoient les Chemins. Le Général ne fut pas peu embarrassé : car il manquoit d'argent, et il avoit trop peu de monde pour en détacher une escorte. Le Quartier-Maître n'arriva à Diest que le 29.

Digitized by Google

marcher en force vers Diest pour les en chasser, ou pour les y brûler en cas de résistance (21). Un Bataillon fut d'abord placé sur les confins de la foret de *Meerdal*, pour intercepter tout ce qui pouvoit se jeter de là sur Louvain; un autre Bataillon de la Garnison de Louvain eut ordre de s'avancer sur la route de Diest, et le Général d'Alton se disposoit lui-même à marcher à la tête de quatre autres Bataillons, de 350 chevaux et d'une nombreuse Artillerie. Vander-Mersch qui n'ignoroit point ses intentions, fut averti de ses mouvemens et du départ de l'Artillerie pendant la nuit du 25 au 26, et après avoir examiné attentivement le poste de Diest, reconnoissant sa mauvaise position et ses inconvéniens, il le quitta en semant le bruit qu'il alloit à Louvain; mais après une lieue de chemin, il tourna à gauche, et par une marche hardie, en bravant l'ennemi, qui étoit campé sur la route de Diest à Louvain; à une lieue de cette dernière ville, et sur celle de Louvain à Tirlemont, à mi-chemin de l'une et de l'autre, il entra sans obstacle à Tirlemont, où il fit toutes ses dispositions en cas d'attaque.

Si l'on jette un coup-d'œil impartial sur la position de Vander Mersch, on sera forcé d'admirer sa fermeté, et on s'étonnera, qu'il n'ait point profité de l'amnistie alors publiée, et congédié son armée. Sans argent,

---

(21) Voyez pièces justif. du Général d'Alton. pag. 447.

Digitized by Google

sans magasin, sa troupe ne subsistant que des bienfaits d'une ville amie, manquant d'armes et de munitions (22), chargé de neuf cens hommes inutiles, qui n'étoient armés que de bâtons, ou tout au plus que d'une pique, menacé à toute heure d'être attaqué par toutes les forces des ennemis concentrés dans le Brabant; forces qu'on pouvoit appeler formidables, si on les comparoit aux siennes; exposé à voir brûler Tirlemont s'il s'y défendoit, ou à une déroute totale s'il s'exposoit en plaine ; il falloit toute la prudence humaine pour combiner des circonstances aussi délicates, et pour s'en tirer avec honneur. Vander Mersch en rentrant en Brabant se fioit sur de puissantes diversions, sur-tout du côté de la Flandre, qui l'auroient aidé à agir avec succès. Les Flamands délivrés de la présence des Autrichiens, s'occupoient, il est vrai, à des préparatifs, mais ils n'agissoient point et ne laissoient pas moins tout le fardeau de la guerre sur les bras de Vander Mersch, et l'ennemi se voyant peu inquiété de ce côté là, rassembloit toutes ses forces pour les tourner contre la colonne du Brabant, résolu, après l'avoir écrasée et dispersée, d'aller reconquérir la Flandre. Jusqu'ici Van-

(22) Le chargé d'affaires de Breda à Liége, et deux Inspecteurs que Vander Mersch avoit envoyés dans cette Ville pour se procurer des armes, lui écrivoient qu'il n'étoit plus possible d'en avoir faute d'Argent. Litt. Aa et Bb.

Digitized by Google

der Mersch avoit dû se contenter de déjouer et fatiguer l'ennemi, en l'obligeant à des marches qui favorisoient la désertion des Autrichiens; c'étoit le seul moyen qu'il avoit au défaut de forces suffisantes, pour affoiblir cet ennemi supérieur, en attendant un concours d'opérations, dont il commençoit à désespérer. La ruse devoit bientôt céder à cet amas de forces prépondérantes, qui marchoient contre lui et devant lesquelles il alloit être obligé de fuire, s'il vouloit éviter les terribles malheurs d'une incendie et de la perte totale de son armée. Dans ce triste état des choses, tandis qu'il délibéroit sur le parti qui lui restoit à prendre, il intercepta le rapport du Général d'Alton à l'Empereur, par lequel il reconnut les dispositions pacifiques du Ministre et les résolutions extrêmes du Commandant des armes. La désunion politique qui règnoit entre ces deux Chefs civil et militaire, lui inspira le projet d'en profiter, et de gagner du temps pour raccommoder des affaires aussi délabrées. L'instant pressoit, et il n'avoit de conseil à prendre que de lui-même, et des personnes zélées et instruites qui l'accompagnoient: car ceux du Comité de Breda, qui prenoient le nom des Etats de Brabant, après lui avoir témoigné le 7 Novembre leur vive impatience d'avoir une ville en Brabant pour y siéger (23), paroissoient avoir changé de

(23) Litt. N. Ces MM. pouvoient raisonner plus à l'aise à Breda qu'en Brabant.

Digitized by Google

dessein, depuis que Diest et même Leau qu'ils avoient désirée, étoient en leur puissance. Il falloit donc quelques jours pour pouvoir les consulter sur un objet aussi intéressant, et pour être informé de leur résolution. Il leur envoya les dépêches interceptés, en recommandant au Sr. Arnaerts, qui en étoit le porteur, de faire la plus grande diligence. Entre-temps il envoya au Ministre les copies des dépêches de l'Empereur, dont l'une à son adresse et l'autre à celle du Général Commandant, qui venoient d'être également interceptées à Tirlemont, et lui proposa une suspension d'hostilité pendant quatre jours, terme auquel il espéroit être informé de la résolution des Etats de Brabant, concernant la pacification que le Ministre paroissoit désirer. Le lendemain 29, M. le Colonel de Brou fut envoyé pour s'aboucher avec le Lieutenant-Général Vander Mersch, mais cette première entrevue fut sans effet, car M. le Colonel exigeoit que M. Vander Mersch évacuât le territoire Brabançon avant que d'entrer en négociation, alléguant que la dignité de Sa Majesté ne lui permettoit point de traiter avec ses Sujets sur son propre pays; mais Vander Mersch affectant un air assuré, refusa tout court cette proposition, en insinuant que ce n'étoit point la crainte qui l'avoit porté à cette démarche, mais bien le désir de voir cesser l'effusion du sang et renaître l'ancien calme dans sa Patrie, en la rassurant une bonne fois par des arrangemens inviolables, sur tous les points qui

Digitized by Google

avoient allumé la guerre. Il ajouta que si le Gouvernement préféroit les hostilités, il étoit prêt à les continuer et à tout risquer plutôt que d'accepter la condition honteuse de sortir des limites. M. de Brou se retira sans rien conclure (23). Cependant la ville de Tirlemont alloit être investie de toutes parts; trois colonnes de 1500 hommes chacune, aux ordres du Général Commandant Comte d'Alton, et des Généraux Majors de la Tour et d'Haponcourt, avec plus de vingt pièces d'Artillerie, tant canons, qu'obusiers, s'avançoient l'une directement de Louvain, l'autre par la gauche pour tomber sur la route de Diest, et la troisième enfin par Hougarde. Déjà les postes avancés des Patriotes avoient été attaqués. Dans cette extrêmité alarmante, Vander Mersch fit des dispositions feintes pour une résistance, et l'on travailloit encore à des retranchemens aux portes et aux remparts, quand tout-à-coup vers huit heures du soir, il évacua la ville, qui doit son existence actuelle à cette retraite. Il marcha vers Leau, petite ville à une lieue de St. Tron, et y arriva à une heure de la nuit.

Pendant la marche on arrêta encore un

(23) La Lettre de M. Brou à M. Vander Mersch datée le 30, fait mention d'un prétendu accord de ne plus faire aucun mouvement da part et d'autre. Mais il n'avoit point été question d'un tel accord, et ce qui le prouve, c'est que les Autrichiens entrèrent le 30 au matin à Tirlemont, qu'ils trouvèrent évacuée.

Digitized by Google

postillon chargé d'une lettre de l'Electeur de Cologne, l'Archiduc Maximilien, dans laquelle il étoit écrit entre autres choses: *j'ai des raisons de croire que les Prussiens encouragent les Patriotes Brabançons.* Ces mots engagèrent Vander Mersch à dépêcher un Officier vers le Général Schlieffen, qui marchoit de Tongres sur Liége. Il lui envoya la copie du rapport du Général d'Alton, des lettres de l'Empereur, et de celle de l'Electeur de Cologne, en lui demandant la permission de se retirer sur le territoire de Liége, moyennant la tolérance des Etats du Pays, et réclamant sa protection en cas qu'il y seroit poursuivi par des forces trop supérieures (24).

---

(24) On peut juger par le rapport que le Comte de Dolomieu (Litt. Ff.) a donné de sa conversation avec le Général Schlieffen, des vues de la Prusse à l'égard des Belges. Il paroît que son intention étoit d'entretenir les troubles pour en profiter. Cette Puissance se bornoit à de simples promesses pour tromper les esprits crédules qui s'y sont fiés jusqu'à la fin. M. de Schlieffen après avoir applaudi aux opérations de Vander Mersch, témoigna qu'il ne pouvoit le protéger sur le territoire de Liége, et conseilla de traverser plutôt ce pays pour aller déposer les armes en Prusse. Qu'on juge du désespoir de l'Armée, si elle eut été réduite à cette démarche. Elle n'en seroit certainement pas revenue entière. Entretemps qu'auroient fait les Villes qui avoient secoué le joug? Cela seul suffit pour faire sentir tout le prix de la suspension d'Armes, sans laquelle on conçoit aisément que la cause Patriotique étoit absolument perdue.

Digitized by Google

Cependant la position de Vander Mersch devenoit de plus en plus alarmante. Au bout de vingt-quatre heures, sa troupe resserrée à Leau manquoit absolument de pain. On y voyoit les Soldats se disputer quelques restes d'alimens qu'ils avoient enlevés aux habitans, qui de leur côté cachoient avec un soin extrême le peu de nourriture qu'ils avoient encore. Il n'y restoit plus que de l'eau à boire, et le Général aussi bien que le Soldat, étoit sans feu et sans lumière. La ville de St. Trond et les villages des environs ne purent fournir qu'un foible secours momentané. Enfin l'argent manquoit tout-à-fait, les armes ne venoient point, et pour comble d'infortune on avoit appris la triste nouvelle de la colonne aux ordres d'Arnoldi, dispersée à Dinant. Le Général abandonné à lui-meme, croyoit son armée perdue sans ressource, quand vers le soir du 30, M. de Pistrick, Secrétaire du Ministre, le vint trouver à Leau pour l'engager à faire des propositions d'accommodement. Vander Mersch ne put lui répondre autre chose, sinon qu'il attendoit la résolution des Etats. Il fit la meme réponse le lendemain 1er. Décembre, à M. Muller, qui le vint trouver vers midi en lui apportant une lettre du Ministre, au sujet de la dépeche interceptée de l'Empereur à son adresse, dont il redemandoit l'original. Cependant le meme jour un Lieutenant de Cavalerie du Régiment d'Arberg, précédé d'un Trompette, arriva chargé de deux lettres du Colonel de Brou, par laquelle il lui annonçoit qu'il étoit au-

Digitized by Google

torisé à traiter avec lui et lui proposoit une entrevue à Orsmal, à une lieue de Leau, en engageant sa parole d'honneur pour sa sûreté personnelle. Vander Mersch se voyant réduit à l'extremité, apperçut les avantages réels qu'une armistice lui procureroit, si elle ne se terminoit point par un accommodement; car elle lui fournissoit le temps de faire venir les armes qu'il attendoit de Liége, et tandis que son armée n'auroit point manqué de s'accroître, celle de l'ennemi ne pouvoit que diminuer par la désertion; c'étoit en outre donner le temps à la Flandre d'achever ses préparatifs et de se procurer les armes qui lui manquoient; c'étoit enfin acquérir une espèce de considération, en forçant, pour ainsi dire, le Gouvernement Autrichien à traiter avec une armée regardée jusqu'alors comme rebelle, et mettre les villes à couvert du feu, punition ordinaire de la rebellion. Tant de considérations déterminèrent Vander Mersch à accepter la proposition d'une conférence à Orsmal, où il se rendit vers cinq heures du soir avec ses deux Adjudans. D'abord il y fut proposé une suspension d'armes pour deux mois, que le Colonel de Brou ne vouloit conclure que pour les Provinces de Luxembourg, Limbourg Namur et le Brabant. Mais Vander Mersch n'étant point d'intention de laisser la Flandre à la merci des Autrichiens, ne voulut point entendre à des propositions qui n'avoient pour but que des Provinces particulières, et déclara que la Flandre devoit être indispensablement com-

Digitized by Google

prise dans la trève. Cependant le Colonel de Brou, qui n'étoit point autorisé à comprendre cette Province dans la trève, proposa une suspension d'armes provisionnelle pour dix jours, en attendant qu'il eut reçu les ordres de ses Supérieurs; ce qui fut accepté et signé de part et d'autre le 2 Décembre à une heure de la nuit. Il y étoit stipulé que les troupes de Flandre occuperoient les villes de Gand, Bruges, Ostende, Ypres, Furnes et Menin, et que Vander Mersch occuperoit les villes de Diest et de Leau, avec un territoire d'une lieue et demie autour de chaque ville. Sa troupe y fut repartie et le Quartier-Général fut établi à Diest.

C'est ainsi que fut conclue cette armistice qui sauva l'armée Patriotique, qui pour la troisième fois se trouvoit à deux doigts de sa perte (25). Armistice à laquelle on doit rapporter tous les événemens qui ont eu lieu dans la suite, et qui opéra l'évacuation des Provinces de la part des Autrichiens, qui ne l'auroient jamais acceptée, s'ils avoient connu la détresse de Vander Mersch. Ce coup d'une politique et d'une prudence consommée, qui mérita l'éloge de tout homme instruit, qui reçut les applaudissemens du public éclairé, fut cependant au grand étonnement

(25) Premièrement à Turnhout, secondement lors de la retraite en Hollande, et pour la troisième fois à Leau.

Digitized by Google

étonnement de la raison, un sujet de blâme aux yeux de l'orgueil, de la méchanceté, de l'ignorance et de la stupide crédulité.

Tandis que le Général inquiet, ne voyant point arriver le convoi, projetoit cette suspension, il reçut une lettre du Quartier-Maître, par laquelle, en l'informant de son arrivée à Diest le 29, il lui annonçoit qu'il venoit de rebrousser chemin jusqu'à *Lummen* (26), territoire de Liége, et que le Commandant de Diest en étoit également sorti sur le bruit de l'approche de l'ennemi. Une telle nouvelle n'augmenta pas peu l'inquiétude du Général, qui alloit être réduit à la seule petite ville de Leau, si les Autrichiens se jetoient dans Diest; il alloit perdre ses postes avantageux de Sichem, Montaigu et Halen, où se trouvoit un comptoir important, et son armée resserrée dans les environs de Leau, si la trève avoit eu lieu, auroit eu bien de la peine à y subsister. Aussitôt il envoya ordre au Capitaine Schenaerts de rentrer dans Diest, et y fit marcher le Chevalier de Bamelrode à la tête de deux Compagnies, pour le soutenir.

La déroute de Dinant, dont la première nouvelle étoit parvenue à Vander Mersch, par le rapport du Colonel Bleckem, qui se trouvoit dans le paquet intercepté, étoit bien propre à augmenter encore ses justes sujets d'alarme, avant la conclusion de l'armistice. On vit bientôt arriver les fuyards,

(26) Litt. Z.

qui en apportèrent le détail. Après avoir été imprudemment à Liége, et s'y être divertis pendant trois jours, en y divulgant leurs desseins avec éclat, ils en étoient sortis le 22 vers le soir, pour s'en éloigner d'une lieue. Le lendemain ils s'arrêtèrent à Paille, d'où le 24, laissant Namur à droite, ils marchèrent à Ciney, petite ville de Liége à quatre lieues de Namur.

Le bruit de leur marche étoit déjà parvenu au Colonel de Bleckem, Commandant de cette ville, qui étant informé de la route qu'ils tenoient, en fit sortir les Majors Tancrède et Vogelsang, chacun à la tête d'une division avec quelques pièces d'artillerie, qui s'avancèrent par deux côtés pour envelopper les Patriotes. Le Major Vogelsang suivit la nouvelle route de Luxembourg et entra à Dinant deux heures avant que les Patriotes y arrivèrent. Le Major Tancrède prit la vielle route et alla prendre poste à Emptinne, où il arriva lorsque déjà les Patriotes étoient à Ciney. Ceux-ci étoient si peu sur leurs gardes, qu'ils passèrent tranquillement la nuit à Ciney, sans savoir que l'ennemi étoit si près d'eux, et le lendemain 25 étant parti assez tard, leur avant-garde fut bien surprise en entrant à Dinant, d'y rencontrer des Autrichiens. Après quelques coups de fusils, cette avant-garde se retira de la ville en désordre et les Autrichiens en fermèrent les portes. Déjà quelques-uns d'entre les Patriotes commencèrent à prendre la fuite, et croyant retourner à Ciney, ils tombèrent entre les mains de

Digitized by Google

l'ennemi qui en venoit. Les autres occupèrent les hauteurs de Dinant et tiroient de là dans la ville sur les Autrichiens, qui de leur côté à la faveur des maisons, se mettoient à l'abri du feu. Cependant le Magistrat craignant pour la ville, qui paroissoit devoir être le théâtre du carnage, réclama la neutralité et parvint à conclure une convention, par laquelle les Autrichiens devoient se retirer à Bouvignes, et les Patriotes pouvoient passer cette nuit seulement à Dinant. Cette convention étoit déjà signée, quand l'autre colonne ennemie qui venoit d'Emptinne arriva; pour le bonheur des Patriotes, elle s'étoit amusée, en rencontrant six charrettes qu'ils avoient laissées en arrière; en sorte que ce jour-là elle ne put rien entreprendre contre les Patriotes, qui se voyant abandonnés par leur Chef, se dissipèrent après avoir perdu dix-sept hommes, dont cinq avoient été hachés en tombant au pouvoir de l'ennemi et le reste conduit prisonnier à Namur.

Cependant le Colonel de Bleckem, inquiet au premier bruit, que cette colonne formoit le dessein de surprendre Namur, craignant une insurrection totale dans la ville, en même-temps qu'il auroit été obligé de combattre le Corps d'Arnoldi, en avoit fait avertir le Général-Major Comte d'Haponcourt, qui commandoit à Mons, pour qu'il lui fît passer un renfort. Celle-ci sur cette simple réquisition, évacua Mons le 21 de grand matin, avec son bataillon et l'escadron qui y étoit à ses ordres; mais le Général d'Alton

qui avoit déjà envoyé un renfort au Colonel Bleckem, ordonna au Comte d'Haponcourt de retourner à Mons et de menacer la ville de la brûler, si elle s'opposoit à sa rentrée : mais le lendemain la déclaration du Ministre étant déjà connue et publiée, d'Alton fut obligé de lui faire passer de nouvelles instructions, de ne rentrer à Mons que par la voie de la douceur, en lui défendant d'user des moyens violens, si on se refusoit à le recevoir. Cependant les Montois animés par l'exemple et les discours de quelques-uns de leurs Concitoyens, s'étoient mis en état de défense, en élevant des retranchemens dans toutes les rues, et refusèrent absolument de laisser rentrer leur Garnison : en sorte que le Comte d'Haponcourt reçut ordre de se rendre à Mille, près de l'Abbaye de Valduc, d'où il marcha ensuite contre Vander Mersch à Tirlemont.

Tandis que le Gouvernement s'occupoit des moyens de pacifier les Provinces et empêchoit le Général d'Alton de sévir contre les villes soulevées, dans l'espoir de les ramener à l'obéissance, on rassembloit toutes les forces pour les diriger contre l'armée active de Vander Mersch, dans la certitude, qu'après l'avoir dispersée, les villes intimidées par la rigueur des menaces militaires, ou calmées à la vue des concessions, dont les dernières déclarations du Ministre étoient remplies, se décideroient d'elles-mêmes à un accommodement. Ainsi à mesure qu'une ville secouoit le joug, sa Garnison venoit tomber sur Vander Mersch, dont les dan-

Digitized by Google

gers augmentoient en raison des succès obtenus ailleurs; en sorte qu'on pourroit dire, que pour perdre absolument l'armée du Brabant, il ne falloit plus que l'insurrection de quelques villes qui avoient encore leurs Garnisons, en supposant que ces villes contentes de ne plus voir les Autrichiens dans leurs murs, auroient partagé l'inactivité des Flamands et des Montois (27); car les uns et les autres manquant d'armes, devoient se borner aux simples précautions de défense, sans pouvoir occasionner la moindre diversion favorable à Vander Mersch. On n'avoit même en bien des endroits, que des notions très-imparfaites touchant les forces de l'armée et le lieu où elle se trouvoit (28); et si Vander Mersch obligé de tenir tête lui seul à l'ennemi, au lieu de conclure cette armistice qui lui a été si salutaire, s'étoit encore retiré, comme il y alloit être obligé, ces villes auroient-elles pu tenir long-temps contre les Autrichiens qui y seroient retournés en force? Aussi les Adversaires les plus

(27) Ce ne fut qu'après l'expiration de l'Armistice, c'est-à-dire, le 14 Décembre, que ces deux Provinces envoyèrent quelques secours vers Bruxelles, qui étoit évacuée quand ils arrivèrent.

(28) Ceux de Mons, écrivirent à Vander Mersch, et le Sr. d'Avêne, dont l'intrépidité avoit servi d'exemple à ses Concitoyens, s'étant chargé de la Lettre, ne savoit où porter ses pas. Il s'informoit par-tout pour savoir où étoit l'Armée et il remit enfin sa Lettre à Enghien, à ceux qui étoient en correspondance avec l'Armée.

Digitized by Google

opiniâtres de Vander Mersch n'apportent-ils aucun raisonnement fondé pour blâmer l'armistice de Leau (29), tandis qu'ils ont été obligés d'en reconnoître les avantages réels. Ils auroient voulu que ce Général eût fait l'impossible, qu'avec trois pièces d'artillerie mal servies, une petite troupe indisciplinée, à moitié armée, en un mot, manquant de tout, il eût disputé seul le pays aux bataillons rassemblés des Autrichiens; la prudence la plus consommée, les connoissances militaires les plus étendues, la longue expérience, pouvoient-elles suppléer au défaut de moyens, et contrebalancer les forces supérieures qu'il avoit à combattre? On avoue assez généralement qu'il n'eût ôsé attendre l'ennemi en plaine; mais le vain-

(29) Leurs argumens se réduisoient à dire que Vander Mersch inclinoit par là à une pacification; comme si vouloir épargner le sang de ses Concitoyens étoit un crime; comme si après des propositions aussi avantageuses que celles que faisoit le Ministre, tout ami de la Patrie ne devoit point faire de profondes réflexions. Mais un grand tort encore qu'on lui donne, c'est d'avoir conclu cette Armistice sans la participation du Comité, c'est-à-dire, que Vander Mersch et son Armée n'étoient qu'un composé de bras, et que toutes les têtes étoient restées à Breda: ou que ceux du Comité étoient déjà Souverain, que le Général devoit exécuter aveuglément leurs ordres suprêmes, et que l'Armée enfin n'étoit que pour leur bon plaisir; mais avec toutes ces suppositions, Vander Mersch étoit encore autorisé à conclure cette Armistice, par la première des Lois, qui est la NECESSITÉ.

Digitized by Google

queur de Turnhout ne devoit plus s'attendre dans une ville à un avantage aussi surprenant ; on auroit mieux dirigé l'ordre de l'attaque, s'il s'étoit laissé investir à Tirlemont ou à Diest. Il ignoroit encore l'évacuation de Mons, et la résolution du Ministre de ne point reprendre cette ville par les voies de la rigueur; mais ce qu'il n'ignoroit point, c'est qu'il avoit à faire à toutes les troupes qu'on avoit pu rassembler contre lui, et à une nombreuse artillerie ; c'est qu'il n'y avoit point de diversion à espérer de sitôt du côté de la Flandre, sans laquelle il ne pouvoit rien opérer; c'est qu'étant le seul ennemi formidable aux Autrichiens, et sur qui tout l'espoir des Provinces étoit fondé, on alloit employer contre lui et le fer et le feu pour s'en défaire, et qu'enfin tous les préparatifs les plus terribles étoient faits pour l'anéantir avec la ville qui lui donnoit asile, et qu'il ne lui restoit que l'alternative de se retirer, au hasard de voir dissoudre son armée par le défaut du nécessaire et par le désespoir, ou de risquer un combat dans une ville avec la certitude d'être vaincu, après avoir mêlé les cris furieux des combattans avec les hurlemens douloureux des infortunés habitans ensevelis sous leurs demeures. On conçoit bien que l'ignorance et l'orgueil tranquilles à Breda, la méchanceté ou la crédulité oisive à Bruxelles, à Anvers, à Gand, à Namur et dans tous les lieux éloignés du triste théâtre d'une telle tragédie, et ceux enfin qui n'avoient point leurs proches à l'armée, ont pu former les

Digitized by Google

plus bizarres raisonnemens, pour blâmer les résolutions sages et admirables de Vander Mersch; aussi Vander Noot n'a-t'il pas rougi de dire qu'*il ne devoit point prendre garde à la perte d'une ville, quand il s'agissoit du bien-être public;* mais l'habitant de Tirlemont et de Diest, le père qui trembloit pour les jours de ses fils, qui étoient du nombre des combattans; tout homme enfin né sensible et raisonnable, à moins que d'être tombés en démence, ne peuvent écouter ce langage perfide et cruel, qu'on a osé tenir sur la plus belle opération de Vander Mersch pendant la révolution; opération qui auroit suffi seule pour l'illustrer, qui lui a valu des applaudissemens universels, et qui n'a été blâmée enfin que par un effet de la méchanceté de quelques orgueilleux, qui, en jouissant des fruits de ses travaux, osoient encore calomnier un guerrier à qui ils avoient des obligations qu'ils ne pouvoient acquitter.

On ne peut concevoir l'excès d'aveuglement de ceux de Breda, en voyant leur réponse à la lettre que le Général leur avoit écrite le 28 (30). On désapprouvoit sa conduite; on lui rappeloit que lui-même s'étoit flatté de dérouter l'ennemi par ses marches et de l'affoiblir par la désertion. Mais on avoit oublié que cette promesse n'étoit fondée que sur l'espoir qu'il avoit que la Flandre auroit occupé l'ennemi de son côté, et

(30) Lit. Cc.

Digitized by Google

on n'observoit point que Vander Mersch avoit rempli la tâche qu'il s'étoit imposée, et qu'il avoit fait pour l'exécution de son plan tout ce qui lui étoit moralement possible de faire. Ils parloient de la désertion parmi les Autrichiens, sans réfléchir, comme avoit fait Vander Mersch, que l'armistice étoit le moyen d'introduire le relâchement parmi leurs troupes, et d'en favoriser la désertion, tandis que la balance penche-roit du côté des Patriotes par l'union de toutes les forces qu'on auroit eu le temps de préparer. On vouloit lui faire observer que le vœu universel des Provinces étoit de continuer le plan conçu; mais ce plan ne s'exécutoit que d'un seul côté, et ce vœu universel sans autre secours effectif, laissoit dans un bien mauvais état et l'armée et son Chef, qui dans des momens aussi urgens, devoit bien plus avoir égard aux circonstances critiques où il se trouvoit, qu'aux délibérations irréfléchies des raisonneurs de Breda. On l'informoit que la Flandre levoit un corps de vingt mille hommes, mais toutes ces promesses étoient hors de saison, alors qu'il s'agissoit d'agir réellement; et si ces préparatifs exagérés eussent été vrais dans le fond, que pouvoit-on souhaiter de mieux qu'une armistice qui auroit donné le temps de former et d'armer ce corps, avant que celui de Vander Mersch n'eût été écrasé? Enfin on lui promettoit encore quinze cens fusils (31) qui lui manquoient,

(31) Les 1500 Fusils, ne sont arrivés que lorsque

et qui devoient arriver dans quatre à cinq jours à St. Trond seulement, d'où il devoit les faire chercher; c'est-à-dire, lorsqu'il auroit été obligé de se retirer avec les débris de son armée, et que non-seulement les armes qui devoient venir de Liége, mais encore celles qu'il avoit, lui seroient devenues inutiles.

Pour le salut de son armée et l'accomplissement du vœu général, l'armistice étoit heureusement signée, lorsque cette dépêche ridicule lui parvint. Il se disposa à partir pour Breda, pour rendre compte au Comité des motifs qui l'avoient déterminé à conclure cette suspension, et il envoya à Gand MM. Janssens, Curé de Scornai, et Mesmaker son Adjudant, pour en informer également les Etats de Flandre, et connoître leur résolution concernant la trève de deux mois. Vander Mersch arrivant le 4 Décembre à Breda, remit d'abord à Vander Noot et Van Eupen, l'acte de la suspension d'armes pour dix jours. A peine eurent-ils compris qu'elle étoit conclue, que sans vouloir en continuer la lecture, ils s'écrièrent tous deux : *nous sommes perdus, que vont dire les trois Puissances qui nous protégent!* Vander Mersch eut d'abord pitié de leur ignorance, et voulut leur expliquer les avan-

---

l'Armée étoit à Louvain; des Doyens de Breda les avoient achetés à Liége; le Général les fit mettre au rebut, à cause qu'on ne pouvoit s'en servir, étant du calibre de 36 à la livre.

Digitized by Google

tages inappréciables que cette suspension leur procuroit; mais ils ne voulurent rien entendre, et redoublèrent leurs exclamations ridicules, qu'ils accompagnoient de gestes et de contorsions extravagantes. Le Général à cet aspect ne put cacher son indignation, et leur reprocha leur imbécillité et leur ignorance, en leur déclarant qu'il n'étoit plus d'intention de sacrifier ses services sous la direction de quelques personnes qui en connoissoient si peu le prix et qui entendoient si mal les intérêts de la Patrie: et il sortit sans vouloir les écouter davantage, résolu d'aller en Flandre, où les esprits n'étant point encore infectés du souffle destructeur de Breda, lui auroient rendu plus de justice et auroient mieux reconnu le prix de ses opérations. Cependant M. le Chanoine de Broux, qui l'avoit accompagné, voulut en vain persuader Vander Noot et Van Eupen, des effets heureux qui devoient résulter de cette suspension de dix jours, soit qu'on consentît à la trêve proposée, soit qu'on la refusât; le féroce Vander Noot eut l'impudence de dire qu'*il préféroit la perte entière du Pays à un accommodement quelconque avec l'Empereur.* Il s'étendit alors en reproche contre le Général au sujet de l'évacuation de Tirlemont, et le Chanoine lui ayant remontré que le Général s'étoit cru obligé de quitter Tirlemont, moins encore par la considération de l'inégalité de ses forces, que pour éviter l'incendie de la ville et la ruine des habitans; l'imbécille agent répondit qu'il ne falloit

Digitized by Google

point avoir égard à la perte de l'une ou de l'autre ville, pourvu qu'il en résultât quelque avantage pour la cause commune. Si tels sont vos sentimens, lui dit le Chanoine indigné, ce ne sont point ceux de l'armée, ni de son Chef, qui n'a tiré l'épée que pour améliorer le sort de ses Concitoyens, et non pas pour être la cause de leurs désastres. Un des Doyens, qui étoit présent à cette conversation, voulant aussi s'en mêler à sa façon, osa avancer que c'étoit la seconde trahison du Général, et que l'or du Colonel de Brou faisoit son effet, comme avoient fait dernièrement celui du Chancelier; et Van Eupen bien loin de fermer la bouche à ce grossier Doyen et de défendre l'honneur de leur Libérateur, si indignement attaqué, parut au contraire approuver ce discours insolent, et ajouta, que sans le besoin absolu d'un Chef, et s'il ne craignoit d'exposer l'armée à des malheurs, il feroit prendre le Général *par la tête*, dès qu'il mettroit le pied sur le territoire du Brabant (32); qu'il voyoit bien que son intention étoit d'aller en Flandre, pour engager cette Pro-

(32) Quoique Van Eupen soit parvenu dans la suite à effectuer sa menace; cependant elle étoit ridicule dans ce temps-là. Ses satellites n'auroient point été assez audacieux pour oser mettre alors la main sur le Général: six mille bras, qui n'étoient point encore séduits auroient bientôt eu prouvé leur sincère attachement à leur digne Chef; et ce n'eut point été en Brabant (c'est-à-dire, dans la partie occupée par les Patriotes) que Van Eupen eut osé tenir un tel langage.

Digitized by Google

vince à accepter la trève et la disposer à un accommodement avec l'Empereur. Il est vrai que ce Guerrier, quoique son œil fut accoutumé à contempler le carnage, déploroit déjà le peu de sang qu'il avoit été forcé de faire couler; il est vrai qu'avec tous les Belges honnêtes, qui n'aspiroient point à partager les pouvoirs suprêmes et à asservir la nouvelle République, ses vœux tendoient a voir renaître le calme et rassurer la félicité de la Nation sur des bases solides et durables; mais aussi son intention étoit de se diriger selon la volonté de la Nation, malheureusement déjà trop subordonnée à celle de quelques orgueilleux, qui se repaissoient de la perspective d'une carrière fameuse et qui s'énivroient de l'idée de commander bientôt. Le peuple n'eut été que trop heureux, s'il avoit alors accepté les offres avantageuses qu'on lui faisoit, si, comme on le lui proposoit, avant de déposer les armes, il eut rétabli par un accord qui n'eut rien laissé à désirer, sa tranquillité et sa félicité. Que de pillages, que d'assassinats et de massacres eussent été évités! Que de sang et d'argent épargné! Que de malheureux conserveroient encore ces membres qu'ils ont perdus et qu'ils redemandent à l'ambition et au fanatisme, dont l'oreille sauvage est fermée à leurs cris douloureux! Que de mères, que d'épouses ne verseroient point aujourd'hui des larmes sur la cendre d'un fils ou d'un époux! Mais ceux qui vouloient la guerre, dans l'espoir d'en profiter, ne la faisoient point, et se reposoient sur

Digitized by Google

les travaux d'autrui, et ceux qui cherchoient le calme et la félicité, s'étoient armés pour les trouver, la plupart résolus, dès qu'on les leur offriroit sincèrement, de remettre l'épée; qu'ils retinrent encore quelque-temps, pour servir les passions des factieux.

Vander Mersch vivement indigné de la conduite outrageante que tenoient envers lui les deux personnages qui paroissoient être l'ame de ce Comité de Breda, étoit fermement décidé à les abandonner à leurs rêveries, et à passer en Flandre pour y diriger les opérations militaires; mais le Chanoine de Broux prévoyant que cette dissention alloit entraîner la perte de l'armée et de la cause patriotique, employa tout son crédit auprès du Général pour le calmer; il fit sentir en même-temps à Vander Noot et à Van Eupen, le tort qu'ils avoient dans leur façon d'agir envers Vander Mersch: enfin il parvint à ménager une réconciliation qui eut lieu. Le Général retourna au Comité, et renonçant à son voyage de Flandre, il partit le 6 pour rejoindre son armée, et arriva deux jours après à Diest.

Le récit des mortifications qu'il avoit essuyées à Breda, étoit déjà confusément passé à l'armée; un bruit sourd y étoit répandu qu'elle ne le reverroit plus et qu'il avoit été forcé de prendre sa démission. A cette nouvelle, l'alarme fut générale, les plus instruits maudissoient le Comité de Breda; un découragement subit s'empara de cette armée, qui n'appeloit plus son Chef que du nom de *Père*. On entendoit les

Digitized by Google

Soldats se dire les uns aux autres : *il ne reviendra plus! jetons nos armes, profitons de l'amnistie et retournons chez nous.* Et le désespoir alloit opérer une désertion totale, lorsque son retour ramena la joie et la confiance. Sa rentrée à Diest, où il conduisit son épouse (33), qui l'étoit aller rejoindre à Turnhout, fut un vrai triomphe; on s'empressoit pour le voir, comme si on en avoit été séparé pendant plusieurs années; bientôt la nouvelle en courut dans tous les lieux où la troupe étoit cantonnée et produisit par tout la même alégresse. Ces témoignages de la candeur et d'un vif et sincère attachement, dictés par la franchise, le dédommagèrent des procédés injurieux du Comité de Breda, et adoucirent un moment le souvenir amer des insultes qu'il y avoit essuyées.

---

(33) Dans sa conférence avec M. De Pistrich; Vander Mersch avoit sollicité un passeport pour son Epouse, afin qu'elle put le venir rejoindre, et le Ministre l'avoit d'abord accordé gracieusement. Quelques jours après, Mde. de Trauttmonsdorff désirant se retirer du tumulte avec sa famille, pour aller faire ses couches à Aix-la-Chapelle, M. Vander Mersch fut prié de lui accorder un passeport avec quelques précautions relatives à son état, pour lui épargner toute frayeur. Le Général Patriote ne pouvoit le lui refuser, outre que c'étoit rendre la pareille au Ministre, ce brave Militaire ne faisoit point la guerre aux Femmes. Voilà cependant encore un grand crime qui lui fut reproché, faute de motifs d'accusation mieux fondés.

Digitized by Google

Il eut encore la satisfaction de recevoir la seconde dépêche des Etats de Flandre, dont le style étoit différent de la première, (34) dans laquelle ils le blâmoient également d'avoir conclu cette suspension d'armes; sans doute d'après les suggestions de ceux de Breda, de qui probablement ils en avoient reçu les premières nouvelles. Cette première dépêche est d'autant plus remarquable, qu'elle justifie le Général malgré eux: car leur mécontentement n'y paroit fondé que sur l'inquiétude où ils étoient, de ne pas être compris dans cette suspension. Ils devoient cependant voir qu'il en étoit fait une mention expresse pour la partie qui étoit en leur pouvoir, et que les troupes de part et d'autre ne pouvant faire aucun mouvement pendant la cessation d'hostilités, celles de la Province de Flandre retenoient les villes de Gand, Bruges, Ostende, Ypres, Furnes et Menin. Tout le reste de cette lettre offre des argumens solides en faveur de Vander Mersch: car on y voit leur inquiétude au sujet de deux mille hommes ennemis, qui défiloient dans leurs environs, et leur crainte d'avoir bientôt toutes les forces impériales sur les bras, tandis, disoient-ils, qu'ils manquoient d'armes, quoique l'affluence des recrues rendit déjà leurs forces respectables.

S'ils avoient été bien instruits des articles de

(34) Lit. Hh et Ii.

de l'armistice, n'auroient-ils pas dû remercier Vander Mersch de leur avoir procuré un temps nécessaire à leurs préparatifs? Vander Mersch, qui devoit réellement faire tête à la plus grande partie des forces impériales, qui consistoient en plus de deux mille hommes, avoit-il plus de moyens pour résister que les Flamands ? Disons mieux, en avoit-il autant? Avoit-il des retraites comme en Flandre? L'ennemi eut-il osé brûler Bruges et Gand, comme Diest et Tirlemont ? Vander Mersch n'avoit pas à beaucoup près, trois mille hommes bien armés, c'étoit lui qui manquoit réellement d'armes; mais en Flandre, outre les neuf cens qui avoient opéré la prise de Gand, qu'avoit-on fait des armes du bataillon prisonnier dans la Capitale, de celles de la division de Bruges, qui pouvoient suffire à plus de mille hommes? Et peut-on se convaincre que l'on ne pouvoit trouver dans cinq villes de Flandre, sans compter le reste de la Province, des armes pour un autre corps de mille hommes, qui auroient été aussi bien équipés pour le moins, que la plus grande partie de l'armée de Vander Mersch. La Flandre pouvoit donc bien se montrer active; mais il lui manquoit un homme entreprenant, qui auroit pu faire un bon emploi de ses forces, et s'en servir avec cet avantage que procure la prudence, jointe à une longue expérience. Par malheur on n'avoit encore que Vander Mersch qui réunissoit ces talens militaires, et par une autre fatalité, l'envie lui avoit déjà suscité d'intri-

Digitized by Google

gans ennemis, dont l'oreille jalouse étoit blessée en entendant répéter son nom, et dont l'égoïsme auroit bien voulu s'approprier l'honneur qu'on rendoit déjà à ses travaux.

Cependant les Etats de Flandre instruits par MM. le Curé Janssens et l'Adjudant Mesmaker, des motifs urgens qui avoient forcé le Général à se prêter à la suspension d'armes, et reconnoissant déjà les effets qu'il en avoit prévus, lui écrivirent une seconde dépêche plus gracieuse que la précédente, où ils l'assuroient de toute leur confiance.

Entre-temps le Colonel de Brou étant autorisé à conclure la trève et à y comprendre la Flandre, en fit passer à Vander Mersch l'acte d'acceptation pour deux mois, comme il prétendoit être stipulé dans celui du 2; à quoi Vander Mersch répondit, qu'il l'avoit envoyé aux Etats de Brabant qui avoient consenti à l'armistice, en attendant qu'ils se décidassent sur la trève de deux mois. Le Colonel Autrichien témoigna son étonnement, se croyant le seul qui devoit être autorisé et prétendant le prouver par un article de l'acte de la suspension, mais Vander Mersch lui fit réponse qu'il n'avoit jamais parlé d'être autorisé pour le terme de deux mois, et cita un autre article, par lequel il étoit évident qu'ils devoient être tous deux autorisés pour conclure cette trève. Vander Mersch reçut enfin un extrait de la résolution du Comité, dont la conclusion étoit qu'ils ne devoient prendre aucun égard à l'écrit fait à Orsmal, et qu'ils le re-

Digitized by Google

gardoient comme non avenu ; qu'ils entendoient que le Lieutenant-Général poursuivroit les opérations. Il reçut cette résolution le 11, avec une lettre dont le style injurieux déceloit les sentimens injustes du Comité à son égard. Les deux dictateurs qui avoient tremblé à l'aspect des dispositions à un accommodement qui auroit brisé les faisceaux qu'ils se préparoient déjà, n'importe qu'ils les eussent fait porter devant eux sur les ruines des villes et de la Nation même : ce Prêtre et cet Avocat ne pouvoient pardonner au Guerrier les dispositions pacifiques, qu'il avoit témoignées. Leur rage contre Vander Mersch, rage qui a eu des suites si funestes, ne pouvoit déjà plus se contenir; par une bizarrerie qui les a toujours caractérisés jusqu'à la fin, ils lui envoyoient deux Doyens (35) pour diriger avec lui les opérations militaires et pour assister à ses conseils de guerre; ils se plaignoient de ce qu'il ne leur envoyoit point ses plans d'opérations, et atribuoient sa prétendue inactivité à la présence de son épouse. Il falloit toute la patience et la modération de ce brave militaire, toute la déférence qu'il avoit pour les prudens personnages qui l'accompagnoient, pour ne point rompre en visière à ce hautain et ignorant Co-

(35) Ces deux Doyens chargés de surveiller le Général, étoient l'un MERTENS Cabaretier à Louvain, et l'autre VAN PARYS, Teinturier à Bruxelles.

Digitized by Google

mité de Breda, pour ne pas lui rendre injure pour injure. Outré de tant d'invectives répétées, Vander Mersch dans son premier mouvement d'indignation, forma encore la résolution d'abandonner ces ingrats, et leur répondit : « Qu'il leur avoit exposé les motifs urgens qui l'avoient forcé à accepter « la suspension d'armes ; que ce n'étoit « point à Breda que l'on pouvoit juger de « sa position et de l'alternative qui lui restoit dans un moment où il n'avoit pas « une heure à perdre, ou d'accepter cette « armistice, ou de se voir lui, l'armée et la « cause Patriotique, dans un danger tel « qu'il n'en seroit peut-être plus resté de « vestiges ; qu'on lui faisoit un crime d'avoir « opéré le salut de la cause publique, en « acceptant sans autorisation une suspension de dix jours, dont les avantages « étoient inappréciables et tels qu'il les « avoit prévus ; que le rapport qu'il leur « avoit fait devoit les convaincre qu'il y « avoit été déterminé par ses connoissances « et son expérience ; qu'il défioit tout Officier éclairé de lui en faire le moindre « reproche ; qu'une Garnison Hollandoise « entière, un Général Prussien à son voisinage, les Généraux ennemis même, « avoient regardé le résultat de ses démarches comme un chef-d'œuvre ; qu'il avoit « servi trente-trois ans, sans que jusqu'à « cette époque aucun Général lui eût jamais « reproché d'avoir mal fait ; qu'on ne pouvoit lui citer d'avoir jamais été battu, « quoiqu'il se fût peut-etre trouvé cent fois

Digitized by Google

« au feu ; qu'il lui étoit douloureux de re-
« cevoir des censures de cette espèce, tan-
« dis qu'on devroit être convaincu que la
« suspension étoit le malheur et la perte
« de l'armée impériale ; que deux batailles
« complettement gagnées ne produiroient
« point des effets aussi funestes à l'ennemi
« que ceux qu'il avoit prévu devoir naître
« de l'armistice ; qu'il s'ensuivoit que sa
« conduite étoit à l'abri de tout blâme, ou
« que leurs reproches réitérés étoient fon-
« dés sur son inexpérience ; qu'il lui étoit
« disgracieux d'après sa façon de penser et
« son zèle pour la Patrie, d'après des tra-
« vaux non interrompus pour sa conser-
« vation, de se voir ainsi contrecarré ; qu'en
« conséquence il leur demandoit sa démis-
« sion, puisqu'on lui ôtoit les pouvoirs qui
« lui étoient accordés par sa commission ;
« (36) que ne pouvant répondre que la né-
« cessité urgente où il s'étoit trouvé, ne se
« représentât encore, et que comme sa

---

(36) On trouve dans les Lettres C, F et I, les preuves de la confiance que le Comité avoit dans LES TALENS, LA CAPACITÉ ET LA DROITURE de Vander Mersch. On voit que cette Assemblée, qui n'avoit point de connoissances dans l'art de faire la guerre en laissoit tous les soins au Général ; QU'ELLE SE RAPPORTOIT ENTIÈREMENT A CE QU'IL FEROIT, ET QU'ELLE LUI DONNOIT PLEIN POUVOIR DE DIRIGER LES OPÉRATIONS COMME IL LE TROUVEROIT CONVENIR AU PLUS GRAND AVANTAGE DU PAYS. Et après cela, on doit trouver étrange de voir cette même Assemblée oser avancer, qu'il n'étoit pas autorisé à conclure une suspension d'Armes qui a sauvé l'Armée.

Digitized by Google

« conduite en sauvant l'armée, avoit été « désapprouvée par le Comité, il espéroit « qu'on acquiesceroit à sa demande. Que « ce n'étoit point la présence de sa femme « qui l'avoit empêché de prendre des ar- « rangemens avec les Etats de Flandre, « attendu qu'aucun objet jusqu'alors ne « l'avoit empêché de remplir rigoureuse- « ment son devoir à tous égards; mais que « c'étoit le retard de leurs réponses et des « résolutions dont ils étoient convenus « pour les mesures à prendre après l'ex- « piration du terme de la suspension d'ar- « mes, qui quoique blâmée, n'en étoit pas « moins mémorable pour les Pays-Bas; que « ne recevant aucune nouvelle de leur part, « à l'expiration de l'armistice, il les préve- « noit qu'il resteroit immobile pour sa per- « sonne, et que les deux membres préposés « pourroient se concerter avec l'Officier « supérieur, sur la façon dont la troupe « ci-devant à ses ordres devroit se conduire; « qu'enfin personne ne prenoit un plus vif « intérêt au succès que leurs armes de- « voient remporter dans une aussi juste « cause «.

A ne considérer que l'intérêt personnel du Chef de l'armée, il eut été convenable de lui laisser suivre les mouvemens de sa juste indignation, mais la perte prochaine et assurée de l'armée et de la cause commune, déterminèrent encore les personnes zélées qui l'entouroient, à interposer leur médiation pour adoucir son courroux. Ils arrêtèrent l'estafette qui alloit porter la

Digitized by Google

lettre, et en chargèrent particulièrement deux personnes de confiance, qui se rendirent à Breda, et la firent voir aux membres les plus sensés du Comité. Ceux-ci ouvrant les yeux, en firent rapport à l'Assemblée, qui résolut le 13, de députer au Général MM. le Baron d'Hove et d'Hoobrouck, pour le retenir et *le convaincre de la nécessité de continuer incessamment les opérations militaires* (37).

Tandis que les Chefs du Comité de Breda suscitoient toutes difficultés (38), le Ministre

---

(37) Litt. Pp.

(38) Ce n'étoit point à Breda seulement, qu'on suscitoit des difficultés à Vander Mersch: pendant le voyage qu'il y fit; des Membres de ce Comité étoient venus à l'Armée, où ils se mêloient de donner aux Officiers Commandans des Ordres contraires à ceux du Général, et même opposés aux conditions de la suspension d'Armes.... A Leau le Capitaine d'Abonval, d'apres les instigations d'un Doyen d'Anvers nommé Rens, fit mettre aux arrêts un Officier Autrichien, qui étoit venu apporter une Lettre pour le Général. Il arrêta la Malle de la poste d'Allemagne contre la foi du Traité; d'après des avis qu'il avoit reçus de l'Avocat Goffin, Membre de ce Comité; ce qui auroit pu attirer des difficultés que Vander Mersch sut prévenir. Il paroît que dès lors le projet étoit formé de le dégoûter du service, et même de le perdre dans l'esprit de la Nation. C'est à ce projet, que tout ce qui a eu lieu dans la suite, sembloit se diriger; mais il a fallu des moyens extraordinaires pour détruire dans l'esprit du Peuple, la conviction intime de la probité et des talens de ce Militaire, et pour effacer le souvenir des services qu'il avoit rendus à la Nation.

Digitized by Google

qui paroissoit désirer sincèrement une pacification, leur envoyoit M. de Kulberg, Conseiller d'Etat, en même-temps qu'il envoyoit à Gand M. le Conseiller Vicomte de Patin, tous deux en qualité de Commissaires, pour convenir des préliminaires avec les Etats, et leur remettre la dépêche par laquelle il les assuroit des sentimens favorables de Sa Majesté pour ses Peuples, et dont il se rendoit garant. Il leur donnoit part, que l'Empereur ne pouvant se rendre lui-même aux Pays-Bas, y envoyoit son vice-Chancelier d'Etat et de Cour, le Comte de Cobenzl, muni de pouvoirs les plus illimités, pour y porter des paroles de paix et rendre la Nation contente, en faisant cesser tous les sujets de plainte. Toute cette dépêche renfermoit des propositions très-satisfaisantes ; mais elles ne s'accordoient point avec les vues ambitieuses de ces deux personnages, qui aspiroient à jouer un rôle plus important que celui de simples Citoyens. M. de Kulberg arriva à Diest avant que le Lieutenant-Général n'eut reçu la résolution de Breda, et lui ayant fait connoître l'objet de sa mission, il fut convenu sous assurance de réciprocité, qu'en cas que la réponse de Breda fut négative au sujet de la trève, Vander Mersch suspendroit les hostilités jusqu'à ce que ceux du Comité, après avoir entendu M. de Kulberg, sur les objets de sa négociation, lui auroit fait passer des dispositions ultérieures. Le Comité de Breda ne voulut point s'entendre avec M. de Kulberg, et après avoir encore blâmé Vander Mersch,

Digitized by Google

sur ce qu'il s'étoit engagé d'attendre le résultat de la négociation, on lui ordonna de poursuivre les opérations (39).

Les effets de la suspension d'armes, que Vander Mersch avoit prévus et annoncés, ne laissoient plus de doute sur les avantages considérables qu'elle avoit procurés aux Patriotes. Une partie de l'armée Impériale découragée, murmuroit hautement de ce qu'on l'avoit empêché d'agir, quand il lui étoit facile d'exterminer les troupes Brabançonnes ou de les chasser du pays, et le dépit seul engageoit ceux-là à quitter leurs drapeaux. Les autres s'abandonnant au relâchement ou partageant les sentimens Patriotiques, profitoient du trouble général et de la facilité à la désertion par le voisinage des Patriotes en Brabant et en Flandre, et les venoient rejoindre avec armes et bagages, par pelotons et même par compagnies. Enfin, le Ministre qui espéroit toujours d'en venir à des accommodemens, ayant, à la prière du Magistrat de Bruxelles, fait raser les barricades et les chevaux de frise, combler les coupures qui contenoient toute la ville, et rendre les armes aux Bourgeois, croyant par là regagner leur confiance, ceux-ci enhardis par ce témoignage de la foiblesse du Gouvernement, et ne se croyant point liés par l'armistice que le Comité de Breda avoit désapprouvée, conçurent le dessein de chasser leur Garnison.

---

(39) Litt. Oo.

Digitized by Google

Ils commencèrent le 10 à distribuer des cocardes Brabançonnes pendant la grand'-Messe à Ste. Gudule, et à les étaler ensuite dans tous les quartiers de la ville, en bravant le Soldat. Le Général d'Alton vouloit faire respecter sa troupe, et le Ministre le prioit de ne point faire attention aux cocardes. Toute la journée, la Garnison se tint rassemblée sous les armes et fit bonne contenance, en gardant cependant tous les ménagemens possibles, et se contenta la nuit de veiller et de patrouiller : mais le matin du 11, deux gardes entières étant désertées, les habitans commencèrent à s'armer et à surprendre les détachemens militaires à mesure qu'ils passoient; la troupe se rassemble de nouveau et occupe le haut de la ville; il y eut quelques attaques, principalement à la montagne de la cour et à la grand'garde. Les gardes de la porte de Flandre et d'Anderlecht, et celle de la monnoie furent facilement forcées : car les Soldats abandonnoient leurs Officiers pour se jeter dans les Patriotes. Le tocsin sonnoit de toutes parts. Dans l'après-midi arriva le bataillon de Bender, que le Commandant avoit fait venir d'Assche; ce renfort en imposa un moment, et on convint d'une suspension d'hostilité; mais le soir on recommença à escarmoucher; la garde de la grand'place fut attaquée, et après s'être vaillamment défendue, elle eut ordre de se retirer au parc. Le reste de la nuit parut tranquille. Cependant des compagnies entières désertoient et occasionnèrent aux

Digitized by Google

Impériaux la perte du poste qui gardoit leur droite au cimetière de Ste. Gudule. Le 12 au matin, le Général d'Alton rappela au Baron Vanderhaegen, la suspension d'hostilité; mais on ne laissa point de se porter vers le haut de la ville, et de recommencer à attaquer les Autrichiens qui évacuèrent le grand Sablon; la garde de Treuremberg fut également emportée par les Patriotes, dont l'animosité augmentoit au bruit de la marche des Flamands et des Montois. Dans cette extrémité, le Général d'Alton fit partir l'Artillerie et des charriots chargés de papiers, pour autant qu'il pût trouver de chevaux; les Membres du Gouvernement sortirent aussi; mais les paysans armés et rassemblés avoient coupé la communication avec Namur et formé des abatis au village d'Ixel. Le Général s'y porta, et après avoir dispersé les paysans et rassuré le chemin, il voulut retourner à Bruxelles, mais il rencontra les troupes qui venoient de l'évacuer et sur lesquelles on dirigeoit déjà le feu des remparts, en sorte qu'il fût obligé de se replier jusqu'à Waterloo et de sortir de la forêt de Soigne, en abandonnant à Bruxelles la caisse de guerre, différens objets militaires et tous les bagages que le défaut d'attelage avoit empêché de transporter.

Ce jour étoit le dernier de l'armistice, et Vander Mersch le rappela au Colonel de Brou, en l'informant que le Comité ne vouloit point consentir à la trève. Le Général Comte de Ferraris, qui étoit arrivé

Digitized by Google

pendant la suspension d'armes, lui écrivit de Louvain, qu'il alloit évacuer cette ville, pour épargner l'effusion de sang et se conformer aux ordres précis qu'il avoit reçus de l'Empereur, qui lui avoit conféré le commandement général à la place du Comte d'Alton, qui étoit rappelé. Il lui exprimoit son désir de parvenir à pacifier les choses et à calmer les esprits selon qu'il en étoit chargé, et témoignoit du regret de ne pas avoir été nommé plutôt à une commission si analogue à ses vœux. Qu'étant chargé de pouvoirs si étendus, il se croyoit obligé de rester pour travailler de concert avec le Comte de Cobenzl qu'il attendoit, à une négociation dont la base étoit de réintégrer en tous ses points la joyeuse entrée. Qu'il se flattoit enfin que M. Vander Mersch lui accorderoit la sureté, ainsi qu'au Général Lilien, que S. M. lui avoit expédié pour lui faire accepter cette commission. Vander Mersch ne put la lui refuser, et lui donna à son arrivée à Louvain deux Officiers pour l'accompagner à Bruxelles, où sa négociation n'eut aucun effet.

Le seul récit historique des circonstances qui ont motivé cette armistice, et des avantages incroyables qui en sont résultés, entraînera toujours en faveur de M. Vander Mersch les suffrages de l'impartialité et les entraves que l'ambition ne cessoit de mettre à ses dispositions modérées et prudentes, méritent les unes la pitié et le mépris dûs à l'ineptie, les autres toute l'indignation qu'on ressent pour la méchanceté. En exa-

Digitized by Google

minant la conduite du Comité de Breda, on diroit d'abord qu'il vouloit la perte absolue de l'armée de Brabant, si l'on ne connoissoit qu'elle étoit la passion qui le faisoit agir en l'aveuglant. Que seroit devenu Vander Mersch et son armée, s'il avoit eu plus d'égard aux ordres inconsidérés de Breda, qu'à ce que la prudence et les circonstances lui suggeroient de faire? Comment le Comité auroit-il pu le tirer du péril, lui qui ne pouvoit lui fournir les armes nécessaires, lui qui le dernier jour de l'armistice, étoit encore réduit à lui faire de simples promesses? (40) Les Etats de Flandre n'en étoient pas plus avancés, et ce ne fut que le 14 qu'ils firent marcher quelques troupes, lorsque par un effet du tumulte imprévu de Bruxelles, ils n'avoient plus à combattre les 1800 hommes qui tenoient poste depuis Alost jusqu'à Bruxelles, et qui étoient défendus par des retranchemens, qu'il auroit fallu emporter avant que de pénétrer en Brabant. Aussi quand M. de Kulberg passa à Diest, M. Vander Mersch ne voyant pas les choses beaucoup plus avancées que le premier jour, après de profondes réflexions, se détermina-t'il à promettre une prolongation, jusqu'à ce que ce Conseiller ayant rempli l'objet de sa mission, la résolution ultérieure du Comité lui seroit parvenue. D'ailleurs, les propositions que M. de Kulberg étoit chargé de faire au Comité, paroissoient trop fa-

(40) Litt. Mm et Nn.

Digitized by Google

vorables à la Nation, pour que Vander Mersch les eut rejetées de son chef, sans attendre préalablement de quelle façon elles auroient été reçues à Breda. On doit se ressouvenir que ce Général étoit Citoyen, qu'il étoit autant intéressé que personne dans la cause commune, qu'il n'avoit point tiré l'épée pour favoriser les vues ambitieuses et pour servir la cupidité de quelques particuliers, mais bien pour l'intérêt général de la Nation. Il devoit donc supposer à ceux qui s'en disoient les Représentans, des sentimens qui ne tendoient qu'au bonheur du pays; il devoit interpréter leurs intentions d'après l'intérêt commun, et ne pas se régler aveuglément sur des ordres inconsidérés, donnés par des personnes à qui on ne doit point supposer des connoissances dans l'art militaire, et qui étoient éloignées du théâtre de la guerre. L'imagination des grandeurs suprêmes, qui enivre les hommes et sur-tout les ames vulgaires, l'idée riante d'avoir une armée à son service et un Général à qui on fait passer des ordres, toutes les petites passions enfin dictoient les résolutions exaltées de Breda, tandis que Vander Mersch, qui étoit occupé de bien d'autres soucis, avoit non-seulement un ennemi formidable à contenir, mais encore il devoit prévenir les fautes inconsidérées qu'on lui ordonnoit de faire. Il ne lui restoit donc d'autre loi suprême que le salut du parti qu'il défendoit, s'il vouloit conserver son honneur et le sang de quelques milliers d'hommes, dont lui seul devoit répondre.

Digitized by Google

En prolongeant la suspension d'armes, il ne risquoit donc rien et il ne pouvoit qu'y gagner. Car il étoit possible que le Comité de Breda eût accepté les propositions qu'on lui faisoit de la part du Gouvernement, qui offroit de retirer les troupes Autrichiennes dans le Luxembourg (41), tandis qu'on auroit travaillé à un accommodement solide. La Nation ne pouvoit rien désirer de mieux, puisqu'en épargnant le sang et se délivrant des inquiétudes d'une guerre dont les suites étoient incertaines, elle négocioit à main armée et pouvoit ainsi faire la loi; et dans le cas d'un refus absolu d'entrer en accommodement, cette prolongation de quelques jours donnoit le temps aux Flamands d'achever leurs préparatifs et de former leur Cavalerie dont ils avoient fait mention, en même temps que la désertion continuant extraordinairement dans l'armée Impériale, elle se seroit fondue de plus en plus. Ajoutons encore que Vander Mersch ne pouvoit prévoir dans ce moment le soulèvement de Bruxelles, qui étoit restée jusqu'alors dans l'inaction, et que sans cette opération, qui n'a eu lieu que par la condescendance du

---

(41) M. De Kulberg avoit fait mention à Diest à M. Vander Mersch de cette résolution du Gouvernement de retirer les Troupes et M. le Général Comte de Ferraris la confirma par sa Lettre du 12 Décembre. Toutes les pièces qui ont rapport à l'Armistice de Leau, se trouvent rassemblées au Tome II, sous le titre de Pièces relatives à l'Armistice de Leau.

Digitized by Google

Gouvernement, qui espéroit une conciliation, le Général d'Alton pouvoit encore contenir quelque temps les Flamands, avec un Corps de dix-huit cens hommes, qui formoient une barrière entre la Flandre et le Brabant, et qu'enfin après s'être assuré de Bruxelles, moyennant ses barricades et une bonne garnison, il lui restoit encore cinq mille hommes au moins, en abandonnant un instant Malines et Louvain, pour venir tomber sur Vander Mersch, qui mâlgré des promesses réitérées, manquoit d'armes et n'avoit encore que ses trois canons, quoiqu'on l'assurât qu'on en avoit acheté douze de six et de trois livres de balle (42), que ce Général n'a jamais vus, tant qu'il est resté à la tête de l'armée Belgique.

A l'expiration de l'armistice, toute apparence de pacification étant évanouie, Vander Mersch se mit en mouvement et marcha le 13 à Louvain, que le Général Comte de Ferraris ordonnoit à ses troupes d'évacuer pour se retirer vers Namur. La désertion parmi les Autrichiens étoit si grande, que leurs armes avec lesquelles ils venoient par bandes, suffirent ce jour là pour équiper sept cens de ceux qui suivoient la troupe Patriotique avec des bâtons. Le même jour le Général-Major Baron de Kleinenberg, arriva à Bruxelles à la tête de tous ceux qu'on avoit pu armer en Flandre,

(42) Litt. Nn.

Digitized by Google

dre, qui formoient un corps d'environ deux mille hommes avec huit pièces d'artillerie. Sur le bruit de leur marche, les Autrichiens qui tenoient encore à Alost, Termonde et Asche, évacuèrent ces postes. Les Volontaires d'Enghien et des environs marchoient vers Bruxelles et se trouvoient à Halle, lorsqu'une Division de Bender s'apprêtoit à y passer pour se retirer vers Namur. Cette division n'appercevant que des ennemis de tout côté, et croyant que le nombre en étoit plus grand à Halle, se décida à capituler pour y entrer désarmée, où elle fut retenue prisonnière de guerre.

Vander Mersch séjourna à Louvain pour y attendre la partie de son armée, qui étant la plus éloignée de Diest, étoit restée en arrière. A cette époque l'ennemi étoit encore en force sur la chaussée de Bruxelles à Namur, aux environs de Waterloo, ce qui inquiétoit Bruxelles, où l'on craignoit un coup de main (43). Mais l'ennemi étant retiré le 14 vers Namur, Kleinenberg marcha le lendemain vers Genappe, selon les ordres de Vander Mersch, qui de son côté fit avancer un corps de quatre cens hommes jusqu'à *Ham*, à deux lieues de Louvain, pour y tenir poste et observer la chaussée, de crainte que Kleinenberg ne seroit coupé par cette route; mais le Major qui commandoit ce détachement et que le Comité

(43) Nivelles se trouvoit menacée, et avoit fermé ses portes à trois cens hommes qui s'y étoient présentés.

Digitized by Google

de Breda venoit d'envoyer à l'armée, n'osa rester à Ham, et après avoir tenu conseil avec ses Soldats, il retourna à Louvain, à la grande surprise du Général, qui ne fut point sans inquiétude. Il se voyoit toujours entravé dans ses opérations, faute d'Officiers instruits à qui il eût pu se fier. De son côté, le Baron de Kleinenberg n'osoit marcher à cause que les Autrichiens tenoient encore à Temploux, à deux lieues de Namur, et à Belgrade, à une demi-lieue de cette ville, et qu'il n'étoit pas assez fort pour rien entreprendre : car la moitié de sa troupe déjà dégoûtée par le mauvais temps qu'elle avoit essuyé depuis Gand jusqu'à Bruxelles, n'avoit plus voulu le suivre et étoit restée dans cette Capitale; ensorte qu'il n'avoit plus que mille hommes et six canons à Genappe où il séjourna le 16, tandis que Vander Mersch se mit en marche et s'avança jusqu'à mi-chemin de Louvain à Namur (44). Il fit avertir le Général-Major de Kleinenberg, de marcher

(44) La Colonne de Louvain logea ce jour-là dans les Villages, aux environs de PERWEZ. Les habitans de ce Bourg, qui avoient toujours témoigné leur attachement au parti du Prince, envoyerent des Députés pour faire leur soumission à Vander Mersch, qui les renvoya en paix. Il ne fut point de l'avis d'un des Doyens, qui l'accompagnoient. Celui-là étoit fâché, de ce qu'on ne rasoit pas Perwez, mais un vrai Citoyen ne ruine pas sa Patrie, et un brave Guerrier ne massacre pas des Bourgeois désarmés et soumis.

Digitized by Google

vers Namur, et qu'il se disposoit à attaquer Temploux, s'il ennemi y tenoit encore; mais au bruit de la marche des deux colonnes, les Autrichiens se retirèrent à Namur, d'où le reste de leur armée sortoit peu à peu pour se retirer dans le Luxembourg. L'ennemi penchoit à laisser une forte Garnison à Namur, où elle auroit facilement pu tenir, sur-tout à la Citadelle; mais la crainte de s'y voir bloquer, sans pouvoir se procurer des vivres de nulle part, obligea les Impériaux à l'abandonner; en sorte que cette ville fut tout-à-fait évacuée pendant la matinée du 17, jour auquel la colonne de Vander Mersch y arriva deux heures avant celle de Kleinenberg.

Ce fut vers quatre heures de l'après-midi, que Vander Mersch entra dans cette ville, y conduisant environ trois mille hommes (45) harassés par le défaut de secours, les injures de l'air et la longue absence de la

(45) L'Armée Patriotique qui étoit à peine forte de 2000 hommes lorsqu'elle s'empara de Diest, étoit portée à plus de 4000 après la trève, et même à 5000 avec les déserteurs Autrichiens; mais on laissa ceux-ci en arrière pour mieux s'en assurer avec tous les nouveaux venus, qui manquoient d'armes, et qui restèrent à Louvain et à Tirlemont. Il fallut encore détacher deux Compagnies armées pour empêcher les désordre à Malines, sur la réquisition du Trésorier de cette Ville. Il fallut également en laisser deux à Louvain, où la présence du Général, qui se portoit par-tout, n'avoit pu empêcher la populace de se porter à des excès.

Digitized by Google

plupart hors du sein de leurs familles. Il seroit difficile de peindre l'excès d'ivresse que les Namurois témoignèrent à l'aspect des Patriotes; les acclamations multipliées, les cris nombreux d'alégresse remplissoient toute la ville; et le Général y reçut les applaudissemens qu'il méritoit. Mais le souvenir de ce jour de triomphe rappelle trop l'idée amère de celui où le peuple de Namur, naturellement bon, mais malheureusement trop facile et crédule, se laissa persuader de fermer ses portes à ce même Guerrier incorruptible, qui veilloit sur ses droits; à ce même Citoyen, qui sortoit pour en imposer à un étranger mercénaire, envoyé pour porter le dernier coup à la liberté du peuple.

C'étoit beaucoup alors, d'avoir forcé les Autrichiens à se retirer dans le Luxembourg. Jusqu'alors un concours nombreux de circonstances assez extraordinaires, les avoit obligé à évacuer les autres Provînces. La présence d'une armée dont on avoit soin d'exagérer la force et dont tous les pas avoient été marqués par des succès; la crainte d'en voir bientôt paroître d'autres de tout côté, d'après le bruit des apprêts, de la Flandre sur-tout, qui assuroit qu'elle levoit une armée de vingt mille hommes; l'insurrection générale des Provinces, et sur-tout des villes où ils étoient à tout moment en danger; la grande désertion enfin qui les affoiblissoit, tout cela leur avoit inspiré une terreur qui n'étoit que trop fondée. Le défaut de magasins les empê-

Digitized by Google

choit de se défendre dans une place telle que Namur; mais sitôt qu'ils s'en éloignoient, la chance devoit tourner, et tout le désavantage alloit être du côté des Patriotes. Ceux-ci jusqu'alors ne s'étoient pas tant apperçus de leur délabrement, ils avoient fait la guerre dans un pays ami, sans traîner des vivres à leur suite, ils en trouvoient dans tous les lieux où ils passoient et où ils logeoient assez commodément; mais entre Namur et Luxembourg, ils ne devoient plus rencontrer qu'un pays stérile, où l'on ne partageoit point les sentimens du Brabançon: car sur l'ancienne route le patriotisme n'alloit pas plus loin qu'*Assesse*, à trois lieues de Namur, et sur la nouvelle il expiroit à *Bouvignes*. Les plus simples faisoient d'eux-mêmes toutes ces réflexions, et le murmure fut général, quand on parla le lendemain d'avancer. Vander Mersch étoit bien d'avis de poursuivre encore les Autrichiens, mais il connoissoit trop l'inconséquence qu'il y avoit de conduire dans les Ardennes pendant l'hiver, une troupe fatiguée, manquant de vêtemens de première nécessité, et pour mieux dire, de tout; sans charriots, sans munitions ni de guerre ni de bouche. Son intention étoit de garder la Meuse, en attendant que l'armée seroit formée et équippée. Mais les deux mêmes Doyens furent encore d'un avis contraire, et l'empressement des personnages qui ne connoissoient ni la fatigue, ni les travaux qu'ils n'étoient point d'avis de partager, le força à poursuivre. Ainsi sans séjourner,

Digitized by Google

pour laisser prendre haleine à son armée, il quitta Namur le lendemain de son arrivée. Ce ne fut point sans peine qu'il persuada à sa troupe de le suivre; les uns demandoient au moins un jour de repos, qu'il fût obligé de leur accorder; d'autres qui par défaut d'habillemens ne pouvoient absolument plus braver la saison, refusèrent de marcher pieds nuds et restèrent à Namur où le Comte de Rosières fut nommé Commandant; plusieurs enfin retournèrent chez eux sous différens prétextes. Le Baron de Kleinenberg qui marcha par la nouvelle route de Luxembourg, ne put retenir que cinq cens hommes de sa colonne, qui cependant ne devoit point être harassée comme celle de Vander Mersch, et n'avoit pas encore tant sujet de se plaindre. Quant à celle-ci, il falloit tout l'attachement qu'elle avoit à son Chef, pour la persuader d'aller en avant, et il est à remarquer que ceux qui le suivirent avec plus de constance, étoient tous ses premiers Soldats qui l'accompagnoient depuis la Hollande, et qui le connoissoient depuis Turnhout. Aussi sans cet attachement, c'étoit fait de l'armée : car il n'étoit pas rare de voir des compagnies entières rebrousser chemin vers Namur; mais Vander Mersch n'avoit qu'à se montrer, et d'un mot il rétablissoit l'ordre. Cependant il ne put empêcher que son armée ne diminuât tellement qu'étant à Marche il ne comptoit plus que trois mille hommes avec ses avant-postes. Le jour de son départ de Namur il ne put aller que jusqu'à *Natoie*, à quatre

Digitized by Google

lieues de Namur, et il étoit nuit quand il y arriva, ce qui faillit de causer la perte de l'Artillerie : car ceux qui la conduisoient, croyant par un mal-entendu, occasionné par la négligence d'un Officier, et à cause de l'obscurité, que le Général marchoit encore avec une partie de l'armée, outrepassèrent d'une lieue jusqu'à *Emptinne*, où se trouvoit l'arrière-garde de l'ennemi d'environ cinq cens hommes. Les Autrichiens pouvoient reprendre leurs trois canons, sans la présence d'esprit des Artilleurs Patriotes, qui reconnoissant le péril où ils étoient tombés, tournèrent les canons et firent une décharge, qui persuada aux Autrichiens, que l'Artillerie n'étoit pas seule, et qui les dérouta tellement, qu'ils se retirèrent précipitamment en abandonnant deux charriots chargés de munitions de guerre, d'armes et de divers autres objets. Il est vrai que Vander Mersch apprenant que ses canons étoient passés plus avant, avoit d'abord envoyé un gros détachement pour les soutenir et les reconduire. Et cette surprise inconsidérée tourna à l'avantage des Patriotes, en donnant lieu à la désertion, qui à la faveur du désordre et des ténèbres, fut assez considérable, outre quatorze prisonniers qui tombèrent à leur pouvoir.

Il n'y avoit encore guères d'espoir d'être renforcé alors. La plupart ne voyant plus les Impériaux, les croyoient éloignés pour jamais, tandis qu'ils n'avoient qu'à se retourner pour se débarrasser de la petite armée qui les suivoit. Le Baron de Kleinen-

Digitized by Google

berg étant à Genappe, avoit demandé du renfort à Mons, croyant devoir combattre pour percer jusqu'à Namur. Les Volontaires de Mons marchèrent effectivement et parurent à Namur le lendemain du jour que Vander Mersch et Kleinenberg y étoient entrés, mais ils s'en retournèrent aussitôt. Ils avoient à leur tête M. Dierix, que dans la suite on vit encore une fois à Namur, quand avec l'étranger Schoenfeld il en venoit arracher un Guerrier-Citoyen, dont la façon de penser ne s'accordoit point avec les vues étranges des Etats et de Vander Noot.

Le Lieutenant-Général établit son Quartier à Ciney, le seul endroit où on pouvoit se procurer du pain qui manquoit dans les environs, et que Namur ne procura que deux jours après le départ. Il fit occuper Emptinne, Champion et les villages voisins; le reste des troupes qui s'étoit reposé un jour à Namur, étant arrivé, il envoya le Capitaine Mens à Marche, avec environ quatre cens hommes, et Lorangeois à Rochefort, avec son corps de Chasseurs, tandis que le Baron de Kleinenberg s'étoit porté successivement, à mesure que l'ennemi se retiroit, de Bouvignes à Falminioule et à Mesnil St. Blaise, où il séjourna. Dès sa première marche il se plaignoit déjà du défaut de nécessaire, sur-tout d'habillemens (46). A la vérité l'Abbaye de Waulsor et la ville de

(46) Voyez les différens rapports du Général de Kleinenberg, Litt. Rr.

Digitized by Google

Dinant lui fournissoient des vivres, mais plus il auroit dû avancer, plus il craignoit d'en manquer; car ce pays stérile étoit déjà épuisé par le passage des Autrichiens, qui emmenoient encore ce qu'ils pouvoient se procurer en bétail et en chevaux. Le Baron de Kleinenberg étoit persuadé, de même que tout homme raisonnable, de l'impossibilité d'aller plus avant, à moins que de vouloir perdre au milieu des Ardennes le peu de troupes qu'on avoit; aussi représentoit-il au Lieutenant-Général, ce que celui-ci ne savoit que trop « qu'ils n'étoient « pas assez forts pour rien entreprendre; « que quand on parviendroit à éloigner l'en- « nemi, qui étoit encore de beaucoup su- « périeur, il pourroit à tout événement se « retirer à Luxembourg, avant qu'on ait pu « l'atteindre, qu'il n'étoit pas possible « d'entreprendre actuellement le siége de « cette forteresse; que ce seroit inuti- « lement s'enfoncer dans un pays épuisé, « où la disette augmenteroit à chaque pas, « sur-tout qu'on étoit au milieu de l'hiver, « exposé à des pluies continuelles, qui ac- « cabloient le malheureux Soldat, harassé « et obligé de marcher pieds nuds dans la « boue; qu'il valoit mieux tenir les villes « pour y former les troupes et les mettre « en état d'entrer en campagne ». Ces réflexions étoient celles de tous les Belges sensés, mais ce n'étoit point la volonté des Dictateurs de la nouvelle République, qui étoient retournés triomphans à Bruxelles, par la route que Vander Mersch venoit de

Digitized by Google

leur frayer. Ils espéroient sans doute d'avoir bientôt une nouvelle armée, et ne se servoient plus de la première, que comme d'un vieil instrument qu'on emploie à tout usage au hasard de le briser. S'ils n'envoyoient plus au Général des plans ridicules pour prendre Luxembourg (47), au moins lui écrivoient-ils *de la tenir bloquée dans le lointain, et lui promettoient à cet effet douze canons de six et de trois livres de balles* (48). Tant d'absurdités accumulées, tant de preuves d'ignorance de la part de ceux qui s'arrogeoient l'autorité, devoient causer d'étranges perplexités à ce Militaire instruit, qui dans les guerres où il avoit servi antérieurement, avoit souvent comme dans celle-ci, exécuté de grandes choses avec de foibles moyens, mais qui se trouvoit réduit à un état de détresse à ne pouvoir plus rien entreprendre. Il n'ignoroit pas que le parti le plus avantageux qui lui restoit, étoit de temporiser, pour mettre ses forces sur un pied plus respectable; mais il connoissoit déjà l'esprit des premiers mobiles de l'état; il avoit appris par les disgraces qu'il avoit essuyées de leur part, au sujet de l'armistice de Leau, que la prudence et la modération étoient des crimes aux yeux de l'orgueil et de l'ignorance. C'est pourquoi qu'ayant reçu

---

(47) Litt. T.

(48) Les mêmes douze Canons promis pour la troisième fois depuis Turnhout.

Digitized by Google

à Ciney une dépêche qui contenoit les ordres ridicules dont nous venons de parler, il résolut de tenter encore tout ce qu'il pouvoit, et partit de Ciney le 24 pour se porter à Marche, en même-temps qu'il donna ordre à Mens d'aller à Roumont, et à Lorangeois d'occuper St. Hubert. Mais Mens apprenant que l'ennemi avoit laissé cinq cens hommes à Roumont avec deux canons, n'osa poursuivre vers cet endroit, et alla prendre poste à St. Hubert avant que Lorangeois n'y arrivât. Cependant le Général Major de Kleinenberg avançoit de son côté et occupa Baurain, Ponderome, Vonege, et poussa même jusqu'à Libin, afin que les deux colonnes pussent au besoin se secourir mutuellement.

On s'apperçut alors, ce à quoi on devoit s'attendre, que les Autrichiens avoient déposé leur terreur aux confins de Namur. La Province de Luxembourg tenoit généralement le parti du Prince, les Soldats n'y auroient plus trouvé la même facilité à déserter; ils occupoient les postes importans de Roumont, Neufchateau, et les environs de Libin: ils y étoient munis d'une bonne Artillerie, et ils ne cessoient de faire différens mouvemens qui inquiétoient beaucoup les postes avancés des Patriotes. Ceux-ci devoient être d'autant plus attentifs, qu'ils se trouvoient dans la même position désavantageuse où les Autrichiens avoient été en Brabant: car dans les Ardennes, si opposés alors aux autres Provinces, les Patriotes ne pouvoient se procurer que des

Digitized by Google

espions très-infidelles, dont les rapports étoient presque toujours faux. C'est ainsi que Mens trompé sur les forces de l'ennemi à Neufchâteau, crut pouvoir s'en emparer et y marcha avec le corps de quatre cens hommes qu'il commandoit, car Lorangeois, avec qui il ne s'accordoit pas, ne voulut point l'accompagner, et resta avec ses Chasseurs. Arrivé à Arcogne, à une lieue de Neufchâteau, Mens y reçut des avis plus positifs, et apprit que le Régiment de Vierset y tenoit poste, outre environ trois cens Dragons d'Arberg, qu'on voyoit à la distance d'un quart de lieue se rassembler et manœuvrer dans la plaine, dans l'intention de tourner les Patriotes, tandis que le Régiment de Vierset s'avançoit pour les recevoir. L'avant-garde des Patriotes s'étant imprudemment trop éloignée, se trouva aux prises avec des Dragons à l'entrée d'un bois, et après y avoir perdu quelques hommes, elle retourna en assurant avoir distingué trois canons soutenus par des Grenadiers, auxquels on alloit être exposé, si on avançoit encore; en sorte que les Patriotes furent obligés à la retraite, qui fut exécutée avec succès, malgré qu'ils étoient exposés à être inquiétés et même enveloppés.

Mens étant de retour à St. Hubert, la dissention augmenta entre lui et Lorangeois, au sujet de la préseance et du commandement de ce poste qu'ils vouloient s'arroger tous deux; en sorte que le Général en étant instruit leur en témoigna son mécontentement, et Mens se trouvant piqué des propos

Digitized by Google

qu'on tenoit sur sa marche vers Neufchâteau, alla trouver le Général pour lui rendre compte de sa conduite. A peine étoit-il parti, que Lorangeois se trouvant seul Commandant, conçut tout à coup des inquiétudes, d'après les avis qu'on lui donna que l'ennemi avançoit dans le dessein d'entourer St. Hubert. Après avoir fatigué la troupe pendant toute la nuit, il quitta ce Bourg le lendemain 29 décembre, pour se retirer à Rochefort, sans ordre et même sans en avertir le Général, et laissant ainsi les postes intermédiaires entre St. Hubert et Marche, exposés à une surprise qui a eu lieu : car l'ennemi connoissant l'importance du poste de St. Hubert, apprenant qu'il étoit évacué, ne manqua pas de s'en emparer le lendemain, et vint fondre pendant la nuit du premier de l'an, avec une forte colonne et une Artillerie nombreuse, par le défilé de Masbourg, où Vander Mersch avoit placé deux Compagnies, qui s'y défendirent avec le plus grand courage, et ne se retirèrent qu'après une vive résistance, qui coûta plusieurs hommes à l'ennemi. Le poste de Nassogne se trouvant abandonné par cet événement, Vander Mersch crut qu'il étoit indispensable d'aller au secours, pour reprendre Nassogne et même St. Hubert en cas de succès. Il marcha avec environ quatorze cens hommes vers Nassogne, où il trouva l'ennemi rangé en bataille dans une position défavorable. Il forma sa colonne sur une hauteur, dans une position très-avantageuse, où elle étoit défendue par

Digitized by Google

un ravin escarpé, et avoit derrière elle une étendue de bois assez vaste. L'ennemi fit d'abord deux mouvemens en arrière, et auroit moralement été défait, pour peu que la troupe de Vander Mersch eut tenu ferme: mais effrayée à la vue d'un piquet de Cavaliers détachés qui lâcha le pied, elle commença à suivre son exemple, et après neuf coups de canon que l'ennemi tira sans faire beaucoup d'effet, les Patriotes abandonnèrent leur Chef, qu'ils laissèrent seul avec son Palfrenier sur le champ de bataille, et ils se retirèrent en désordre vers le bois. L'ennemi craignant que ce ne fût une ruse, n'osa se porter en avant et laissa le temps à Vander Mersch de rallier la plus grande partie de son armée derrière le pont de Blaimont à un quart de lieue de l'armée ennemie, où il tint poste ainsi qu'à Waha. Il n'y eut d'autre perte que celle du Major Breyden et de trois Volontaires, qui tombèrent au pouvoir des Autrichiens. Ceux-ci, à qui cette journée étoit bien propre à rendre le courage, poussèrent dès le lendemain de fortes patrouilles sur la gauche des Patriotes jusqu'à près de Marche, qui par sa position pouvoit à tout moment être attaquée et incendiée; en sorte que Vander Mersch, qui s'attendoit à être attaqué la nuit suivante, reconnoissant la mauvaise position de Marche, et n'osant plus se fier à sa troupe découragée et qui murmuroit avec raison, outre qu'il ne la sentoit point assez forte pour soutenir les efforts que l'ennemi menaçoit de faire, ordonna à ses postes de

Digitized by Google

se replier, et évacua la ville dans l'après-midi du 2 Janvier. Son arrière-garde en sortoit, quand déjà les Autrichiens y entroient. Il se retira en bon ordre à Emptinne.

Sa troupe fatiguée par des veilles et des alarmes continuelles, se trouvant d'ailleurs délabrée au dernier point, n'aspiroit qu'à revoir Namur. Il n'étoit plus possible de la contenir, et des compagnies entières abandonnant leurs Officiers, retournoient sans ordre. Dans cette extrémité, le Général n'eut d'autre parti à prendre que de retenir les postes depuis Natoie, Assesse, jusqu'au Vivier l'agneau, postes qui n'ont jamais été perdus tant que Vander Mersch a commandé sa petite armée, non plus que celui de Baurain, occupé par le Baron de Kleinenberg, qui étant attaqué à Libin et Longprez, avoit dû évacuer ces deux endroits.

C'est avec cette petite troupe délabrée, mal armée, mal exercée, harassée de fatigues, continuellement à la veille d'être écrasée, que Vander Mersch est parvenu à combattre un ennemi formidable, à le tenir en haleine, à l'affoiblir et à l'éloigner enfin jusqu'au delà de la Meuse, après avoir donné lieu par sa présence et par le bruit de ses succès à des éclats que les villes n'auroient point osé entreprendre sans la confiance d'être appuyées de ses forces, qu'elles avoient intérêt d'exagérer. Aussi quand le peuple eut reconnu par ses yeux la foiblesse des moyens, que ce Général avoit su si bien employer et ménager, ne manqua-t'il point de crier au miracle, ne pouvant concevoir

Digitized by Google

comment un homme par ses talens seuls, sa prudence et ses connoissances, avoit pu opérer des choses si extraordinaires. Mais ce même homme se trouvant à la tête d'une telle armée, dénuée de tout, abandonnée à elle-même et sans espoir de secours, n'avoit pas seulement des dangers à braver ou à prévenir, et ne devoit non-seulement faire tête à l'ennemi, plutôt par la ruse que par la force, mais encore persuader et rassurer les Soldats, quand découragés, ils s'écrioient hautement qu'on les trompoit, et qu'au défaut de troupes auxiliaires ils jetteroient les armes. Et ce ne fut que quand le mécontentement se trouva porté à un tel point que la troupe n'obéissoit plus et se débandoit, que ce Général consentit enfin à s'arrêter et à concentrer sa petite armée dans le Comté de Namur. On peut s'en convaincre par tous les rapports des Commandans, qui ne contiennent que des plaintes réitérées sur le triste état de leurs gens, qui refusant le service, se présentoient pieds nuds, les larmes aux yeux, à leurs Officiers, pour implorer les secours les plus urgens (49) et ceux après avoir employés les ressources des lieux où ils se trouvoient, étoient réduits à promettre de jour en jour, sans espérance de pouvoir remédier à des besoins si multipliés. Ce n'étoit pas les habillemens seuls

(49) Voyez extraits des rapports des Officiers Commandans. Litt. Vv.

Digitized by Google

seuls qui manquoient, mais l'argent même et plus souvent encore le pain, et sans les secours forcés des lieux où la disette suivoit le passage de l'armée Patriotique, comme à St. Hubert (50), où les religieux et les habitans se trouvant absolument épuisés, alloient être obligés de quitter leurs demeures, pour chercher des vivres dans des lieux plus fortunés, cette malheureuse armée patriotique n'auroit jamais pu subsister : car il sembloit qu'en la perdant de vue, les autres Provinces et les villes mêmes les plus voisines en avoient perdu le souvenir. Et cependant on eût voulu que cette armée allât bloquer Luxembourg, lors même que les munitions de guerre les plus indispensables lui manquoient. Car ce ne fut qu'après plusieurs jours que Vander Mersch reçut enfin des cartouches de Namur, dont le nombre étoit insuffisant, tellement que plusieurs Soldats attribuoient leur fuite à Nassogne, au trop petit nombre de cartouches qu'on avoit pu leur distribuer. Aucun magasin n'étant encore établi à Namur, c'étoit de Louvain et de Bruxelles, qu'il falloit tirer les vivres et les munitions de guerre; mais aucun ordre n'y règnoit; le Commandant de Louvain se plaignoit amèrement de la négligence de la troupe, à accompagner les convois, qui par là se trouvoient ordinairement retardés. Par-tout les ordres du Général se trouvoient éludés; il avoit nommé

(50) Voyez le rapport du Capitaine Mens, ibidem.

le Sr. Knapen, Inspecteur des armes, et l'avoit envoyé visiter les magasins, afin d'accélérer l'envoi des munitions de guerre. Au moment que Knapen alloit lui envoyer des armes et des fournitures, il reçut une défense du Quartier-Maître de Dieudonné, de rien envoyer à l'armée sans un consentement et des ordres ultérieurs (51). C'est ainsi qu'on s'étudioit à décourager l'armée et son Chef, et que cependant on conservoit la ridicule obstination de la vouloir enfoncer dans les Ardennes, tandis que loin d'elle on préparoit des farces dont les suites n'ont été que trop sérieuses; et le Peuple dans sa subite ivresse n'eut pas assez de prévoyance pour les empêcher.

Les Etats étonnés de se voir tout à coup délivrés des armes Autrichiennes, ne pensoient qu'à profiter de l'étourdissement général, en se déclarant indépendans et Souverains. L'essentiel étoit de commencer par se mettre sur un pied respectable avant de hasarder une semblable usurpation; mais la couronne que la Nation vouloit briser, excitoit trop la convoitise des ambitieux privilégiés qui prétendoient être les Représentans et les Souverains du Peuple qui ne les avoit point choisis et qui ne leur avoit donné aucun mandat (52). Des Moines qui

---

(51) Litt Vv.

(52) Les usurpateurs réclamoient sans cesse la Constitution qu'ils interprétoient en leur faveur,

Digitized by Google

par leur état et leurs vœux devroient être

et ils s'efforçoient d'empêcher le Peuple de comprendre cette vérité : que la Constitution Belgique, qui n'est point la même dans toutes les Provinces, suppose dans toute l'existence d'un Prince ; qu'en dépossédant ce Prince, la Constitution se trouvoit enfreinte, tant que le Prince n'étoit point remplacé ; qu'il falloit en conséquence confier le pouvoir exécutif à un corps quelconque que la Nation devoit choisir ; qu'il n'est dit nulle part dans la Constitution, que c'est aux Etats à remplacer le Prince ; qu'au contraire, cette usurpation des États est directement opposée à l'esprit de la Constitution, puisque les Etats devenant Souverains ne pourroient plus être les États, ou les Représentans de la Nation, et qu'il faudroit encore dans ce cas que la Nation s'assemble pour choisir d'autres États ou d'autres Représentans, chargés de veiller à la conservation de ses droits, et de les défendre contre les infractions que l'Assemblée souveraine y pourroit faire.

Etoit-ce à quelques Particuliers que le hasard seul a placés dans la Salle des États, et qui pour la plupart sont incapable de gérer eux-mêmes leurs propres affaires domestiques, étoit-ce à eux à s'emparer de la Régence d'une Nation, sans son consentement exprès ? Mais disons mieux, étoit-ce au Peuple à se laisser aussi lâchemnt séduire ? Malheureusement les Etats avoient le trésor National à leur disposition, et il ne leur a point été difficile d'employer la violence pour se maintenir dans leur usurpation. Si le Peuple avoit écouté la voix de ses vrais amis, il auroit imité les Anglois lorsqu'ils déplacèrent du trône le Roi Jacques II. « La Nation s'assem-« bla en règle pour élire ses Représentans ; « le Trône fut déclaré vacant, et un nouvel or-« dre de succession fut établi ». Constitution de l'Angleterre, par M. de Lolme, Tom. I, Chap. 2, seconde partie.

Digitized by Google

éloignés des affaires du monde, grand nombre de Nobles et quelques bourgeois privilégiés formèrent le coupable projet de s'approprier la couronne et de se la partager, pour donner à la Nation cent petits Souverains, cent cruels tyrans, à la place du Prince qu'elle ne vouloit plus. En vain le désintéressé et prévoyant Avocat Vonck, voulut-il s'opposer à cette extravagante usurpation, sa voix ne fut point écoutée, ce courageux défenseur des droits du Peuple, encourut la haine des orgueilleux fauteurs de l'Aristocratie, et les Etats de Brabant s'inaugurèrent comme Souverains dans le secret de leur Salle, où jouant tour à tour les rôles du Prince et de la Nation, et de Représentans de la Nation, les trois prétendus ordres se prêtèrent réciproquement les uns aux autres un ridicule serment de fidélité. Cette cérémonie burlesque, qui étoit un vrai crime de lèse-Nation, eut lieu à Bruxelles le dernier jour de l'an, veille de la déroute de Nassogne. L'ennemi même étoit encore dans l'intérieur du pays, à Anvers et au Fort Lillo. A la vérité ce n'étoit point ce qui devoit beaucoup inquiéter; car la garnison de Lillo d'environ 150 hommes, fut obligée de se rendre prisonnière le 27 Décembre, à l'exception des Officiers qui eurent la liberté de sortir du pays. Quant à celle de la Citadelle d'Anvers, quoiqu'elle pût s'y défendre, elle devoit cependant se rendre d'elle-même, si les Belges venoient à bout d'éloigner entièrement l'armée Impériale. Cette garnison même ne pouvoit s'y

Digitized by Google

soutenir, qu'en se faisant procurer des vivres par des menaces de brûler la ville; menaces qu'elle n'eût moralement pas osé exécuter, et que des êtres moins lâches auroient méprisées; mais les Anversois intimidés à l'aspect des dispositions feintes de leur garnison, firent connoître leurs craintes au Général, qui consentit à ce qu'on accordât aux Autrichiens leurs demandes. Cette ville trembloit encore quelques jours après, craignant le feu de la Citadelle, à cause qu'une compagnie de Patriotes s'y rendoit de Malines. Enfin, elle ne fut rassurée que lorsque la garnison évacua la Citadelle le 29 Mars suivant, d'après une capitulation dont nous parlerons.

Malgré les effets de l'envie qui avoit déjà allumé dans le cœur des principaux personnages une haine secrète contre Vander Mersch, ils ne pouvoient cependant pas se dissimuler à eux-mêmes que c'étoit à ce guerrier qu'ils devoient leur nouvelle élévation, et par un reste de justice, ils ne faisoient point difficulté de le lui avouer: car lorsqu'il leur eût écrit de Marche qu'il convenoit qu'il se rendit à Bruxelles pour y concerter avec eux les moyens d'organiser l'Armée, ils eurent soin d'éloigner cette proposition, en lui représentant que son absence de l'Armée enhardiroit l'ennemi et pourroit leur causer une perte entière et irréparable (53). Sa présence à Bruxelles

(53) Litt. Xx et Yy.

Digitized by Google

contredisoit trop les vues de Vander Noot, qui vouloit déjà accoutumer ses Concitoyens à le regarder comme l'idole de la Nation, et le Général auroit eu trop grande part aux honneurs et aux acclamations que s'approprioit l'imbécille et orgueilleux Ministre, qui n'étoit que l'instrument de Van Eupen, personnage fourbe et scélérat, pour qui la Religion étoit un jouet, et principal acteur de la scène, qui jusqu'à la fin a su donner le branle à cette étonnante machine, en employant tour à tour les moyens fanatiques qu'il avoit abondamment en son pouvoir, et l'imposture d'un prétendu secret politique, non-seulement pour égarer le Peuple, mais encore pour aveugler les individus les plus honnêtes des Etats. Vander Mersch eût été d'ailleurs un spectateur très-incommode de la farce que les Etats jouoient à Bruxelles, et à laquelle il se seroit très-fortement opposé; aussi les expressions les plus flatteuses lui étoient prodiguées pour le retenir éloigné, et même lorsqu'il eut donné part de l'affaire de Nassogne aux Etats-Généraux rassemblés à Bruxelles; ils l'exhortoient encore à faire la conquête de Luxembourg, dans la même dépêche où ils avouoient que sa troupe étoit incapable d'exécuter aucune manœuvre; mais qu'il étoit glorieux pour lui d'avoir, avec cette troupe non aguerrie, repoussé les Autrichiens jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient. (54) Mais lorsque les Etats-Généraux eurent

(54) Litt. Zz.

appris qu'il avoit exécuté sa retraite, n'osant ouvertement désapprouver des manœuvres dont la nécessité avoit été indispensable, ils trouvoient mal seulement qu'il eût agi sans leur avoir préalablement communiqué ses raisons et sans avoir attendu leurs ordres (55). On voit par là jusqu'à quel point la passion de commander, la soif de l'autorité souveraine les faisoit déraisonner. Falloit-il que ce Général éloigné de plus de vingt lieues de Bruxelles, y eût envoyé un détail du danger pressant que couroient les débris de son armée, et qu'il eût attendu pour la sauver des ordres tardifs, qui ne seroient arrivés qu'après qu'il auroit été obligé de soutenir les efforts de l'ennemi, et qu'après y avoir succombé, l'armée auroit été taillée et dispersée, et lui-même, si non trouvé parmi les morts, au moins traîné à Luxembourg. Ils attribuoient à un excès de bonté de sa part, le défaut d'ordre dans la troupe, qui s'étoit débandée; ils disoient, que s'il leur en avoit fait un rapport circonstancié, ils auroient pu chercher et trouver des moyens d'y remédier; mais le seul moyen étoit de fournir le nécessaire à cette troupe, et de ne pas lui ordonner des choses au-dessus de ses forces. Vander Mersch ne put leur dissimuler son étonnement, de voir si souvent des combinaisons fondées sur des suppositions, qui selon lui étoient vaines: tandis, leur écrivoit-il, que jusqu'à

(55) Litt. Aaa.

Digitized by Google

ce jour, il pouvoit non-seulement expliquer les motifs de toutes ses opérations en général, mais prouver même qu'il n'avoit pas fait un seul pas qui ne fut reglé d'après les mesures prises par l'ennemi, dont on ne pouvoit juger à Bruxelles, mais seulement sur les lieux où les circonstances changent de moment à autre : il leur détailloit comment il avoit exécuté sa retraite pour qu'elle n'eût point l'apparence d'une fuite. Il avoit employé trois jours à faire huit lieues, afin d'en imposer encore à l'ennemi, et de ne point inquiéter les Provinces. Chaque jour il avoit occupé une étendue de trois lieues, où il eût été de la plus grande imprudence de braver l'ennemi en attendant des ordres de Bruxelles, ce qui l'auroit exposé à la douleur de voir son armée battue rentrer en confusion dans Namur, où peut-être on n'auroit pu la rassembler et la retenir. D'ailleurs ces postes ne valoient pas la peine de s'exposer à de si grands dangers pour les conserver; puisque l'ennemi après s'en être emparé, n'avoit pu s'y soutenir par le manque absolu de vivres et de fourrages, et avoit dû se replier sur Marche. C'est pourquoi Vander Mersch retint ses derniers postes depuis Natoie, à quatre lieues de Namur, postes, qui n'ont été évacués que sous le commandement du Prussien Schoenfeld, lorsque l'armée Impériale étoit arrivée à son dernier degré de foiblesse, et que les Patriotes étoient au plus haut période de leurs forces.

Digitized by Google

SECONDE EPOQUE,

Qui renferme les événemens de la Révolution, depuis l'affaire de Nassogne jusqu'au 8 Avril, jour du départ du Général Vander Mersch pour Bruxelles.

Jusqu'a Nassogne, les succès des Patriotes avoient été si brillans et si rapides, que l'ignorance et le préjugé s'imaginoient déjà voir tomber les murs de Luxembourg, à l'aspect de Vander Mersch et de sa petite troupe délabrée. Son retour forcé à Namur affecta les Provinces, mais ne réveilla point cette léthargie naissante, qu'un changement subit de situation avoit produite. Dans ce moment où le peuple devoit montrer de l'énergie et profiter des circonstances pour améliorer son sort, il se laissoit amuser par une joie folle ou s'abandonnoit à une aveugle brutalité, en commettant de plus grandes injustices que celles dont il s'étoit plaint, et il croyoit avoir bien mérité de la Patrie, lorsqu'il avoit commis des excès dans les maisons des personnes qui lui étoient odieuses; tandis qu'il se laissoit tranquillement forger des fers par des ambitieux qui butoient à consolider une souveraineté qu'ils venoient d'usurper. Les Assemblées des Etats ne s'occupoient que de l'idée de commander et d'éblouir le Peuple; ils se montroient pour recevoir son encens; ils mar-

Digitized by Google

choient en Souverains et s'inauguroient comme tels, en se donnant pour les Protecteurs d'une Constitution qu'ils fouloient aux pieds, et d'une Religion qu'ils profanoient en la faisant servir de jouet, pour tromper et amuser le vulgaire (1). Les Belges clairvoyans découvroient déjà à travers le voile hypocrite qu'on déployoit, que la Nation ne tarderoit pas à porter un joug honteux qu'on lui préparoit avec adresse. Déjà les plus rusés s'approprioient les emplois, les dignités et les entreprises lucratives, selon le dégré de fourberie dont ils étoient capables, et au détriment de ceux qui les avoient méritées et à qui même elles étoient promises, lorsqu'on avoit intérêt à les ménager. Mais la peau de l'ours avoit été secrétement partagée à Breda : les individus qui pouvoient siéger aux Etats et qui avoient suivi l'armée, la quittèrent pour aller à Bruxelles partager les dépouilles de la souveraineté et jouer un rôle plus

(1) En s'inaugurant, les États de Namur étalèrent la Profession de Foi de Pie IV, pour prouver leur zèle pour la Religion. Et quoique cette Profession de Foi se trouve dans les livres de piété, ils la firent imprimer et distribuer. Cette affectation qui inquiéta les hommes prévoyans, produisit son effet ; car le stupide vulgaire fut ravi en extase en admirant la Catholicité de ses bons Souverains, de ses bienfaisans REPRÉSENTANS-NÉS, qui montroient une si grande sollicitude pour la Religion, et dès lors les hypocrites États passèrent pour infaillibles aux yeux des sots.

Digitized by Google

conforme à leur ambition. Soit impuissance, soit plutôt astuce, ils sembloient avoir oublié l'armée qui existoit réellement, tandis qu'ils s'occupoient des moyens d'en former une nouvelle qui devoit être l'appui de leur trône. Vander Mersch qui s'attendoit à leur voir faire des efforts pour lui procurer les forces nécessaires, afin de poursuivre la campagne, avoit entre-temps établi son quartier à Namur, et donné tous ses soins pour assurer la Meuse contre toute tentative, en établissant ses postes à Natoie, Assesse et Vivier l'agneau, sur la vieille route, tandis que Kleinenberg se tenoit à Baurain, le centre de l'autre ligne, et avoit ses postes avancés à Ponderome, Vonege, Neuf-Pont, Longpré et Halma. La plupart de ses Volontaires avec lesquels il avoit commencé la révolution, n'avoient encore joui d'aucun repos, et se trouvant presque nuds, par trois mois de fatigue et d'absence hors de leurs foyers, ils désiroient de retourner quelques jours chez eux. On ne pouvoit leur refuser cette satisfaction, et le Général qui s'attendoit à leur demande, avoit déjà depuis Marche sollicité de nouvelles troupes, pour suppléer à leur absence.

Il reçut effectivement, les 7 et 8 Janvier, environ quinze cens hommes qui avoient été rassemblés à Louvain. Des troupes du Hainaut, de la Flandre et du Tournesis, arrivèrent en même-temps; mais celles du Hainaut manquoient d'armes pour la plupart. On leur avoit promis qu'elles en trouveroient à Namur. Le Général, à son grand regret, ne

put leur distribuer à leur arrivée que les méchantes armes des Volontaires absens, les mêmes qu'ils avoient portées depuis le premier jour de l'invasion. Le Colonel de Braine, Militaire intelligent, courageux et intègre, avoit le commandement de ceux du Hainaut, à la place de Dirix que Vander Mersch attendoit, mais qui au moment de marcher, se trouva atteint de la goutte. De Braine reçut l'ordre d'occuper les postes de la vieille route, avec une partie de l'Infanterie de Flandre. Le Comte de Lannoy, Commandant de la Légion Nervienne, fut envoyé pour tenir Andenne et les environs.

Le Corps qui prit le nom de Légion Nervienne, faisoit avec le Régiment de Flandre Cavalerie, la mieux disciplinée et la plus belle partie de l'armée; tout le reste des renforts qu'on avoit envoyés à Namur, n'étoit pas mieux vêtu que les premiers Volontaires, qui avoient usé leurs vêtemens dans la Campine.

Le Régiment de Flandre, en uniforme et bien armé, manquoit encore de chevaux, mais entre-temps il étoit très-propre à faire le service de pied. Il n'en étoit pas de même des recrues qui venoient du Brabant et des autres Provinces, où les prétendus Représentans du Peuple n'ayant des yeux que pour convoiter la souveraineté, ne s'occupoient même plus des moyens de conserver ce qui les éblouissoit tant. Ce fut cette indolence, cette ineptie dans les affaires les plus sérieuses, qui exposèrent tant de fois l'armée en l'abandonnant à sa détresse.

Digitized by Google

Malgré qu'on témoignoit désirer que Vander Mersch étendît ses conquêtes, on ne s'empressoit guère à lui en fournir les moyens, et on le laissoit réduit à se tenir sur la défensive et forcé à l'inaction. Il étoit difficile de connoître quelle étoit la politique qui faisoit agir les Etats. On leur voyoit mettre tout en œuvre pour déconcerter ses opérations et pour décourager entièrement les Volontaires, les Officiers, tant Généraux que subalternes, et le Chef de l'armée lui-même. Non-seulement on ne lui envoyoit point de forces respectables, mais on laissoit affoiblir celles qui lui restoient, en les laissant manquer absolument de tout. Sans aucune considération pour ceux qui gardoient les postes avancés, on les laissoit à demi-nuds exposés à toutes les rigueurs de la saison. On les y laissoit manquer de pain, ou si on leur en envoyoit, ce n'étoit plus une nourriture à présenter à des hommes. (2) Ces deux points furent l'objet des plaintes continuelles des Officiers pendant trois mois; le Baron de Kleinenberg ne faisoit aucun rapport sans le remplir de plaintes, et Vander Mersch ne cessa de faire les plus vives instances pour y remédier, mais toujours inutilement. Quoique les Etats eussent éta-

(2) Voyez Piéces Justif. de la seconde Époque, extraits des Lettres et Rapports des Officiers, et principalement celui du Major d'Avaine du 9 Janvier.

Digitized by Google

bli à Namur pour l'approvisionnement de l'armée, une commission présidée par Jean-Baptiste Vander Noot, qui s'est rendu fameux par sa brutalité héréditaire et sa stupide arrogance, le mois de Janvier s'écouloit et les malheureux dont les corps servoient de barrière contre l'ennemi, n'étoient point vêtus; cet abandon total ne pouvoit que les décourager, les Officiers avoient peine à les retenir, et Kleinenberg se plaignoit amèrement de la désertion. Ils n'osoient plus avec de mauvaises armes, sans canons et sans Cavalerie, braver les Autrichiens à qui rien ne manquoit, qui sur la nouvelle route avoient deux forts escadrons et des pièces de gros calibre. Kleinenberg ne cessoit de demander de l'Artillerie; deux pièces à Bauraing et une à Hastière, formoient tout son parc, encore les avoit-il amenées de la Flandre; les autres pièces qu'il avoit également amenées de la Flandre, étoient restées à Bruxelles et à Namur, à cause qu'elles étoient hors d'état de servir. Vander Mersch ne pouvoit lui en procurer; les douze pièces si long-temps promises ne paroissoient point, et bien loin de pouvoir pousser leurs conquêtes plus avant, les Patriotes se trouvoient hors d'état de défendre leur terrein, et l'on s'étonnera en y faisant réflexion, de ce qu'ils aient pu se maintenir dans les postes avancés avec si peu de force. Il leur fut impossible de tenir à Neufpont, où ils furent attaqués le 13 Janvier. De nouvelles troupes étoient venues remplacer les Volontaires qui avoient d'abord occupé ce poste. Les

Digitized by Google

Autrichiens craignant qu'elles ne reprissent St. Hubert, voulurent les déloger de Neufpont; ce qui ne leur étoit pas difficile, puisqu'ils étoient de beaucoup supérieurs en force, bien servis par leur Cavalerie, et en outre secondés par les paysans dont les Patriotes devoient sans cesse se défier. Les Belges perdirent cinq hommes tués à Neufpont, et dix-sept qui furent enveloppés par les Dragons et faits prisonniers. Kleinenberg voyant le mauvais état de l'armée et n'espérant plus de le voir améliorer de sitôt, puisqu'à tout moment le nécessaire manquoit, et qu'il n'y avoit point d'apparence qu'on lui procurât de l'Artillerie et de la Cavalerie, faisoit les plus vives instances auprès de Vander Mersch, pour qu'il lui permît de se replier et de garder la rive gauche de la Meuse; mais Vander Mersch ne put y consentir, et lui remontra l'importance du terrein qu'il occupoit, qu'il ne devoit abandonner qu'a la dernière extrêmité.

Le Colonel de Braine commandoit la colonne gauche, le Major Gheys étoit à Emptinne avec deux compagnies du Hainaut et vingt Cavaliers aux ordres du Baron d'Huart et du Vicomte d'Andelot. Vander Mersch leur avoit expressément recommandé de se tenir sur la défensive et de ne pas outrepasser Emptinne; mais les Montois impatiens de se distinguer, s'avancèrent le 16 jusqu'à Pessoulx, sans attendre aucun ordre, pas même de leur Commandant le Colonel de Braine, qui étoit à Assesse. Ils apprirent le lendemain, qu'un corps Autrichien

Digitized by Google

s'avançoit pour les déloger. Ils eurent l'imprudence de marcher contre ce corps, mais leurs Cavaliers qui prenoient le devant n'eurent pas plutôt apperçu les Dragons Autrichiens beaucoup plus nombreux, qu'ils rebroussèrent chemin à toute bride et donnèrent dans l'Infanterie, qu'ils renversèrent et mirent en désordre : ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent; mais ils furent bientôt atteints par un détachement de Dragons, qui en ayant enveloppé une partie, en tuèrent sept ou huit, et en prirent quatre-vingt-dix-neuf prisonniers, qui furent conduits à Luxembourg. Le Baron d'Huart et le Vicomte d'Andelot, ne durent leur salut qu'à leur valeur et à la bravoure de l'Avocat Bredaert, Volontaire d'Ath, qui empêcha les Dragons de pénétrer dans le bois où ils s'étoient retirés.

La malheureuse suite de la témérité des Montois jeta l'alarme dans tous les postes de la vieille route. Emptinne et Natoie sont aussitôt abandonnés. Vander Mersch en apprenant la nouvelle y envoya d'abord d'autres troupes pour les renforcer, et leur fit reprendre les postes évacués, mais on y manquoit d'Artillerie, le Colonel de Braine en demandoit aussi bien que Kleinenberg. Dans l'impossibilité de les satisfaire tous deux, il se détermina à envoyer à Kleinenberg, dont les postes étoient les plus exposés, deux des sept canons qu'il venoit de recevoir d'Anvers, et dont la plupart n'étoient plus de service. Ce n'étoit qu'un foible secours, mais il fut obligé de s'en contenter.

Malgré

Malgré les plaintes des Officiers-Généraux, (3) qui n'avoient pas même les Cavaliers nécessaires pour les expéditions journalières. Malgré les instances de Vander Mersch pour obtenir des chevaux pour le Régiment de Flandre, Kleinenberg jusqu'au 20 Janvier n'avoit que huit Cavaliers, dont le nombre fut ensuite de trente-huit, et enfin par la jonction de ceux qui étoient aux ordres des Capitaines Maisin et Vanghestel, le nombre de ces Cavaliers le 17 Mars, se trouvoit porté à quatre-vingt-deux, aussi mal équipés que peu exercés; et malgré les promesses du Département de la guerre, ceux de Flandre furent obligés jusqu'en Avril de faire le service à pied. Il n'est pas étonnant de ne trouver pendant les trois premiers mois de l'année qu'un si petit nombre de Cavaliers Volontaires; car ces Cavaliers, qui pour la plupart étoient des fils de riches Fermiers, s'étoient équipés à leurs frais, et après avoir perdu leurs chevaux par la fatigue, par des blessures ou autrement, ils ne purent jamais en obtenir d'autres, ni aucune indemnité; ce qui dégoûtoit les uns, tandis qu'un juste mécontentement renvoyoit les autres à leurs foyers paternels.

Quoique le nombre des chevaux fut peu considérable, cependant le pays qui avoit été grêlé ne pouvoit leur procurer le four-

(3) Les nombreuses plaintes des Officiers, que nous ne rapportons que brièvement dans ce Mémoire, se trouvent dans leurs rapports, Litt. A.

rage nécessaire. C'étoit au bureau de la guerre à Namur à y pourvoir, mais sa coupable négligence éclatoit jusques dans les moindres articles, et après avoir souvent laissé manquer la Cavalerie, tantôt de paille, tantôt de fourrage, son insouciance fut portée au point d'en envoyer d'une si mauvaise qualité, que la plupart des chevaux en périrent (4).

Quel que fut le dessein des Etats (5), toute leur conduite prouve qu'il se réduisoit à vouloir se défaire de la première armée. Non-seulement ils la laissoient nue et dépourvue du nécessaire, mais on ne voulut rien omettre pour en effacer jusqu'à la trace.

Selon le plan d'établir une aristocratie héréditaire et complette, qui de tous les Gouvernemens est le plus abject pour une Nation, ceux qui s'étoient arrogé la prépondérance ne pouvoient voir que des ennemis dans ces hommes, qui avoient combattu pour la liberté, et qui ignoroient les pratiques serviles d'une basse adulation; ils craignoient avec raison, qu'une armée composée de vrais Démocrates Républicains, n'apportât des obstacles à leurs vues ambi-

---

(4) Voyez le Rapport du Capitaine Maisin.

(5) Peut-être vouloient-ils encore réaliser le Plan de Vander Noot, fondé sur les séduisantes promesses de la Prusse, tant il étoit facile de leurrer ces États, qui étoient trop neufs en fait de politique.

Digitized by Google

tieuses. C'est pourquoi qu'il fût résolu d'anéantir le corps des Volontaires et de les remplacer par des Régimens engagés à terme, dont les Etats pouvoient mieux disposer, en y plaçant des Officiers qui leur étoient entièrement dévoués. Il étoit indispensable si on vouloit se soutenir, qu'après être parvenu à repousser les Autrichiens jusqu'au delà de la Meuse, on s'empressât dans l'intérieur de lever des troupes réglées: Vander Mersch lui-même en avoit montré la nécessité, et s'occupoit des moyens d'organiser l'armée; mais ce ne devoit point être aux dépens des premiers agens de la révolution, que les Etats auroient conservés avec soin, s'ils n'avoient eu en vue que le bien-être de la Nation; mais l'ambition se trouvoit toujours intimidée à l'aspect de ces Volontaires, qui n'auroient point voulu, non plus que leur Chef, porter le dur joug d'un Vander Noot et d'un nombre de tyrans, après avoir bravé les armes d'un Prince puissant.

La recrue se fit dans les Provinces avec succès; mais la ruse enleva à la Nation en quelques jours, plus de zélés et d'intrépides combattans, que l'intérêt ne lui acquit de mercenaires. On employa même la violence pour éloigner les premiers guerriers; car malgré tous les dégoûts qu'on leur avoit suscités et qu'on leur multiplioit tous les jours, ils s'opiniâtroient à porter les armes et ne pouvoient quitter une armée que Vander Mersch commandoit encore. Ce nom seul suffisoit pour les retenir, et

leur attachement pour leurs Officiers qu'ils voyoient se donner des peines infructueuses pour satisfaire à leurs besoins, les excitoit à une patience peu commune. Enfin Jean-Baptiste Vander Noot eut ordre de s'en défaire ; de retour d'un voyage de Bruxelles, il fit assembler les Volontaires qui étoient à Namur, et prétextant des ordres de la Chancellerie de guerre, il leur annonça qu'ils devoient prendre un terme de trois ans au moins et faire serment de fidélité aux Etats. Cette proposition révolta aussitôt des hommes qui avoient pris les armes pour être libres, qui croyoient déjà l'être, et qui en général n'étoient point d'intention de céder pour trois ans, une liberté qu'ils avoient achetée au péril de leur vie. Ils avoient fait serment de fidélité à la Nation, et ils ne vouloient point être parjures envers elle par un autre serment en faveur d'une cabale qu'ils détestoient à tant de titres. Le Président Vander Noot ne put en persuader qu'un petit nombre qui servirent à former le brave Régiment de Namur, qui conserva jusqu'à sa destruction les principes d'honneur et de courage qu'il avoit puisés sous son premier Général. Mais le brutal Président accabla les autres de mépris et d'insultes ; ces braves gens n'avoient qu'une voix pour promettre de continuer leurs services jusqu'à la fin de la guerre. Ils protestoient de se soumettre à la même discipline que les engagés à terme ; Vander Noot ne voulut rien entendre, et déployant toute son arrogance, il commença

par injurier quelques Officiers ; et vomissant des imprécations contre les Volontaires (6), il leur arrache leurs armes et pousse l'outrage jusqu'à lever la canne pour les maltraiter. Il restoit un dernier trait à sa férocité ; il fait rendre les bas et les souliers au petit nombre de ceux qui après avoir usé différentes fois les leurs, en avoient obtenus du Bureau de la guerre à force d'importunités. Enfin il leur déclare qu'on ne veut plus de leurs services, qu'ils ne recevront plus de paye après trois jours et qu'ils doivent retourner chez eux.

Vander Mersch alors malade par une suite de fatigues non interrompues, n'apprit qu'avec le plus vif chagrin l'exécution de ce plan destructeur qui alloit lui enlever deux mille hommes, l'élite de ses premiers Soldats. Il s'en plaignit amèrement au Département de la guerre à Bruxelles, et fit tous ses efforts pour retarder la défection des Volontaires qui alloient en foule chercher des congés. Mais ces Volontaires étoient trop indignés des outrages qu'ils avoient essuyés : quelques-uns même, avec regret, accusoient Vander Mersch, ne pouvant s'imaginer qu'on eût osé commettre de telles injustices envers eux, sans la participation

(6) Voyant la fermeté des Volontaires, cet impudent eut l'effronterie de s'écrier : QUE VENEZ-VOUS FAIRE ICI ? et après quelques blasphêmes, à l'exemple de son frère, il ajouta : MANGER NOS DIX SOUS ?

Digitized by Google

du Général en Chef (7). Ils ignoroient que ce digne Chef n'avoit déjà plus qu'un fantôme de pouvoir, et que les Vander Noot s'étoient approprié toutes les parties de l'administration. Les Officiers n'osoient employer la persuasion pour retenir leurs subalternes, de crainte qu'après leur avoir laissé dépenser inutilement le peu d'argent qui leur restoit, ils n'eussent eu la douleur, si l'ordre n'étoit point révoqué, de les voir partir dénués de toute ressource. En sorte qu'en trois jours, plus de deux mille de ces zélés Patriotes quittèrent Namur, en maudissant le jour qu'ils avoient pris les armes pour leur aveugle Patrie, et vomissant des imprécations contre les tyrans iniques qui les payoient d'une aussi noire ingratitude. Les autres Provinces et les Villes virent avec étonnement rentrer en haillons, après plusieurs mois d'absence, ceux qu'elles avoient

---

(7) On a dit que le Général auroit dû se montrer plus ferme; qu'ayant la force en main, il auroit dû rompre les premières trames des usurpateurs. Mais que de plaintes n'a-t-il pas poussées? Que n'a-t-il pas fait pour remédier à tant de maux? C'est à quoi tendoient toutes ses instances pour se rendre à Bruxelles, où il espéroit qu'il seroit parvenu à faire sentir les abus et à les faire redresser. D'ailleurs il ne pouvoit croire encore à une méchanceté qui dans la suite a été poussée à l'excès. Enfin on peut dire de lui, ce que dit Britannicus:

. . . . . la défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science.

Digitized by Google

vu partir décemment habillés. A cet aspect aux justes plaintes qu'ils poussèrent, un dégoût succéda à l'enthousiasme de ceux qui animés par le récit des actions de leurs Concitoyens, s'apprêtoient à venir en partager les périls. D'autres qui avoient obtenu des semestres, apprenant la nouvelle des traitemens indignes qu'avoient essuyés leurs compagnons, ne voulurent point s'y exposer à leur tour, et ne retournèrent plus à leurs Drapeaux.

Un vuide si subit dans l'armée affectoit vivement le Général, qui reçut enfin le 16 des dépêches de Bruxelles, l'une de ceux du département de la guerre, qui lui répondoient que leur intention n'étoit pas de congédier personne, mais de persuader simplement les Volontaires de prendre terme, et ils rejetoient sur un mal-entendu les violences du Président Vander Noot, comme si c'etoit à lui qu'ils devoient faire part de leur résolution, à l'exclusion de Vander Mersch qu'on outrageoit ainsi, en agissant sans sa participation. Comme ce projet pernicieux étoit exécuté, le Ministre Vander Noot écrivoit aussi au Général pour le désavouer (8); il blâmoit son frère et prioit Vander Mersch de lui dire qu'il devoit changer de système; mais le mal étoit fait, et

(8) V. Litt. D. sous le titre : DÉPARTEMENT DE LA GUERRE, et Litt. C. sous le titre : ÉTATS GÉNÉRAUX ET CONGRÈS, où se trouvent également les lettres particulières de Vander Noot.

Digitized by Google

bien loin de le réparer, comme on auroit pu faire par des publications dans les Provinces, pour rappeler ces braves Volontaires si indignement outragés, on défendit encore de recevoir d'autres Volontaires, et Vander Mersch ne trouva plus que les débris des compagnies, qu'il vint à bout de retenir.

Les sujets de mécontentement du Général augmentoient à mesure qu'on commettoit des injustices envers ses subalternes, qu'il étoit de son honneur et de son devoir de défendre. Ce n'étoit pas seulement des Etats-Généraux qu'il avoit à se plaindre, mais les Etats de Namur bien loin de lui procurer quelques satisfactions, s'étudioient aussi à l'irriter. L'esprit de corps qui engageoit les membres des Etats à se soutenir mutuellement, leur faisoit prendre les intérêts d'un individu de leur compagnie, contre un homme à qui ils devoient leur nouvelle existence (9); les Etats de Namur

(9) L'esprit qui portoit les États à favoriser leurs créatures, leur faisoit oublier ceux qui s'étoient volontairement expatriés. Les États de Namur voulurent que les Chirurgiens de la Ville qu'ils avoient nommés eussent seuls l'inspection des Hôpitaux. Un Chirurgien, qui étoit attaché à l'armée depuis le commencement, se voyant négligé, s'en plaignit au Général. Vander Mersch qui étoit content de ses services, promit de le soutenir. Il croyoit qu'il étoit dans la justice, que celui qui avoit donné ses soins avec succès aux premiers blessés, continuât ses services, sur-tout que les autres Chirurgiens avouoient qu'ils ne

Digitized by Google

sur-tout, qui n'avoient eu aucune part dans la révolution, jusqu'au moment que Vander Mersch étoit entré triomphant dans leur ville. Déjà l'amour-propre étoit tellement enflé que chaque individu siégeant aux Etats, se croyoit un Souverain, et s'estimoit de beaucoup supérieur au Général en chef de l'armée Nationale. Peu contens encore de ces manques d'égards, les mêmes Etats voulurent le contrarier jusques dans les opérations militaires. Quelque peu nombreuse qu'étoit l'Artillerie, elle ne pouvoit encore être servie par le défaut de chevaux de trait. C'est de quoi le département de la guerre ne s'occupoit point, et jusqu'à la fin de Mars, l'armée en resta dépourvue.

---

pouvoient quitter la Ville, ni suivre l'armée. Un Gentilhomme membre des États, à qui le Chirurgien fier de la protection de Vandor Mersch, en avoit fait son rapport, vint à ce sujet chez le Général, qui se trouvant dans le moment accablé d'affaires, ne connoissant pas le Gentilhomme, s'exprima avec vivacité sur les injustes contradictions qu'il éprouvoit sans cesse; ce qui occasionna un débat entre eux qui occupa gravement les autres membres des États Souverains. Vander Mersch eut la complaisance de faire le premier pas vers le Gentilhomme. D'abord les dévots serviteurs de toutes ces hautes puissances ne firent pas grand bruit pour cette affaire, leur temps n'étoit pas encore arrivé, mais en après on fit sonner ce crime, et on trouva étrange l'audace d'un chef de l'armée Nationale, d'avoir osé montrer de la tête à un Gentilhomme qu'il ne connoissoit pas.

Digitized by Google

Il falloit donc recourir aux chevaux des paysans, ce qui retardoit de beaucoup les opérations et diminuoit l'utilité qu'on auroit pu tirer de l'Artillerie. Il en étoit de même pour les charriots de transport, qu'on devoit se procurer sur les lieux. Mais cette ressource fut encore interrompue pendant quelque-temps par la défense que firent les États de Namur de ne plus exiger des chevaux, ni des charriots pour le service de l'armée (10), ce qui excita encore de justes plaintes. Kleinenberg ne savoit plus comment effectuer les transports des caissons et des charriots; *on veut que le service se fasse*, écrivoit-il, *eh! comment donc?* Vander Mersch se plaignit de ces entraves, et s'adressa aux Etats-Généraux et aux Etats de Flandre, pour les faire cesser; mais les Etats de Namur persistèrent dans leur résolution, et renouvelèrent la défense aux Bailliages de Bouvigne et de Montaigle, de ne plus livrer de charriots à l'armée; en sorte que les malheureux Volontaires furent obligés pendant quelques semaines, de traîner eux-mêmes leurs canons et leurs caissons, jusqu'à ce qu'à l'intervention des Etats de Flandre, la défense fut enfin levée.

Le triste état de l'armée, dont les plaintes pénétroient jusques dans les Provinces, l'aspect pitoyable des Volontaires ignominieusement congédiés, commençoient à

(10) Voyez Litt. G. ÉTATS DE NAMUR.

Digitized by Google

réveiller la Nation et à l'indigner contre la nouvelle administration. Le Brabant surtout s'apperçut d'abord de la façon dont les Etats abusoient d'un pouvoir qu'ils venoient récemment d'usurper. On ne pouvoit voir sans murmurer, les individus de ces corps s'emparer des emplois pour les distribuer selon leur bon plaisir à leurs parens ou à leurs créatures. Les personnes sensées réfléchissoient que les deniers publics étoient à la disposition de ces assemblées, qui pouvoient les dilapider selon leur bon plaisir et s'en servir pour opprimer la Nation, puisqu'elles ne se déclaroient comptables envers personne de l'emploi des finances. Le titre de *Souverains* que les Etats se donnoient, et l'arrogance de Vander Noot et de Van Eupen, qui se montroient déjà les deux premiers mobiles de la nouvelle République, inquiétoient vivement tous les êtres raisonnables. On remarquoit que ces prétendus Représentans des Belges estimoient bien peu ceux qu'ils devoient au moins regarder comme leurs commettans, puisque sans leur participation ils osoient s'arroger d'eux-mêmes tous les pouvoirs. Il n'étoit pas difficile de présager le dur esclavage qu'on préparoit à la Nation. Des plaintes vinrent de toutes parts frapper les oreilles de Vander Mersch : il reçut des lettres dans lesquelles on lui demandoit, s'il avoit ceint l'épée pour mettre sa Patrie en liberté ou pour lui faire accepter le joug le plus honteux. A ces plaintes anonimes se joignirent celles de plusieurs Députés et Représen-

Digitized by Google

tans des Paroisses, Seigneuries et Jurisdictions de la Châtellenie d'Ypres, qui s'étoient assemblés à ce sujet (11). Ils se plaignoient que le changement du Chef-Collége de cette Châtellenie venoit de s'effectuer sans la convocation et sans l'aveu des Municipalités respectives: qu'en conséquence il étoit illégal et attentatoire à la liberté publique de la Nation, qui ayant secoué le joug du Souverain, rentroit dans ses droits primitifs; que partant, personne ne pouvoit, sans blesser la liberté politique de la Nation, s'arroger la souveraineté, et que si on accordoit l'exercice du pouvoir suprême aux Chefs-Colléges, qui jusqu'alors avoient été les Représentans du Peuple auprès du Prince, c'étoit à ce même Peuple à lui confier ces pouvoirs qu'il possédoit seul, et par conséquent à l'Assemblée à en nommer les Membres.

Ces Députés firent parvenir ces justes réclamations aux Etats de Flandre et au Ministre Vander Noot, dont ils connoissoient déjà la trop grande influence. Ils représentoient qu'il étoit juste que les Communes choisissent leurs Magistrats, qui seroient leurs Représantans, comme il s'étoit pratiqué dans l'Oost-Flandre; ils ajoutoient que si on n'accordoit cette justice à la West-Flandre, il étoit à craindre que se trouvant lésée dans ses droits, elle ne désistât de

(11) V. Litt. H. Réclamations de la West-Flandre.

Digitized by Google

concourir à l'union désirée. Ils rappeloient les intrigues de l'ancien Magistrat d'Ypres, pour se maintenir dans ses fonctions sans l'aveu du Peuple; et pour se rendre favorable Vander Noot le génie des Etats, ils le prioient de les protéger et de les aider de ses conseils. Mais leurs réclamations se rapprochoient trop de celles que formoit déjà tout Brabançon sensé, pour que ceux qui méditoient la servitude de la Nation, y satisfissent selon la justice. Vander Noot trop jaloux de son pouvoir, qui n'eût point été ni aussi grand, ni aussi funeste, si le Peuple étoit rentré dans ses légitimes droits, ne daigna seulement point répondre aux demandes des Députés de la Châtellenie d'Ypres, et le Sr. Casier qui avoit été chargé de lui écrire, fut bientôt après menacé par quelques-uns des usurpateurs qui ne lui déguisèrent point leurs sentimens, et lui firent craindre les effets de leur vengeance, s'il continuoit à faire valoir les droits du Peuple. Il fut même délibéré au Congrès si on le feroit emprisonner, et il ne s'en fallut que de très-peu de voix qu'il n'éprouvât cette marque de la vengeance aristocratique. Vander Mersch voyoit déjà les maux qui alloient fondre sur la plus grande partie de la Nation; il voyoit que les imposteurs dont il avoit appris à connoître l'orgueil, marchoient à grands pas vers leur but; mais il étoit particulièrement intéressé dans la cause de la Châtellenie d'Ypres, puisqu'il en étoit un des principaux adhérités.

Dans des circonstances aussi alarmantes,

Digitized by Google

les yeux clairvoyans se tournoient principalement sur Vander Mersch qui paroissoit pouvoir encore disposer de la force publique. On espéroit que parmi les personnages qui s'étoient mis à la tête de la Nation, il s'en trouveroit du moins qui conserveroient encore des principes de justice et de désintéressement pour contre-balancer l'iniquité et la rapacité des autres. On espéroit que le Chef de l'armée, s'il étoit vertueux, auroit assez d'autorité pour déconcerter les projets des méchans; mais le Chef de l'armée étoit éloigné du siége de l'autorité, et à peine lui laissoit-on quelques pouvoirs dans son armée. Kleinenberg effrayé du triste état des troupes, qui empiroit tous les jours, l'importunoit pour qu'il se rendît à Bruxelles, pour y exposer lui-même aux Etats-Généraux la nécessité pressante d'apporter du remède à une telle détresse. Les zélés Citoyens, sans cesse alarmés des rapports lamentables qu'ils recevoient de toutes parts sur le perfide abandon où on laissoit leurs défenseurs, sollicitoient également Vander Mersch de se rendre aux Etats-Généraux, pour y travailler avec eux à une prompte organisation de l'armée. Le Général exposa derechef aux Etats la nécessité de sa présence à Bruxelles, pour y aviser des moyens que la Nation pouvoit employer pour se mettre en état de défense. Vander Noot qui commençoit à s'accoutumer à l'encens qu'une populace gagnée lui prodiguoit déjà, craignoit de se voir éclipser par les justes hommages que rendroient au Général les

Citoyens honnêtes et éclairés ; ce qui lui faisoit chercher des prétextes pour retarder autant qu'il lui étoit possible l'apparition du Guerrier dans la Capitale. Mais les prétextes devenoient superflus, et il fut à la fin obligé de reconnoître que la présence de Vander Mersch étoit utile à Bruxelles, si toutefois, ajoutoit-il, son éloignement de l'armée n'étoit point nuisible au bien public. Vander Mersch dont la santé avoit été considérablement altérée par des fatigues et des veilles continuelles, ne put se rendre à Bruxelles que le 25 Janvier. La Capitale du Brabant célébra son entrée ; les Citoyens de tout rang vinrent en foule au-devant de lui jusqu'à une lieue de la Ville. Les Citoyens de Bruxelles croyoient que les Etats partageoient leurs sentimens envers un Guerrier à qui ces mêmes Etats avoient tant d'obligations ; au milieu des acclamations, ils conduisoient Vander Mersch à l'Hôtel de Ville, s'imaginant que les nouveaux Souverains du Brabant l'y attendoient ; sur-tout qu'on ne les voyoit paroître nulle part où le Général passoit. Mais la surprise fut extrême, quand on remarqua que contre leur coutume ils avoient déjà levé leur séance. Il ne fut plus possible de douter des vues sinistres des usurpateurs, en voyant un manque d'égards aussi affecté. On ne douta plus de la trame ourdie contre les amis du Peuple et contre Vander Mersch qui en étoit l'espoir, et qui retardoit les progrès impatiens de la monstrueuse aristocratie. Un autre trait encore, dut porter à

Digitized by Google

son comble l'indignation des Patriotes sensés : le zélé Vonck qui avoit prévu l'ingratitude des Etats, s'adressa au Doyen de Ste. Gudule, pour savoir si on avoit ordonné de chanter le *Te Deum*, lorsque le Général entreroit dans son Eglise : le Doyen qui n'en avoit reçu aucun ordre, en demanda la permission à l'Archevêque, qui l'accorda gracieusement ; et comme le son des cloches annonçoit cette solemnité, Vander Noot osa s'écrier du ton qui lui est familier : *Qui a eu l'impertinence de faire sonner les cloches et chanter le Te Deum, sans notre consentement ?* Ce qui caractérise bien l'orgueil envieux de cet homme stupide, à qui le Peuple de Bruxelles trompé, avoit naguères prodigué des honneurs, qu'il avoit moins mérité qu'aucun Membre du Comité de Breda, puisque jusqu'à la prise de Gand, cet Agent avoit travaillé sourdement à faire échouer le plan de Vonck et les opérations de Vander Mersch. Les Etats mêmes, aussi jaloux que l'arrogant Vander Noot, refusèrent de payer la musique qu'on avoit exécutée au *Te Deum*. Les honnêtes Citoyens, les Ducs d'Aremberg et d'Ursel, qui foulant les vains préjugés trop ordinairement attachés à leur rang, se montroient partisans de la démocratie, le Club des Commerçans (12) s'empressèrent de dédommager

(12) A un souper que donna ce club, Vander

mager le Général des procédés ingrats des Etats à son égard, par les fêtes qu'on lui donna et par les applaudissemensnombreux avec lesquels on le reçut au Spectacle, où il n'accepta que la loge d'un particulier; ce qui fit impression sur les Spectateurs, qui reconnurent la différence qu'il y avoit entre ce Guerrier modeste et l'impudent Vander Noot, qui d'abord à sa rentrée à Bruxelles, n'avoit point fait de difficulté d'occuper la loge, la place et les fauteuils des Gouverneurs-Généraux. Mais si cet excès d'orgueil excita l'indignation dans les ames républicaines, cette indignation ne put que redoubler à l'aspect d'une Noblesse qui ne rougissoit point de se tenir servilement derrière le fauteuil de l'imbécille Ministre, pour faire sa cour à cette ridicule Excellence.

Vander Mersch s'étoit présenté le même jour pour la seconde fois aux Etats de Brabant, et les avoit enfin trouvés assemblés. Le peu de considération, ou plutôt le mépris qu'ils avoient témoigné pour le Chef de l'armée lors de son arrivée, ne manqua point de produire un murmure qui perça jusqu'à eux. Encore mal affermis sur leur trône chancelant, ils usèrent de dissimula-

---

Noot et Van Eupen eurent l'impudence de porter la santé des Alliés, espérant tromper ceux qui les écoutoient; mais le Duc d'Aremberg leur demanda: qui sont ces Alliés que nous ne connoisons pas encore?

tion, et le fourbe Vander Noot écrivit au Général une lettre en apparence la plus amicale, dans laquelle il feignoit d'avoir oublié lors de leur entrevue, de le prévenir du plaisir qu'il se préparoit de le présenter à l'*auguste Assemblée des Etats-Unis* et au Département - général de la Guerre. Vander Mersch consentit à ce qu'il l'introduisit dans l'Assemblée des Etats-Généraux. Ceux-ci parurent du moins vouloir réparer l'affront que lui avoient fait les Etats de Brabant; mais peu instruits sans doute de la délicatesse d'un pareil Militaire, ils lui offrirent par l'organe de l'Evêque d'Anvers, pour récompense de ses services signalés, une somme de dix mille florins, que le Général refusa (12). Ce qui leur fit prendre le

---

(12) On trouve dans le livre des AGENDA de la West-Flandre, une insigne fausseté sur ce sujet; article intitulé; JOURNAL TENU PAR LES DÉPUTÉS DE LA WEST-FLANDRE TOUCHANT, QUELQUES RÉSOLUTIONS ETC. DES ETATS GÉNÉRAUX. on y lit ce qui suit.

Du 25 Janvier 1790.

» Résolu de présenter au Général Vander » Mersch, arrivé cejourd'hui à Bruxelles, un don » de 1000 Pistolles, et de faire payer exactement » son traitement (qui est de 12000 florins par an) » par trimestre ou plutôt par mois sur le pied » Militaire, par-dessus un brevet de Capitaine à » son fils, pour venir en exercice à l'âge de 16 » ans ».

» Une heure après ledit Général étant venu à » l'Hôtel et ayant été introduit aux États, on lui » annonça cette résolution QU'IL A ACCEPTÉE AVEC » RECONNOISSANCE ».

La vérité est, et ils n'oseroient la nier, que Vander Mersch rejeta le don des 1000 Pistolles.

Digitized by Google

lendemain 26 Janvier, la résolution de lui décerner le grade de Général d'Artillerie, avec un traitement annuel de quinze mille florins, et de dix mille pour faire, disoient-ils, les honneurs de sa table; et cette résolution lui fut annoncée par trois Membres que les Etats-Généraux lui députèrent (13).

Dans le même temps on entendit s'élever le murmure de la plus saine partie de la Nation qui réclamoit à la fin des droits, qu'elle avoit laissé trop facilement usurper par ceux qui n'avoient d'autre mandat, que celui de veiller sur ses intérêts, lorsqu'elle étoit soumise à un Prince. Personne encore, excepté les ambitieux qui s'étoient approprié le sceptre, et leurs intéressés adulateurs, personne ne doutoit que la Nation étant rentrée dans l'état d'indépendance primitive, il n'appartenoit qu'à elle seule de céder l'exercice de l'autorité souveraine à qui elle trouveroit convenir. Les Etats n'opposoient à la raison que de vains et ridicules sophismes, et prétendoient sur-tout s'appuyer sur des exemples anciens. Mais

(13) V. Litt. C. N°. 4.

Il ne tenoit donc point ce grade du Congrès, comme on l'a dit et publié dans la suite, jusques dans les papiers publics, au sujet d'une réponse du Congrès aux Etats de Flandre du 5 Novembre 1790. Le Congrès n'existoit pas encore le 26 Janvier; et ce ne fut que le 23 Février que Vander Noot donna part au Général que ce Congrès étoit en activité. Voyez sa lettre. N°. 8. ibidem.

Digitized by Google

quand les Etats ont exercé la souveraineté dans des temps antérieurs, il ne s'agissoit point de former une République, mais bien de gouverner l'Etat pendant un interrègne ; d'ailleurs le Peuple étoit légalement représenté, et on ne trouvoit point alors dans l'organisation des Etats les abus multipliés qu'on y rencontre aujourd'hui (14). Et quand même de semblables abus eussent existé dans des temps d'ignorance, ils ne pouvoient plus être une loi pour une Nation qui devroit être éclairée; et cependant à la honte du siècle, elle fut forcée de la recevoir. Si on consentoit à laisser aux Etats l'autorité suprême, on convenoit assez généralement qu'il n'étoit point juste qu'une grande partie des Citoyens seroit exclue de toute influence, et réduite entièrement à être subjuguée par l'autre. D'abord les sentimens étoient partagés (15), les indi-

---

(14) Pour s'en convaincre, on peut consulter les ouvrages lumineux intitulés : L'AMI DU PRINCE ET DU PEUPLE, et OBSERVATIONS SUR LA CONSTITUTION PRIMITIVE ET ORIGINAIRE DES TROIS ÉTATS DE BRABANT.

(15) En ce temps là le barbare Liminghen même, sembloit le plus attaché aux sentimens démocratiques ; il eut les débats les plus vifs avec Van Eupen et Vander Noot ; il vouloit se concilier les Doyens de Louvain, qui inclinoient pour un changement en leur faveur, car il y avoit long-temps qu'il aspiroit à être élu Bourgue-Maître de leur Ville. Le Doyen Beeckman au contraire, qui se distinguoit déjà par la composition

Digitized by Google

vidus les plus honnêtes des deux premiers ordres de l'Etat, et une grande partie du Tiers convenoit de la nécessité d'une réforme dans la représentation. Mais les Bourgeois privilégiés qui composent le Tiers, ne paroissoient désirer qu'un changement de choses, qui les favorisât eux seuls, à l'exclusion de ceux qui, par le système abusif de la représentation, n'y ont aucune part. Ce n'étoit point là les réclamations des personnes éclairées et impartiales, qui demandoient qu'aucune classe de Citoyens ne seroit privée des droits qui leur compétoient, comme faisant partie de la Nation. Les États craignirent que les discussions n'amenassent la lumière que l'ambition avoit intérêt d'éclipser ; mais le zélé Vonck ne dormoit point, et trop de voix se faisoient entendre, pour espérer de pouvoir les étouffer par de vains sophismes qui ne pouvoient tenir contre les argumens solides de la raison.

Il ne leur restoit qu'un moyen, qui étoit

---

et distribution des billets fanatiques qui annonçoient la Messe du St. Sacrement du jeudi à Ste. Gudule, et qui dans la suite furent l'occasion des plus grandes atrocités, le Doyen Beeckman osa dire aux Curés de Scornay et de Herenthals, qui tâchoient de lui expliquer la justice des réclamations des droits du Peuple : QU'IL VOYOIT BIEN QUE LES CHOSES N'IROIENT PAS AUSSI LONGTEMPS QUE CES CURÉS ET DIX A DOUZE AUTRES DE LEUR TREMPE ET SENTIMENT NE SEROIENT PENDUS AUX HÉVERBÈRES, ET QU'IL EN SEROIT VOLONTIERS LE BOURREAU. Ceci n'est qu'un échantillon des sentimens de la horde Aristocratique.

de se servir de l'arme ordinaire des fourbes, avec laquelle ils parvinrent à subjuguer le vulgaire hébété, qui sait rarement distinguer la Religion d'avec l'hypocrisie, qui en porte le masque. Ainsi on passa légérement sur les intérêts de la Nation, pour parler principalement de ceux de l'Eglise que personne n'attaquoit. On répandit le bruit que des novateurs vouloient une Assemblée Nationale à l'exemple de la France, et ce bruit, quoique dénué de tout fondement, puisqu'il ne pouvoit jamais être question que d'une Assemblée *Provinciale* des Etats choisis par le Peuple, affecta d'abord les Moines, qui firent partager leurs craintes aux esprits simples; comme si d'ailleurs une Assemblée Provinciale des Etats de Brabant choisis par le Peuple, eût été obligée de suivre tout ce que la nécessité et l'empire des circonstances avoient dicté à l'Assemblée Nationale de France. Lorsqu'on eut ainsi préparé l'esprit du vulgaire, en détournant les yeux de la véritable question, pour les fixer sur les fantômes dont on effrayoit son imagination, on saisit le premier instant d'éblouissement, pour lui présenter à signer la fameuse déclaration, production révoltante d'un orgueil insensé (16). Van Hamme

(16) Voici cette Déclaration maligne que le Club Ecclésiastique imagina. Elle prouve comment l'orgueil pour parvenir à son but, se jouoit de la Religion.

Nous soussignés et habitans de en Brabant, déclarons par cette que notre inten-

et Deslondes, deux hommes animés de l'esprit le plus vil, tous deux capables d'une trahison aussi noire envers la Nation, acceptèrent l'infame commission de parcourir le Brabant, pour y tendre des pièges sacriléges à la simplicité des Habitans de la Campagne, en les engageant à signer leur esclavage, et à accepter un joug qu'on leur présentoit au nom de la Religion. Mais il falloit commencer par tromper les Curés, sans quoi les deux Emissaires n'eussent joué que le triste rôle de charlatan. Pour y réussir, le Secrétaire de l'Archevêque de Malines leur donna une attestation de bonne conduite et

---

tion est et sera toujours que notre SAINTE RELIGION, ainsi que notre Constitution restent et demeurent dans leur entier, telles qu'elles ont été ci-devant, pour lesquelles nous avons combattu, et que Nosseigneurs des trois États viennent de jurer de maintenir; déclarons de plus que nous ne connoissons ni ne voulons d'autres Représentans de la Nation que les trois Ordres de l'Etat; selon la Constitution, que c'est eux qui doivent exercer au nom et pour la Nation le pouvoir Souverain qui appartient à la Nation et QUE LA NATION LEUR A CONFIÉ, qu'en conséquence nous protestons bien expressément contre tout ce qu'on pourroit faire ou tenter de faire de contraire à notredite RELIGION ou Constitution; déclarons comme traîtres de la Patrie et perturbateurs du repos public, tous ceux qui voudroient introduire des changemens ou nouveautés, soit à la RELIGION, soit à la Constitution; supplions les Seigneurs États DE SÉVIR OU FAIRE SÉVIR contre ces novateurs ou perturbateurs du repos public.

Fait à ce 1790.

Digitized by Google

de Religion, avec laquelle ils s'adressoient aux Doyens ruraux, à qui ils remettoient des exemplaires de cette déclaration. Les Doyens persuadés qu'elle venoit de l'Archevêque, l'envoyèrent chez tous les Curés de leurs Districts; ceux-ci la reçurent avec le respect qu'ils portent aux Mandemens de leurs Evêques, qu'ils reçoivent également par le canal des Doyens. En sorte que trompés eux-mêmes les premiers, en donnant dans ce piège infame, ils firent tous leurs efforts pour y entraîner leurs Paroissiens. Les exhortations et les menaces des peines éternelles, tout fut employé pour séduire ou effrayer les esprits des bons Habitans de la Campagne, dont une grande partie signèrent cette déclaration. La liste des signatures fut encore augmentée de tous les noms des Religieux et Religieuses de plusieurs Monastères, des noms d'un grand nombre d'enfans qu'on faisoit signer à l'école; c'est ainsi qu'on rassembla un nombre de signatures que les Etats portèrent à quatre cens mille, en faveur des usurpateurs qui se donnoient pour les soutiens de la Religion, et cette ruse sacrilége leur ayant si bien réussi en Brabant, on n'en vit plus d'autre jusqu'à la fin de la guerre; et les profanations y furent sans cesse multipliées. On sollicita même des signatures en d'autres Provinces où les habitans de la campagne étoient moins fanatiques et ne se laissoient point aveugler sur leurs droits. On vint jusqu'à Andenne, dans la Province de Namur, pour y solliciter les

Digitized by Google

signatures des Dames Chanoinesses qui n'avoient point voulu quitter leur ancienne habitation.

L'impudence enfin fut poussée au point de présenter cette déclaration à signer au Général lui-même. Si on étoit parvenu à surprendre sa signature, le triomphe de l'aristocratie étoit complet : car une grande partie de l'armée eût imité son Chef. Vander Mersch indigné la rejeta, en disant qu'il étoit dévoué à la cause de la justice, et qu'on n'avoit pas besoin de signature pour opérer le bien de la Nation. Il remontra à Vander Noot et à Van Eupen, quels murmures causoit l'opiniâtreté des Etats à vouloir s'arroger la souveraineté, et il leur rapporta le discours qui étoit alors dans toutes les bouches sensées : *qu'on n'avoit point secoué le joug d'un Souverain, pour se soumettre à soixante Tyrans.* Vander Noot embarrassé, lui répondit que le Peuple ne devoit point craindre pour sa liberté : *sitôt*, dit-il, *que nous nous appercevons que quelqu'un y porte atteinte, nous le chassons.* On voit par la réponse de cet imbécille, que lui et les Membres des Etats s'érigeoient en Juges infaillibles dans leur propre cause, et qu'ils décidoient absolument de ce qui étoit avantageux ou nuisible à la liberté de la Nation. Van Eupen plus rusé, se contenta de dire, qu'à la vérité la souveraineté appartenoit au Peuple en général, mais que l'exercice en devoit être confié à ses Représentans, qui selon lui, étoient les Etats (17).

(17) Quelle idée peut-on se former d'une Sou-

Digitized by Google

Vander Mersch ne comprit rien à cette ré-

---

veraineté appartenante à la Nation, qui ne peut, ni l'exercer par elle-même ni choisir ses Représentans? Comment doit-on appeler cette souveraineté, qu'une petite classe privilégiée doit exercer seule à l'exclusion des autres? C'étoit chez les Belges une Oligarchie bien caractérisée et des plus dangereuses; car les Etats vouloient joindre les pouvoirs du Souverain dépossédé, avec ceux qu'ils exerçoient sous le Souverain, c'est-à-dire, les pouvoirs suprêmes et intermédiaires. Les Etats n'étoient tout au plus qu'un Corps intermédiaire entre le Peuple et le Prince: or la Souveraineté retournant au Peuple, le Corps intermédiaire devenoit inutile, et son existence politique venoit à cesser. Mais supposons, ce qui cependant est contre toute notion politique, que les Etats avoient quelques droits de se maintenir; ou l'on vouloit conserver l'ancienne Constitution en son entier; il falloit donc, puisque la Constitution suppose un Chef, en donner un à la Nation à la place de celui qu'on ne vouloit plus: où l'on vouloit un Gouvernement Républicain; il falloit alors, pour conserver la forme de la Constitution, confier les pouvoirs suprêmes que le Peuple venoit de récuperer, à un corps quelconque qu'il n'appartenoit qu'au Peuple de choisir; mais dans l'un et l'autre cas les Etats ne pouvoient encore former que des corps intermédiaires entre le Peuple et le Chef, ou l'Assemblée souveraine choisie par le Peuple. Ces réfléxions sont si simples, qu'il est inconcevable comment une partie de la Nation a été assez dépourvue de sens commun, pour croire bonnement que les Etats devoient à la fois tenir lieu du Peuple, du Prince et des Corps intermédiaires entre le Peuple et le Prince et confondre ainsi en un même tas, tous les pouvoirs que la Constitution avoit si sagement distingués et confiés à diverses mains. Je

ponse, sinon que le plan étoit conclu d'animer la Nation pour la soumettre à la dure tutelle de ceux qui n'avoient aucun droit de l'asservir, et qui n'étoient tout au plus que les Administrateurs des deniers publics, dont ils devoient rendre compte au Peuple. Vander Mersch ne douta plus des maux qu'on préparoit à la Nation, et ne voulant point y contribuer, ni s'exposer au blâme de les avoir lâchement soufferts, il se détermina encore à vouloir prendre sa démission ; mais ses amis qui espéroient toujours qu'on parviendroit à remédier à tant d'abus, le détournèrent encore de sa résolution.

Ce fut pendant son séjour à Bruxelles, que fut dressée la capitulation de la Citadelle d'Anvers, par laquelle il étoit conclu qu'elle se rendroit le 29 Mars, si elle n'étoit secourue. Vander Mersch étoit à la Chancellerie de Guerre, quand Van Eupen l'y vint trouver, la capitulation à la main, et lui demanda son avis. Le Général lui fit remarquer des défauts; mais Van Eupen lui témoigna qu'on n'y pouvoit rien changer, et que la chose étoit arrangée de part et d'autre. C'est ainsi que les Etats concluoient des actes aussi importans, sans la participation du Chef de l'armée, qui de-

---

ne dis rien des hommes lâches qui n'ont feint de le croire que par des motifs intéressés, ni des Etats qui rioient en eux-mêmes de la bon-hommie de ceux qui ne rougissoient point d'être leurs SUJETS.

Digitized by Google

voit alors être censé l'homme le plus capable de juger de leur validité.

Il ne fut pas plus consulté dans le choix qu'on fit encore d'un nouveau Général. Il vit arriver à Bruxelles le Baron de Schoenfeld, qui obtenant d'abord le grade de Lieutenant-Général, venoit occuper le second poste dans l'armée Nationale. Vander Mersch à son aspect ressentit toute l'injure qu'on faisoit aux Généraux-Majors, au Duc d'Ursel, alors Président du Département de la Guerre, et au Baron de Kleinenberg. Le premier qui étoit l'un des principaux Seigneurs du Pays, dont le nom ainsi que celui du Duc d'Arémberg son beau-frère, agrandissoient les idées de zèle et de patriotisme, qui après s'être démis de toutes ses dignités, avoit quitté le service de l'Empereur et renoncé à la perspective d'un avancement prochain, pour voler au secours de sa Patrie, se voyoit préférer un étranger inconnu. Le second, qui depuis le commencement de la guerre étoit le Chef d'une colonne considérable de l'armée, qui depuis la Flandre avoit aidé à repousser les armes Autrichiennes jusques au delà de la Meuse, avoit certainement des droits à la reconnoissance de la Nation, qui alloient avant ceux d'un nouveau venu. On n'eût osé contester les talens militaires de ces deux premiers Généraux-Majors, et on ne connoissoit rien de la capacité de Schoenfeld, qui fut présenté par M. Mottman, Secrétaire de la Princesse d'Orange. Les Etats-Généraux n'avoient d'espoir que dans l'appui de cette Princesse et

Digitized by Google

de la Prusse, en sorte qu'à l'insçu de Vander Mersch et du Duc d'Ursel, Schoenfeld fut nommé au généralat pour déshonorer la Nation Belgique et pour remplir les vues perfides d'une politique étrangère (18).

---

(18) Les États n'osoient encore se démasquer ouvertement, et ils gardèrent, à l'occasion de Schoenfeld quelques ménagemens pour Vander Mersch. Voici ce qu'on lit dans le Journal tenu par les Députés de la West-Flandre.

Du 29 Janvier 1790.

« Le Général Prussien, dont on parla hier, s'appelle Schoënveld il demande le grade de Lieutenant-Général..... on a autorisé M. Vander Noot « à traiter avec lui à sa discrédition et aux moindres « conditions possibles, en observant cependant de « lui faire un traitement annuel au-dessous de celui « de NOTRE Général (*) Vander Mersch, POUR ÉVITER « LA CONSÉQUENCE, dût-on lui donner l'équivalent « de sa prétention sous main ou par forme de gratification extraordinaire tous les ans.

EODEM.

« Dans l'après-midi, M. Vander Noot a fait rapport de sa mission et autorisation, mentionnée « plus haut, comme quoi il a accordé d'après hier « dès pour parlers sous l'agréation de l'Assemblée, « au Général Schoenveld dix mille florins d'appointement, deux mille pour son équipement, et huit « mille florins pour sa table en temps de guerre, « par-dessus une gratification ci-après ou plus tard, « ce qui a été approuvé et décrété ne pouvant « faire autrement et ayant besoin d'avoir et de « s'attacher cet Officier POUR PLUS D'UNE RAISON.

(*) Quelque temps après, quand ceux du Congrès disoient NOTRE GÉNÉRAL, ce n'étoit plus de

Vander Mersch étoit allé à Bruxelles, principalement pour s'informer de la réalité des secours étrangers que Vander Noot lui promettoit depuis si long-temps. Il connoissoit trop la guerre pour partager la prévention du vulgaire, et croire que la Nation Belgique pouvoit soutenir seule contre la Maison d'Autriche, qui tôt ou tard auroit employé des forces suffisantes pour reconquérir ces belles Provinces. Il voyoit qu'on ne pouvoit seulement pas lui fournir les moyens d'avancer dans le Luxembourg, et

---

Vander Mersch, mais bien de Schœnfeld qu'ils entendoient parler.

Ils n'osoient ouvertement donner à leur Schœnfeld les mêmes appointemens qu'à Vander Mersch, POUR ÉVITER LA CONSÉQUENCE, c'est à dire les justes murmures de la Nation de qui Vander Mersch étoit encore chéri, et qui n'auroit peut-être pas souffert qu'on lui eût subitement égalé un étranger. Je dis, peut-être, car hélas! la Nation souffroit déjà tout. On se réservoit de satisfaire SOUS MAIN aux prétentions de Schœnfeld, et voilà comme ces usurpateurs disposoient du trésor public à l'insçu de la Nation. Ils étoient souverains, ils disposoient des revenus publics, ils les dilapidoient SOUS MAIN, et ils n'en rendoient compte à personne. Peuple Belgique! si tu voulois laisser à ces États la souveraineté, du moins devois-tu leur ôter les moyens de te nuire; tu devois leur ôter ton trésor, dont ils se sont servi pour t'imposer le joug, pour t'avilir et te déshonorer aux yeux des autres Nations.

Quant aux raisons qu'ils avoient de s'attacher cet Officier, ce n'est plus un mystère pour ceux qui ont vu leur conduite, et qui ont suivi notre Révolution.

Digitized by Google

il étoit temps que les Puissances se déclarassent. La Prusse sur-tout, pouvoit le faire d'autant plus facilement, qu'elle avoit dans le Pays de Liége un corps de troupes respectable et un parc d'Artillerie. Déjà Vander Mersch avoit sollicité le Général Baron de Schlieffen, d'envoyer un détachement à Ciney, petite ville de Liége, pour en imposer aux Impériaux qui occupoient Marche, mais il n'avoit pu l'obtenir. Il pressa Vander Noot de demander quelques troupes Hessoises, dont le Roi d'Angleterre peut disposer, ne pouvant s'imaginer qu'il n'y avoit que de la fourberie dans les fréquentes assertions de Vander Noot, qui donnoit les assurances les plus positives de la protection de la Cour de Londres. L'imposteur lui promit d'écrire de suite pour demander ces troupes Hessoises, affectant de ne point douter de les obtenir, et il engagea Vander Mersch à écrire de son côté au Général Schlieffen, pour réclamer ses bons offices auprès de Sa Majesté Prussienne, afin d'en obtenir les troupes de Brunswick, qui étoient alors à Maestricht. Vander Mersch écrivit à M. Schlieffen, mais le Général Prussien ne lui fit qu'une réponse vague qui ne tendoit qu'à l'amuser. Il lui conseilloit de garder la Meuse et la Sambre, en attendant que les trois Puissances alliées seroient convenues des mesures à prendre (19). Vander Mersch

(19) Litt. B.

Digitized by Google

et tous ceux qui pensoient sensément, ne doutoient plus de la fourberie de Vander Noot et de Van Eupen (20), qui trompoient la

(20) On croit que déjà alors Vander Noot et Van Eupen avoient connoissance des conventions secrètes signées par les Ministres des trois Puissances alliées le 10 Janvier 1790, que nous transcrivons ici.

» Quoiqu'il soit impossible de prévoir toutes les » issues où les circonstances, dont les troubles des » Pays-Bas pourroient être accompagnés, et qu'il » soit par conséquent prématuré de vouloir déter- » miner dès à présent les mesures précises qu'il » faudroit prendre, leurs hautes Puissances sont » cependant d'accord avec sa Majesté qu'il con- » vient d'établir quelques principes généraux sur » lesquels la coopération des alliés devra être fon- » dée afin d'en déduire et de déterminer le but gé- » néral qui devra servir de règle à leur conduite » dans les occasions qui se présenteront. Que ces » principes doivent avoir pour base d'un côté » le droit des gens et les égards que les puissan- » ces se doivent entre elles, et de l'autre le soin » de leur propre sureté, qui périclite toujours » lorsqu'il existe sur leurs confins des troubles » dont les suites sont incalculables. Leurs Hautes » Puissances ne perdant pas de vue ces deux » principes fondamentaux proposeroient une con- » vention à conclure entre les Puissances alliées » sur les points suivans.

1. Que les Puissances alliées ne se mêleront pas des troubles survenus dans les Pays-Bas, à moins qu'elles n'y soient invitées de la part de S. M. I. ou que les circonstances devinssent si urgentes, qu'elles jugeassent nécessaire, pour leur propre sureté, d'intervenir au rétablissement de la tranquillité dans leur voisinage.

2. Que dans l'un ou l'autre de ces cas, les

Digitized by Google

la Nation, en lui vantant sans cesse une prétendue correspondance avec les Puissances étrangères. Il paroît que cette cor-

---

alliés, ayant un intérêt indubitable à la conservation des privilèges des Pays-Bas Autrichiens, feront en premier lieu tous leurs efforts pour conserver ces privilèges dans toute leur intégrité; mais aussi pour conserver à ces Provinces l'assurance positive qu'elles ne seront pas exposées à l'avenir aux mêmes troubles, qui agitent actuellement les confins des Puissances alliées.

3. Si les choses prenoient une telle tournure que le Peuple des Pays-Bas, ou bien les États de ces Provinces s'érigeassent en État indépendant, et qu'il n'y eût plus aucune apparence de pouvoir les disposer à se soumettre de nouveau à l'autorité de S. M. I. les alliés se concerteroient alors entre eux pour déterminer si les circonstances ou la Constitution, que ce nouvel État seroit dans le cas de vouloir ou de pouvoir adopter, et les relations qu'il formeroit, seroient de nature à engager les alliés à reconnoître cette indépendance, oui ou non.

4. Que les alliés n'admettront aucune autre Puissance dans la vue d'agir de concert avec eux au sujet des affaires des Pays-Bas que d'un commun accord.

5. Que les Puissances alliées feront cause commune de toutes les suites qui pourroient résulter des mesures qui seront adoptées d'elles d'un commun accord en conséquence des présens troubles des Pays-Bas.

Cette copie n'est point signée. Elle a été remise ainsi par le grand Pensionnaire lui-même aux Députés Belgiques en Septembre 1790. Elle est qualifiée par la note en tête DE CONVENTIONS SECRÈTES etc. comme ci-devant. On ajoute que lors de la passation on a fait quelques changemens dans le préambule.

respondance, qu'ils avoient soin d'envelopper dans le plus profond mystère, n'avoit d'autre fondement, que celle qu'ils entretenoient avec Mottman, Secrétaire de la Princesse d'Orange, et quelques assurances du Ministre de Prusse, que le Roi verroit avec plaisir la révolution Belgique consolidée. Le parti d'Orange n'avoit d'autre intérêt dans cette révolution qu'une vengeance contre l'Autriche, soit à cause de la guerre de l'Escaut en 1784, soit plutôt à cause de la protection qui étoit accordée aux Pays-Bas, aux réfugiés Hollandois; ce qui paroît d'autant plus probable, que toute la correspondance avec le Cabinet de la Haye, se termina par faire sortir de Bruxelles au mois d'Avril suivant, les Patriotes Hollandois qui y vivoient paisiblement. Et ce fut aux yeux d'un Peuple qui ne parloit que de patriotisme, ce fut au milieu des cris de vive la liberté, que des personnes qui l'avoient courageusement défendue chez eux, reçurent l'ordre de quitter une ville qui courboit un front déshonoré, pour recevoir le joug de quelques tyrans aussi stupides que méchans. L'intention du parti d'Orange se manifestoit encore par le peu d'égards que les Etats Belgiques avoient pour les services des Officiers qui avoient défendu la cause patriotique dans les troubles de Hollande; ils n'osoient même leur accorder les grades qu'ils méritoient. C'est ce qu'on aura pu voir par la lettre que Vander Noot écrivit au Général, au sujet du Comte de Dolomieux. Pendant son séjour à Bruxelles, Van-

Digitized by Google

der Mersch avoit obtenu pour MM. de Dolomieux et de Rosières, le grade de Général-Major. Il s'étoit aussitôt empressé d'en donner part au Comte de Rosières, alors Commandant de Namur : celui-ci en avoit déjà reçu les félicitations des honnêtes Citoyens qui l'estimoient pour sa vigilance et son honnêteté, lorsque les Etats-Généraux se rétractèrent. Ce qui piqua le Général qui alloit être exposé aussi bien que de Rosières à la dérision du public, s'il n'étoit parvenu, en apportant de bonnes raisons, à obtenir l'effet de la promesse qu'on lui avoit faite à Bruxelles.

Quant à la Prusse, qui étoit particulièrement intéressée à nourrir le feu de la guerre aux Pays-Bas, elle n'avoit d'autre vue en feignant de favoriser les Belges et en soutenant leur animosité par des promesses, que de forcer l'Empereur à renoncer à ses conquêtes sur les Turcs, sans en venir à l'emploi des armes; c'est en quoi elle a réussi. Les promesses de Vander Noot, qui avoit soin d'exagérer les moindres apparences favorables, la présence et les intrigues de Brouckhausen, du Juif Ephraïm et d'autres émissaires que le Cabinet de Berlin avoit envoyés à Bruxelles aussitôt que les Autrichiens en furent sortis, suffisoient pour endormir les crédules Etats-Généraux et les Etats des Provinces, qui expliquoient en leur faveur tous les pas que les troupes Prussiennes faisoient dans le Pays de Liége, comme s'ils avoient ignoré que ces troupes ne concernoient que les Liégeois. Le Peu-

Digitized by Google

ple qui ne pense que d'après le préjugé de l'autorité, et qui s'imaginoit voir autant de Savans politiques, que de Prélats et de Nobles, qui formoient l'Assemblée des Etats, ne manquoit pas de croire fermement les absurdes nouvelles qu'il entendoit sortir de la bouche d'un homme simple qui sortoit de l'Assemblée souveraine (21); en sorte que depuis Vander Noot, c'est-à-dire, le Chef suprême des Etats, jusqu'au dernier individu du vulgaire, il se formoit une chaîne d'erreurs, qui servoit à retenir la raison captive, et l'empêchoit d'éclairer le Peuple sur ses véritables intérêts.

Vander Mersch affligé de tout ce qu'il avoit vu à Bruxelles et de l'indigne manière dont on s'efforçoit de tromper la Nation, étoit retourné inquiet à Namur et instruit à fond du triste état des affaires. Vander Noot qui n'avoit que trop remarqué les sentimens du Général, s'étoit apperçu qu'il n'étoit pas la dupe de ses impostures : d'un autre côté les murmures des Citoyens sensés devenoient sérieux, et le trône des usurpateurs menaçoit d'être renversé, si l'armée se joignoit à la partie éclairée de la Nation. Quelques jours après le retour de Vander

(21) Souvent la séance des États des Provinces se passoit à lire une lettre écrite de Bruxelles, remplie d'impostures. Aussitôt elle se répandoit de bouche en bouche ; les têtes des habitans des Capitales s'exaltoient ; et si quelqu'un doutoit de la vérité de ces nouvelles, on lui répondoit qu'on les tenoit d'un membre de l'Etat.

Digitized by Google

Mersch, le Ministre Vander Noot, accompagné du Baron d'Aspre d'Hoobroeck, ennemi tracassier des droits du Peuple, vint à Namur sous prétexte d'y prendre des arrangemens avec le Général, pour une prompte organisation de l'armée. Ils conduisoient avec eux leur nouveau Général Schoenfeld, pour le présenter aux troupes. Vander Noot eut encore l'effronterie de promettre à Vander Mersch des secours étrangers. Le Général indigné contre cet imposteur, lui reprocha vivement sa fourberie. « Tu n'es, « lui dit-il, qu'un imposteur qui trompes « et trahis la Nation ». Et après l'avoir confondu de ses fourberies précédentes, il le défia en présence des Etats, à l'Hôtel d'Hollande à Namur, de lui procurer quatre hommes et un bas-officier de troupes étrangères. Vander Noot reconnut que le Guerrier ne s'abaisseroit jamais au rang de ses serviles créatures; il reconnut qu'il étoit d'un caractère trop droit et trop franc, et qu'il étoit trop sincèrement ami de la Patrie, pour parvenir à l'entraîner dans son odieux complot; et dès-lors il résolut sa perte. L'orgueil de Vander Noot n'eut pas lieu d'être satisfait à Namur; la Garnison le reçut froidement, et les acclamations du Peuple furent bien foibles, en comparaison de celles qui l'étourdissoient à Bruxelles. Les Etats seuls qui connoissoient de quel prix cet imposteur étoit pour eux, s'empressèrent de le recevoir comme le génie tutélaire de leur nouvelle souveraineté.

Pendant le séjour de ces trois Députés,

Digitized by Google

ils parurent s'occuper de l'armée avec Vander Mersch, et ils formèrent le premier Régiment, à qui on donna le nom de Namur, qui fut composé des premiers Volontaires qui avoient accepté un terme de trois ou quatre ans. On y plaça d'abord des Officiers qui étoient attachés à l'armée depuis sa formation. C'étoit le seul Régiment qui existoit alors, et quoiqu'on levât des troupes en Brabant et en Hainaut, on ne s'empressoit point de les organiser.

Kleinenberg apprenant avec surprise que Schoenfeld, à qui les Belges ne devoient aucune reconnoissance, étoit à son arrivée élevé au grade de Lieutenant-Général, ne put dissimuler l'affront qu'on lui faisoit. Il avoit consacré ses services aux Belges dans ces momens critiques où il y avoit encore bien peu d'espérance de réussir : il avoit couru les premiers périls, et après avoir occupé dix lieues de terrein au delà de la Meuse, il étoit venu à bout de s'y maintenir avec une troupe bien foible, découragée et privée du nécessaire. Les Etats aux yeux de qui le mérite et les nombreux services étoient de nulle considération, ne parurent nullement affectés de la démarche de Kleinenberg. Il est vrai que ce Général instruit et d'un caractère franc et loyal, les incommodoit par ses plaintes multipliées, contre la négligence et l'insouciance des préposés de la Nation : mais Vander Mersch connoissoit trop l'importance d'un Militaire qui lui avoit donné des preuves de capacité, pour permettre qu'il l'abandonnât. La sin-

Digitized by Google

cère amitié que Kleinenberg avoit pour le Chef de l'armée, l'engagea à rester à sa prière, mais comme il avoit besoin de repos, après deux mois de fatigues continuelles, qu'il avoit essuyées pendant la rigueur de l'hiver, dans un pays incommode où il avoit dû se donner les plus grandes peines pour surveiller et contenir une armée délabrée, Vander Mersch le proposa pour organiser les troupes qu'on levoit en Brabant, ce qui ne lui fut pas refusé. Les plaintes de ce Général-Major n'avoient point cessé non plus que celles des autres Commandans des avant-postes, pendant le séjour de Vander Mersch à Bruxelles; toutes les lettres qu'il recevoit en étoient remplies, et le déplaisir qu'il en ressentoit, redoubloit à la vue du peu d'activité qui règnoit au Département-général de la Guerre. Le Duc d'Ursel qui y présidoit, accusoit les Etats d'une négligence outrée. En vain les pressoit-il d'accélérer la livraison des choses les plus nécessaires à l'armée, il n'en pouvoit rien obtenir. Ce qui engagea Vander Mersch à son retour à Namur, de s'adresser aux Etats de Flandre, pour qu'ils interposassent leur autorité, afin que les Etats-Généraux s'occupassent plus sérieusement de l'armée, dont une partie quittoit par dégoût. Les Etats de Flandre chargèrent leurs Députés d'insister sans perte de temps sur la manière la plus efficace de seconder les vues et les désirs du Général (22), mais malgré des

(22) V. Litt. F. États de Flandre.

Digitized by Google

promesses réitérées, le Duc d'Ursel ne pouvoit rien obtenir, en sorte que l'activité de ce digne Citoyen n'étant point secondée, devenoit inutile.

L'élévation subite de Schoenfeld au grade de Lieutenant-Général, qui s'étoit faite sans l'avis du Duc, les étranges manœuvres qu'il voyoit employer de toute part pour aveugler le Peuple et affermir la domination des Etats; les suites malheureuses qu'il prévoyoit devoir naître de cette usurpation, tout conspiroit à le dégoûter. Ses sentimens et ceux du Duc d'Aremberg, son beau-frère, étoient trop nobles pour vouloir déshonorer leur nom en participant à la trame coupable, ourdie par quelques factieux, qui n'avoient aucune gloire à conserver. Dans l'impossibilité où il se voyoit d'arrêter seul le torrent des maux qui grossissoit chaque jour, le Duc d'Ursel crut qu'il ne devoit point les augmenter, et il donna sa démission. Ce coup fit un éclat qui frappa la Nation. Le Duc en avoit mérité la confiance: Bruxelles se ressouvenoit qu'il lui avoit épargné des jours de massacre en 1787; on avoit des preuves de son zèle pour la Patrie, et la Duchesse son épouse avoit souvent fait admirer sa fermeté dans la cause de ses Concitoyens. Le Peuple connoissoit assez de quelle importance ce Seigneur étoit dans les affaires, et Vander Noot lui-même voyant qu'il étoit encore trop bien dans l'esprit de la Nation, sentit que ce n'étoit point le temps de s'en défaire. Ce prétendu Ministre et les principaux Mem-

Digitized by Google

bres des Etats, se rendirent chez lui pour l'engager à continuer ses services. Van Eupen seul, crut cette démarche indigne de sa nouvelle et subite élévation ; ce qui donna lieu à bien des conjectures qui ont été vérifiées. Le Duc resta ferme dans sa résolution : il ne vouloit point favoriser une aristocratie qui avançoit d'un pas chaque jour pour fouler les droits les plus sacrés de la Nation. C'est alors que les Etats qui se révoltoient au mot de Gouvernement légal et bien organisé, firent jouer les ressorts les plus subtiles pour parvenir à leurs fins. Van Hamme et Deslondes parcouroient encore le Brabant, et pour mieux appuyer leurs déclamations sur les esprits foibles, on engagea l'Archevêque de Malines à donner un Mandement de carême, le plus fanatique et le plus bizarre qu'on ait vu en ce genre, et tel qu'on ne le croiroit point, s'il n'avoit été public.

Le début de ce Mandement insinuoit que la révolution devoit ses succès à une vengeance du Ciel en faveur de l'Eglise, et après avoir préparé le lecteur par quelques exhortations en apparence plus conformes à l'esprit de la Religion, mais entremêlées d'un fiel amer, on y trouvoit les expressions d'un délire qui tendoit à mettre un poignard sacrilége dans les mains de la partie insensée de la Nation, pour le diriger contre la classe la plus éclairée. La jouissance des droits de l'homme(23), de ces droits sacrés que l'auteur

(23) Le Mandement du Cardinal se trouvoit en

de la nature lui a accordés en propriété,

---

contradiction avec le Manifeste du Peuple Brabançon. Cependant le Cardinal vantoit beaucoup la Religion de ceux qui avoient rédigé ce Manifeste. Le Mandement traite les Droits de l'homme de DROITS PASSAGERS, QUI SE BORNENT AU COURT ESPACE DE CETTE VIE MORTELLE; et dans le Manifeste, ils sont appelés avec plus de vérité et de noblesse, DES DROITS ÉTERNELS. Comment l'intérêt et les circonstances font changer le langage des hommes! Auroit-on cru qu'on pouvoit porter l'abus et la profanation des institutions pieuses, jusqu'à employer un Mandement de Carême pour abrutir et énerver un Peuple, que quelques mois avant, on avoit fait parler avec tant de fierté? qu'au lieu de soutenir son enthousiasme, d'échauffer son courage, d'agrandir ses idées, on se seroit servi de la Religion pour lui inspirer un esprit de servitude et d'insousciance sur ses intérêts les plus chers? Le Mandement conseilloit aux Brabançons d'oublier leurs droits, de les céder à leurs États; et à qui le Cardinal vouloit-il inspirer une telle lâcheté au nom de la Religion? c'étoit à des hommes qui devoient être censés libres, et à qui on avoit fait dire dans le Manifeste: « Ils voient alors que les Droits prétendus « de leurs tyrans, ne sont que des effets de « l'injustice, de la séduction et de la force, qui « n'ont pu détruire LES DROITS ÉTERNELS DE L'HOMME. Cette phrase du Manifeste auroit dû en imposer aux Etats, et les arrêter dans leur marche extravagante; mais ils eurent l'adresse de profaner la Religion pour en faire l'appui de leur usurpation, et lorsque cette ruse sacrilége fut parvenue à fasciner les yeux du vulgaire, les Belges volontairement esclaves, ne purent voir QUE LES DROITS PRÉTENDUS DES ÉTATS LEURS TYRANS, N'ÉTOIENT QUE DES EFFETS DE L'INJUSTICE, DE LA SÉDUCTION ET DE LA FORCE; et ils persécutèrent dans leur

Digitized by Google

étoit attribuée à l'orgueil, en même-temps qu'on y trouvoit l'éloge du véritable orgueil des usurpateurs, qui anéantissoient ces droits de l'homme. Ce Mandement faisoit de la souveraineté des Etats un point de doctrine, et à la honte des Belges, de la raison, et sur-tout de la Religion, il exhortoit les Fidelles du Diocèse à regarder comme ennemis de la Religion et de l'Etat, tous ceux qui raisonnoient sur l'administration civile. Et c'étoit au nom d'un Dieu de paix, c'étoit dans un temps consacré au recueillement, que de pareilles instructions se donnoient pour animer le vulgaire, dont la fureur n'étoit déjà que trop montée contre ceux qu'ils regardoient comme ennemis de la Religion et de l'Etat. C'étoit ouvertement afficher au nom du Ciel les pillages et les assassinats, et tous les excès auxquels une aveugle populace s'est portée dans la suite avec d'autant plus d'acharnement, qu'elle s'y croyoit autorisée par les dépositaires de la loi divine. C'étoit dans un Mandement, désigner pour victimes d'une rage fanatique, tous ceux, qui par des raisonnemens sensés et des écrits lumineux vouloient éclairer la Nation et contribuer à la rendre heureuse, puisque le bonheur d'un Peuple dépend sur-tout de la bonne organisation de son Gouvernement. Ce Mande-

---

aveugle fureur, ceux qui n'avoient point oublié et qui défendoient encore les Droits éternels de l'homme. Voyez Extrait du Mandement, Litt. B.

Digitized by Google

ment, production du fanatique Duvivier, ce Mandement qui fit gémir les vrais Catholiques, porta le dernier coup à la raison humaine, dont la voix ne peut plus frapper qu'un petit nombre d'oreilles attentives, lorsqu'elle est étouffée par celle d'un Prince de l'Eglise, qui annonce des erreurs politiques, comme des vérités évangéliques. Enfin pour achever d'anéantir cette raison, les chaires où on étoit accoutumé d'annoncer la parole de Dieu, par une suite naturelle de l'impression que faisoit le Mandement, ne distillèrent plus que le venin mortel de la discorde, de la haine et de la rage, et pour combler la mesure des profanations, on institua des prières publiques et des processions sacriléges, pour délivrer la Patrie de ceux qu'on lui donnoit pour ennemis, et qui n'étoient autres que des Citoyens désintéressés, qui, connoissant la fourberie des tyrans, vouloient la démasquer et instruire la Nation. Ce fut cette arme exécrable, dont Mayenne et la Ligue se servirent en France; ce fut le fanatisme, qui dans le Brabant fit réussir les projets de Vander Noot, de Van Eupen et de la Ligue des Etats Belgiques; ce fut la profanation du culte, qui fit triompher les Etats et qui mit sous leurs pieds un Peuple ennemi de sa félicité. Mais ce ne fut qu'en Brabant, qu'on osa employer ouvertement cette ruse sacrilége: d'autres stratagèmes furent employés pour réussir dans les différentes Provinces, selon l'esprit qui les animoit et les préjugés qui y étoient reçus. La Flandre

Digitized by Google

étoit celle qui conservoit encore le plus de lumière, et tandis que le Brabant se laissoit honteusement déshonorer, les justes réclamations des Flamands n'étoient point infructueuses. Dès que les Etats de cette Province eurent porté leurs premiers soins à la défense commune, en concluant par la surprise de Van Eupen, avec les autres Provinces, l'acte d'union et de confédération du 11 Janvier, dès qu'ils purent avec moins d'inquiétude envisager leur situation politique, ils prirent en considération l'organisation interne de l'Etat; et tandis que ceux du Brabant, se donnant pour les Représentans-nés du Peuple, prétendoient que la souveraineté leur appartenoit, ceux de Flandre avouoient que « ce qui exigeoit « d'eux des soins immédiats, c'étoit de « suppléer au ressort monarchique que la « Nation avoit été forcée de détruire. . . . « qu'il s'agissoit d'adopter ce ressort à leur « administration républicaine. . . . . tel « qu'il doit être dans une République libre, « dans laquelle toutes les classes du Peuple « influent plus ou moins médiatement dans « les affaires publiques, et où ces mêmes « Représentans chargés de l'exercice ordi- « naire des pouvoirs, ou de la surveillance « sur toutes les branches du Gouvernement, « sont éclairés par des suffrages nombreux « et une publicité si générale des affaires « sur lesquelles il s'agit de délibérer, qu'ils « expriment par leurs décisions ou ordres, « plutôt le vœu et la volonté générale des « bons habitans, que le sentiment et l'opi-

Digitized by Google

« nion de ceux qui manient l'autorité ». En avouant avec tous les Citoyens sensés que les circontances ne permettoient pas de soumettre leur travail aux yeux et à la sanction de la représentation la plus nombreuse de la Nation, qu'après que toutes les classes du Peuple en auroient eu communication par la voie de l'impression; ils ajoutoient « que l'Etat ne pouvant rester « plus long temps sans une organisation « ou Gouvernement intérieur, ils s'étoient « hâtés de pourvoir à un nouvel ordre de « Gouvernement, qu'ils ne présentoient « que comme provisoire, promettant que « d'abord que ces circonstances cesseroient « et que la République auroit pris sa pre- « mière consistence, ils assembleroient la « représentation la plus nombreuse de la « Nation, pour arrêter selon son vœu, le « Gouvernement intérieur sur un pied dé- « finitif, en suivant l'esprit de l'ancienne « constitution ».

La Province de Hainaut admettoit aussi ces principes d'équité. Dès le 21 Décembre 1789, elle avoit déclaré par l'organe des Etats, qu'en adhérant aux anciennes lois fondamentales, politiques et civiles du Pays, qui avoient toujours été considérées comme le fondement de la félicité publique : *il seroit pourvu par la Nation au remplacement du pouvoir exécutif, dès qu'elle pourroit s'occuper de cet important objet, avec toute la tranquillité et la sureté qu'exige une opération si interessante et si délicate.*

Digitized by Google

Les Provinces de Tournai et de Malines avoient manifesté les mêmes sentimens et s'étoient organisées d'après ces mêmes principes. A Malines, après qu'on eut fait de la manière ordinaire, l'élection du Magistrat, on le présenta à toutes les corporations du Peuple et du Clergé, pour le faire confirmer. Il n'y eut que l'Archeveque, auquel par déférence on l'avoit aussi présenté, qui sous prétexte que c'étoit une innovation, selon les principes des Etats de Brabant, dont il est membre, répondit qu'il ne pouvoit se mêler de cette affaire.

Le juste procédé de ces Provinces, que la raison même avoit dicté, blessoit trop l'ambition des Despotes du Brabant, qui préférant à la félicité publique, la coupable satisfaction d'asservir leurs Concitoyens, ne cessoient de déclamer contre les résolutions équitables des autres Etats. Tellement que ces Etats séduits à la fin par l'exemple de ceux de Brabant, ne s'apperçurent point du ridicule qu'ils se donnèrent, en s'écartant des principes qu'ils avoient d'abord manifestés. Les Etats de toutes les Provinces s'étudièrent dans la suite à imiter ceux de Brabant, et se liguèrent contre le Peuple, qui étourdi par la crainte qu'on lui inspiroit, en ne lui parlant que de nouveautés imaginaires, parvint enfin à ne plus réfléchir à la nouveauté funeste qu'on avoit réellement introduite, en abandonnant les pouvoirs du Souverain dépossédé, à ceux qui occupoient déjà d'autres pouvoirs qui servoient à contre-balancer les premiers.

Digitized by Google

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir en Brabant sur-tout, par toutes sortes d'artifices, conduit le vulgaire dans le piége qui lui étoit préparé, il falloit encore s'assurer de la force nationale qui mettoit jusqu'alors un frein aux usurpateurs, et les empêchoit de franchir le dernier pas. Le Chef de l'armée se montroit incorruptible, et les Etats avoient besoin d'un Général qui servit aveuglément leurs volontés. Schoenfeld étoit le seul dont ils pouvoient disposer pour en faire l'instrument de leurs passions. Cet étranger quoiqu'envoyé uniquement pour seconder les vues de son maître, devoit montrer naturellement de l'inclination pour ceux qui l'avoient reçu et élévé au grade qu'il occupoit. La querelle nationale devoit lui être indifférente, et s'il embrassoit un parti, ce n'étoit que par un motif intéressé. Aussi le Général de Schlieffen en le recommandant à Vander Mersch, n'osoit-il en vanter les talens et les connoissances, mais il se bornoit à faire l'éloge de sa probité, et le lui présentoit comme un homme capable d'attachement pour ses Supérieurs, *qui lui accordent quelque bienveillance.* Un tel homme qui devoit son élévation à la faveur des Aristocrates, ne pouvoit manquer d'épouser leurs intérêts contre les défenseurs des droits du Peuple; aussi se déclara-t'il d'abord contre ces derniers, comme on peut le voir par la première lettre qu'il écrivit au Général en chef, où il étoit dit « qu'il se flattoit encore « d'être à même de lui porter des nouvelles « agréables

Digitized by Google

« agréables qui feroient évanouir à ce qu'il « espéroit, du moins pour quelque-temps « les spéculations des gens oisifs ou peut-« être mal-intentionnés ». Ces bonnes nouvelles, qu'il n'a plus annoncées en après, n'étoient autres sans doute, que les nombreuses dupes qui signoient la déclaration, et il n'étoit pas bien difficile de comprendre qu'elles étoient les personnes qu'il qualifioit d'oisives et de mal-intentionnées, puisque c'étoit le nom que la cabale de Vander Noot donnoit à ces fiers Républicains, qui tenant d'une main le flambeau de la vérité, luttoient avec force contre la tyrannie et retardoient la chute honteuse de l'édifice, qu'ils avoient élevé les premiers à la liberté. Schoenfeld commença par se rendre agréable aux ombrageux Etats ; tout paroissoit trahison aux yeux de ces usurpateurs; soit qu'ils aimassent à répandre ces bruits, pour inquiéter le vulgaire et le retenir dans sa stupidité, en détournant ses yeux du foyer de la véritable trahison, soit que le crime inquiet redoutât une punition méritée, on leur voyoit porter des yeux farouches sur tous les objets qui les environnoient. Schoenfeld saisissant le foible de ses maîtres, dénonce comme un signe certain de trahison, un bateau découvert à Willebroeck, qui appartenoit au Banquier Chapelle, Citoyen de Bruxelles, homme zélé pour sa Patrie, et connu pour être attaché à la cause populaire. Le bruit se répandit qu'on avoit trouvé dans ce bateau des armes et des munitions de guerre, destinées à opérer une contre-révo-

Digitized by Google

lution; mais cette calomnie, ainsi que beaucoup d'autres, finit par être rétractée formellement par les Etats, après avoir produit l'effet désiré, celui de mettre le Peuple en effervescence contre les partisans de la démocratie.

Déjà le Peuple Belgique commençoit à devenir la fable de l'Europe, déjà sa ridicule confiance dans les promesses d'un imposteur, excitoit la pitié non-seulement des spectateurs désintéressés de cette scène singulière, mais même des honnêtes sujets de l'Autriche, qui malgré la dissention et la guerre civile, ne pouvoient s'empêcher de conserver pour les Belges un fond d'affection, suite naturelle de la longue habitude d'une meme domination. Le Comte de Cobenzl, qui étoit venu à Luxembourg dans l'espoir de parvenir à une pacification, paroissoit sur-tout s'intéresser au sort de ces Provinces. Il remontra à trois prisonniers Montois, à qui le Général Baron de Bender permettoit de retourner pour quelque-temps sur parole d'honneur, que Vander Noot n'étoit qu'un imposteur qui trompoit la Nation; que ce n'étoit point le patriotisme mais la vengeance qui l'animoit. Il les exhortoit à employer leur crédit auprès de leurs Concitoyens, pour leur persuader de mettre fin à des calamités qui pouvoient entraîner la ruine du Pays, et les assuroit enfin de la part de l'Empereur, d'une satisfaction qui n'auroit rien laissé à désirer. Ces trois Volontaires étant arrivés à Namur le 20 Février, demandèrent un entretien particulier

Digitized by Google

avec le Général, dont nous rendrons la substance telle que nous la tenons de l'unique personne qui en fut témoin. Ils lui rapportèrent les discours et les remontrances du Comte de Cobenzl, et Vander Mersch leur avoua qu'il avoit la même idée de Vander Noot, que depuis long-temps il avoit reconnu que ce fourbe vouloit l'amuser et se jouer de la crédulité de la Nation; qu'il ne croyoit pas qu'il y avoit lieu de se fier sur l'attente des secours étrangers, et qu'il en trouvoit la preuve dans la réponse du Général Prussien à sa lettre. Qu'au reste on pourroit se convaincre pendant le mois de Février, de la vérité des promesses de Vander Noot, ou de sa fourberie, puisqu'il avoit déterminé le temps où ces secours étrangers devoient arriver: que quant à lui, il ne désiroit rien tant que de voir cesser les troubles à la satisfaction de la Patrie, et qu'un accord solide et avantageux, lui paroissoit préférable aux horreurs d'une guerre onéreuse et meurtrière: qu'en conséquence, ils pouvoient en parler au Duc d'Aremberg, qui jouissoit de la confiance des Hennuiers, et au Duc d'Ursel, dont le crédit étoit encore d'un grand poids dans le Brabant, et enfin à l'Avocat Vonck, qui pouvoit beaucoup sur l'esprit des vrais Patriotes et des Défenseurs des droits du Peuple: que si le Brabant et le Hainaut goûtoient ces propositions d'accommodement, il croyoit avoir assez de crédit auprès des Flamands ses Concitoyens, pour leur faire accepter un parti aussi raisonnable.

Digitized by Google

Ce furent des sentimens aussi Patriotiques, qui dans la suite servirent d'accusation contre Vander Mersch, lorsque les esprits des Belges furent tellement exaltés, qu'ils ne souffroient rien que d'extrême, et que les conseils d'une sage modération leur étoient représentés comme des signes de trahison. Le Bureau de la guerre à Namur, fit dans la suite insérer dans les papiers publics, les rapports que deux de ces Montois donnèrent de l'entretien qu'ils avoient eu avec le Général, et quoique la vérité y fut un peu altérée, les Belges honnêtes et sensés n'y trouvèrent que des preuves du désintéressement de Vander Mersch et de sa sollicitude pour sa Patrie; mais le vulgaire, que les Aristocrates étoient parvenus à aveugler, et pour qui seul ils écrivoient, ne vit dans ces rapports que ce qu'on prétendoit lui faire voir, c'est-à-dire, un prétendu penchant de Vander Mersch pour la domination Autrichienne, et on lui fit un crime d'avoir calculé les suites funestes et déplorables d'une guerre civile, et de les avoir mis en opposition avec les avantages d'une paix favorable qu'on offroit aux conditions les plus avantageuses pour les Belges. Il est beau de paroître criminel aux yeux des méchans, par l'endroit même qui réunit les éloges des bouches impartiales, des Nations policées, des hommes vertueux et des vrais observateurs du christianisme. Vander Mersch désiroit qu'on eût profité de ses victoires et qu'on eût fait cesser l'effusion du sang des Citoyens, en tirant un parti

Digitized by Google

avantageux de celui qui avoit déjà malheureusement coulé. Il ne restoit rien aux Belges à souhaiter, après les propositions que le Cabinet de Versailles leur faisoit faire par l'Avocat Torfs, qui depuis le commencement de la révolution avoit été envoyé à Paris, d'abord par Vonck, ensuite par le Comité de Breda. Ces propositions portoient en substance : 1°. *Que les Pays-Bas se choisiroient un Chef constitutionnel dans la Maison d'Autriche.* 2°. *Qu'on établiroit dans les Provinces Belgiques une représentation libre et élective dans les trois ordres, au gré de la Nation.* 3°. *Que l'armée et toute la force militaire seroit nationale, et qu'elle prêteroit serment au Chef et au Corps représentant la Nation.* 4°. *Que ce Corps représentant seroit le dispensateur du trésor public.* On y ajoutoit : *que la Nation étoit invitée à faire des demandes ultérieures, si elle le jugeoit à propos, avec promesse de disposer la Maison d'Autriche à s'y rendre avant la fin de Mai de la même année.*

Des offres aussi gracieuses auroient été acceptées avec reconnoissance par tous ceux qui connoissent le prix du sang humain, et qui aiment sincèrement leur Patrie, mais ceux qui y dominoient ne vouloient point encore abandonner le sceptre qu'ils s'étoient approprié. L'avocat Torfs qui n'avoit point reçu de réponse à aucunes des lettres qu'il avoit écrites de Paris aux Dictateurs, revint à Bruxelles croyant apporter un présent agréable à ses Concitoyens. Il en fit part d'abord à son arrivée le 16 Février à

Digitized by Google

ces deux Dictateurs, Vander Noot et Van Eupen, qui froncèrent le sourcil à la lecture de ces propositions, ils les rejetèrent avec mépris, et menacèrent l'Avocat Torfs s'il osoit les publier (24).

Puisque la volonté absolue des Etats étoit déterminée à la guerre, le Général s'attendoit à leur voir employer du moins tous les moyens possibles pour la continuer avec succès. Mais l'indolence des Chefs de l'Etat formoit un singulier contraste avec le désir qu'ils témoignoient de se maintenir dans l'indépendance. Vander Mersch pouvoit à peine se soutenir dans ses postes lorsqu'il reçut dans le commencement de Février des rapports inquiétans de la petite Armée du Limbourg que les Etats avoient envoyée dans cette Province, sans lui demander son avis et même sans lui en donner connoissance. Le Général qui n'avoit à cœur que les intérêts de la Nation, et qui oublioit facilement les injures particulières, lorsqu'il s'agissoit du salut des Troupes, s'empressa d'avertir les Etats-Généraux de la nécessité de renforcer la colonne du Limbourg. Les Etats bien loin d'y envoyer un Corps de nouvelles Troupes qu'ils recrutoient, et de l'Artillerie qu'ils auroient dû s'être procuré, chargé-

(24) Les propres paroles de Van Eupen sont telles : JE VOUS CONSEILLE DE NE PAS EN PARLER EN PUBLIC, SI VOUS NE VOULEZ POINT RECEVOIR DES COUPS DE BATON. C'est ainsi que ce détestable hypocrite parloit déjà au commencement de la fameuse année de l'esclavage Belgique.

Digitized by Google

rent Vander Mersch le 5 Février d'y envoyer le Général-Major Comte de Rosières avec un Corps suffisant, de l'Artillerie et tout ce qu'il croiroit nécessaire pour renforcer cette colonne ; sans considérer que Vander Mersch étoit hors d'état de la secourir, et qu'il n'y avoit que deux jours, que sur ses demandes réitérées et d'après le tableau des besoins pressans, auxquels il falloit promptement remédier si on vouloit qu'il conservât ses avant-postes et la ville de Namur, le Département de la Guerre venoit de lui écrire qu'on s'occupoit dans le moment des moyens de lui envoyer le renfort qu'il demandoit; que le Comte de Lauretan se rendoit à Gand, et qu'il se promettoit de faire partir 1200 hommes de la Flandre; qu'on attendoit d'Anvers huit pièces d'Artillerie de differens calibres qui lui seroient également envoyées. On vouloit éloigner le Comte de Rosières, parce qu'on n'ignoroit point son attachement à Vander Mersch et aux amis du Peuple qui luttoient à Bruxelles contre l'aristocratie. A peine avoit-on quinze cens hommes à Namur, et on en demandoit dix-huit cens pour le Limbourg. Ainsi Vander Mersch, qui pouvoit à peine soutenir ses postes, pouvoit encore moins fournir du secours au Limbourg. Il se vit réduit à ne pouvoir donner que des conseils à Schiplaken qui commandoit cette colonne, et des règles de conduite vis-à-vis de l'ennemi, qui paroissoit de temps en temps méditer quelque tentative sur cette Province. On n'y a point vu les Troupes Patriotiques inquiétées tant

Digitized by Google

qu'elles se sont conformées aux ordres prudens de Vander Mersch; et ce ne fut que lorsqu'elles s'en écartèrent sous le commandement de Schoenfeld, qu'une poignée d'ennemis parvint à les en éloigner, et à s'emparer de leurs Canons et de leurs bagages. Vander Mersch reçut encore le 10 Février une seconde dépêche de Bruxelles, relative à cet objet; mais son état de détresse subsistoit encore, et les douze cens hommes qu'on lui promettoit de la Flandre ne commencèrent à arriver que le 17, et douze jours s'écoulèrent avant que ce renfort entier ne fut à portée de Namur, où il devenoit de la dernière nécessité (25). Les canons qui devoient venir d'Anvers ne paroissoient point, et le Département de la Guerre étoit obligé d'avouer qu'il en étoit dépourvu, tant qu'à la fin le 19 Février il écrivit au Général que le retard de l'envoi des canons venoit de ce que les affuts n'en avoient point été jugés convenables, et qu'on avoit été obligé d'en adapter d'autres. C'est ainsi qu'on n'épargnoit point les promesses, au hasard de se trouver dans l'impossibilité de les remplir. Il en étoit de même pour les fournitures de la première nécessité, et le retard qu'on y apportoit ne pouvoit qu'augmenter le dégoût et les murmures de l'Armée, qui se voyoit comme délaissée dans un profond oubli; ce qui n'avoit pour but que d'augmenter la défection des premiers com-

(25) Lettre de Lauretan du 15 Février. Litt. D.

Digitized by Google

battans, dont on étoit déjà parvenu à se défaire en grande partie.

Mais on ne se borna point à éloigner les simples Volontaires, on accabla d'outrages leurs Officiers qui restoient encore, afin de les forcer à remettre l'épée. A peine montés sur le trône, les nouveaux dominateurs des Belges ne se crurent obligés à aucune reconnoissance, et traitèrent avec le dernier mépris ceux à qui ils devoient leur nouvelle existence. Dès le retour de Vander Mersch à Namur, on avoit vu les emplois dans les Provinces conférés à bien peu de personnes qui avoient témoigné un zèle éclairé pour la Patrie, mais pour la plupart à des créatures que les Etats vouloient s'attacher. Bientôt la même faveur décida des grades à l'armée. On vit les Etats distribuer les récompenses et les honneurs militaires, non à ceux à qui ils étoient dûs pour les avoir achetés par tant de travaux; non à ceux qui avoient courus les premiers périls; mais à leurs partisans, à des avanturiers, à des étrangers dont ils étoient déjà certains de disposer, à des individus de cette espèce, qui changeant de masque selon les scènes, ne tiennent à d'autre parti qu'à celui où l'orgueil et l'intérêt peuvent jouer un plus grand rôle; à des hommes qui avoient été du parti du Prince, tant qu'ils avoient espéré de le voir victorieux, et qui rampoient ensuite lâchement sous les nouveaux dispensateurs des grâces; enfin à de jeunes gens peu instruis et incapables de distinguer le bien public d'avec la fourberie. Vander

Mersch fut souvent surpris de voir des enfans qui venoient le saluer, en lui montrant les brevets qu'on venoit de leur expédier; et lorsqu'il leur demandoit à quel titre ils avoient obtenus ces grades, les plus ingénus lui répondoient, qu'ils l'ignoroient eux-mêmes, ou qu'ils les devoient l'un à un parent, l'autre à un ami qui siégeoit au Congrès, au Département de la guerre, ou qui y avoit de l'influence. Les Etats ne cessoient de crier qu'il falloit des Officiers instruits dans le service pour poursuivre la guerre; aussi souffroit-on l'avancement de ceux qui se donnoient pour avoir servi chez quelque puissance; mais ceux d'entre les Belges qui avoient porté les premières armes pour la Patrie, qui avoient déjà vu le feu et avoient appris à le braver, et qui étoient en possession d'un grade dans une compagnie des premiers Volontaires, depuis une époque où les Etats ne pouvoient encore aspirer à être Souverains; ceux-là ne pouvoient voir sans douleur, qu'on accordât le prix de leurs travaux à de jeunes écoliers qui n'avoient peut-être jamais touché un mousquet. Le public ne fut point insensible à ce procédé injuste des Etats, mais pour en adoucir le murmure, on accorda des brevets à quelques Officiers des Volontaires; encore n'obtinrent-ils qu'un grade inférieur à celui qu'ils occupoient lorsqu'ils apportèrent l'indépendance à ces ingrats. Ceux qui se voyoient oubliés, élevoient naturellement la voix, et on osoit leur répondre : *Que les Etats étoient les*

Digitized by Google

maîtres de faire ce qu'il leur plaisoit. C'étoit ouvertement annoncer que l'orgueil des Aristocrates étoit poussé jusqu'au délire; l'homme sensé ne pouvoit revenir de son étonnement, lorsqu'il entendoit ce discours étrange : *Que si les premiers combattans avoient risqué leur liberté et leur vie, on les avoit payés.* Comme si la plus courageuse Jeunesse du Pays-Bas n'avoit eu d'autre motif que le vil appas d'une paye souvent insuffisante, pour quitter une famille éplorée, pour s'expatrier dans l'idée de ne rentrer dans ses foyers que l'épée à la main. On auroit peine à croire un tel excès d'ingratitude et d'absurdité, si mille témoins n'en attestoient la vérité. Vander Mersch vit à découvert les desseins pernicieux des Aristocrates, de ces hommes ambitieux et avides de pouvoirs, qui usurpant sur le peuple une souveraineté qui ne résidoit qu'en lui et que lui seul pouvoit confier, vouloient encore plier l'armée à leurs caprices et en faire l'instrument de leurs projets intéressés; il reconnut les efforts qu'ils se donnoient pour substituer une armée des Etats à l'armée du Peuple Belgique. Mais c'est peu encore de la douleur qu'il ressentit en voyant le mépris qu'on affectoit pour ceux qui par leurs talens ou leur courage avoient été jugés dignes d'obtenir les premiers un grade parmi leurs compagnons de guerre, on lui réservoit encore celle de voir ajouter l'outrage à l'ingratitude. Il avoit reçu le 27 Janvier une dépêche de la Chancellerie de guerre, par laquelle

Digitized by Google

on laissoit entièrement à sa prudence de conserver les Officiers qui étoient alors en possession d'un grade sans en avoir obtenu les brevets des Etats, et sans avoir été particulièrement employés à quelque fonction par le Général. Cette disposition étoit juste, elle étoit favorable aux premiers Officiers qui s'étoient volontairement exilés, mais comme l'aristocratie faisoit des progrès de jour en jour, par la négligence de la Nation à repousser cet hydre cruel, les Etats-Généraux se repentirent d'avoir fait un acte de justice et voulurent le révoquer. L'ordre fut donné en conséquence sur la fin de Février au Bureau de la guerre à Namur, de ne plus payer que sur le pied de simples Soldats, tous les Officiers qui ne feroient point conster de leur grade par un brevet du Département général de la guerre ou de Vander Mersch. Ils n'auroient osé mépriser les brevets du Général, à qui ils avoient donné à Breda le pouvoir de nommer les Officiers; mais jusques-là, Vander Mersch en avoit fort peu expédiés, car dans les premiers temps, des soins plus sérieux ne lui en avoient pas laissé le loisir, et pendant son séjour à Namur, l'ample et exacte correspondance qu'il devoit entretenir avec les Officiers des avant-postes et qui devenoit tous les jours plus compliquée par les plaintes continuelles qu'il en recevoit, les rapports et les demandes qu'il devoit adresser sans cesse aux Etats-Généraux, au Département de la guerre et aux Etats des différentes Provinces, pour leur re-

Digitized by Google

montrer le triste état de l'armée et les engager à y remédier; l'affluence journalière des Officiers étrangers, qui s'adressoient à lui pour obtenir du service, et de ses propres Officiers qui venoient sans cesse l'affliger par la répétition du tableau lugubre du délabrement des troupes; tous ces objets multipliés qui lui laissoient à peine le temps de satisfaire aux premiers besoins de la nature, ne lui en laissoient point pour expédier des brevets à ses premiers Officiers. D'ailleurs il avoit toujours cru cette précaution inutile, et il s'étoit imaginé qu'il auroit suffi de donner une liste de ces Officiers, pour les voir confirmés dans leurs grades et placés les premiers, comme l'équité et la reconnoissance l'exigeoient. Ils étoient assez connus du Président Vander Noot et des Officiers du bureau de la guerre pour pouvoir être distingués de ceux qui seroient venus faussement s'annoncer comme tels. Ces Officiers déjà affectés des injustices qu'on ne cessoit de commettre envers eux et envers leurs subalternes, sentirent leur patience à bout et rougirent en entendant l'ordre de ne plus payer leurs services que sur le pied de dix sols par jour (26).

---

(26) Ce n'étoit pas un vil intérêt qui aigrissoit ces premiers Officiers; ils se seroient contentés de la paye des simples Soldats, s'ils n'avoient vu les favoris des États, nouvellement aggrégés à l'armée, recevoir les appointemens fixés pour les Officiers. J'ai vu, le croiroit-on? des enfans de treize et même de neuf ans, qui avoient des bre-

Digitized by Google

Vander Mersch ignoroit l'affront qu'on leur faisoit, et ce fut d'eux-mêmes qu'il l'apprit, lorsque l'indignation dans le cœur, ils vinrent en foule chez lui pour réclamer sa protection et son autorité, ou du moins obtenir une démission honorable, puisqu'ils ne pouvoient plus, sans se couvrir de honte, servir une aussi ingrate Patrie, qui ne vouloit plus reconnoître des droits qu'ils avoient si légitimement acquis. Vander Mersch ressentit l'outrage qu'on leur faisoit, il s'efforça de les calmer et de les rassurer, il engagea le Président Vander Noot à suspendre un arrangement aussi pernicieux, et comme il étoit à la veille de son départ pour la Flandre, il expédia le plus de brevets qu'il lui fut possible.

Le mécontentement de l'armée augmentoit tous les jours à mesure que les justes sujets de plainte se multiplioient. Le Gé-

---

vets d'Officiers du Génie, qui en portoient l'uniforme, et qui étoient payés comme tels; n'étoit-ce point autant de vols faits au trésor public? tandis que des hommes très-instruits, qui avoient passé leur jeunesse à étudier les sciences qui ont rapport à cette partie de la Tactique, qui avoient subi l'examen, et qui même avoient déjà rendu des services réels dans les Camps des Belges, comme, entr'autres, M. Charles Bastin de Namur, n'ont pu obtenir ni brevets, ni appointemens, pas même le salaire des ouvrages auxquels on les avoit employés dans le commencement. Et cela parce qu'ils ne savoient point lâchement ramper sous de ridicules Souverains. Tout Namur peut témoigner la vérité de ce que j'avance.

Digitized by Google

néral en étoit excédé. Ce n'étoit point seulement des postes avancés où le Soldat étoit absolument nud et souffroit toutes les incommodités qui auroient découragé les troupes les plus aguerries et les mieux disciplinées, mais encore de tous les lieux où les troupes Belgiques étoient cantonnées. Il y avoit long-temps que la garnison de Louvain auroit dû être équippée. On y travailloit même, lorsque le 5 Février on y reçut une défense de Bruxelles de continuer l'achat des fournitures, et de travailler davantage aux habillemens pour la garnison, (27) avec ordre d'emmagasiner celles qui étoient déjà commencées, tandis que le Commandant faisoit au Général les plaintes les plus touchantes sur l'extrême misère de ses gens. Vander Mersch voyant que les Etats-Généraux et le Département de la guerre, bien loin de faire cesser ces plaintes, prenoient à tâche de les augmenter tous les jours, et persuadé que ce n'étoit plus à l'impuissance, mais à la barbare et criminelle indifférence de ceux qui s'étoient em-

(27) La confusion étoit telle que le 17 Février le Commandant de Louvain écrivit au Général qu'il avoit eu la plus grande peine pour fournir des armes à un transport de troupes pour Namur. Le Département-général de la guerre avoit ordonné à la commission de Louvain d'armer ce transport; et cette commission s'excusoit en assurant qu'elle n'avoit pas d'armes: cependant on trouva le même jour au Neuf-Collége seize caisses de fusils et un charriot de munitions, que la commission avoit certainement oubliés.

Digitized by Google

parés du timon des affaires, qu'on devoit attribuer le désordre et le délabrement pitoyable de l'armée, résolut de s'adresser directement à la Flandre, sur laquelle il fondoit ses plus grandes espérances. Il crut nécessaire d'aller lui-même exposer le triste état des choses aux Etats et aux principales Municipalités de cette Province, pour les engager à y porter des remèdes efficaces. Il partit de Namur le 25, son passage fut partout un triomphe, et il se rendit à Gand, où il conféra avec les Etats de Flandre; il vit à Alost le Magistrat et les principaux Citoyens, il parla aux Magistrats et aux Comités de Courtray, de Menin, de Rousselaere, de Thourout, de Bruges et aux Etats de West-Flandre, à Ypres. Il remontra aux Etats de Flandre, combien il importoit pour le bonheur de la Nation, qu'on ôtat la cause du désordre qui règnoit dans le Brabant, en satisfaisant aux justes réclamations de la partie éclairée des Citoyens. Les Etats de Flandre qui n'étoient pas encore initiés dans la cabale de Vander Noot et de Van Eupen, ni ligués avec ceux de Brabant, adoptèrent les raisons du Général et lui promirent leur médiation et leur appui, pour faire cesser les plaintes de l'armée et remédier aux abus du Gouvernement; et pour lui donner une preuve de leur bienveillance, ils le gratifièrent d'une pension de deux mille florins, réversible à son épouse, dont cependant Vander Mersch n'a jamais rien reçu.

Tandis que le Général plaidoit victorieusement

sement en Flandre la cause du Peuple et de l'Armée, la fermentation étoit au comble dans Bruxelles, où les prétendues quatre cens mille signatures des paysans présentées aux Etats et divulguées avec emphase, n'étoient point encore parvenues à séduire les esprits comme les usurpateurs l'avoient espéré. Les murmures du Public éclairé qui se manifestoient au point qu'on craignit qu'il n'en résultât des excès, forcèrent les deux imposteurs à publier le 25 Février une Déclaration par laquelle ils assuroient : *Que le manifeste du Peuple Brabançon auroit lieu dans tous ses points, et que tout ce qui s'étoit fait, s'étoit fait au nom du Peuple, en qui la souveraineté résidoit, et que les Etats n'avoient jamais prétendu y contrevenir.* Ils parvinrent par cette déclaration à appaiser une partie du Peuple, et à leurrer les hommes simples; mais les personnes sensées n'en furent point la dupe, car cette Déclaration signée par deux Particuliers, ne pouvoit être considérée comme provenant des Etats; d'ailleurs son contenu équivoque n'étoit qu'une ruse, et les écrivains vendus aux Etats, ont eu eux-mêmes l'impudence d'interpréter cette Déclaration, de façon que, selon eux, elle n'otoit rien aux pouvoirs que les Etats s'étoient appropriés : car, disoit Duviver, *la Souveraineté résidoit également dans le Peuple, lors même qu'il étoit soumis à un Prince.* Ce n'étoit que la crainte qui leur avoit arraché cette Déclaration, à cause que de jeunes gens se proposoient d'arbo-

Digitized by Google

rer des cocardes de parti à la Messe de Ste. Gudule, et de faire descendre les Etats de leur trône usurpé; c'étoit le moment, peut-être, et le Peuple se dégourdissoit. Des Volontaires et d'autres Citoyens allèrent trouver Vonck pour lui demander son sentiment sur l'intention où ils étoient d'étaler la cocarde blanche; mais le Patriote Vonck ne put y consentir; il craignoit trop qu'une cause étrangère ne donnât plutôt lieu à cette démarche que le vrai patriotisme Belgique, et il leur déclara que ce n'étoit point son intention, ni celle de la Société Patriotique, de donner le moindre signe de parti. Cependant quelques-uns étalèrent la cocarde blanche, mais n'étant point soutenus, ils furent assaillis au sortir de l'Eglise par ces hommes qui ne rougissoient point de porter le nom de *Gardes du Corps* de Vander Noot. Quoique la Société Patriotique eut assuré sur parole d'honneur qu'elle n'avoit aucune connoissance des prétendus complots qu'on disoit être formés, et qu'elle les empêchoit même de tous ses efforts, Vander Noot et la cabale aristocratique ne laissèrent point d'attribuer l'invention des cocardes blanches à Vonck et à ses amis, et ils firent tous leurs efforts pour prévenir contre eux une populace qu'ils venoient d'appaiser par la Déclaration feinte dont nous venons de parler. Ils voulurent l'exciter à se porter à des excès contre le Duc d'Aremberg, connu par son patriotisme, et qui bornoit toute sa gloire à se déclarer

Digitized by Google

l'appui des droits du Peuple; contre le Duc d'Ursel que la Nation auroit dû ménager comme un puissant protecteur ; contre Vonck, le Patriarche de la Démocratie; contre le zélé Vicomte de Walkiers, que les Etats sommèrent de licencier sa Compagnie de Volontaires, mais qui leur répondit avec une vigoureuse énergie; contre les Avocats Verlooy et Willems, les Négocians Wemaels et d'Aubremé, et d'autres personnages dont le Patrotisme pur irritoit les cruels imposteurs. On vit un Syndic des Nations oser dire au Duc d'Ursel à l'Assemblée des Etats, qu'il étoit proscrit par le Peuple: (il vouloit dire par les Etats) *Si cela est*, lui répond le Duc, *j'irai lui présenter ma tête sur cette même Place où j'ai sauvé la Ville le* 20 *Septembre* 1787, et il se retira aussitôt de l'Assemblée, malgré que quelques Membres plus honnêtes voulussent l'y retenir (28). Enfin comme l'esprit démocratique n'étoit pas encore éteint, la rage des Aristocrates étoit tellement montée contre leurs trop modérés antagonistes, qu'on entendit l'Echevin Vander Noot vomir contre le respectable Vonck, la calomnie et l'injure, en présence de plusieurs Citoyens qui entouroient la maison de cet inébranlable Ré-

(28) Le Duc d'Ursel justement indigné, manifesta ses sentimens Patriotiques et les motifs de sa retraite, dans sa lettre énergique au Pensionnaire des États de Brabant, Dejonghe. V. Litt. L.

Digitized by Google

publicain, pour lui rendre hommage.

Vonck, emporté par un zèle ardent pour sa Patrie, doué d'une ame mâle et vigoureuse, étoit celui qui avoit donné le principal branle à la Révolution. C'étoit lui qui avoit préparé des événemens, dont un imbécille s'approprioit l'honneur aux yeux du stupide vulgaire. Trop grand, trop désintéressé, trop éclairé pour pouvoir siéger parmi des fourbes, des Ambitieux, des scélérats et des ignorans, il étoit devenu depuis le principe l'objet de leur haine. Celle que les Vander Noot lui portoient, avoit encore une cause plus ancienne, et elle datoit d'un Procès considérable que Vonck avoit dirigé et gagné pour des ingrats, contre Henri Vander Noot, au nom de son frère Vander Noot de Vreckem, et cette haine ne pouvoit qu'augmenter à l'aspect des entraves que Vonck, par de solides raisonnemens, s'efforçoit de mettre aux entreprises funestes des usurpateurs. Les progrès que les méchans faisoient dans le dessein d'asservir leurs frères, affectoient vivement ce Citoyen vigilant, qui ne cessoit d'opposer la sincérité à l'imposture, la vérité au mensonge, et qui travailloit à dessiller les yeux de la Nation, pour lui faire appercevoir l'usage avantageux qu'elle devoit faire de la liberté qu'elle venoit de conquérir. Le rôle malheureux, mais important que ce digne Citoyen a joué dans la cause de son ingrate et aveugle Patrie, tient de trop près à celui du Général de la Nation, pour n'en point

Digitized by Google

rapporter quelques circonstances, qui serviront à dévoiler la trame perfide ourdie par l'ambition d'un Clergé fanatique, d'une Noblesse insolente et de quelques ignorans intéressés, également ennemis de l'égalité et des droits sacrés de l'homme.

Mais il est nécessaire d'en reprendre le fil un peu plus haut. Forcé enfin de suspendre ses travaux Patriotiques en Brabant, et de se soustraire à la poursuite du Gouvernement, Vonck étoit arrivé à Breda le 19 Octobre. Vander Noot dont l'imagination troublée n'enfantoit que des légions Prussiennes, désespéroit alors du succès d'une Révolution à opérer, d'après un autre plan que le sien. C'est pourquoi quand quelqu'un s'adressoit à lui comme chef du Comité pour y être reçu, il le renvoyoit à Vonck, disant que c'étoit Vonck qui avoit rassemblé l'armée; mais son intention étoit de rejeter sur lui tous les malheurs qu'il croyoit devoir arriver. Vander Noot avoit déjà rédigé son Manifeste, corrigé par le Professeur Van Leempoel; mais il ne croyoit le publier qu'au Printemps suivant, à la tête des Prussiens, et il l'avoit porté à Berlin pour l'y faire agréer par le Ministère qui le jouoit, et de qui probablement il ne fut pas trop bien accueilli, puisqu'il n'osa retourner par Wesel, où il avoit donné rendez-vous aux crédules Abbés qui l'y attendoient. Ce fut ce même Manifeste qui fut publié contre son gré, à cause que le temps manquoit pour en rédiger un autre. Il

Digitized by Google

n'étoit point difficile à Vonck de s'apercevoir qu'une cabale contraire et qui avoit d'autres vues que les siennes, s'efforçoit de le contrecarrer. Ses soupçons s'accrurent en voyant Spanoghe recommandé par la Princesse d'Orange, nommé d'abord chef du Génie, grade qui étoit dû au Patriote Fisco, alors emprisonné par les Autrichiens. Spanoghe chargé de l'entreprise sur Lillo, y fit distribuer de mauvaises cartouches (29) et ordonna ensuite à De-

---

(29) Grand nombre de ces cartouches au lieu d'une balle de plomb, avoient un morceau de bois. Voici à ce sujet un extrait d'une lettre de Mr. Van Aa au Général Vander Mersch, datée de Berg-op-zoom le 7 Novembre 1789.

» C'est avec le plus grand chagrin que j'appris » que vous avez eu à vous plaindre au Comité » qu'entre les cartouches qu'on a faites ici, il y » en auroit eu quelques unes sans balles, et » d'autres avec des balles trop légères..... Signé » J. Van Aa.

Il n'est point douteux à qui l'on doit attribuer cette perfidie, quand on sait que d'après les trompeuses insinuations des cours de Berlin et de la Haye, Vander Noot vouloit différer l'entreprise de la révolution jusqu'après l'hiver.

Le 8 Octobre 1790, on communiqua au Conseil large de Malines qui, avec le Magistrat de cette ville, forme les Etats de la Province, une note sous le plus grand secret. Cette note contenoit 27 articles plus absurdes les uns que les autres. Les articles qui méritent une attention particulière, relativement à cette politique perfide qui vouloit déjouer l'entreprise des Patriotes, sont le 6 et 7 que voici :

» 6°. Que la Hollande avoit paru autoriser et

vaux d'évacuer ce Fort, et de venir le rejoindre sur le territoire Hollandois, où les armes des Patriotes revenus de Lillo furent confisquées.

Mais tandis que tout conspiroit à faire échouer les projets des sincères Patriotes, les succès obtenus à Turnhout changèrent les dispositions des esprits et sur-tout de Vander Noot, qui voyant évanouir les chimères dont il s'étoit bercé, commença à vouloir figurer dans le Comité de Breda. Mais sa jalousie contre Vander Mersch ne faisoit qu'augmenter: son orgueil envieux étoit sur-tout irrité du titre d'honneur accoutumé qu'on donnoit au Général, et il ne brûla plus dès lors que de la ridicule ambition de s'entendre appeler *Excellence*, à quoi il parvint enfin à son retour à Bruxelles, en se faisant nommer MINISTRE par les ineptes Etats, qui sans doute ne savoient pas qu'une République ne connoît point de Ministre. Vonck lisoit le mécontentement sur le front de Vander Noot et de Van Eupen: il n'ignoroit point qu'elles étoient les passions qui agitoient ces deux hommes inquiets, et craignant les effets pernicieux de leur insatiable envie, il crut que les circonstances ne lui permettoient

---

» soutenir notre révolution, en souffrant que les » Patriotes s'y assemblassent.

» 7°. Que cependant d'un autre côté, elle avoit » voulu prouver à l'Empereur ne pas l'autoriser, » par la livraison des fausses cartouches et mau- » vaises armes.

Digitized by Google

point de heurter ces deux génies malfaisans, et il tenta de les calmer, en les assurant qu'ils ne devoient prendre aucun ombrage de lui; que sa santé ne lui permettoit point d'embrasser aucune charge laborieuse. Il leur remontra que quant à eux, si la Révolution réussissoit, ils pourroient jouer un rôle important dans la République : que l'un pourroit être Avocat Pensionnaire, et l'autre Secrétaire d'Etat. Cette prévenance de Vonck parut les tranquilliser. Ils commencèrent à témoigner plus d'intérêt pour la chose publique, et plus d'égards pour le Général.

Cependant à mesure que les armes Patriotiques obtenoient des succès, les imbécilles du Comité s'enivroient d'orgueil, ils s'admiroient, ils prenoient le ton de Souverains, et détournant entièrement les yeux des affaires les plus importantes, ils ne les portoient plus que sur les moyens d'assouvir leurs intérêts avides. Déjà ils se partageoient les emplois; déjà ils désignoient les personnes de leur famille qu'ils vouloient charger des livraisons les plus lucratives. Tant d'ineptie, tant de preuves d'un faux Patriotisme, désoloient le laborieux et désintéressé Vonck. Ne se voyant entouré que d'ignorans présomptueux, il écrivoit, mais vainement, à Bruxelles pour avoir des personnes instruites et capables de conduire des affaires aussi graves. Enfin les présages trop certains des malheurs qui sont arrivés par l'incapacité et l'orgueil des Etats, le déterminèrent à

Digitized by Google

proposer aux principaux Membres du Comité, un plan d'organisation pour les Représentans de la Nation. Il remontra aux uns et autres qu'il falloit penser à éviter le cahos qui alloit envelopper la nouvelle République; qu'il s'agissoit de trouver des gens habiles pour composer une Chambre de Comptes, un Conseil de Finances, en un mot un nouveau Gouvernement. Mais les stupides Doyens ne manquèrent pas de s'élever contre d'aussi sages réformes, qui ne favorisoient point leurs vues intéressées. En sorte que le zélé Vonck, accablé de dégoûts et d'inquiétudes, vit sa santé tellement affoiblie, qu'il ne put davantage assister à ce Comité, à qui l'intelligence et le patriotisme éclairé étoient à charge. Mais sa présence génoit encore à Breda, et après la reddition de Gand, le Comité Brabançon ayant résolu de députer deux de ses Membres aux Etats de Flandre, on se saisit de cette occasion pour se défaire du trop intègre Vonck. Il voulut refuser d'abord; mais considérant qu'il pouvoit être plus utile à Gand qu'à Breda, où il étoit déplacé avec des égoïstes aussi bornés, il se détermina à aller en Flandre, où il eut la satisfaction de trouver des esprits plus raisonnables et mieux disposés à admettre le Gouvernement démocratique. On n'y approuva point les ridicules honneurs rendus à l'inutile Vander Noot, lorsqu'il fit son entrée à Bruxelles; et l'intention des Etats de Brabant de donner à cet imbécille le titre de Ministre, inoui

Digitized by Google

dans une République, déplut généralement aux habitans sensés de la Flandre et aux Etats mêmes de cette Province. A l'exemple des Flamands, quelques zélés Brabançons voulurent établir un Comité à Bruxelles pour agir de concert avec les Etats. Le Conseil envoya deux de ses Membres à ce Comité; les Métiers y députèrent des Commissaires; Vander Noot de Vreckem, frère du fameux Henri et l'Echevin Vander Noot eurent l'art de s'y introduire, ce qui rendit sans effet cet établissement, qui n'étoit que trop nécessaire à la chose publique; car l'orgueil des Etats étoit blessé à l'aspect de ces rivaux qui alloient éclairer leurs démarches, tellement qu'ils voulurent dissoudre ce Comité dans son principe, et ils suscitèrent les Vander Noot et les Commissaires des Métiers, qui soutinrent à grands cris que le Comité étoit illégal, et qu'il devoit avant tout être autorisé par les Etats. Ces contrariétés perfides, déterminèrent les Membres sensés du Comité à envoyer le 22 Décembre Sandelin et Wemaels vers Vonck, pour l'engager à retourner à Bruxelles. Les Etats qui n'ignoroient point que Vonck se seroit opposé à l'usurpation qu'ils méditoient, avoient envoyé en même-temps à Gand le Baron de Romerswal et Moris. Ceux-ci ne reconnurent point Vonck pour Député des Etats de Brabant, puisqu'ils ne s'adressèrent point à lui, comme ils auroient dû faire en qualité de Députés extraordinaires. Cependant comme Vonck se

Digitized by Google

disposoit à se rendre à Bruxelles, Moris lui dit brusquement, qu'il n'y pouvoit retourner sans le congé des Etats; Vonck lui répondit qu'il n'étoit point l'Envoyé des Etats, mais bien du Comité de Breda, dont il étoit Membre; que ce Comité qui selon le Manifeste avoit représenté le Peuple Brabançon, étant remplacé par le Comité général de Bruxelles, celui-ci représentoit du moins cette partie du Peuple qui n'avoit point de Représentans aux Etats, qu'en conséquence, on devoit lui reconnoître autant d'autorité qu'aux Etats mêmes. Et sans s'arrêter à de futiles objections, il se rendit à Bruxelles, où les vrais Patriotes l'attendoient avec impatience.

C'est alors que les cris intéressés des Etats se renouvelèrent contre le Comité qui les ombrageoit. Ils déclamèrent contre sa prétendue illégalité. Mais Vonck leur répondit: que lorsqu'il s'étoit agi de courir les plus grands dangers, pour opérer la Révolution, on n'étoit point venu objecter à son Comité secret qu'il n'étoit point légal; que la Nation et les Etats eux-mêmes ne devoient leur nouvelle existence politique qu'à ce Comité: que ce n'étoit point par de vaines formes qu'on opéroit le bien du Pays, et qu'il importoit peu qu'un Corps fût légal ou non, dès que les intérêts de la Patrie y sont attachés: que puisque la classe des Citoyens instruits n'est pas admise aux Etats, elle pourroit du moins rendre service à la Patrie en discutant ses intérêts dans un Comité qui devoit s'entendre avec

Digitized by Google

les Etats, et agir de concert avec eux. Que puisqu'ils ne prétextoient que la prétendue illégalité du Comité, celui-ci à son tour pouvoit faire la même objection aux Etats, et leur prouver que leur existence n'étoit plus légale, puisque n'étant simplement qu'un Corps politique, établi pour contrebalancer l'autorité du Souverain, le Souverain n'existant plus, le Corps politique devoit cesser avec lui: que les Etats avoient d'autant plus mauvaise grâce de s'opposer à l'établissement du Comité, qu'à l'exception de quelques Prélats, ils avoient été d'une nullité absolue dans l'ouvrage de la Révolution, tandis que le Comité étoit encore composé de Patriotes instruits, qui avoient tout risqué et tout fait, que partant il étoit juste et raisonnable de leur laisser achever, de concert avec les Etats, l'œuvre si heureusement commencé par leurs soins; qu'il n'étoit que trop connu que dans les Etats il ne se trouvoit point assez de personnes capables de gérer des affaires aussi sérieuses, et qu'il étoit à craindre que bientôt ils se laisseroient lâchement asservir par un Vander Noot, dont les vues n'étoient nullement salutaires à la Nation: que la Flandre donnoit l'exemple de cet établissement utile, et que l'on y étoit d'avis d'envoyer des commissaires à ceux de Bruxelles et d'en demander réciproquement, pour former une harmonie si nécesssire entre les Provinces.

Ces discussions qui devoient amener le

Digitized by Google

grand jour et éclairer le Peuple, irritoient vivement les Etats, qui craignoient surtout de voir réaliser le Plan que Vonck avoit proposé à Breda à l'Abbé de Tongerloo. Ils prolongèrent leur Séance jusque dans la nuit, et se hâtèrent de se nommer eux-mêmes SOUVERAINS du Brabant, à l'intervention du Conseil de cette Province, qui séduit par la promesse d'être réintégré dans toutes ses prérogatives, et même forcé, dit-on, par les menaces de Vander Noot et des Membres les plus altiers des Etats, donna une preuve d'ignorance ou de lâcheté, en confirmant par un Edit du 7 Janvier, les Résolutions absurdes des Etats, par lesquelles ils se mettoient en possession de la Souveraineté, *pour l'exercer sur le pied que l'avoit exercée Joseph II.* C'est ainsi que d'infidelles dépositaires des lois, que de perfides gardiens du sanctuaire de la Justice, guidés par l'intérêt, trahirent la Nation, en lui dérobant ses droits inaliénables, pour les transférer à quelques individus ambitieux. Un autre Corps à qui on devoit supposer des lumières, la Faculté de Droit de l'Université de Louvain, pouvoit encore en imposer aux usurpateurs et fixer l'opinion du Peuple: c'étoit cette Faculté, qui avec le Public éclairé, le Conseil, les Jurisconsultes et les Publicistes, devoit discuter la grande question de la Souveraineté: mais elle fut muette, et l'intérêt particulier ferma la bouche aux Docteurs. D'ailleurs le Clergé qui domine à Louvain, égaré

Digitized by Google

par le Mandement du Primat et par un fanatisme invétéré, jetoit de trop hauts cris contre le gouvernement démocratique, qu'il appeloit *une nouveauté dangereuse, tendant à la ruine de la Religion et de la Constitution.* Cette pitoyable réclamation contre le droit naturel du Peuple, et mille autres inepties semblables, étoient répétées par grand nombre de Prêtres du Brabant; c'étoit les moins instruits sur-tout, qui décidoient en Publicistes sur les droits à la Souveraineté; et leur opinion erronée se propageoit dans l'esprit du stupide vulgaire, trop habitué à confondre les vérités de la Religion, avec les décisions intéressées des Ministres du Culte. Et les Hommes savans, les Jurisconsultes profonds qui osoient faire entendre la voix de la raison, se virent calomniés, persécutés, et dans la suite exilés ou emprisonnés, l'orsqu'enfin à force d'astuces et de perfidies, la horde aristocratique fut parvenue à abattre le parti populaire.

Le Comité Patriotique importunoit donc les usurpateurs, qui le regardoit comme l'école où le Peuple seroit allé apprendre à connoître ses légitimes droits. D'abord on tenta Vonck, en lui faisant présenter par le Baron d'Hove la Présidence de la Chambre des Comptes ou du Conseil des Finances; mais ce désintéressé Citoyen refusa cet offre, et répondit « que n'ayant « jamais eu à cœur que l'intérêt général « de la Nation, il vouloit finir comme il « avoit commencé, à ne travailler que pour

Digitized by Google

« le Peuple ». Sa fermeté irrita les nouveaux Despotes, qui eurent recours à leurs armes familières, à la ruse et aux menaces. Van Hamme, le digne exécuteur des ordres de ses cruels maîtres, Van Hamme que Vonck avoit antérieurement fait échapper à la rigueur des Lois, en donnant à ses juges un avis favorable, ce même Van Hamme sema des billets menaçans contre le Comité, et n'épargna rien pour noircir aux yeux du Peuple, les plus zélés défenseurs de ses droits, tellement que pour échapper aux insultes, le plus grand nombre n'osa plus assister à ce Comité, qui se vit enfin dissous au mois de Février. Cependant les plus zélés Démocrates ne se découragèrent point: ils voulurent se roidir contre les obstacles que les Etats augmentoient tous les jours, pour empêcher les vues salutaires des vrais Patriotes, et ils établirent une Société Patriotique, dont Vonck fut choisi Président. Les Etats n'osoient encore employer les bras serviles de leurs satellites, et pour exécuter leurs desseins, ils commencèrent par faire des efforts pour égarer le Peuple : c'est à quoi le Club Ecclésiastique travailloit. C'est dans ce Club, composé de quelques ex-Jésuites (30), de quelques Hypocrites ambi-

(30) Ces ex-Jésuites, Feller, de Doyart, etc. étoient guidés par l'espoir de voir rétablir leur Société aux Pays-Bas. Voici ce qu'on lit dans le

Digitized by Google

tieux et intéressés, que fut conçue la funeste déclaration promenée par Van Hamme et Deslondes, dont nous avons parlé. Ce Club instruit dans les ruses sacriléges, accumuloit et imprimoit, sous la protection des Etats, les sophismes les plus absurdes en faveur des mêmes Etats, pour l'honneur desquels, il profanoit sans cesse le nom de Dieu, qu'il vouloit rendre complice des usurpations, des violences et des plus noirs forfaits. De son côté la Société Patriotique, opposoit des écrits sensés aux productions du délire de ces fanatiques. On vit paroître le *Projet d'union des Provinces Belgiques*; les brochures intitulées, *Ne dépendons que de nous;* et *Moyens de tranquillité intérieure*, et sur-tout le plan de Vonck, le même qu'il avoit proposé à Breda, sous le titre de *Considérations impartiales sur*

Journal tenu par les Députés des Etats de la west-Flandre.

Du 23 Janvier 1790.

« A été présenté aux Etats-Généraux une Re-« quête ou Mémoire tendant au rétablissement « des Jésuites dans les Provinces Belgiques, que « M. Van Eupen a pris avec lui, pour examiner « et en faire rapport. AD CALENDAS PUTAMUS ».

Cependant nous ne croyons point que cet espoir chimérique ait été le vrai mobile de la conduite de l'Abbé Feller, qui a tant fait de mal aux Pays-Bas, par le crédit qu'il y avoit surpris. Une quittance de six mille et quelques cens florins qu'on a trouvée, témoigne que l'argent peut guider sa plume.

Digitized by Google

sur l'Etat actuel du Brabant. Cet ouvrage qui répandoit des rayons lumineux sur les principes d'un Gouvernement équitable, que les Aristocrates vouloient écarter, auroit dû être accueilli par le Public. Les Prêtres séculiers, les Curés sur-tout auroient dû l'appuyer, puisque ce Plan leur donnoit à juste titre de l'influence dans l'administration, où selon le système ridicule de la prétendue Constitution du Brabant, les seuls Moines sont admis; les deux Evêques mêmes de cette Province n'interviennent aux Etats qu'en qualité d'Abbés. Vonck, guidé par la raison, parloit en faveur des Ecclésiastiques séculiers, dont les intérêts sont souvent opposés à ceux des réguliers. Il étoit d'avis que les Curés n'étant point astreints à la vie contemplative comme les Religieux, avoient plus de droits au maniement des affaires civiles, et que leur plus grand titre étoit de connoître les besoins de la Société qui sont absolument inconnus aux Moines. Ceux-ci s'oublièrent au point de prétendre, comme grands terriers, représenter le plat-Pays en Brabant, comme si c'étoit les biens et non les hommes qui devroient être représentés. N'étoit-il pas ridicule de voir les Paysans, cette classe si nécessaire à la Société, représentés par des Moines, avec qui ils n'ont rien de commun, et dont les intérêts sont différens. Le plan de Vonck apportoit également quelque réforme dans la représentation de la Noblesse. Dans un siècle

éclairé on ne devroit plus souffrir que quelques degrés de plus ou de moins de cette chimère appelée Noblesse, constituassent un Représentant né de cette classe d'hommes, puisqu'il n'est que trop connu que la Noblesse de nouvelle date est souvent plus instruite et plus liée d'intérêt avec la Nation, que celle qui se pare de ses nombreux et frivoles quartiers (31). Les abus introduits dans la représentation du Tiers-Etat, devoient aussi être réformés. Cet Ordre est encore représenté par des Artisans, qu'on ne doit point suppo-

(31) C'étoit encore beaucoup de modération de la part de Vonck et des partisans de la démocratie, que de ne point attaquer ces distinctions aussi funestes que ridicules. Vonck connoissoit les préjugés de la Nation, et ne vouloit point les heurter. Mais c'étoit au Peuple à sortir de son néant, à abattre ses Idoles, et à rétablir l'égalité naturelle. Le Peuple Belgique ignoroit-il du moins, qu'un Etat libre qui par complaisance laisse subsister les vaines distinctions, doit se mettre en garde contre ceux qui les possèdent? N'avoit-il point lu l'histoire de l'Europe et les fastes des Etats qu'on appelle improprement Républiques asservies par cette classe injustement privilégiée, à la honte des Peuples? Ne savoit-il point que les préjugés de l'éducation, que l'ambition insinuée dès l'enfance à ces individus appelés Nobles, leur fait croire qu'ils sont pétris d'un autre limon que le reste des mortels, à qui ils se croient faits pour donner des lois? Rampans sous un maître, ils veulent toujours se saisir de son sceptre lorsqu'il lui échappe, et donner à un Peuple courageux mais aveuglé, mille tyrans, à la place du Monarque dont il secoue le joug.

Digitized by Google

ser capables de former des spéculations en politique: ces Hommes peuvent tout au plus savoir ce qui est avantageux à leur métier, tandis que leurs intérêts particuliers nuisent souvent au bien-être général; comme on n'en a que trop de preuves. Et les Hommes instruits, ceux dont la Profession est une sience, ceux qui ont veillé dans l'étude et la méditation, ceux-là sont exclus de l'administration. Aussi toute la science d'une Assemblée des Etats, se trouve-t-elle souvent concentrée dans la seule tête d'un Pensionnaire, qui sans avoir voix délibérative, est presque toujours le seul dont l'opinion soit suivie.

Le but de ce plan étoit donc d'effacer les traces avilissantes d'une ancienne et odieuse Féodalité. Non qu'on eût voulu déposséder ceux qui siégeoient aux Etats; c'eût été trop vivement irriter leur amour-propre. Il ne s'agissoit simplement que de choisir autant d'autres membres de chaque Ordre qu'il s'en trouvoit déjà. Chaque Ordre auroit délibéré séparément, et le Tiers auroit eu autant de voix que les deux premiers. Les petites Villes et le Plat-Pays qui fait la richesse de la Nation, et dont les habitans sont six fois plus nombreux que ceux des trois Chefs-Villes, auroient eu autant d'influence que celles-ci, tellement que l'Etat Tiers auroit formé deux chambres. Ce plan paroissoit dicté par la plus exacte équité, mais il choquoit encore l'égoïsme des prétendus Représentans-nés, qui firent crier par les ignorans qu'il étoit trop tôt

pour parler de réforme; mais les clairvoyans disoient au contraire qu'il étoit trop tard; qu'on auroit dû dès le principe s'opposer à l'usurpation des Etats; qu'il ne seroit plus temps, lorsqu'ils se seroient affermis par le crime, de faire entendre à des tyrans le langage de la justice (32).

Toutes ces discussions attéroient les orgueilleux Etats, qui sous prétexte de s'en tenir à l'ancienne Constitution, ne vouloient absolument point de changement dans la représentation qu'ils s'approprioient exclusivement; mais ce qui étoit d'une extravagance outrée, c'est qu'ils vouloient aussi s'approprier la Souveraineté, qui ne leur appartenoit pas plus qu'au dernier individu du Peuple. Vonck observoit avec tous les Patriotes éclairés, que si les Etats vouloient absolument s'en tenir aux anciennes formes, ils devoient rétablir le ressort monarchique, puisque selon la Constitution il falloit un Souverain; qu'il n'étoit donc question que de choisir ce Souverain; ou si les Etats vouloient en tenir la place, qu'il falloit choisir d'autres Etats; mais ces hommes avides de pouvoir, expliquoient la Constitution selon leurs principes, et l'ajustoient à leur orgueil. Ils s'efforcèrent d'abattre les défenseurs de la véritable Constitution. Ils n'épargnèrent rien pour perdre Vonck et le Duc d'Ursel, après les avoir

(32) Cette crainte n'étoit que trop fondée. V. la réponse des Etats de Brabant. Litt. N, n°. 36.

accablés de dégoûts. Ils n'ignoroient point les sentimens de Vander Mersch qui les avoient développés avec fermeté et énergie, en reprochant publiquement à Vander Noot ses fourberies. Vander Mersch étoit le fléau de ces Aristocrates; ils voyoient en lui un Général désintéressé qui ne parloit, qui n'agissoit que pour la Nation. L'armée partageoit les sentimens de son Chef. Aussi ne négligeoit-on rien pour décourager cette armée, et pour obliger le Général Démocrate à quitter son poste important. Les honneurs qu'il recevoit en Flandre vinrent frapper les oreilles envieuses de Van Eupen et de Vander Noot, qui pour diminuer l'impression douloureuse que ces récits leur faisoient, résolurent de se montrer à Anvers, où l'imposture et l'hypocrisie s'étoient acquis le plus d'adorateurs. Anvers étoit le temple consacré à ces deux divinités malfaisantes, qui y jouirent de tous les honneurs que la stupidité pût imaginer. Leur orgueil fut délicieusement flatté, en se voyant traînés avec des cordes de fil d'or, et en admirant les guérites richement peintes (33), qui servoient aux sentinelles de leur garde d'honneur.

Le Général de retour à Namur le 5 Mars, y trouva le mécontentement au comble, et le Président Vander Noot en-

(33) La peinture, la sculpture et la dorure de ces guérites, avoient coûté six cens florins.

Digitized by Google

core plus détesté de l'armée que jamais. Cet homme fougueux, digne en tout de son frère, n'avoit pris aucun égard aux remontrances du Général, et s'étoit opiniâtré pendant son absence, à exécuter les ordres du Congrès relatifs aux Officiers des Volontaires. Ceux-ci demandoient à grands cris leurs démissions, et leurs compagnies s'apprêtoient à mettre bas les armes pour imiter leurs Officiers; que le Général de Rosières et autres Officiers supérieurs eurent bien de la peine à retenir jusqu'au retour de Vander Mersch. Il n'y avoit alors qu'une seule compagnie de Pontonniers, composée d'ouvriers Namurois; mais ils étoient Volontaires; on voulut aussi s'en défaire et pousser l'injustice jusqu'à vouloir leur arracher les petites fournitures qui leur avoient été accordées, sans considérer que depuis le temps qu'ils étoient au service, ils avoient déjà usé leurs propres vêtemens; on ne s'empressoit pas encore d'habiller non plus le Régiment de Namur, que les Volontaires, qui restoient aux avant-Postes et en garnison à Namur; et pour accabler ces Volontaires, on saisit le prétexte de quelques plaintes formées par les Bourgeois de Namur, chez qui quelques-uns restoient encore, pour ordonner à Vander Mersch de les envoyer tous aux postes avancées, tandis que des Régimens bien équipés et nouvellement arrivés de la Flandre, étoient cantonnés dans les Villes et dans les Bourgs en deçà de Namur. On donnoit pour raison que les

Digitized by Google

postes avancés étant les plus honorables, devoient être occupés par les Volontaires, où on laissoit les Officiers sans brevets, les Soldats sans vêtemens, souvent même sans pain et sans argent; et c'est ainsi qu'on se jouoit de la santé et de la vie des combattans de la Campine, qui avoient déjà supporté les rigueurs de la saison et d'une campagne fatiguante et périlleuse. On osoit dire, qu'on se reposoit sur *leur bonne volonté et leur courage, dont ils n'avoient cessé de donner des preuves*, tandis qu'on n'avoit épargné aucun moyen pour s'en défaire. On vouloit plutôt les envoyer dans les Ardennes, pour les punir de leur opiniâtreté à porter les armes, pour se délivrer de leur aspect, et pour ne plus entendre leurs justes plaintes. Mais les réclamations des Officiers devenoient chaque jour plus vives. Vander Mersch vit le moment où l'armée menaçoit d'une désertion complette. Si les Officiers quittoient, le reste des Volontaires, qui n'étoient restés que par amitié pour eux, n'auroient point voulu être commandés par des gens qu'ils n'avoient vus nulle part, et à qui ils auroient eu droit de demander par quelle raison, ils étoient si subitement élevés au-dessus de leurs compagnons d'armes? Le Général révolté des injustices des Etats, avoit fait suspendre une résolution aussi injurieuse pour ses Officiers, et avoit engagé ceux du Bureau de la guerre à Namur d'en écrire à Bruxelles; mais le Congrès ne voulut point en revenir, et par une autre injustice en-

Digitized by Google

core, il résolut le 18 Mars, d'après l'avis de Schœnfeld, *de faire relever le plus d'Officiers que possible non brevetés, par d'autres qui auroient obtenus des brevets, afin de donner aux premiers le moyen de solliciter et obtenir les grades et successivement les brevets dont ils devoient être munis pour être payés de leurs appointements.* Ainsi ceux qui s'étoient exilés volontairement, qui avoient risqué leur fortune, leur état, leur vie, leur honneur même, qui eût peut-être été flétri s'ils avoient échoué dans une aussi grande entreprise; ceux qui après avoir été élevés à un grade, et qui jouissant de la confiance et de l'approbation de leurs compagnons, étoient venus l'épée à la main faire présent de l'indépendance à des ingrats, se voient maintenant réduits à aller solliciter la continuation de ces grades, qu'ils possédoient à tant de titres. Encore ne leur reste-t-il plus d'espérance de les obtenir, et ils n'ont plus que la triste perspective d'être désormais inutiles à leur Patrie: car dix jours avant cette dernière résolution du Congrès, c'est à dire le 8 de Mars, le même Congrès écrivoit à Vander Mersch: *qu'on avoit staté définitivement toute nomination aux places d'Officiers, à cause que le nombre considérable de ceux qui étoient déjà nommés, excédoit peut-être les bornes de celui nécessaire pour la levée du corps de troupes que l'on avoit arrêtée, sans compter encore ceux que les différentes Provinces pouvoient avoir nommés et qui n'étoient*

Digitized by Google

point encore confirmés ; en conséquence il prioit le Général de n'accorder que difficilement des recommandations et des promesses, de crainte qu'il ne fût dans l'impossibilité de placer ceux à qui ces promesses seroient données. Effectivement le nombre des nouveaux Officiers étoit considérable, et les anciens étoient frappés d'étonnement à l'aspect d'une quantité de jeunes gens de toute espèce, dont les visages leur étoient inconnus, ou qu'ils savoient n'avoir jamais rien fait pour la Patrie, et qui cependant l'épée au côté marchoient fièrement devant eux.

Il restoit enfin un dernier outrage à faire aux premiers Officiers. On avoit placé dans le Régiment de Namur, ceux qui par une faveur singulière ou autrement avoient obtenus des brevets. Mais ils avoient commencé la guerre et ils étoient trop suspects d'aimer la liberté. On reconnoissoit combien il étoit difficile de les séduire, ou de leur faire abandonner le parti populaire, le seul qui convenoit alors à des hommes d'honneur. Il fut donc résolu de leur retirer une préférence qu'ils avoient si justement acquise, et de les remplacer par des esclaves titrés, par des hommes serviles et peu soucieux des intérêts de la Patrie, et enfin par des étrangers accourus d'un climat où la liberté et les droits de l'homme sont inconnus. Ce fut encore Schœnfeld, le plus fidelle instrument des projets sinistres du Congrès, qui fut chargé d'exécuter cette résolution étrange et révol-

Digitized by Google

tante. Ce Schœnfeld avoit été établi le 3 de Mars Inspecteur-général de tous les Corps, tant d'Artillerie que de Cavalerie et d'Infanterie, sans qu'on eût daigné demander l'avis du Chef de l'armée (34). C'étoit Schœnfeld qui de concert avec le Général en Chef, avoit placé les Officiers dans le Régiment de Namur, et ce fut lui-même qui, au retour d'un voyage de Bruxelles, leur signifia de se retirer. Vander Mersch qui paroissoit ne plus rien signifier, à qui le Congrès ne donnoit plus connoissance de ses injustes opérations, dans la certitude, qu'il s'y seroit fortement opposé, n'apprit encore le déplacement de ces Officiers que par les plaintes amères, qu'ils vinrent pousser près de lui. Vander Mersch irrité en fit des reproches à Schœnfeld, qui lui répondit froidement et du ton qui convient à un esclave : *que tels étoient les ordres du Congrès et qu'il falloit leur obéir.* L'indignation de Vander Mersch ne put que redoubler à cette réponse; *si le Congrès veut être obéi*, lui dit-il, *que le Congrès commence par être juste, et par ordonner des choses équitables, qui ne tendent qu'au bien-être de la Nation.*

D'après une insouciance et des injustices aussi caractérisées, un découragement

---

(34) Vous approuverez certainement, écrivoit Van Eupen à Vander Mersch, cette distinction faite d'un Officier aussi méritant. Cependant on ignoroit encore le mérite de cet étranger.

Digitized by Google

total ne pouvoit manquer de s'emparer de l'armée. Aussi n'y trouvoit-on plus les mêmes hommes qui avoient combattu à Turnhout et à Diest. Le Général de Dolomieux qui avoit succédé au Général de Kleinenberg dans le commandement de la Colonne droite, fit l'expérience du peu de courage que la troupe conservoit encore. Vander Mersch lui avoit recommandé de ne point s'avancer audelà de Vonêche, jusqu'à ce qu'on fût en état de recommencer la campagne. Il connoissoit par expérience, combien il importoit à des soldats aussi novices, d'avoir un poste intermédiaire entr'eux et l'ennemi, pour qu'ils pussent être avertis des mouvemens que celui-là auroit pu faire, et pour se mettre à l'abri de toute surprise. Cette précaution eût été inutile avec des troupes aguerries et commandées par des Officiers expérimentés. Pendant le séjour du Général en Flandre, le Général Dolomieux fit attaquer le poste de Porcheresse, où les Autrichiens, au nombre de 29 furent faits prisonniers. Au lieu de se contenter de cet avantage, Dolomieux qui pour lors faisoit ses rapports à Schœnfeld, et qui en recevoit des ordres, occupa imprudemment Haut-Fays et Fays-Famenne; mais il eut bientôt lieu de s'en repentir; car l'ennemi vint pour l'en chasser à son tour, et le 7 Mars après avoir obligé les Patriotes à quitter Fays-Famenne, il vint au nombre de cinq cens hommes, avec une division de cavalerie et deux pièces d'artillerie tomber sur Haut-Fays, dans

Digitized by Google

un moment où les Patriotes ne s'y attendoient point. Il y eut d'abord beaucoup de confusion parmi eux; le Major Power parvint à rallier la troupe qu'il commandoit, et résista quelque temps; mais les Cavaliers Patriotes, qui n'étoient nullement en état de se présenter au combat, ayant pris la fuite, renversèrent l'infanterie qui fut obligée de se replier sur Vonêche, en abandonnant trois hommes tués et sept à huit blessés. Les Autrichiens y perdirent cinq Dragons tués et y eurent également quelques blessés. Ils se contentèrent d'avoir éloigné les Patriotes de Haut-Fays, et ils n'osèrent occuper ce poste. Dolomieux en faisant ce rapport au Général Vander Mersch, lui exprimoit ses vives alarmes, et le peu de confiance qu'il pouvoit avoir dans sa troupe. Il le prioit de venir lui-même examiner sa position militaire, pour juger de l'état de la colonne qu'il commandoit. Vander Mersch s'y rendit aussitôt; il n'y vit par-tout que la plus affreuse misère; l'état déplorable de cette colonne lui arracha des larmes. Il s'y vit entouré des infortunés Volontaires presque nuds, absolument découragés, et qui ne mettoient plus qu'en lui leur dernier espoir. Il s'efforça d'appaiser leurs cris et de les consoler; il les encouraga en leur promettant de faire tous ses efforts pour engager les Etats à les secourir dans leur pressante nécessité. Aux cris de la misère que le froid et toutes les rigueurs de la saison leur faisoient pousser, ils ajoutoient encore les

Digitized by Google

plaintes de voir diminuer leur paye, ce qui avoit encore été fait à l'insçu de Vander Mersch.

A quoi tendoit une conduite aussi barbare et inhumaine, envers ceux qui servoient de rempart au reste des Belges, si ce n'étoit pour les irriter contre leur Chef? Car avant que d'avoir percé l'affreux mystère de tant d'iniquités, tout homme auroit naturellement attribué le délabrement de l'armée à son Chef(35), tandis que Vander Mersch ne cessoit d'en présenter le tableau effrayant, tant aux Etats-Généraux qu'à ceux de Flandre et au Département de la Guerre, comme il le fit encore très-expressément étant retourné à Namur, affligé de tout ce qu'il avoit vu (36).

L'inconséquence de ceux qui manioient les affaires, augmentoit à proportion de leur coupable négligence envers l'armée. Ceux du Département de la Guerre écrivoient le 8 Mars à Vander Mersch, qu'avec le renfort reçu de la Flandre, ils le croyoient en état *de changer le genre défensif en offensif* (37), et ils lui proposoient d'en-

---

(35) C'est ainsi que plusieurs personnes ont été séduites en après en voyant l'abondance succéder à la disette. après la disgrace de Vander Mersch. L'imposture toute grossière qu'elle étoit, suffisoit pour tromper la crédulité de ces personnes, qui ne regardent jamais par leurs propres yeux.

(36) Litt. C. 12.

(37) D. 19 et 20.

Digitized by Google

tamer ou du moins de harceler l'ennemi de manière a rompre le cordon formé par le régiment de Bender, et quelques jours après le Congrès lui écrit, qu'il croit convenable qu'il se tînt sur la défensive jusqu'à la reddition de la Citadelle d'Anvers(38), et lui demandoit en conséquence les troupes qu'il n'avoit obtenues qu'après tant d'instances, afin de les employer à empêcher qu'on ne portât du secours à cette forteresse. Vander Mersch répondit au Département de la guerre, qu'il auroit bien voulu pouvoir exécuter le plan qu'ils désiroient, et qu'il préféroit d'être l'agresseur plutôt que de se voir réduit à la triste situation de se tenir sur la défensive. Il leur retraça le tableau alarmant de l'état où il avoit vu les troupes. La colonne droite étoit affoiblie de 1700 hommes, et pour peu qu'il eût tardé à la visiter, pour l'encourager et la porter encore à la patience, cette colonne eût entièrement disparu. Ceux de la nouvelle route se disposoient à rebrousser chemin; la Légion Nervienne, primitivement de 900 hommes, et qui étoit à Andenne, se voyoit réduite à 500; Le Corps des Chasseurs de Lorangeois d'environ 700 hommes, qui s'étoit toujours distingué, menaçoit également de mettre bas les armes; La garnison de Namur se trouvoit de même tous les jours affoiblie par la désertion; enfin il n'étoit point d'Offi-

(38) C. 11.

Digitized by Google

ciers-Majors, qui ne fit des rapports inquiétans, et plusieurs, entre autres M. de Sire, demandoient leur démission, pour ne point se voir déshonorés. Par-tout les troupes refusoient de marcher à l'ennemi. Les raisons de ce désordre étoient faciles à saisir, et Vander Mersch les leur détailloit. Les soldats étoient nuds, très-souvent sans pain pendant deux à trois jours, exposés depuis plusieurs mois à toutes les inclémences de la saison et au feu d'un ennemi actif, qui ne connoissoit pas le besoin. La diminution de la paye introduite subitement, son retard fréquent, qui avoit déjà été de neuf jours; les mauvais traitemens de la part de quelques Officiers étrangers; tous ces objets réunis auroient fait murmurer et déserter les troupes les plus accoutumées aux fatigues. Vander Mersch leur demandoit si avec de pareilles troupes il pouvoit, selon leur désir, harceler, entamer et envelopper l'ennemi, et il ne leur cacha point que craignant lui-même ce sort, il se verroit obligé pour peu qu'on tardât a le secourir, de se retirer et de se retrancher en deçà de la Meuse. Il se trouvoit encore dépourvu d'Artillerie; parmi quelques pièces qu'on lui avoit envoyées, sept se trouvoient hors d'état de servir. Il n'étoit pas mieux fourni en munition; la colonne de la droite avoit des boulets de douze livres pour des canons de six; enfin ce qui l'alarmoit encore plus, on avoit découvert à Andenne des cartouches qui ne pouvoient avoir

Digitized by Google

d'effet (39). Il réitéra les mêmes plaintes aux Etats-Généraux, qui lui demandoient des troupes pour assurer la Citadelle; il ne put leur envoyer que 7 à 800 hommes, qui se trouvoient à Charleroy, car il avoit dû envoyer à la colonne droit à Siveri et Winen, la troupe d'Audenarde et de Courtray, d'environ 700 hommes, pour y suppléer au vide des 1700 Volontaires. Il étoit de même obligé de renforcer le Général-Major Vicomte de Dam, qui commandoit la colonne du centre sur la vieille route, et il lui destinoit le régiment de Bruges, d'environ 1000 hommes. Il conseilloit aux Etats-Généraux de faire marcher à Anvers les troupes qui étoient à Ypres et à Menin, au nombre de 800 hommes bien équipés, qui renforcées par celles de Malines, auroient pu former un Corps assez imposant, pour garder la Citadelle (40). Il étoit étonnant que pour s'opposer aux entreprises d'un ennemi imaginaire, on voulut ôter

(39) Voyez le rapport du Comte de Lannoy, Litt. A. N°. 64.

(40) Il se trouvoit alors dans le Brabant seul, selon le rapport du Général-Major de Kleinenberg, 4425 hommes, tant Volontaires qu'engagés à terme, sans compter les troupes qui formoient la seconde ligne, depuis Namur jusqu'à Genappe et Nivelles. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour empêcher l'accès de la Citadelle à des ennemis imaginaires.

Digitized by Google

ôter à Vander Mersch, le peu de troupes qu'il avoit pour contenir un ennemi réel. Il venoit de solliciter les Etats de Brabant de lui fournir un renfort de 5000 hommes et 12000 uniformes ; il avoit fait la même demande aux Etats de Flandre, et jusqu'alors il n'avoit encore obtenu que des promesses. On reconnoît de là comment le Congrès et le Département-général de la Guerre se jouoient de Vander Mersch. On paroissoit ne plus consulter que Schœnfeld : on donnoit des ordres aux Commandans des Villes, que Vander Mersch avoit placés, de se tenir prêts à marcher lorsqu'ils en recevroient l'ordre, soit *du Département général de la Guerre*, soit de *Schœnfeld* (41) ; ensorte qu'on paroissoit

(41) Le Capitaine Seresia qui commandoit à Tirlemont reçut l'ordre suivant.

« A M. le Commandant Militaire de Tirlemont.

« Des circonstances essentielles de service exi-
« gent absolument, que tout ce qui se trouve
« de troupes à Tirlemont, se tienne prêt à mar-
« cher au moment qu'elle en recevra l'ordre,
« SOIT DU DÉPARTEMENT-GÉNÉRAL DE LA GUERRE,
« OU DE SON EXCELLENCE LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL
« BARON DE SCHOENFELD ».

« L'on vous en prévient, Monsieur, pour votre
« direction ultérieure, et l'on attend que vous
« envoyez incessamment l'état de force de votre
« troupe. Signé le Baron d'Hove, Président de
« semaine. Par ordonnance de Selliers Secrétaire.
« Bruxelles le 15 Mars 1790 ».

La date de cette lettre fait deviner assez quelles étoient ces circonstances essentielles qui exigeoient que les troupes des environs de Bruxelles se tins-

avoir oublié que Vander Mersch étoit encore Général en chef, et que c'étoit à lui à régler le service militaire. C'est ainsi que le Département de la Guerre fut cause des désordres arrivés à Jodogne, en faisant retirer de cet endroit à l'insçu de Vander Mersch, le détachement que ce Général y avoit fait placer (42).

---

sent prêtes à marcher aux ordres des tyrans. On voit encore que cet ordre porte une défense d'obéir au Général en Chef, dont cependant alors les États n'auroient pu trouver de prétexte pour se plaindre. On est moins surpris de l'ordre suivant adressé au même Seresia le 3 Avril, parce qu'alors les États commençoient à lever le masque.

« Le Département de la guerre vous enjoint « très-expressément par la présente de ne pas quit- « ter avec votre troupe la ville de Tirlemont, que « vous n'en ayez reçu directement les ordres du « Département-général de la guerre, sans vous ar- « rêter à d'autres ordres que vous recevriez ou « que vous auriez peut-être déjà reçu d'autre « part. Vous aurez, Mr., à vous conformer exac- « tement au présent ordre sous la responsabilité « la plus grave. Signé le Vicomte de Patin, Pré- « sident de semaine. Par ordonnance de Selliers, « Secrétaire. Bruxelles ce 3 Avril 1790 ».

(42) Vander Mersch étant prévenu qu'on vouloit piller à Jodogne le château de Monsieur le Baron de Baulieu, Général-Major au service de l'Autriche, donna ordre aussitôt au Capitaine Seresia qui commandoit à Tirlemont d'envoyer un détachement pour tenir l'ordre à Jodogne, ce qui fut fait avec succès: mais ensuite Seresia reçut une dépêche du Département de la guerre qui lui ordonnoit de retirer son détachement. Seresia obéit, et le château de Mr. de Baulieu et quel-

Digitized by Google

Nous avons vu avec quelle barbare indifférence on abandonnoit l'armée, avec quel mépris on traitoit les premiers combattans, nous avons vu une partie des injures et des outrages qu'on leur faisoit tous les jours, et le dégoût dont on cherchoit à les accabler. Mais l'insouciance des préposés à l'Administration s'étendoit également jusqu'à ceux, qui avoient perdu leur liberté en combattant; et quoique le Congrès crut qu'ils étoient maltraités à Luxembourg, il ne s'inquiétoit guères de les en tirer. Vander Mersch, qui s'intéressoit vivement à eux, ne négligea rien pour appaiser les regrets des familles de ces prisonniers. Dès la malheureuse affaire de Neuf-pont le 13 Janvier, quoiqu'il fût rassuré par les Lettres du Major Breyden sur le traitement qu'éprouvoient les prisonniers à Luxembourg, cependant il connoissoit les vives inquiétudes de la Nation au sujet des Patriotes tombés au pouvoir des Autrichiens, et recevant du Bureau de la Guerre de Bruxelles une Lettre amère, qu'ils lui écrivoient dans la persuasion que les Prisonniers étoient inhumainement traités à Luxembourg, il s'empressa d'envoyer le Major de Piper vers le Général Baron de Bender, qui commandoit l'armée Autrichienne, pour y traiter d'un échange.

---

ques maisons furent aussitôt pillés. Quand le mal fut fait, on ordonna derechef à Seresia d'y renvoyer son détachement.

Le Chevalier de Piper très-satisfait de l'honnêteté du Général Autrichien, rapporta que les prisonniers Patriotes n'y étoient pas plus durement traités, que les Autrichiens au pouvoir des Belges. Il vit à Luxembourg le Chancelier de Cobenzl, qui lui remit une lettre pour Vander Mersch, dans laquelle il lui écrivoit *qu'il étoit fâché qu'un homme dont il entendoit dire tant de bien, restât attaché à une cause, qui pouvoit paroître bonne dans son commencement, mais qui ne devoit plus l'être, depuis que l'Empereur offroit de rétablir tous les griefs de la Nation.* Vander Mersch envoya cette Lettre aux Etats-Généraux, qui ne jugèrent pas à propos qu'il y répondit (43).

---

(43) Et c'est après une telle preuve de la fidélité de Vander Mersch, que les Etats ont fait répandre dans la suite la calomnie la plus atroce contre lui, et que des membres même des États accréditoient en la répétant au Peuple trop crédule. Il est à remarquer que les États ou le Congrès en Corps n'ont jamais osé accuser Vander Mersch de trahison dans aucune de leurs lettres, car ils n'étoient que trop convaincus de la loyauté de ce Général, et la différence entre sa conduite et la leur étoit précisément ce qui les irritoit tant contre lui. L'hypocrite Van Eupen même à qui les forfaits ne coûtoient rien, fut forcé de lui avouer le 19 Avril, en présence de trois Volontaires Députés de Gand, QUE NI LUI NI AUCUN MEMBRE DU CONGRÈS NE LE POUVOIT CROIRE COUPABLE DE TRAHISON A LA PATRIE. V. Pièc. justif. de la 3e. Époque litt. E. N°. 7.

Comme Vander Mersch ne répondit point au

Piper lui rapporta aussi la réponse du Général Bender, par laquelle il se plaignoit que la Capitulation, qu'il disoit avoir été faite à Bruxelles le 12 Décembre entre une compagnie de son Régiment et le Baron Vanderhaegen, Commandant des Volontaires de Bruxelles, n'avoit point été exécutée. Il insistoit sur l'exécution de cette Capitulation, et proposoit un échange mutuel de quelques Officiers et Soldats (44). Vander Mersch s'adressa plusieurs fois aux Etats-Généraux pour avoir des notions certaines sur cette Capitulation; mais on ne s'occupa point de lui donner le moindre renseignement, ce qui fut la première cause du retard de cet échange, qui auroit eu lieu dès le mois de Janvier, si les Etats y avoient apporté autant de zèle et d'activité que le Général. Le Baron Vanderhaegen à qui il s'adressa pendant son séjour à Bruxelles, ne lui donna que des réponses vagues sur les véritables points de cette Capitulation. Il y eut encore une contestation au sujet des deux compagnies de Bender, prises à Halle par ceux du Hainaut. Le Général Autrichien prétendoit qu'elles avoient capitulé pour obtenir un

---

Comte de Cobenzl, c'est pourquoi, peut-être, celui-ci ne lui envoya point la lettre du Général Wurmser, ancien ami de Vander Mersch, dont Mr. de Cobenzl faisoit mention dans la sienne.

(44) Voyez litt. I., ÉCHANGE DES PRISONNIERS.

Digitized by Google

libre passage, c'est ce que ceux du Hainaut nioient. Le Congrès, à qui Vander Mersch s'adressa, ne lui répondit que le 15 Février, en lui demandant une liste nominale de tous les prisonniers, afin qu'après l'avoir vue il pût prendre les mesures convenables pour effectuer l'échange; et le 22 Février en le sollicitant d'effectuer cet échange, ils lui écrivoient que les deux Capitulations réclamées par le Général Autrichien, n'avoient aucune apparance de réalité. Vander Mersch écrivit le même jour en conséquence au Général de Bender, qui lui répondit le 2 Mars pour insister sur ces Capitulations; un autre point de difficulté s'éleva encore au sujet des Volontaires, que le Général de Bender considéroit comme d'une condition préférable à celle des soldats à termes, se formant d'eux, sans doute, une idée telle qu'il étoit accoutumé d'avoir de ces Volontaires, qui en temps de guerre vont grossir l'armée d'une Puissance belligérante, pour s'y distinguer. C'est pourquoi il ne vouloit échanger ces Volontaires Patriotes que contre des Officiers. Mais la mort de l'Empereur Joseph, arrivée le 20 Février, mettoit encore un obstacle à la conclusion de cet échange, à cause que le Général Autrichien devoit attendre des nouveaux ordres du Successeur au Trône. Entretemps on s'écrivit encore de part et d'autre au sujet des Capitulations de Bruxelles et de Halle, et des Volontaires à échanger, jusqu'à ce qu'enfin Vander Mersch

reçut quelques renseignemens au sujet de la Capitulation de Halle, qu'il fit remettre au Général Autrichien, et dans l'espoir que l'échange ne souffriroit plus de difficulté, il envoya le 17 Mars à Luxembourg, son Adjudant Loyaerts ; mais le Général Autrichien persista dans sa résolution de n'échanger les Volontaires, qui au nombre de douze avoient donné leurs revers comme tels, que contre des Officiers; il ne voulut point acquiescer à la proposition de l'Adjudant Loyaerts de commencer par échanger les autres, en attendant qu'on auroit terminé le différent au sujet des Volontaires. Vander Mersch en recevant le rapport de son Adjudant, vit que cette négociation pouvoit encore trainer en longueur, car il venoit de recevoir des dépêches du Département de la Guerre du 18 Mars, dans lesquelles ce Département témoignoit une volonté opposée à celle de M. de Bender. Ce n'étoit plus que la question relative aux Volontaires qui retardoit l'échange, car il étoit convenu que la difficulté au sujet des trois Compagnies resteroit en suspens, d'après la proposition que Vander Mersch avoit fait faire par son Adjudant, de remettre cette question à l'arbitrage des juges désintéressés : tellement que Vander Merch ne pouvant rien décider, rappela son Adjudant dont il avoit besoin. Cependant le Congrès après avoir examiné le rapport de tout ce qui s'étoit fait pour terminer l'échange des prisonniers, résolut le 27 Mars de l'*effectuer*

Digitized by Google

suivant les propositions qui avoient été *faites en dernier lieu par le Général Bender.* Vander Mersch écrivit en conséquence au Général Autrichien, et le pria de désigner le jour et le lieu où il vouloit que cet échange se fît. Ensorte que cette Négociation pour laquelle Vander Mersch n'avoit rien épargné de ce qui étoit en son pouvoir, comme on peut s'en convaincre par la lecture des Pièces justificatives qui y ont rapport, se trouvoit ainsi toute préparée et conclue, au moment que le premier Général de la Nation Belgique fut enlevé à son armée et à ses concitoyens, qu'il avoit défendus. Schœnfeld son successeur, se donna tout l'honneur de la Négociation pour l'échange des prisonniers, qui cependant, nous ignorons pourquoi, ne fut effectuée, que bien avant dans le mois de Mai.

Les ennemis de Vander Mersch ne manquèrent pas, selon leur coutume, de faire valoir leur Schœnfeld aux dépens de son prédécesseur, en persuadant à ces prisonniers, à leurs parens, à leurs amis, que c'étoit à la sollicitude du nouveau Général, qu'ils étoient redevables du plaisir de se revoir; et les méchans ne pouvoient manquer de persuader dans un temps où le Guerrier qui avoit tant veillé pour la Nation, se trouvoit enfermé et privé de tout moyen d'exposer sa conduite; dans un temps où celui, qui savoit la vérité, n'osoit la dire; dans un temps enfin où l'imposture triomphoit, et où l'innocence et

Digitized by Google

la vertu trouvoient à peine une voix dans la Belgique, qui osât se faire entendre en leur faveur.

La mort de l'Empereur Joseph, sembloit devoir amener un nouvel ordre des choses dans les affaires des Pays-Bas. Son Frère et son Successeur l'Archiduc Léopold, alors Grand-Duc de Toscane, ne se vit pas plutôt appelé au Trône, qu'il fit faire par L L. A A. R R. les Gouverneurs Généraux des Pays-Bas, les propositions les plus satisfaisantes aux Etats Belgiques. Ces propositions datées du 2 de Mars, furent regardées à Bruxelles et dans tout le Pays, d'un œil différent selon les diverses passions qui agitoient les particuliers. Ceux qui avoient occupés les emplois et qui étoient restés attachés à l'Empereur, ne furent point satisfaits de ces propositions, qui leur étoient défavorables; car le nouveau Chef de la Maison d'Autriche témoignoit préférer la tranquillité de la Nation entière, à la satisfaction des Particuliers. Ceux qui s'étoient emparés du timon des affaires et qui goûtoient déjà le plaisir de commander, trouvoient trop pénible de descendre du trône; les deux Dictateurs, Van Eupen et Vander Noot, s'étoient trop élevés pour vouloir rentrer de bon gré dans la classe des simples citoyens; les Belges désintéressés, les vrais amis de la Patrie, ceux qui avoient à cœur le bonheur et la gloire de la Nation, ceux pour qui le sang des citoyens étoit précieux, ne virent qu'avec

Digitized by Google

joie ces propositions (45), et ils espéroient que la Nation seroit assez avisée pour les accepter. Ils y trouvoient une satisfaction complette et honorable, qui ne leur laissoit rien à désirer; ils mettoient en opposition le peu de fond qu'il y avoit à faire sur des appuis étrangers, et les inquiétudes d'une guerre qui à la fin deviendroit ruineuse, avec les avantages réels d'une paix qu'on offroit aux conditions les plus avantageuses pour la Patrie. Ils considéroient que la gloire, que la Nation venoit d'acquérir, ne pouvoit moralement plus augmenter, mais qu'au contraire elle couroit grand risque de la perdre, si le nouveau Roi Apostolique cessoit les hostilités contre les Turcs. Ils voyoient la Nation gardée par ses propres forces, tous ses griefs redressés, toutes ses demandes accordées, et la législation entre ses mains, concursivement avec le Prince; Les finances n'étoient point encore dérangées, la Révolution n'avoit pas encore, à beaucoup près, coûté deux millions de florins, et peu de sang jusqu'alors avoit été répandu. Si quelque chose les alarmoit, c'étoit la trop grande puissance accordée aux Etats tels qu'ils étoient, mal organisés; mais ils espéroient que le Peuple ouvrant enfin l'oreille aux avis salutaires, auroit lui-même exigé la réforme de la Représentation. Cependant les Etats enivrés

(45) Voyez ces propositions litt. M.

Digitized by Google

de leurs premiers succès, ne jugèrent point dignes d'eux les avantages inespérés qu'on leur offroit, et leurs cris, ceux de leurs adhérans et des intéressés prévalurent, et étouffèrent la voix fidelle des citoyens sensés. On s'efforça même de cacher ces propositions au peuple, qu'on repaissoit de chimères. Vander Mersch qui n'étoit point la dupe des Imposteurs, et qui sentoit la difficulté d'établir l'indépendance de la Nation par ses propres forces, conseilloit également qu'on saisît l'occasion de profiter aussi avantageusement de ses victoires : *à présent*, disoit-il, *on vous offre de l'or, qui sait si plus tard vous obtiendrez du cuivre ?* Mais le délire du vulgaire l'emporta sur la sagesse de ses conseils; les Etats prétextèrent la volonté du Peuple, pour ne pas même daigner répondre à leurs Altesses Royales (45); les

---

(46) Dans les notes tenues par les Députés des Etats de la West-Flandre au Congrès, on trouve ce qui suit.

Du 9 et 10 Mars.

Eodem.

A l'occasion de la lettre de la West-Flandre du 8 du courant, demandant à ses Députés d'être informés d'abord de la résolution que le Congrès et les Etats-généraux pourroient prendre relativement aux propositions du Duc de Toscane jointes à la lettre de LL. AA. RR. du 2 Mars, on a préjugé qu'il seroit imprudent d'écouter ces propositions et qu'on doit les envisager comme des promesses trompeuses et forcées par les circonstances, par conséquent qu'il ne convient pas d'y faire aucune

Digitized by Google

écrivains des Etats y répondirent par des pamflets grossiers ; on rassemble mille calomnies contre Léopold, et on interpréta ses sentimens de façon à persuader le peuple, que ses offres n'avoient rien de sincère. Cette même calomnie qui servoit si bien les vues intéressées des méchans, n'épargna point Vander Mersch à cette occasion : le conseil prudent qu'il avoit donné, fut publié comme une preuve de trahison ; mais s'il faut être appelé traître pour vouloir instruire une Nation de ses véritables intérêts, et pour être d'un avis contraire à celui des fourbes qui la trompent, des perfides qui l'aveuglent et la conduisent à sa perte, la partie la plus honnête et la plus sensée des Belges, a mérité cette qualification, et doit s'en estimer honorée.

Puisque les cris des Etats, des Prélats, des Moines et de tous les intéressés s'opposoient au parti de la prudence ; puisqu'on vouloit s'opiniâtrer à secouer le joug de la Maison d'Autriche, les amis du Peuple craignirent qu'il ne s'accoutumât à celui que les Etats lui tendoient, qui commençoit déjà à être dur, et qu'on prévoyoit devoir à la fin devenir insupportable. Vonck et la Société Patriotique, qui ne vouloient que le bonheur public, ne cessoient de faire des efforts

---

réponse quelconque: HAEC ITA DOMINUS N..... NEMINE CONTRADICENTE : mais cette affaire ne fut pas discutée en forme et selon toute l'importance de l'objet.

Digitized by Google

pour ouvrir les yeux de l'aveugle Brabançon, et pour lui faire appercevoir les funestes abus qui défiguroient la Constitution, et les infractions manifestes que les Etats prétendoient encore y introduire. Tous ceux qui savoient raisonner appuyoient les réclamations de Vonck (47), ensorte que les Etats craignant que la force de la vérité et de la justice ne l'emportât sur les artifices du mensonge, si on permettoit plus long-temps un libre cours aux raisonnemens victorieux des défenseurs des droits du Peuple, ne trouvèrent d'autre expédient que de gagner les Volontaires qui faisoient la force de Bruxelles. Vander Noot se vantoit aux Etats d'avoir ces Volontaires à sa disposition, et Van Eupen conçut le projet de leur faire prêter un serment de fidélité aux Etats-*Souverains-constitués*; mais à l'exception de ceux qui avoient obtenus des emplois, ou qui en sollicitoient, ou qui étoient gagnés par des promesses, les Volontaires refusèrent de prêter serment à d'autres qu'à la *Nation*. Walckiers qui ne s'étoit point laissé désarmer et qui avoit bravé le Magistrat,

(47) Le nom de Démocrate qui convenoit aux partisans de Vonck, donnoit une idée trop noble. C'est pourquoi le Club Anti-Ecclesiastique inventa un nom de parti pour pouvoir les calomnier; et il choisit celui de Vonckiste, sur lequel les Jésuites de ce Club avoient soin de gloser, en l'assimilant dans tous leurs écrits, à celui de Janséniste.

Digitized by Google

donna une formule de serment qui excita les cris des partisans des Usurpateurs. Ils n'omirent rien pour séduire les Volontaires, dont il s'en trouva d'assez lâches pour vendre leur honneur; mais le plus grand nombre, commandé par des Capitaines Démocrates, resta ferme dans sa noble résolution. Vander Noot à son tour rédigea une formule de serment qui fut applaudie par ses adhérans et rejetée par les Démocrates, qui repétèrent hautement qu'ils ne reconnoissoient d'autre Souverain que la Nation. La discorde étoit alors au comble entre les deux partis ;. les Démocrates demandèrent deux fois le consentement de Vonck, pour jeter les Etats par les fenêtres de leur salle. Si l'on peut reprocher quelque chose aux Chefs de la Démocratie, c'est un excès de générosité qui a produit la hardiesse inouie de leurs féroces ennemis. Deux fois Vonck vit dans ses mains la destinée des tyrans de sa Patrie ; deux fois ce trop vertueux Citoyen para les coups qu'une juste vengeance alloit leur porter. Cependant les Aristocrates faisoient des efforts pour gagner leurs frères d'armes, et ceux-ci pour concilier les esprits de leurs adversaires, donnèrent une Lettre interprétative sur la formule que Vander Noot avoit rédigée. Vander Noot l'approuva lui-même, en déclarant qu'*elle ne contenoit rien qui fut contraire au Manifeste du Peuple Brabançon.* Les Démocrates voulant prouver leur désir de maintenir la concorde, consentoient à adopter la for-

Digitized by Google

mule de serment selon le sens de la lettre interprétative, et les partisans des Etats sembloient être du même avis; mais ce n'étoit encore qu'une ruse de Vander Noot, qui espéroit par là fomenter la division pour parvenir à son vrai but; car le 8 Mars, veille du jour fixé pour le serment, un Officier attaché aux Etats, se présenta aux Volontaires et protesta contre le serment selon le sens interprétatif; aussitôt toutes les créatures des Usurpateurs se rangèrent de son parti pour le seconder. Le lendemain, trois des principales Compagnies Démocrates, entr'autres celle de Walckiers, s'étoient assemblées aux ex-Jésuites, résolues fermement de ne prêter le serment de fidélité qu'à la Nation. Les autres Compagnies, parmi lesquelles s'en trouvoient deux seulement dévouées aux Etats, celle des Chasseurs et de Francquin, étoient rangées sur la Place, où se trouvoient Vander Noot et le Magistrat, qui comptoient sur un triomphe certain. Mais les trois Compagnies rassemblées aux Jésuites ne paroissent point. On leur envoie une députation, qui rapporte pour réponse, qu'elles ne prêteront serment qu'à la Nation. Vander Noot veut faire alors usage de ses armes ordinaires, de la fourberie: il envoie ses émissaires parcourir les rangs des Volontaires rangés sur la Place, pour les engager à s'en tenir à sa formule: Francquin sur-tout et la fameuse Pineau, n'épargnent ni soins ni peines pour parvenir à leur but; mais tout

Digitized by Google

fut inutile ; le nombre des Démocrates l'emporte, et ils s'écrient : *Pour la Nation !* Vander Noot tenta une nouvelle ruse ; il courut lui-même aux Jésuites, au devant des trois Compagnies qui s'y trouvoient ; il voulut les haranguer et débuta par des faussetés. Il voulut les persuader que les Volontaires rangés sur la Place ne vouloient prêter d'autre serment que celui qu'il avoit rédigé, et que les autres devoient s'y conformer, s'ils ne vouloient point s'exposer à être massacrés. Un souris d'indignation et de mépris fut la réponse de ces braves Volontaires, dont le courroux même commençoit à s'allumer, lorsque Vander Noot feignant un enthousiasme Patriotique, découvrit sa poitrine et s'écria : « mes amis « ouvrez-moi le cœur, vous y verrez le « nom du Peuple gravé ; et pour vous en « convaincre, ajouta-t-il, je cours à l'Hô- « tel-de-Ville, pour engager le Magistrat « à consentir à votre demande ». Tandis qu'il balbutioit ces mots, un Officier lui présenta une formule de serment qu'il emporta, et les trois Compagnies marchèrent ensuite vers la Place, où elles furent reçues avec des témoignages de joie par les autres. On forme un bataillon quarré, où l'on introduit le Duc d'Ursel, et des cris unanimes le proclament Général des Volontaires. Le Peuple applaudit et se rappelle avec indignation les outrages que les Etats et Vander Noot ont fait essuyer à ce digne Citoyen. Le murmure s'élève de toutes parts, et Vander Noot, qui étoit descendu

du

Digitized by Google

du de l'Hôtel-de-Ville, tremblant à l'aspect de la foudre qui menace sa tête, ne voit d'autre asile que dans les bras du Duc d'Ursel. Le Duc eut la générosité de recevoir le baiser de ce traître, et de le soustraire ainsi à la vengeance des Volontaires et du Peuple. Vanderhagen est obligé de faire la lecture du serment adopté par les Volontaires, et de le prêter lui-même. La démocratie paroissoit triompher, et le parti des Etats étoit dans la consternation; mais la scélératesse a des ruses inépuisables, auxquelles l'honnête homme n'ose croire et dont il finit par être la victime. Les tyrans en trouvèrent une qui leur réussit. Séduire la classe la plus ignorante, gagner la plus méchante et en faire les instrumens de leurs fureurs, tel étoit le projet des Usurpateurs. Ils profitèrent des conseils sanguinaires des agens de la Cour de Prusse et de la Maison d'Orange, qui avoient si bien servi la cause de leurs Maîtres, en faisant commettre les atrocités dont la Hollande gémit encore. Les despotes du Brabant feignirent donc de désirer un plan d'organisation pour concilier les esprits, et leur Pensionnaire de Jonge, trompé sans doute lui-même par les deux Chefs de la cabale aristocratique, assura à Vonck que les Etats désiroient connoître les vœux de sa Société, et qu'elle pouvoit leur présenter une adresse à ce sujet. Vonck et ses amis, ne se défiant point assez de la malice de leurs adversaires, forment aussitôt une adresse (48) à présenter aux Etats,

(48) Voyez cette adresse, litt. N.

par laquelle ils exposoient la nécessité d'une représentation légale et bien organisée, en appuyant leurs raisonnemens sur des autorités et des exemples anciens; et comme on les avoit déjà accusés de vouloir introduire une Assemblée Nationale semblable à celle de France, qui étoit l'épouvantail dont les fanatiques se servoient pour mettre le Peuple en furie, en lui faisant croire qu'une telle Assemblée tendoit à la ruine de la religion, ils détruisoient dans leur adresse ce point d'accusation. Leurs vœux étoient de voir établir une forme de Gouvernement et de représentation, qui pût faire renaître la confiance et l'union alors si nécessaire, et ils ne soupçonnoient point qu'une telle adresse auroit pu soulever contre eux une partie du Peuple, dont ils n'ambitionnoient que la félicité. Cette adresse fut signée le 15 Mars, par les Membres de la Société qui se trouvoient à la séance au nombre de quarante-un, et la confiance que leur inspiroit la droiture de leurs intentions, fut cause qu'ils ne prirent point la précaution d'y faire ajouter d'autres signatures, qui eussent été nombreuses, s'ils avoient voulu les rassembler. A peine cette adresse est-elle entre les mains des Etats, qu'ils donnèrent le signal pour faire jouer leur mine perfide. Les scélérats à leurs ordres parcourent Bruxelles, en affichant dans les lieux publics et aux portes des Eglises, les placards les plus incendiaires contre d'honnêtes Citoyens (49).

Avis aux vrais Patriotes.

(49) Comme il se trame dans la ville un projet

Les portes des Maisons des Démocrates et de ceux sur tout qui avoient signé l'adresse, se trouvent chargées de vers grossiers, qui invitent la populace à commettre d'injustes barbaries (50); et ce soir même, on vit les préludes des horreurs qui devoient souiller Bruxelles le lendemain. Ce jour qui fut le dernier de la démocratie dans la Capitale du Brabant, fut marqué par tous les forfaits de la scélératesse. On publia d'abord la liste de ceux qui avoient signé l'adresse, sans en joindre le contenu. On vit circuler ensuite un écrit, par lequel on rendoit le compte le plus faux et le plus calomnieux du contenu de cette adresse. La liste des signatures est promenée dans toutes les rues de Bruxelles; les bouches vendues aux tyrans annoncent à grands cris, que les personnes nommées dans la liste sont des traîtres, qui ont formé le projet de livrer le Pays aux Autrichiens. Un Van Hamme, un Deslon-

---

de détruire la Religion, la Constitution et la vraie Liberté pour placer les intriguans du Club marchand, ayant pour Chefs WALCKIERS les CHAPELLES, D'OTRANGE, VAN SCHELLE, nous prions tous zélés Patriotes de se rendre demain mardi 16 Mars à dix heures du matin sur la grand'place pour soutenir l'Assemblée du Tiers-Etat que ces Coquins veulent empêcher.

(50) Cette maison doit être pillée,
Le Chef en sera massacré
Pour conserver notre liberté,
Sans cela point de tranquillité.
C'est le vœu de la Publicité.

dès et tous leurs complices, courent souffler le feu de la discorde et de la rage ; une prostituée rassemble des scélérats soldés, des amis dignes d'elle, et les anime du geste et de la voix. Des Membres des Etats applaudissent du haut de leur balcon à ce tumulte séditieux, ce qui est le signal des exploits d'une populace effrénée, qui se précipite dans les Maisons des honnêtes Citoyens Démocrates, qui sont cruellement maltraités, après avoir vu leurs effets livrés au pillage. La Maison du respectable Vonck est menacée à plusieurs reprises, mais le sentiment de cette populace étoit partagé à l'égard de ce zélé Patriote, et l'uniforme de l'Adjudant Mesemaker, qui par hasard se trouvoit chez lui, servit encore à ralentir la fureur insensée des pillards. Il n'étoit point surprenant de voir Limminghe occupé à leur désigner les victimes de sa vengeance ; mais croiroit-on que des Religieux ne rougissoient point de se mêler parmi eux? qu'on a vu sur-tout des Récollets et des Dominicains, les encourager en les accostant d'un front riant, et en leur présentant familièrement du tabac? Croiroit-on que le Conseil même, pour venir à l'appui de ces horreurs, eut la témérité de violer le droit public, en portant une Ordonnance pour défendre la Société Patriotique et l'Assemblée des Volontaires, comme tendantes à troubler le repos public. C'est ainsi qu'on travailla à séduire le Peuple de Bruxelles, à dénaturer son caractère, à l'abrutir et à en faire un Peuple féroce, un Peuple de pillards et

Digitized by Google

d'assassins. Enfin, quand la vengeance fut assouvie, et que Vander Noot voulut arrêter les pillards, ils crièrent hautement : *que puisqu'on leur avoit donné de l'argent pour commencer, on devoit leur en donner pour finir :* et ce féroce auteur de tant de forfaits, fut obligé par convention, de leur payer le lendemain trois mille florins.

Au premier bruit de ces atrocités, le Duc d'Ursel qui étoit compris dans la proscription, quoiqu'il n'eut point signé l'adresse, s'étoit présenté avec intrépidité aux Etats, dont il n'étoit plus approché depuis le jour qu'un Syndic avoit eu l'impudence de l'outrager. Ce digne Citoyen s'étoit élevé avec force et avoit tonné contre de tels excès d'anarchie. Il en dénonça les auteurs, Van Hamme et la Pineau, et il offrit de se mettre à la tête des Volontaires pour rétablir l'ordre. Mais il ne reçut que cette réponse, qu'on aura peine à croire : *qu'on s'étoit arrangé pour cela avec les Capons du Rivage.* C'étoit effectivement à ces Porte-faix, que, non la Police, mais les pillages étoient recommandés. Les Volontaires s'étoient assemblés pour réprimer ces désordres ; mais l'ordre que Vander Noot leur donna publiquement de ne point faire feu, enhardit tellement la populace, qu'elle osa poursuivre ces Volontaires à coups de pierres. Cependant comme les scélérats recommençoient encore le 17 à exercer leur fureur, le zélé Walckiers voulut dissiper ce nouvel orage, et se porta avec sa Compagnie dans les lieux du désordre. Une de ses Patrouilles

fut obligée de joindre l'effet aux menaces, pour éloigner les pillards, et elle en vint à bout après en avoir tué deux; ce qui donna un prétexte aux Etats pour obliger Walckiers de congédier sa Compagnie, et pour exiger sa démission. Quantité d'honnêtes Citoyens et des plus distingués, tels que le Duc d'Aremberg, le Vicomte Edouard de Walckiers, s'empressèrent de quitter une malheureuse Ville, où ils ne devoient plus s'attendre qu'à voir des scènes d'horreurs; Vonck et les principaux Membres de son Comité Patriotique, se tinrent cachés pour échapper à la rage de leurs cruels persécuteurs.

Le triste récit de ces atrocités parvint bientôt à Namur. Le Chef de l'Armée en fut instruit par Nicolas Vander Noot, qui, d'un air triomphant, vint lui annoncer que Vonck avoit été hué à Bruxelles. Sans doute qu'il espéroit intimider Vander Merch, ou du moins qu'il alloit espionner l'impression que cette nouvelle feroit sur son esprit. Le Général, qui aimoit sincèrement sa Patrie et qui connoissoit la probité, le patriotisme, et le désintéressement de Vonck, gémit profondément en écoutant Vander Noot, et lui témoigna combien il étoit affligé d'entendre d'aussi coupables excès. L'Armée en fut bientôt instruite, et la plus juste indignation s'en empara. La plupart des Officiers et des Soldats connoissoient les sentimens de Vonck, qui le premier les avoit rassemblés; ils savoient avec quel zèle, avec quelle prudence et quelle énergie ce Républicain et

Digitized by Google

les Membres de son Comité avoient dirigé les premiers et les principaux événemens de la Révolution. Les premiers Volontaires n'entendirent qu'en frémissant le récit des horreurs de Bruxelles, et des injustices atroces commises envers des personnages qui méritoient à tant d'égards l'estime et la reconnoissance de la Nation. Le mécontentement personnel de ces premiers combattans, la part qu'ils prenoient vivement au sort des Citoyens qu'ils estimoient pour avoir bien mérité de la Patrie, et qu'ils voient si indignement opprimés, les conséquences sinistres qu'ils tiroient naturellement de la conduite inique des Etats, tout servoit à les indisposer contre les tyrans de leur Patrie; le nom du Congrès leur devint odieux, et l'indignation générale de l'Armée ne tarda point à être portée à son dernier degré.

Vander Mersch n'avoit cessé d'exposer aux Etats de Flandre le tableau effrayant de l'extrême misère et du délabrement pitoyable de son Armée, il en reçut une dépêche consolante datée du 16 Mars (51), dans laquelle ils lui écrivoient que quelques-uns de leurs Députés au Congrès s'étoient trouvés fort à propos à leur assemblée, pour y entendre la lecture de sa Lettre, et qu'ils étoient convenus que l'on devoit porter aux maux y énoncés, des remèdes aussi prompts qu'efficaces: qu'en conséquence ils avoient

(51) Litt. F, n.° 4.

Digitized by Google

engagé ces Députés à retourner incessamment à Bruxelles pour y appuyer de leur part ses réclamations, afin que l'on pourvût de suite à tous les objets de ses plaintes, et qu'on retablît sans délai tout ce qu'il y avoit de défectueux à l'Armée.

Que comme ils avoient encore reçu ces mêmes plaintes par d'autres voies, ils avoient résolu d'envoyer à l'Armée deux de leurs Députés, MM. de Waepenaert et Vander Gracht, pour visiter tout ce qui avoit rapport aux Troupes, afin d'en donner part aux Provinces confédérées. Le lendemain ils lui expédièrent un envoi de fournitures, en lui recommandant de les distribuer par préférence aux Troupes de Flandre. Cette restriction étoit juste; mais elle ne pouvoit servir qu'à augmenter le murmure des malheureux Soldats qui dépendoient du Brabant, ou des Provinces confédérées. Les Etats de Flandre promettoient encore de s'employer près du Congrès, pour qu'il pourvût à ses justes plaintes.

Le Général espéroit que des mesures aussi raisonnables de la part des Etats de Flandre, et leur entremise auprès du Congrès, auroient enfin porté les remèdes urgens qu'il ne cessoit de solliciter. Les Etats de Flandre alors plus sensés que ceux de Brabant, insistoient près de ceux-ci pour qu'ils missent fin aux dissentions qui agitoient leur Province, en rassurant les Citoyens éclairés qui réclamoient les droits du Peuple; puisque ces difficultés détournoient leur attention de la partie la plus im-

portante de l'administration, qui étoit l'entretien de la force Nationale. Les troubles du Brabant étoient étrangers à la Flandre, où les Etats avoient contenté toutes les classes des Citoyens ; mais le Congrès et les Etats de Brabant préféroient plutôt la ruine de la République, que de se relâcher en rien de leurs prétentions orgueilleuses. C'est pourquoi dès qu'ils apprirent que les Députés de Flandre se rendoient à l'Armée, craignant qu'ils ne fissent un rapport véridique qui eût dessillé les yeux de la Nation, sur leur conduite, ils s'empressèrent d'envoyer eux-mêmes une Députation à Namur pour contre-balancer l'autorité des Députés de Flandre, et diminuer par des rapports contraires, l'impression que le leur pourroit faire sur l'esprit du Public.

Cette Députation du Congrès étoit d'abord composée de MM. Del-Rio, de Sourdeau, Visbecque et Lecocq ; on y joignit ensuite le Général Dirix que Vander Mersch avoit tant sollicité de venir l'aider dans ses opérations Militaires, mais qui s'en étoit toujours excusé sur la goutte. Ces Députés arrivèrent à Namur pendant la nuit, et Vander Mersch leur ayant fait demander comment ils vouloient être reçus ; ces nouveaux *Porus* répondirent EN SOUVERAINS (52), un tel excès

(52) Au commencement de leur usurpation ; les Etats d'une Province se nommoient : LES ETATS SOUVERAINS DU PAYS ET etc. Lorsqu'ils entendirent s'élever le murmure du Peuple à ce sujet ils adoucirent les termes, et se qualifièrent d'ETATS

d'orgueil indigna beaucoup les personnes sensées, et principalement les Officiers, qui ne regardoient le Congrès que comme une Commission des *Etats-unis*, chargée de veiller à la défense générale des Provinces, puisque les Etats ne pouvoient certainement pas aliéner des portions d'une Souveraineté, qu'ils n'exerçoient eux-mêmes que précairement. On s'attendoit à voir ces Députés visiter les Magasins, ordonner la distribution des Fournitures qui s'y trouvoient, rendre justice au Régiment de Namur, et y remettre la paix en remplaçant les anciens Officiers que Schoenfeld avoit destitués; mais ils n'en firent rien, au contraire ils ne travaillèrent qu'à augmenter les troubles. Sans sortir de Namur ils y trouvoient des preuves suffisantes du délabrement des Troupes. Cette Ville étoit le centre de l'Armée, on y tenoit en réserve quelques Troupes pour pouvoir les envoyer au besoin à l'une ou l'autre des Colonnes; mais ces Troupes y devenoient inutiles, et lorsque Vander Mersch vouloit envoyer quelque part un renfort, il ne pouvoit souvent pas trouver

---

REPRÉSENTANS LE PEUPLE DU PAYS ET etc. On auroit plutôt toléré le nom de Souverains aux Etats-Généraux, mais le Congrès n'en étoit qu'une commission, et il se titroit aussi de Souverain, et pour comble de ridicule leurs Députés vouloient encore être Souverains en dépit de l'axiome : DELEGATUS NON POTEST SUBDELEGARE. Cette étrange subdivision de la Souveraineté ne pouvoit qu'indigner tous les Êtres raisonnables.

Digitized by Google

une Compagnie en état de marcher (53). La parade journalière étoit, à proprement parler, l'étalage régulier de la misère ; à peine pouvoit-on fournir les gardes; grand nombre de Soldats se trouvant hors d'état de faire le service, et n'osant même se montrer pour ne point blesser la décence : et les Députés du Congrès, qui vouloient être traités en Souverains, n'avoient pour leur garde ordinaire que des Soldats en haillons. Ils se rendirent aux postes avancés, où ils ne furent point touchés de l'état déplorable des Troupes, puisqu'ils firent rapport au Congrès que les plaintes du Général étoient peu fondées, et que le mécontentement de l'Armée étoit exagéré. Ils exigeoient sur leur passage des égards et des honneurs, dont un Monarque dans de semblables circonstances auroit dispensé ses sujets. Comme l'Adresse présentée aux Etats de Brabant leur tenoit à cœur, quoiqu'elle fût modérée dans ses expressions, et qu'elle ne tendit qu'à la concorde, ces Députés avoient soin de la traiter de séditieuse, et l'un d'eux, le Pension-

(53) Entr'autres exemples, nous rapporterons que vers le 21 Mars, Vander Mersch voulant faire occuper le Poste d'Andenne que le Comte de Lannoy Commandant de la Légion Nervienne avoit quitté pour aller en avant, il ne put trouver une seule Compagnie à Namur capable de s'y rendre, tant qu'à la fin Mr. de Romrée se présenta avec la sienne d'environ 150 hommes : mais on peut voir par le rapport de ce Capitaine du 1 Avril en quel état sa Compagnie étoit alors. Litt. A, n.° 59.

Digitized by Google

naire Lecocq requit l'Auditeur-général d'agir à charge du Lieutenant Arnaerts, qui l'avoit distribuée à Namur. Ils firent arrêter le Capitaine Fleury (54) pour leur avoir porté les plaintes des Officiers déplacés par Schoenfeld. Ils ne voulurent prendre aucun égard aux sollicitations ni à la Requête du Baron de Cuvelier, Colonel du Régiment de Namur, qui leur représentoit la nécessité de rétablir les premiers Officiers (55). Le Comte de Lannoy leur présenta en vain une Requête sur un objet important de service; ils ne lui donnèrent aucune réponse, ce qui fut cause que de Lannoy ne put plus se faire obéir de sa Troupe (56). Enfin Vander Mersch bien loin de voir alléger le fardeau de son commandement, le sentit au contraire redoubler après l'arrivée de ces Députés.

Il n'en fut pas de même des Députés des Etats de Flandre. Ceux-ci s'adressèrent avec confiance et avec la plus grande honnêteté au Général, qui leur donna tous les éclaircissemens et les moyens de se convaincre

---

(54) Fleury pouvoit être coupable de certains crimes dont on l'a accusé dans la suite, et qui n'avoient point de conexion avec la chose publique; nous ne le citons ici que parce que les Députés l'ont fait arrêter uniquement à cause qu'il leur portoit les plaintes des Officiers, et non point pour des actions dont ils ne devoient pas avoir connoissance.

(55) Litt. O, n.° 2.

(56) Litt. A, n.° 57.

Digitized by Google

par eux-mêmes, de la réalité des abus dont il s'étoit si souvent plaint aux Etats de Flandre et au Congrès (57). Ces Députés visitèrent les Postes avec soin, y interrogèrent les Commandans et les Officiers; des Soldats nuds, rongés de vermine, couverts de pustules, s'offroient par-tout à leurs regards attristés; ils y virent pour tout lit de la paille infectée; ils apprirent que le pain manquoit assez fréquemment pendant quelques jours; que quelquefois l'argent ne venoit point; que la paye même avoit déjà tardé jusqu'à neuf jours. Les Troupes de Flandre n'étoient pas à beaucoup près aussi

---

(57) On trouve dans le Journal tenu par les Députés des Etats de la West-Flandre ce qui suit.

Du 15 Mars 1790.

Eodem.

Une lettre de Mr. le Général Vander Mersch se plaignant éternellement du mauvais état de sa troupe, du peu de courage des uns et des autres, mauvaise volonté, désertion continuelle, indisciplinée etc. etc.

Du 23 Mars.

Eodem.

Lettre de Mr. le Général Vander Mersch du 22 du courant, PLAINTES ET ALARMES ORDINAIRES.

Eodem.

Encore lettre du même Général et du même contenu, datée du 23 dito.

Ces deux lettres furent envoyées à la commission du Congrès, établie au Quartier-général de l'armée, à laquelle on pria Mr. le Général de s'adresser à l'avenir directement pour tout ce qui concerne la formation, direction et l'approvisionnement de l'armée.

Digitized by Google

misérables, mais cette distinction étoit funeste à l'Armée; car les Troupes Brabançonnes se voyant absolument abandonnées, désertoient tellement, qu'on ne retrouvoit plus que les débris des Compagnies. Les Députés de Flandre s'étant instruits de la réalité des maux, pensèrent à y apporter du remède; ils se firent ouvrir les Magasins dont Nicolas Vander Noot avoit d'abord eu l'insolence de leur refuser l'inspection. Ils y trouvèrent un grand nombre de souliers, de vêtemens de toutes espèces et des armes neuves, tandis que les malheureux Volontaires marchoient pieds nuds, n'avoient plus pour vêtemens que de méchans haillons et portoient encore leurs premières armes, dont ils ne pouvoient presque plus se servir. Ils ne trouvèrent pas à la vérité, dans les Magasins, la quantité de fournitures qui auroient dû s'y trouver, si le Congrès s'étoit inquiété de l'Armée; mais au moins avec ce qui y étoit enfermé on auroit pu adoucir les plaintes des malheureux Volontaires qui gardoient les Postes avancés et diminuer les rigueurs de la saison auxquelles ils étoient exposés. Ils firent des reproches de cette insouciance à Nicolas Vander Noot, qui avoit la direction des fournitures, et ils allèrent enfin avouer ingénument à Vander Mersch, que les plaintes qu'il avoit si souvent réitérées à leurs Commettans, étoient autant au-dessous de la réalité, qu'elles avoient paru être au-dessus de la vraisemblance, et ils lui promirent d'en faire un rapport circonstancié aux Etats de Flandre,

Digitized by Google

et de ne rien omettre pour que l'on y mît ordre d'abord.

Mais à peine ces Députés de Flandre ont-ils quitté Namur, que les remontrances qu'ils avoient faites à ceux du Congrès et aux Membres du Bureau de la Guerre, parurent aussitôt oubliées. On ne prit aucun des moyens qu'ils avoient indiqués pour prévenir les plaintes, et le mécontentement et le dégoût s'accrurent au contraire tous les jours. Vander Mersch réitéra ses instances les 22, 23 et 24 Mars, tant au Congrès, qu'aux Etats de Flandre. Il leur exposoit ses vives inquiétudes sur le sort de son Armée, qui pouvoit à tout moment être forcée par les Autrichiens à qui rien ne manquoit, et qui sur les deux routes étoient en force supérieure à celle des Patriotes. Il trouvoit par-tout des obstacles à ses opérations. Le Colonel Serret à qui il ordonnoit de venir à Namur avec son Bataillon, pour être réparti sur les deux colonnes qu'il étoit d'une nécessité urgente de renforcer, reçut d'autres ordres des Etats du Hainaut, qui lui commandoient de rester à Baumont, Rancé et Chimay. Des craintes imaginaires étoient le prétexte pour concentrer vers Anvers un Corps de plus de 4000 hommes aux ordres de Schoenfeld, tandis qu'on laissoit Vander Mersch exposé à des périls réels, avec des Troupes accablées de dégoûts, et dont il ne pouvoit plus se servir. L'élite de ces Troupes désertoit sans cesse; les Députés du Congrès étoient témoins des scènes alarmantes qui se passoient sous leurs yeux,

Digitized by Google

ils s'opiniâtroient à ne point vouloir y porter du remède, et cependant le Congrès renvoyoit encore les plaintes du Général à la décision de ces Députés, à qui, disoit-il, il avoit confié toute son autorité, tandis qu'ils soutenoient impudemment que ces plaintes n'étoient point fondées. Ces Députés recevoient avec indifférence les rapports du Général sur la désertion, et lorsqu'il leur annonçoit que le mécontentement lui faisoit perdre un grand nombre de Soldats, ils lui répondoient froidement, *qu'ils s'en aillent.* Et comme on ne pouvoit en obtenir aucune satisfaction, le Général de Dolomieux qui ne cessoit de demander des renforts que Vander Mersch ne pouvoit lui envoyer, vit le mécontentement de sa Troupe monté à un tel point, qu'il fût lui-même exposé à être la victime d'une sédition à Baurain. Cette émeute étoit à peine appaisée, que pour la renouveler, le Major d'Avaine reçut des ordres de Schoenfeld, et des instructions pour former le Régiment de Flandre Cavalerie, où quelques-uns des Officiers déjà attachés à ce Régiment, se trouvoient oubliés. C'étoit une suite du plan qu'on avoit commencé d'exécuter à Namur, où la Garnison se trouvoit, pour ainsi dire, sans Officiers; car le Régiment de Namur, qui, en attendant qu'on le mît en état d'entrer en campagne, formoit la plus grande partie de cette Garnison, n'avoit vu qu'avec la plus grande douleur le déplacement de ses anciens Officiers, qui étoient connus et aimés de leurs Compagnies, qu'ils avoient eux-mêmes formées

Digitized by Google

mées et conduites depuis le commencement de la révolution. Les Soldats vivement indignés redemandoient leurs Officiers, et refusoient absolument d'obéir à de nouveaux venus, qu'ils n'avoient vus nulle part partager leurs premiers périls; ce qui occasionna une grande désertion dans ce Régiment et un mécontentement tel, que des Compagnies entières refusoient le service. Pour empêcher une désertion totale et éviter de plus grands désordres, les premiers Officiers faisoient assurer à leurs Soldats, qu'ils resteroient avec eux; mais ils ne vouloient point se remontrer à leurs Compagnies, de crainte qu'on ne les eût accusés de favoriser la révolte : et par un motif opposé, les nouveaux n'osoient se mettre en fonctions, certains d'être désobéis et même d'éprouver les effets de l'indignation du Régiment. Cependant ces nouveaux Officiers étaloient une insolence outrée; fiers de la protection des usurpateurs, qu'ils regardoient servilement comme leurs maîtres, ils s'associoient pour braver ouvertement les premiers Militaires, qui de leur côté ne purent souffrir que des étrangers et d'autres gens, qui n'avoient aucun droit à la reconnoissance de la Nation, affectassent devant eux des airs de mépris aussi outrageans. Plusieurs fois ils s'apprêtèrent à en venir aux mains, et Vander Mersch se vit obligé d'interposer son autorité, même pendant la nuit, pour empêcher l'effusion du sang. Ce n'étoit plus que par la crainte de déplaire à leur digne Chef, que ces Officiers retinrent leur juste

courroux, sur-tout lorsqu'ils surprirent un jour les étrangers dans un café armés de pistolets sous leurs habits. Ils leur arrachèrent ces armes, et suspendant pour un instant les effets de la colère, ils coururent les porter à leur Général, qui parvint encore à appaiser des esprits aussi irrités. Mais ces Officiers voyant par la conduite des Députés du Congrès, qu'il n'y avoit aucune justice à espérer d'eux, ne prirent plus conseil que de leur indignation, pour se représenter à leurs Compagnies, et y reprendre les fonctions de leurs grades.

Vander Mersch voyant que le désordre étoit à son comble et que personne ne vouloit s'occuper des moyens d'y remédier, apprenant d'ailleurs par une voie sûre qu'aucune Puissance n'avoit encore fait la moindre démarche en faveur des Belges, et considérant que l'état pitoyable de l'Armée étoit tel, qu'il pouvoit en un jour perdre tout l'honneur qu'il s'étoit acquis, crut qu'il étoit temps qu'il prit sa démission, pour qu'on ne lui imputât point les malheurs d'une Nation, qui couroit à sa perte en se laissant conduire par des hommes imbécilles et méchans. Les promesses des Députés de Flandre restoient sans effet; il n'en recevoit plus de nouvelles, et le rapport du Comte de Dolomieux, qui lui donnoit part d'un nouvel échec essuyé à Vonèche le 29 Mars, ne servit qu'à le confirmer dans sa résolution. Enfin son dégoût fut au comble en apprenant l'insurrection arrivée le 30 à Assesse, au moment que le Vicomte de Dam

Digitized by Google

voulut marcher pour empêcher l'ennemi de porter ses forces vers la nouvelle route. Vander Mersch commençoit à écrire pour donner part au Congrès de sa résolution, lorsque le Chanoine de Broux, de retour d'un voyage arriva, et le persuada de différer et de s'adresser encore pour la dernière fois aux Etats de Flandre. Le Général se rendoit au conseil de son ami, lorsque les Députés du Congrès entrèrent chez lui pour se plaindre des désordres que les Officiers commettoient; désordres qu'ils auroient dû s'imputer à eux-mêmes, puisque leur indigne conduite ne tendoit qu'à les exciter et à les fomenter. Vander Mersch qui s'étoit attendu à les voir coopérer avec lui au rétablissement de l'ordre, en portant des remèdes à des maux si urgens, et en rendant justice à ceux qui la réclamoient, vit en eux des hommes qui n'avoient que leurs passions pour guide. Il leur déclara que son mécontentement étoit porté au dernier point. Nos Troupes, leur dit-il, sont tellement découragées par le peu de soin qu'on en prend, que si l'ennemi savoit ou vouloit profiter du désordre qui règne dans l'Armée, je n'oserois répondre de Namur. Il leur manifesta enfin, qu'il étoit déterminé à prendre sa démission, mais qu'il vouloit encore préalablement s'entendre sur cet objet avec les Etats de Flandre.

Les Députés écoutèrent d'une oreille indifférente la résolution qu'il leur annonçoit et se contentèrent de lui demander froidement s'il avoit pris la peine d'en écrire au

Congrès. Ils persistèrent à vouloir lui faire croire que le désordre et le délabrement des Troupes étoient imaginaires, et *à lui faire perdre*, comme ils l'écrivoient eux-mêmes, *la mauvaise opinion qu'il témoignoit avoir de l'Armée* (58), comme si l'opinion de cet ancien Militaire, qui venoit depuis peu de visiter ses postes, ne devoit point prévaloir sur la leur. Vander Mersch reconnut par leurs discours, qu'il ne viendroit point à bout de vaincre leur opiâtreté, et voyant qu'ils agissoient réellement comme s'ils avoient juré la destruction totale de l'Armée, il reprit fortement sa première résolution de se démettre de son commandement, pour n'être pas témoin des scènes fâcheuses qui menaçoient sans cesse d'éclater.

Bientôt la nouvelle en fut portée aux Officiers. Aux cris d'un mécontentement porté à son comble, qui s'étoient fait entendre depuis trois jours, succéda tout à coup le silence du désespoir. Ils s'assemblent vers le soir à l'Hôtel d'Harscamp, pour y délibérer sur les moyens de conserver leur Chef. Ils jugent qu'il est inutile de s'adresser au Congrès, qui n'avoit aucune considération pour le Général, et qui par un effet naturel de l'orgueil, préféroit donner sa confiance à ses Députés, qui avoient apporté à Namur l'esprit de hauteur et de suffisance dont ils avoient puisé les principes à Bruxelles. Les Officiers résolurent donc

(58) Litt. O. N.º 4.

Digitized by Google

de s'adresser aux Etats de toutes les Provinces, pour leur exposer leurs craintes et exprimer leurs sentimens : ils formèrent une adresse (59) qu'ils signèrent tous, où ils donnèrent succinctement les raisons du mécontentement de l'Armée et du Chef; et comme ils reconnoissoient que tout le mal venoit des Etats de Brabant, qui ne s'occupoient que des moyens d'affermir leur aristocratie, et de se procurer des forces dans l'intérieur pour en faire l'instrument de leurs volontés, ils adhérèrent à la fameuse adresse présentée le 15 Mars aux Etats de Brabant.

Ce fut cette adhésion des Officiers aux vœux des plus éclairés Défenseurs des droits du Peuple, ce fut la part qu'ils prirent aux affaires civiles, qui irrita le plus les usurpateurs de l'autorité. Ceux-ci épuisèrent leur logique pour trouver des sophismes qu'ils avoient soin de faire répéter par le stupide vulgaire, et qui se réduisoient tous à dire, *que l'Armée étant chargée de la défense de l'Etat, ne pouvoit point s'occuper de l'Administration intérieure* (60). Cette absurde proposition passa chez les ignorans pour un axiome. Ils ne réfléchissoient pas que l'Armée Belgique n'étoit

---

(59) Litt. O. N.° 6.

(60) Les Officiers se sont assez justifiés par leur lettre aux Etats de Brabant, du 4 Avril. Litt. O. N°. 29.

Digitized by Google

point celle d'une Puissance établie, d'un Monarque qui la fait agir à sa volonté. Les Troupes Belgiques étoient un assemblage des plus courageux Citoyens, dont la plupart, après avoir raisonné sur les motifs de la révolution, avoient bien voulu se charger de l'entreprise et braver des périls auxquels ceux qui depuis s'étoient emparés de l'autorité, n'avoient osé s'exposer. Les Belges, en prenant l'épée pour la défense de leurs droits, s'étoient-ils déclarés déchus du rang des Citoyens (61)? avoient-ils perdu la fa-

(61) Dans la plupart des Monarchies, on blâmeroit les réclamations que l'armée feroit contre le Gouvernement Civil. Mais quelle différence avec l'armée d'une République naissante, où tout Citoyen doit être Soldat, et où chaque Soldat est d'autant plus intéressé dans la cause, qu'il la défend au péril de ses jours? Ne riroit-on pas en France si l'on disoit à Mr de la Fayette et aux Citoyens qui portent l'uniforme National, qu'ils n'ont plus le droit de faire des réclamations politiques, qu'ils ne peuvent présenter des adresses à l'Assemblée Nationale sur des objets qui intéressent le bien public? Les Etats-Belgiques osoient dire encore que les Citoyens armés étoient payés par la Nation, d'où ils concluoient qu'ils ne devoient point s'embarrasser du régime intérieur: comme si ces Citoyens armés avoient été subitement retranchés de la Nation. Il étoit juste que ceux qui ne s'exposoient point aux périls, nourrissent leurs frères qui les bravoient pour eux; mais étoit-il juste d'ôter à ceux-ci des prérogatives qu'on n'eût osé contester aux autres qui ne les retenoient qu'à titre de leur oisiveté? D'ailleurs les Députés des Etats, le Congrès, le Département de la guerre, n'étoient-ils pas également payés des services vrais

culté de réclamer ces droits, les droits de leurs parens, de leurs amis, qui se voyoient forcés au silence ; car quoique le Peuple murmurât de toutes parts, ces murmures ne se rassembloient point assez pour en produire une voix tonnante (62); tandis que les Etats de Brabant, Vander Noot, Van Eupen et le Congrès, se mettant à la tête de leur cabale aristocratique, ne poussoient qu'un seul cri qui devoit à la fin étourdir le vulgaire. La Nation n'avoit donc que ses Citoyens armés et rassemblés qui pussent encore en imposer à ses ennemis intérieurs, aux insolens qui méditoient sa servitude. Aussi les Etats craignoient-ils ces Citoyens instruits, ennemis du pouvoir arbitraire, et dont les bras armés étoient les seuls capables de repousser le joug hon-

---

ou faux qu'ils rendoient à la Nation? et cependant ils s'arrogeoient à eux seuls le pouvoir de parler, de commander et d'opprimer un Peuple trop aveugle.

(62) Le 24 Mars M. Stanislas Masson, qui avoit eu la plus grande part dans la Révolution à Mons, écrivoit au Général la lettre la plus alarmante au sujet du mécontentement du Peuple. « La division, « écrivoit-il, ne fait qu'augmenter ; déjà six cens « Bourgeois sont assemblés pour un coup de main. « Ils ont pour plainte la conduite des Messieurs « du Comité de cette ville dont plusieurs trahis- « sent..... Nos Bourgeois entendent venir à « une expulsion de ces traîtres, de là à la cassa- « tion des États..... La résolution de V. E. « mettroit le calme, si elle nous étoit communi- quée ».

Digitized by Google

teux qu'on préparoit au Peuple. D'où vient qu'on cherchoit à les accabler de dégoûts, à les désunir, à les forcer à se retirer, pour diminuer l'obstacle qu'ils auroient pu mettre aux projets destructeurs que l'orgueil inventoit à l'aide de la fourberie.

D'après le récit de ce qui s'étoit passé entre Vander Mersch et les Députés du Congrès, les Officiers qui ne doutoient plus des mauvaises intentions de cette députation turbulente, craignirent qu'elle n'envoyât des rapports calomnieux contre le Général et l'Armée, pour prévenir défavorablement les Provinces. L'inquiétude des Officiers augmenta en apprenant qu'une voiture de poste à six chevaux étoit préparée par ordre de ces Députés, qu'on avoit entendu compter dans leur appartement une grande somme d'argent, tandis que la caisse militaire se trouvoit vide depuis plusieurs jours. Ils font observer les portes en silence, sur-tout celle de Bruxelles; leurs craintes n'étoient que trop fondées, car à l'entrée de la nuit, Visbecque, Député pour la Bourgeoisie de Mons, se présenta pour sortir par la porte de Bruxelles, où il fut arrêté et conduit à l'Hôtel d'Harscamp. On trouva dans sa voiture deux gros sacs d'argent qu'il emportoit, dans un temps où le Bureau de la Guerre se trouvoit hors d'état de payer la Troupe. Les Officiers, après lui avoir assigné un quartier à l'Hôtel d'Harscamp, lui demandèrent les dépêches dont il étoit porteur; on lui trouva celle que lui et ses Collégues avoient fabriquée ensemble, contre un Général qui avoit

Digitized by Google

trop bien mérité de la Nation (65). On y lisoit des commentaires assez injurieux sur la conférence qu'ils avoient eue avec lui, et toute cette Lettre marquoit un air d'insouciance et de mépris. On y trouvoit les contradictions les plus manifestes. *Le Général sembloit*, disoient ils, *leur vouloir faire croire que les choses étoient désespérées; ils s'étoient attachés particulièrement à lui faire perdre la mauvaise opinion qu'il témoignoit avoir de l'Armée;* et ils avouoient ensuite, *que l'on ne devoit pas beaucoup compter sur une Armée formée à la hâte, et commandée*, ajoutoient ces ingrats, *par un Général qui parle et qui agit de la sorte.* Les Officiers ne furent pas moins indignés de la fin de cette Lettre où les Députés parloient d'avoir reçu *des formules de serment*, et promettoient à leurs Commettans de suivre la direction qui leur étoit prescrite, *aussitôt qu'ils en trouveroient l'occasion favorable.* On ne savoit que trop, quelles étoient ces formules de serment, que les usurpateurs espéroient de faire prêter à l'Armée, pour la soumettre à leurs volontés; mais l'occasion ne leur étoit pas encore favorable, car c'étoit encore des Citoyens qui composoient l'Armée. Après cette dépêche injurieuse, on fit la lecture de celle que Visbecque lui-même écrivoit aux Etats de Mons (64), qui étoit propre à indisposer les

(65) Litt. O. N°. 4.

(64) Litt. O. N°. 3.

Digitized by Google

Montois contre le Général, au sujet de l'échange des prisonniers, qui tenoit fort à cœur à la Province du Hainaut, depuis la déroute de ses Troupes; et quoique Vander Mersch n'eut rien épargné pour parvenir à effectuer cet échange, quoique Visbecque ne dut point ignorer ce qui en retardoit la conclusion, enfin quoique le Général Patriote rassurât les trois prisonniers Montois, qui étoient de retour de Luxembourg et pour lesquels il avoit obtenu une prolongation du Général Baron de Bender, cependant la Lettre de Visbecque donnée au public, auroit fait croire aux personnes peu instruites sur cet objet, que Vander Mersch ne s'intéressoit nullement au sort des prisonniers. Malgré la vive indignation des Officiers à l'aspect d'un procédé aussi indigne, ils se retinrent cependant, et ils eurent pour Visbecque tous les égards possibles.

Vander Mersch n'apprit qu'à son lever ce qui venoit de se passer pendant la nuit. Ses Officiers vinrent eux-mêmes lui en faire le rapport. Il blâma hautement leurs démarches, et leur dit qu'il les auroit empêchées, s'il avoit pu les prévoir. Mais il n'apprit qu'avec la plus profonde douleur, les couleurs ingrates dont les Députés du Congrès le dépeignoient dans leurs Lettres, et il forma encore plus vivement la résolution de se retirer. Les autres Députés apprenant la détention de leur Collègue, se rendirent le matin chez le Général, pour le solliciter de mettre ordre à une fermentation que leur

Digitized by Google

imprudence et leur hauteur avoit excitée. Vander Mersch leur répondit, en commençant par désapprouver la conduite de ses subalternes; mais il leur prouva qu'ils n'avoient rien négligé pour y donner matière. « Vous « êtes venus à Namur avec de pleins pou- « voirs, leur dit-il, et bien loin de remédier « aux maux que je ne cesse de dénoncer et « que vous ne pouvez plus ignorer, vous « avez laissez monter jusqu'au désespoir le « mécontentement des braves Officiers qui « me suivent depuis le commencement de « la révolution ». Il leur exprima vivement sa douleur, de voir ses services payés par des ingratitudes aussi marquées; il leur fit une courte énumération de ce qu'on lui avoit vu faire pour sa Patrie, dont il n'avoit en vue que la prospérité, et à laquelle il sacrifioit ses intérêts particuliers, « telle- « ment, ajouta-t'il, que pour ne point gre- « ver le trésor public, en exigeant mes ap- « pointemens, je viens d'emprunter d'un « de mes Adjudans dix louis qui m'étoient « nécessaires ». Les Deputés ne savoient quoi répondre et restoient confondus. Vander Mersch leur parloit encore quand on annonça le Corps d'Officiers qui demandoit à lui parler. Il descendit pour le recevoir, et le Baron de Haack, Colonel et Inspecteur de l'Infanterie, portant la parole, lui exprima les vifs regrets que formoit tout le Corps, en apprenant la résolution qu'il avoit prise d'abandonner son commandement. Il lui remontra que c'étoit fait de l'Armée et de la nouvelle République, s'il exécutoit son

Digitized by Google

dessein. Alors tous les Officiers se firent entendre pour le conjurer de rester à leur tête, en l'assurant qu'ils feroient tout ce qui dépendoit d'eux, pour porter les Corps gouvernans à remédier aux maux urgens qui accabloient l'Armée, et qui en désespéroient le Chef. Vander Mersch ému par leurs discours, leur demanda si jamais quelqu'un avoit eu à se plaindre de lui. Toutes les voix se réunirent pour s'écrier, que toute sa conduite méritoit l'éloge d'une Nation, qui lui devoit sa situation actuelle. Le Général ne pouvant résister à des marques d'attachement aussi sincères, leur témoigna sa reconnoissance et leur promit de ne point les abandonner. Il retourna près des Députés du Congrès, et tandis qu'il leur donnoit part des sentimens de ses Officiers, ceux-ci qui aimoient à les exprimer en présence de ces Députés, entrèrent pour leur témoigner l'indignation que des procédés aussi outrageans leur inspiroient. Ils lurent à haute voix la Lettre insultante qu'ils avoient ôtée à Visbecque, et chaque ligne augmentoit tellement leur courroux, que si le Général ne les eût contenus par son autorité, les Députés couroient grand risque d'éprouver les effets d'un ressentiment qu'ils avoient provoqué. Vander Mersch ordonna de remettre Visbecque en liberté ; les Officiers obéirent et lui rendirent son argent, mais ils se réservèrent les Lettres qui les avoient tant irrités.

Une indolence léthargique engourdissoit déjà le Peuple, qui se reposoit tranquille-

Digitized by Google

ment et se croyoit au faîte du bonheur en voyant quelques misérables Troupes à peine armées pour le défendre, et des *Représentans-nés*, aussi méchans qu'ignorans, à la tête des affaires. Les Officiers, qui avoient fait le premier pas, et qui, instruits de la situation politique de la Nation, découvroient les maux qui la menaçoient, songèrent à l'importance qu'il y avoit alors, d'éclairer, s'il étoit possible, le Peuple sur ses véritables intérêts, qu'ils voyoient miner tous les jours par les artifices des usurpateurs. Ils résolurent donc de se former en Comité, afin de discuter leurs avantages, comme Citoyens, et sur-tout ceux d'une Armée expirante, qu'il falloit sauver par de puissans remèdes. Ce Comité n'étoit qu'une Assemblée de Commissaires choisis par les Officiers, pour éviter la confusion d'une Assemblée en Corps; et quoique ce Comité n'eut rien d'extraordinaire, il irrita vivement les Etats, qui n'avoient plus que l'Armée à craindre et qui la voyoient disposée à réprimer les progrès de leur despotisme. Les premiers soins de ces Commissaires furent d'empêcher de nouveaux désordres qui seroient arrivés, si les Députés du Congrès s'étoient avisés, comme il étoit à craindre, d'envoyer de nouveaux rapports faux ou outrés à leurs Commettans. C'est pourquoi ils députèrent vers eux le Comte de Rosière et le Baron de Haack, pour les prier d'engager leur parole d'honneur, qu'ils ne quitteroient point la Ville et qu'ils n'enverroient point de dépêches

Digitized by Google

au Congrès; les Députés le promirent et écrivirent en même temps au Général pour s'excuser, en rapportant ce qu'ils avoient fait au bien-être du service, comme si le bien-être du service eût exigé qu'on noircît, qu'on calomniât un homme qui en avoit rendu de si grands et de si importans.

Il étoit d'une indispensable nécessité d'empêcher que le bruit de ces éclats ne parvînt jusqu'au camp de l'ennemi, qui, les prenant pour un désordre, auroit pu tenter quelque entreprise contre les postes avancés, où les Patriotes n'étoient plus en état de soutenir, et que Vander Mersch ne pouvoit renforcer; car les Etats ou le Congrès préféroient de concentrer leurs Troupes aux environs de Bruxelles et d'Anvers, sous de vains prétextes, qui cachoient un dessein des plus méchans. Conformément à son devoir de Commandant, Vander Mersch voulut prendre les précautions requises pour empêcher les communications épistolaires, et fit surveiller la poste, où il s'étoit apperçu qu'on ne prenoit point assez de précautions. On avoit intercepté à Nattoye des Lettres dans la malle du Postillon, qui avoient déjà passé les bureaux de Bruxelles et de Namur, dans lesquelles on donnoit part de tous les désordres qui règnoient à Bruxelles et du mécontentement de la Nation. Le droit de surveiller la poste n'a jamais été contesté à un Général en chef, sur-tout lorsqu'il est dans le voisinage de l'ennemi, et la fermentation que la coupable conduite du Congrès avoit excitée dans l'Armée, obligeoit encore da-

Digitized by Google

vantage le Général de prendre toutes les précautions nécessaires pour en cacher la connoissance à l'ennemi. Les Officiers furent dans la suite accusés d'avoir ouvert les Lettres des Etats. Si le fait étoit vrai, ils auroient outre-passé les ordres de leur Commandant, qui ne leur avoit parlé que d'intercepter les Lettres suspectes, parmi lesquelles il étoit éloigné de compter les dépêches des Etats. Mais les personnes commises par le Général pour visiter les Lettres, assurent positivement qu'aucune dépêche des Etats n'a été ouverte, et que le Général ordonna de faire partir par le Courrier ordinaire, celles qui lui furent apportées.

Les Officiers qui n'avoient prêté serment qu'au Peuple et non point au Congrès, se regardant comme Citoyens d'une République naissante, qui leur étoit en grande partie redevable de son existence, crurent enfin qu'il leur étoit permis de réclamer avec force l'emploi des moyens efficaces (65)

(65) La joyeuse entrée donne le droit à tout Citoyen de faire des représentations au Prince. « Les Brabançons ont le droit incontestable de faire « des représentations à leur Duc, sans pour cela « encourir sa disgrace; à plus forte raison m'est-il « permis de m'expliquer sans déguisement dans la « circonstance actuelle; je ne vous considère que « comme des personnes qui ont agi ci-devant en « qualité de Représentans ou Corps intermédiaire « entre le Peuple et le Duc, et qui se sont « chargés du Gouvernement en attendant qu'il y « soit autrement pourvu ». Lettre de M. E. de Walckiers aux Etats de Brabant du 31 Mars 1790. Elle se trouve dans le supplément aux Pièces just. Litt. A.

Digitized by Google

pour conserver les fruits de leurs travaux et s'épargner les regrets d'avoir vu le sang de leurs frères couler inutilement. Il étoit plus que temps si on vouloit conserver l'honneur de la Nation, de la réveiller et de lui montrer la source du mal et le bord du précipice sur lequel elle s'assoupissoit. Il étoit de la plus grande nécessité de s'opposer aux efforts de quelques individus ambitieux, qui s'étant arrogé par la ruse et l'intrigue une prépondérance funeste dans le Congrès, étoient la cause de tous les désordres. Il étoit indispensable, si on vouloit résister à des tyrans aussi dénaturés, que ceux de la cabale formée dans le sein du Congrès, qu'on conservât les personnages les plus distingués, soit par leurs talens, soit par leur naissance, qui ne s'étant conduits que selon les lois de l'honneur et n'ayant à cœur que les intérêts de la Nation en général, s'étoient attiré la haine de cette foule obscure, qui vouloit s'élever à toute force sur les ruines du Peuple. Le Comité des Officiers résolut donc de demander l'Avocat Vonck, dont le souvenir étoit cher à ceux qui combattoient déjà, lorsque les usurpateurs oisifs n'auroient encore osé espérer de parvenir un jour au dégré d'insolence qu'ils affectoient depuis impunément. Les vues sages et profondes de Vonck et de ses amis, n'étoient point suspectes à une Armée qu'ils avoient eux-mêmes assemblée. Les Officiers écrivirent à Vonck, qui ignoroit ce qui se passoit à Namur; ils le demandèrent pour qu'il

vînt

vint les aider de ses conseils (66); et pour faire renaître l'énergie et la confiance dans l'Armée, ils formèrent des vœux à adresser à toutes les Provinces (67), tendans à ce que 1°. Vander Mersch restât Généralissime des Troupes. 2°. Que le Duc d'Ursel qui avoit donné des preuves d'un patriotisme éclairé, fût remis à la tête du Département général de la Guerre. 3°. Que le Prince d'Aremberg, Comte de la Marck, dont les talens militaires étoient connus, et qui dans le principe de la révolution avoit donné des marques de son patriotisme, en offrant ses services au Comité assemblé à Breda, fût nommé Commandant en second de l'Armée, sous les ordres de Vander Mersch. Les Officiers espéroient de voir remplir ces vœux; Vander Mersch depuis le commencement étoit Généralissime des Troupes de la Nation; ses actions l'avoient rendu digne de la confiance des honnêtes Citoyens; il étoit donc juste que la Nation le confirmât dans son commandement. On n'ignoroit point par quelles menées perfides les ennemis du bien public avoient éloigné le Duc d'Ursel des Etats, et l'avoient forcé à se démettre de la présidence du Département de la Guerre; ce personnage étoit cependant un des plus importans de la République: ses connoissances politiques, son expérience dans

(66) Litt. O. N°. 8.

(67) Litt. O. N°. 9.

la Guerre, le crédit et les richesses de sa famille devoient être d'une grande considération aux yeux de ses Concitoyens, et il étoit de l'intérêt de la Nation de se ménager un tel appui, et de réparer les torts que d'orgueilleux particuliers avoient commis envers lui (68). Outre les mêmes avantages que possédoit le Comte de la Marck, on devoit considérer les témoignages de patriotisme qu'il avoit donnés, ses talens, le crédit dont il jouissoit en France et l'amitié dont il étoit lié avec Mirabeau, dont l'influence étoit grande dans l'Assemblée Nationale. Le Peuple donc, s'il avoit été sensé, auroit applaudi aux vœux de l'Armée qui ne tendoient qu'au bien-être de la Patrie, et il eût fait valoir sa volonté suprême pour les remplir. D'ailleurs le Baron de Haack avoit appris par une voie sûre, que le Cabinet de Berlin approuvoit les vœux que les Officiers formoient, et qu'il étoit d'avis qu'on les proposât aux Etats-unis (69), mais les Etats qui paroissoient n'avoir de confiance que dans la Prusse, n'étoient point cependant d'avis de déférer aux conseils de cette Cour même, lorsqu'ils ne favorisoient pas leurs vues ambitieuses. Les Officiers espérant toujours qu'ils mettroient moins d'opiniâtreté dans leur conduite, expédièrent

(68) Voyez à ce sujet la Lettre de de Grave, Député des Etats de Flandre, pièces justificatives de la troisième Epoque. Litt. F. n.° 4.

(69) Voyez Litt. K.

Digitized by Google

le 31 de Mars, des Courriers aux Etats des Provinces, aux Magistrats et aux principaux Comités des Villes, pour leur présenter leur adresse et leurs vœux qu'ils accompagnèrent de Lettres respectueuses.

Dans le ferme espoir que les Etats des Provinces ouvriroient enfin les yeux et feroient cesser les justes plaintes de l'Armée, en forçant le Congrès à y porter des remèdes nécessaires. On vit succéder le calme à l'orage, à quoi ne contribua pas peu la dépêche satisfaisante que Vander Mersch reçut des Etats de Flandre (70), et qu'il s'empressa de communiquer à ses Officiers. On y voyoit que les Etats de Flandre, d'après le rapport de leurs Députés extraordinaires, avoient à la fin forcé le Congrès de convenir de la réalité des abus et de la nécessité d'y remédier d'une manière efficace. Ces Etats dans leur dépêche bien différente de la Lettre des Députés du Congrès, rendoient justice au zèle de Vander Mersch, ils l'assuroient que le Congrès connoissant tout le prix de ses services, ne négligeroit rien pour remédier aux maux de l'Armée; ils le prioient de concourir au même but avec tout le zèle qu'ils lui connoissoient pour le bien du service, qu'il pouvoit d'autant mieux réaliser qu'il jouissoit de toute la confiance de l'Armée; ils justifioient enfin la demarche des Officiers, en avouant que *les Comités Civils établis à cet effet, ne pouvoient remplir tout*

(70) Litt. C, n.° 15.

le but sans le concours des Commandans Militaires.

Cette dépêche qui annonçoit enfin des sentimens raisonnables, répandit l'alégresse dans toute la Garnison de Namur, qui la fit aussitôt imprimer et distribuer à l'Armée, pour rendre le courage et faire renaître l'espérance aux postes avancés. Vander Mersch envoya en même-temps quelque renfort à la colonne de Beaurain, et comme le Vicomte de Dam ne cessoit d'en solliciter également, il donna ordre au Colonel Comte du Châtel, qui étoit à Genappe avec des Troupes de la West-Flandre, de se rendre d'abord à Namur (71), mais du Châtel reçut en même-temps d'autres ordres de Bruxelles de n'obéir qu'au Congrès. Le Département général de la Guerre faisoit en même-temps la défense aux Commandans des Villes de respecter d'autres ordres que les siens (72). Ce qui ne laissa plus de doute sur l'odieux complot qui se tramoit à Bruxelles. La démarche ferme et vigoureuse des Officiers de l'Armée avoit d'abord consterné le Congrès; Van Eupen et Vander Noot présagèrent leur abaissement, si la Nation ouvroit les yeux sur leurs coupables menées, et si elle secondoit les vues vraiment Patriotiques de l'Armée. Les Despotes du Brabant ne doutoient point du délabrement des Trou-

(71) Litt. C, numeris 24 et 25.

(72) Voyez ci devant la Note 41, pag. 209 et 210.

Digitized by Google

pes, et ils auroient pu y remédier, en envoyant à Namur des Députés plus habiles, mieux intentionnés et plus honnêtes; mais ils ne voyoient dans Vander Mersch et son Armée, qu'un obstacle perpétuel au régime monstrueux qu'ils vouloient introduire dans le Gouvernement. Ils voyoient dans les premiers guerriers, des hommes qui, tenant à la main le manifeste du Peuple Brabançon, qu'ils avoient entendu publier les premiers, venoient reprocher aux usurpateurs leur mauvaise foi et les confondre par leurs propres argumens. L'aristocratie ne pouvoit triompher complettement avant d'avoir abattu Vander Mersch et dispersé la première Armée. Aussi tous leurs soins ne tendirent-ils plus qu'à exécuter ce plan exécrable. Il falloit séduire les Flamands, qui avoient une si haute idée de Vander Mersch, qu'ils l'appeloient publiquement le Washington Belgique (73), et pour mieux surprendre les Etats de cette Province, ceux de Brabant saisirent le jour du Jeudi et du Vendredi Saint, pour y faire parvenir leurs dépêches, dans les momens où la dévotion retenoit la plupart des Membres éloignés de la salle de l'Assemblée, où

(73) Dans un Plan d'une Souscription Patriotique, imprimé le 5 Février, par ordre des Etats de Flandre, et signé J. F. Rohaert, on lit ces mots: « Nous avons un Vander Mersch, autre Washington, à la tête de nos armées, composées en « partie de Soldats-Citoyens, et en partie de Volontaires, tous animés de l'esprit de la liberté.

Digitized by Google

siégeoit un très-petit nombre de personnes, que Rohaert, digne émule de Vander Noot, parvint à séduire, en appuyant les impostures et les calomnies de son modèle. On peut juger des rapports qui furent faits à Gand, par la Lettre que Van Eupen écrivoit à un simple Comité d'Anvers, dans laquelle ce sacrilége imposteur ne trembloit point de faire intervenir le Ciel, comme complice de ses complots abominables (74). L'Officier Arnaerts, qui portoit l'adresse du Comité des Officiers pour la présenter aux Etats et aux corporations de Flandre, se trouva prévenu et arrêté à Gand : il fut enfermé aux Frères Célites, où il essuya des traitemens barbares jusqu'à la rentrée des Autrichiens. On arrêta encore le Colonel du Génie, Fisco, dont le crime étoit que les Officiers de Namur lui adressoient une Lettre pour l'engager de joindre ses réclamations aux leurs. Le brave Fisco ne s'attendoit point à une telle récompense de la part de ceux pour qui il avoit déjà supporté une captivité de deux mois, et pour qui il s'étoit exposé à une mort ignominieuse. Mais les Volontaires de Gand qui n'aidèrent jamais à fouler les droits de l'homme, ne purent souffrir qu'on les violât aussi ouvertement dans la personne de ce zélé Patriote. Ils firent entendre leur voix en sa faveur, et les Etats intimidés, ordonnèrent l'élargissement de Fisco (75).

(74) Litt. O, n.° 27.

(75) Fisco, Colonel du Génie, s'étoit attiré la

En même-temps on n'omettoit rien pour échauffer les esprits à Anvers, où les soins de Van Eupen, qui y étoit révéré comme un saint homme, ne pouvoient manquer de réussir, chez un Peuple qui croit si facilement à tout ce que la calomnie a de plus noir, lorsque l'hypocrisie lui parle sous le masque de la religion. C'est là qu'on impri-

---

haine de Vander Noot et des Etats, premièrement pour avoir été Membre du Comité secret de Vonck, ensuite pour avoir gagné l'estime et l'amitié de Vander Mersch, et s'être montré partisan de la Démocratie. Au lieu de le laisser à l'armée, où il étoit nécessaire, on jugea à propos de l'en détacher, et le Département de la Guerre lui expédia le premier Mars une Commission ridicule pour inspecter le Port d'Ostende, avec ordre de s'y rendre incessamment. Après quoi il fut retenu et observé à Gand sous différens prétextes, jusqu'à ce qu'il y fût arrêté le 2 Avril. Son Adjudant, le Sr. du Bosch, voulut remontrer à Rohaert que le Colonel Fisco étant connu pour un des premiers auteurs de la Révolution et pour être ami intime du Général, ses arrêts pourroient produire des suites fâcheuses pour les Etats de Flandre; à quoi Rohaert répondit en ces termes: « c'est justement pour cette étroite amitié que « Fisco est arrêté, et que l'on a jugé à propos « de l'éloigner de l'armée, car Vander Mersch est « le plus grand J..... que la terre ait produit ». Ce qui prouve bien que le projet de perdre Vander Merch étoit formé depuis long-temps. A peine le 2 Avril, connoissoit-on à Gand quelque chose de ce qui s'étoit passé à Namur le 31 Mars; et cependant Rohaert s'expliquoit déjà sans déguisement. Quelle justice après cela, le Général devoit-il attendre de ses ennemis, qui tramoient depuis long-temps contre lui?

Digitized by Google

moit, qu'on affichoit des estampes et des libelles, productions grossières d'un Ecrivain du Congrès, dans lesquelles le Chef de l'Armée étoit représenté comme un traître qui vouloit rendre le Pays aux Autrichiens, et la démarche des Officiers comme une suite de la trahison (76). Le Comité fanatique de cette Ville y faisoit arrêter les Officiers envoyés par ceux de Namur, qui ne s'attendoient point à trouver à Anvers un délire aussi incroyable et un égarement aussi complet de la raison. Ces insensés poussèrent l'outrage jusqu'à déshabiller entièrement le Lieutenant de Cavalerie Cannaert d'Hamale, Gentilhomme de Liège, qui dut essuyer les ris effrontés et les gestes indécens qu'ils affectoient pour insulter à la pudeur, et il se trouva heureux de sortir de leurs mains pour être enfermé aux Frères Célites. Le barbare Van Eupen applaudissoit en écoutant ces violences: *vous avez bien fait*, leur écrivoit-il, *d'arrêter un troisième distributeur d'écrits incendiaires*; c'est ainsi que ceux qui avoient allumé et attisé le feu de la discorde, appeloient l'adresse modérée de Vonck, les vœux Patriotiques et les lettres des Officiers. *Le débordement des Officiers*, continuoit-il, *est à Namur à son comble, et M. le Général Vander Mersch a écrit aux Etats de cette Province, que les démarches de ses Officiers n'ont*

---

(76) Voyez le Supplément aux Pièces justificatives, Litt. C, n.° 2.

Digitized by Google

pas été seulement faites de sa connoissance, mais avec son approbation même; en quoi Van Eupen développoit bien la noirceur de son caractère, car en équivoquant sur les expressions de Vander Mersch, il ne disoit pas que c'étoit une réponse du Général aux Etats de Namur (77), qui lui avoient dénoncé la démarche de ses Officiers vis-à-vis d'eux, c'est-à-dire la lettre que ses Officiers leur avoient écrite aussi bien qu'aux autres Provinces, et que les Etats appeloient une démarche contraire au bien public; tandis qu'ils ne devoient avoir trouvé dans cette lettre (78), que des expressions de leur sincère attachement au même bien public, dont personne, à l'exception de l'Armée, ne paroissoit plus s'occuper. Les Etats de Namur les dénonçoient aussi pour s'être emparés de la Poste aux Lettres, et c'est à ces deux points que Vander Mersch répondoit et qu'il approuvoit, sans entrer dans la discussion des démarches antérieures qui avoient eu lieu sans sa participation, et qu'il avoit redressées sitôt qu'on l'en avoit instruit. Cette Lettre de Van Eupen, qui fut aussitôt imprimée et distribuée, annonçoit que les Etats de Flandre avoient sollicité le Congrès pour agir avec vigueur; que ceux de Brabant et les autres répétoient les mêmes paroles; cela n'étoit point douteux,

(77) Litt. O, n.° 10 et 11.

(78) Litt. O, n.° 5 et 6.

Digitized by Google

puisque ces Sociétés ne montroient de la vigueur que lorsqu'on vouloit s'opposer aux progrès de leur usurpation et qu'on leur enseignoit ce qu'elles devoient faire pour le salut de la cause commune. Mais à cette cruelle vérité, Van Eupen ajoutoit un grossier mensonge, en marquant, *que la Troupe même à Namur et aux environs étoit en grande partie contre ces insurgens.* Cette phrase ajoutée pour mieux tromper le vulgaire, démasquoit bien l'orgueil de cette nouvelle espèce de Souverains, qui se permettoient déjà de qualifier d'*insurgens,* des Citoyens qui abhorroient leurs principes destructeurs, et qui élevoient la voix pour rappeler le Peuple à la raison et lui faire toucher au doigt les désastres qui le menaçoient et les périls de toute espèce qui l'environnoient.

On auroit peine à croire les horribles calomnies qui furent subitement inventées, imprimées et affichés à Bruxelles et à Anvers (79), et qui se succédoient rapidement

(79) Le 5 Avril, le fameux de Noter couroit la Ville en fiacre, en répandant à pleines mains des imprimés contre Vander Mersch. Un Officier des Volontaires qui l'apperçut, demanda la Garde et arrêta le fiacre croyant y trouver un Démocrate ; mais leur surprise fut grande, lorsqu'ils reconnurent le Syndic. « qui auroit pensé, se « dirent les Volontaires de la Garde, en s'en re- « tournant honteux et même effrayés, qui auroit « pensé trouver là de Noter ? Après tout on verra « que nous faisons notre devoir ».

Pour appuyer tous ces Libelles, le Départe-

Digitized by Google

pour ne point laisser le temps à la classe ignorante de réfléchir. On y vit accuser publiquement Vander Mersch, d'avoir fait passer des vivres, des munitions de guerre et des habillemens à l'Armée ennemie. Le Congrès et les Etats à qui ce genre d'accusation étoit le plus favorable, puisqu'il couvroit leur coupable négligence, laissèrent tranquillement débiter cette grossière calomnie; d'ailleurs ils n'avoient pas d'autre moyen pour perdre dans l'esprit du vulgaire, un Guerrier que la Nation avoit appelé jusque-là son Héros et son Libérateur. Il ne falloit rien moins que les crimes les plus atroces aux yeux des Belges, pour déraciner l'opinion profonde qu'ils avoient de la probité, du patriotisme et des talens du Chef de l'Armée, et de l'importance d'un tel Guerrier, à qui seul les Etats sur-tout, devoient l'indépendance réelle, et le reste de la Nation la liberté chimérique dont chacun se glorifioit tant. Malgré ces inculpations atroces multipliées contre l'honneur de Vander Mersch, on ne vit parmi les Troupes concentrées dans le Brabant, que le seul Régiment d'Anvers nouvellement levé, qui se plut à y ajouter foi et à témoigner de l'acharnement contre un Guerrier qu'il ne connoissoit pas; aussi ce Régiment fut-il en faveur près du Congrès, et les Officiers reçurent leurs bre-

---

ment de la Guerre en publia un autre, sous le titre d'Avis a la Nation. Voyez le Supplément aux Pièces justificatives, Litt. Ç, n.° 3.

Digitized by Google

vets à Louvain, afin de marcher avec plus d'animosité contre le premier Chef de l'Armée et contre leurs frères qui portoient les premières armes, comme nous le rapporterons bientôt.

Mais tandis qu'on faisoit jouer tous les ressorts imaginables pour séduire les Villes éloignées du théâtre de la guerre, on ne négligeoit rien pour introduire ce funeste aveuglement à Namur. Si d'un côté il paroissoit plus difficile de faire illusion aux Habitans de cette Ville qui devoient bien connoître le Général, et qui avoient sous les yeux les preuves de l'état pitoyable de l'Armée; si on désespéroit de les aveugler en employant le fanatisme religieux, qui a beaucoup moins d'empire à Namur que dans les Villes du Brabant; d'un autre côté on lui trouvoit un foible par où cette Ville pouvoit être attaquée avec succès. Comme la plus voisine de l'ennemi, c'étoit celle, qui se formoit le plus de craintes; ainsi le mot de trahison ne pouvoit manquer d'y affecter les esprits, et quoique Vander Mersch y fut encore généralement aimé, la trop grande confiance que le Peuple avoit dans ses Etats, dont les résolutions lui paroissoient des oracles, devoit à la fin faire pencher la balance en leur faveur; car déjà les Etats de Namur s'occupoient à copier ceux du Brabant, et à témoigner de l'animosité contre Vander Mersch par le même motif, qui avoit allumé la rage des tyrans de Bruxelles. Ce ne fut point sans peine cependant, qu'ils parvinrent à séduire une Ville où le Patriotisme

Digitized by Google

étoit très-exalté, et qui avoit déjà murmuré de la récente nomination des Officiers, du mépris affecté pour les anciens, et d'autres circonstances relatives à l'administration, où les passions des Etats dominoient plus que le Patriotisme. Mais les Etats de leur côté avoient quelques zélés défenseurs dans des hommes intéressés qui attendoient des emplois, et qui abusèrent de l'influence qu'ils avoient obtenue sur les esprits simples, par deux années de tracasseries inutiles. Ceux-ci ne cessoient de prôner hautement les Etats, et de calomnier sourdement Vander Mersch, tant qu'à force d'exagérations et de fausseté, ils parvinrent à se faire un parti dans le vulgaire. Il est probable que ni le fameux Limminghe, ni le fougeux de Noter, ce Syndic qui avoit osé insulter le Duc d'Ursel, ni le turbulent Janssens de Louvain, qui arrivèrent le 31 Mars à Namur, pour y semer la zizanie du Brabant, ni l'infame Vanhamme, qui ne tarda pas à se joindre à eux, ne seroient parvenus à déshonorer Namur, si l'ambitieux Lecocq, alors Pensionnaire de cette Ville, et ses zélés Partisans n'avoient eu la confiance d'une partie des Habitans les plus crédules qu'ils vinrent à bout de persuader. Les Officiers qui vouloient s'adresser à toutes les principales corporations du Pays, pour leur désigner le mal, et connoître leurs sentimens, avoient demandé le 31 Mars tous *les Maîtres en Offices* des 24 Corps des Métiers qui représentent la ville de Namur; ce Corps, qui connoissoit trop bien le peu d'influence qu'on lui laissoit

dans l'administration, avoit déjà témoigné depuis le commencement de la Révolution vouloir réclamer des droits que les Etats s'arrogeoient exclusivement; mais on l'avoit endormi en lui promettant un meilleur ordre des choses aussitôt que la République auroit été consolidée, c'est-à-dire, lorsque les Etats affermis dans leur usurpation, auroient pu s'y maintenir par la force. *Les Maîtres en Office* n'étoient pas encore séduits; ils accueillirent l'adresse et les vœux des Officiers, et promirent de les soutenir. Mais bientôt les fauteurs de l'aristocratie élèvent la voix; ils font courir le bruit que le Duc d'Ursel est un traître envoyé par la Maison d'Autriche, pour travailler à faire rentrer les Belges sous sa domination; que le Prince d'Aremberg est un Émissaire de la Reine de France venu pour le même objet; que Vonck est un novateur, qui veut introduire l'Assemblée Nationale pour détruire les Monastères et la Religion (80).

(80) On ne peut trop admirer comment des contrariétés aussi palpables ont pu séduire le Peuple. On savoit que le Duc d'Ursel les Princes d'Aremberg et l'Avocat Vonck, adoptoient les mêmes principes, et l'on ose debiter que les uns veulent rendre le Pays à la Maison d'Autriche, et que l'autre veut imiter les Démocrates François; deux choses contradictoires. Mais voici d'autres contradictions encore plus étranges. Quand le Duc d'Ursel arriva à Namur, Vander Mersch fit tirer le canon pour lui rendre les honneurs militaires. On publia alors que le Duc d'Ursel vouloit se faire Souverain de Brabant, ce qui

Digitized by Google

Vonck et l'Armée démentirent publiquement cette accusation ; mais le Peuple dans des momens de crise croit facilement les bruits calomnieux qu'on sème pour l'épouvanter. Jusqu'alors le Peuple de Namur ne recevoit encore que difficilement les impressions qu'on s'efforçoit de lui donner contre Vander Mersch. Cette Ville connoissoit la probité et l'infatigable activité de ce Général, elle le voyoit depuis trois mois sans cesse occupé du soin de son Armée, toujours obligé de la consoler, de l'encourager, et de solliciter des remèdes qu'il ne pouvoit obtenir. Personne dans la Ville n'avoit à se plaindre de lui, et beaucoup d'ingrats lui devoient de la reconnoissance. Aussi les vingt-quatre Corps des Métiers assemblés le 2 Avril, écrivirent dans leur résolution, *qu'ils étoient fort éloignés d'admettre la démission de Mr. le Général Vander Mersch, auquel ils osoient croire n'avoir donné aucun sujet de mécontentement* (81).

Ce même jour arrivèrent à Namur MM. Vonck, Verloy, Weemael et d'Abremés, qui précédèrent le Duc d'Ursel et le Comte de la Marck. Ces deux Seigneurs se voyant

---

étoit bien éloigné de vouloir le rendre à l'Empereur. Mais on accusa aussi Vander Mersch d'avoir voulu se faire Souverain, en même-temps qu'on l'accusoit de trahison, tellement quand il faut soutenir une imposture par une autre, on est forcé de se contredire.

(81) Litt. O, n.° 16.

Digitized by Google

compris dans le vœu de l'Armée, n'étoient point d'avis d'accepter des places, qui ne pouvoient plus que les avilir; mais par un effet de leur affection pour la Patrie, ils crurent encore lui être utiles s'ils travailloient à rétablir le calme et la confiance dans l'Armée. Le Duc d'Ursel fit avertir Vander Noot de son départ pour Namur, en le faisant prier de passer chez lui, pour le consulter sur les moyens les plus propres d'appaiser les Officiers. Si Vander Noot avoit désiré le rétablissement de l'ordre, la conservation du Général, et celle de tant de braves gens, arrachés dans la suite à l'Armée, et sacrifiés à la vengeance des vrais ennemis de la Patrie, il auroit saisi avec empressement le moyen simple de calmer les esprits par l'entremise du Duc; mais comme tout étoit déjà prêt pour faire jouer la mine infernale que les usurpateurs avoient creusée, Vander Noot qui aspiroit au moment de voir substituer à Vander Mersch et aux premiers combattans le Général du Congrès (82) et sa nouvelle Armée, ne daigna point se rendre chez le Duc, qui cependant ne voulut pas partir sans écrire au Congrès pour l'avertir de sa démarche. Arrivés à Namur, où ils furent reçus avec des démonstrations

(82) C'est ainsi que les Etats appeloient leur Schoenfeld. Cela fait d'autant plus d'honneur à Vander Mersch, qui en conséquence n'a jamais été le Général de cette monstrueuse Cabale, mais bien le Général de la Nation Belgique.

Digitized by Google

trations de joie par la Garnison et par le Général, qui leur fit rendre les honneurs Militaires; le Duc d'Ursel et le Comte de la Marck s'informèrent de tout ce qui s'étoit passé, et se rendirent ensuite chez les Députés du Congrès, pour leur dire: *que le vœu de l'Armée les ayant appelés au Commandement, ils s'y étoient rendus, non pas pour accepter ce Commandement des mains de l'Armée, puisque cela n'eût pas été dans l'ordre, mais pour tâcher de calmer la fermentation qui s'y étoit manifestée:* que si leurs bons offices à cet égard n'avoient pas le succès qu'ils en attendoient, ils étoient déterminés à retourner (83).

Ils eurent ensuite une conférence avec Janssens de Louvain, dont ils avoient encore bonne opinion; ils l'invitèrent à venir chez le Général, où ils l'entretinrent pendant plus de deux heures, en lui faisant les remontrances les plus pressantes sur le mécontentement de l'Armée, sur l'extrême nécessité et les moyens d'y porter du remède, sur les suites fâcheuses qu'une plus longue insouciance ne manqueroit point d'entraîner. Tout fut inutile, le plan étoit formé; Limminghe, de Noter, et les autres

(83) Ce discours est attesté par le fameux Rohaert lui-même, dans son rapport aux Etats de Flandre, qui l'avoient envoyé à Bruxelles au sujet des affaires de l'armée. C'étoit l'homme le plus propre pour agir dans la conspiration contre Vander Mersch. Voyez Litt. O, n.° 30.

Émissaires du Brabant, n'étoient point hommes à en revenir aussi facilement. Aucun d'eux n'approcha du Général, contre la coutume qu'ils observoient antérieurement, lorsqu'ils alloient à Namur. Ils continuèrent leurs sourdes manœuvres, ce qu'ils ne purent faire cependant avec assez de secret pour que la Garnison ignorât la source des calomnies atroces qui se multiplioient sans cesse contre le Général et les principaux personnages de la Nation; leur but sinistre étoit aisé à appercevoir; l'Armée qui avoit l'œil attentif à leurs démarches, en frémissoit de rage. Déjà les plus violens délibéroient de délivrer la Patrie de ces serpens vénimeux, qui la déchiroient, et quatre Cavaliers s'apprêtoient à les sacrifier au repos Public. Ils les attendoient à l'Hôtel d'Harscamp pour les immoler, lorsqu'ils y rentreroient; quand Vander Mersch instruit de leur dessein par le Duc d'Ursel, ordonna à ses Adjudans de voler pour retenir leurs bras vengeurs, et malgré qu'il connût la malice et les fureurs de ses ennemis féroces, et qu'il en présageoit les tristes suites, il eut la générosité de sauver les jours de ceux qui ne respiroient que pour l'assassiner (84).

(84) Les premiers combattans Belges, restés fidelles au parti Démocratique, et tous ceux qui les ont imités, connus alors sous le nom de Vonckistes, n'ont point de reproche à se faire d'avoir répandu le sang de leurs frères. La modération est une suite nécessaire de la justice et de la vérité; il n'est que le méchant seul, lorsqu'il est

Digitized by Google

Ils ne cessèrent de le décrier, en insinuant à un Peuple trop crédule, que ce Général tramoit contre la Religion (85) et la Patrie; deux choses cependant qu'il révéroit également. Ces bruits qui parvinrent jusqu'à lui, l'obligèrent à faire publier au son du tambour, et afficher une déclaration de ses sentimens (86), croyant rassurer une Ville, qui devoit avoir appris à le connoître. Cette déclaration, qui ne contenoit que des expressions, que tout Citoyen religieux, tout ami de la Patrie auroit dû répéter, lui fut encore imputée à crime, parce que ses ennemis

---

le plus fort, qui emploie la violence, parce qu'il ne peut se dissimuler, qu'il n'a point pour lui l'arme de la raison. Si Vander Mersch et son armée, eussent été aussi sanguinaires que la Ligue du Congrès, ils auroient pu donner la loi en dépit des Etats et de leur Schœnfeld, et s'ils avoient été moins animés de l'esprit Patriotique, plutôt que de céder à des insolens parvenus, rien ne leur étoit plus facile que de faire rentrer les Autrichiens.

(85) C'est par de telles calomnies qu'on étoit parvenu à perdre dans l'esprit du Peuple les Démocrates de Bruxelles. Le 16 Mars, les Comtes de Duras, de Limminghe et d'autres, étoient allé trouver les Doyens assemblés, à qui ils montrèrent la liste de ceux qui avoient signé l'adresse, en leur disant que ces personnes venoient de présenter aux Etats une pièce si impie et si séditieuse, que si c'étoit à Rome, les Auteurs auroient été brûlés.

(86) Litt. O, n.° 26.

étoient convenus de noircir toutes ses actions pour le perdre dans l'esprit du Peuple. C'étoit selon ses persécuteurs une preuve qu'il vouloit s'arroger la Souveraineté ; tellement ceux qui ambitionnoient les pouvoirs suprêmes, affectoient de vouloir trouver des concurrens, et se plaisoient à accuser tous les personnages importans de partager avec eux la basse vanité de commander à leurs Concitoyens. Mais il seroit inutile de récapituler les actions de Vander Mersch, pour prouver la grossièreté de cette imposture, qui trouva cependant des esprits assez stupides pour y ajouter foi.

Croiroit-on qu'un Peuple peut être assez aveugle, assez ennemi de soi-même, pour repousser les secours généreux d'un fidelle Défenseur qui veut parer les coups qu'on lui porte? Croiroit-on qu'il est des hommes assez stupides pour voler au-devant des fers qu'on leur prépare, et se livrer avec joie aux mains cruelles de leurs tyrans, après avoir déjà eu sous les yeux des preuves affligeantes de leur orgueilleuse férocité? La vraie liberté, expulsée de Bruxelles par tous les moyens perfides que la scélératesse avoit pu employer, n'avoit plus d'asile que dans les bras de Vander Mersch, qu'au milieu des Guerriers Citoyens, qui les premiers avoient combattu pour elle. Ses ennemis la poursuivent encore dans son dernier retranchement, avec les mêmes armes dont ils s'étoient servi, le fanatisme et la calomnie; ils s'apprêtent même à l'en chasser, à la faire disparoître entièrement, en rassem-

Digitized by Google

blant leurs cohortes parricides, tous les bras qu'ils ont séduits ou gagnés pour combattre leurs frères dont les fronts ne veulent point plier sous un joug honteux. Un Peuple qui ne parle que de liberté, mais qui ne la connoît pas, suit le fantôme trompeur que l'imposture lui présente, il se rassemble à la voix de ses ennemis, il oublie ses droits sacrés et se déclare contre le seul Citoyen qui peut encore les défendre. Une Nation ose appeler traître, celui qui veut la sauver des fureurs de ses tyrans; celui qui jure de protéger la liberté, les propriétés des Citoyens et la Religion pour laquelle les imposteurs qui la profanoient avoient encore l'impudence de faire naître des craintes. Que devoit faire Vander Mersch, et qu'a-t'il fait qui n'ait eu pour but que le bien général de la Nation? En adhérant à l'Adresse du 15 Mars, en reconnoissant que la souveraineté n'appartenoit qu'à la Nation, il s'est acquitté rigoureusement de ce qu'il devoit au Peuple Brabançon, à qui il avoit prêté serment de fidélité, et à qui, selon que le prétendoit le Congrès même, il étoit particulièrement attaché (87). Sans doute qu'il témoignoit par là ne point reconnoître la souveraineté que les États de Brabant et le Congrès avoient insolemment usurpée, surtout en permettant que ses Officiers retinssent en arrêt les Députés de ce Congrès;

(87) Pièces justificatives de la troisième Epoque, Litt. J, n.° 5.

Digitized by Google

mais dans un pareil moment de crise, alors qu'il s'agissoit de faire rentrer le Peuple dans ses droits ou de les abandonner entièrement aux usurpateurs, quel étoit le parti qu'un Général Citoyen devoit prendre ? Quelle des deux souverainetés devoit-il respecter, ou celle naturellement dévolue au Peuple, ou celle que des individus ambitieux prétendoient s'approprier par tous les moyens les plus violens et les plus criminels? Devoit-il les reconnoître pour ses Maitres, tandis que l'Assemblée Nationale et le Roi de France refusoient d'ouvrir les Lettres que ce Congrès leur écrivoit en son nom? Le motif de ce refus étoit « qu'ils ne lui « reconnoissoient pas une autorité légale « et suffisante pour exercer la souverai- « neté ». La raison, selon Vander Mersch et tous les Belges sensés, étoit le défaut de légalité dans la représentation de la plupart des Provinces, d'où s'ensuivoit l'illégalité du Congrès ; ce qui suffisoit pour qu'aucune Puissance n'eût voulu reconnoître l'indépendance des Belges. Le Général devoit-il regarder d'un œil indifférent la conduite ingrate des Etats envers lui et les premiers combattans, qu'ils vouloient éloigner pour réussir dans leur perfide dessein? Les difficultés entre les Etats de Brabant et la saine partie du Peuple, qui augmentoient chaque jour, ne devoient plus lui être étrangères, après les moyens détestables dont les Etats s'étoient servi pour les terminer. Vander Mersch pouvoit-il, sans trahir la Nation, se taire sur les horreurs commises

Digitized by Google

à Bruxelles, sur les coupables excès auxquels s'étoit portée une vile populace excitée par les ruses des ambitieux, par les instigations fanatiques des Ministres mêmes du culte, tel qu'un Evêque d'Anvers, qui, comme le rapportent des témoins oculaires, n'avoit point rougi d'applaudir aux pillards, avec son mouchoir du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville? Quel étoit le Belge qui pouvoit encore et qui devoit faire cesser tant d'horreurs et mettre ses Concitoyens à l'abri de telles atrocités, si ce n'est celui à qui la Nation avoit confié ses forces? C'étoit à celui qui avoit combattu pour les droits du Peuple, à les défendre encore contre l'usurpation; c'étoit à lui seul qu'il appartenoit d'assurer l'inviolabilité des Citoyens, de protéger et de venger même l'innocent opprimé, puisque la Justice étoit bannie et que ses Ministres étoient vendus à l'iniquité. C'étoit à lui à venger enfin l'honneur de la Nation, que des tyrans artificieux vouloient asservir et déshonorer, qu'ils vouloient ruiner, et dont ils se partageoient déjà les dépouilles. C'étoit à Vander Mersch à arracher le sceptre des mains des usurpateurs, pour le rendre à la Nation qui lui avoit confié sa défense et sa gloire. Cette Nation devra toujours se reprocher de n'avoir non-seulement pas secondé son fidelle Défenseur, mais encore d'avoir calomnié ses intentions, d'en avoir empêché les effets, de s'être déclaré contre lui et d'avoir ainsi contribué elle-même à sa propre ruine et à la honte dont elle s'est couverte, en s'abandonnant aux mains per-

Digitized by Google

fides qui l'ont asservie, pendant huit mois; après avoir persécuté aveuglément ses premiers défenseurs, qui l'avoient comblée d'honneur.

Dans ces momens critiques, où les Aristocrates s'efforçoient de perdre le Général qui leur en imposoit encore, les postes avancés étoient dans le plus grand danger d'être forcés à tous momens. Le Congrès en étoit averti par une Lettre de Vander Mersch du premier Avril, et le rapport du Général Dolomieu qu'il leur envoyoit. (88) Il exposoit au Congrès qu'il n'y avoit point de temps à perdre, et qu'il falloit incessamment faire marcher à Namur l'élite des Troupes, surtout les mieux habillées, à cause que les Chasseurs de Lorangeois, qui depuis le commencement de la Révolution avoient toujours bravé les premiers périls, demandoient instamment d'être relevés de leurs postes avancés; c'est ce qu'on avoit été obligé de leur promettre. Le Congrès avoit des Troupes; mais avant de les envoyer contre les Autrichiens, il se proposoit de les faire servir à une autre exécution. Il avoit juré la perte totale de la première Armée, et il ne négligeoit aucun des moyens pour y porter le désespoir et la défection à leur comble. Le calme renaissoit, tout rentroit dans l'ordre, si le Congrès avoit voulu seconder les vues conciliatrices du Duc d'Ursel, s'il avoit fait connoître à l'Armée le projet conçu et

(88) Litt. C, n.° 16, et Litt. A, n.° 60.

Digitized by Google

approuvé le 31 Mars à l'Assemblée des Etats-généraux, relatif à une représentation juste et équitable pour l'exercice du Pouvoir Souverain (89); projet qui avoit été envoyé à l'agréation des Etats des diverses Provinces. Ce projet ne fut connu à l'Armée que le 5 Avril, où il produisit la plus grande alégresse, tellement que les Officiers se croyant parvenus à leur but, qui étoit le retour de l'union entre tous les bons Citoyens, en témoignèrent leur satisfaction par écrit (90); mais le Congrès voulut achever la trame perfide qu'il avoit ourdie depuis si long-temps. Pour parvenir sans doute à produire une sédition dans l'Armée, on empêchoit l'argent d'y parvenir. Dès le 28 Mars la caisse se trouvoit dépourvue (91). Le Bureau de la guerre en donna part aux Députés du Congrès à Namur, et au Congrès même, qui, bien loin d'y pourvoir, fit arrêter en chemin l'argent qui étoit destiné pour l'Armée. Le Bureau de la guerre avoit renouvelé ses instances le 31, mais inutilement.

---

(89) Les Etats de Flandre l'agréèrent et le ratifièrent le 2 Avril, les Etats des autres Provinces l'adoptèrent, mais ceux de Brabant, ne le trouvant point conforme au plan orgueilleux qu'ils s'étoient mis en tête, refusèrent leur agréation. Voyez Litt. O, nis. 32, 33, 34 et 35.

(90) Ibidem. n.° 36.

(91) Voyez Litt. E, Bureau de la Guerre, nis. 4, 5, 6, 7.

Digitized by Google

Vander Mersch envoya trois jours de suite des Courriers à Bruxelles pour y représenter à quoi l'on alloit être exposé, si l'argent tardoit encore. Mais il ne reçut aucune réponse. Ceux du Bureau de la guerre lui écrivoient le 4 Avril, *que pour le coup ils étoient au dernier période du désespoir, et ne savoient plus où donner de la tête.* Vander Mersch avoit été obligé de s'adresser aux Etats de Namur, qui ne pouvoient fournir que de bien foibles secours. Il en obtint cinq mille florins, dans un moment où par le défaut de payement, les Troupes commençoient déjà à se mutiner. Vander Mersch avoit reçu des nouvelles les plus alarmantes des postes avancés, où le pain avoit absolument manqué pendant cinq jours (92), tellement que si les Autrichiens avoient été instruits d'un tel désordre, ou si peut-être la réputation de Vander Mersch n'avoit suppléé à ce qui lui manquoit de forces, la malheureuse Armée Patriotique auroit dû abandonner ses conquêtes.

Comme les dépêches des Officiers devoient être parvenues aux Etats et aux diverses corporations des Provinces, les Députés du Congrès ne pouvoient plus autant nuire à la cause commune par leurs rapports calomnieux. Le premier soin du Duc d'Ur-

(92) La disette y étoit si grande, que le Capitaine Steenhault, pour appaiser ses gens, trouva à la fin deux pains de seigle, dont il donna deux florins.

Digitized by Google

sel et du Comte de la Marck, fut de proposer aux Officiers de dégager ces Députés de leur parole, et de les laisser partir s'ils le vouloient. Vander Mersch appuya cette proposition, et les Officiers en firent part aux Députés, qui quittèrent aussitôt Namur le 3 à dix heures du soir, pour courir à Bruxelles souffler le feu de la vengeance. Ils osèrent rapporter, *qu'il y avoit eu bien de bagarres, de menées et de menaces faites pour obtenir les signatures;* c'est ce que les Officiers avoient cependant démenti en leur présence (93). Rohaert dans sa Lettre aux Etats de Flandre, fait encore dire à ces Députés du Congrès, *que les Bourgeois* de Namur, *dont les têtes étoient montées, s'étoient armés, qu'on leur avoit distribué des cartouches, et qu'on auroit fait main basse et une seconde St. Barthélemi, si le Soldat avoit osé faire quelqu'entreprise.* C'est ainsi que s'exprimoient ces hommes déna-

(93) Voyez Litt. O, n.° 30.

Il est vrai que dans la suite quelques lâches n'ont pas rougi de dire qu'on les avoit forcés à signer. Ceux-là étoient pour la plupart suspects aux autres Officiers, et n'avoient obtenu que par prières la permission de se joindre a eux. Tel fut entre autres le Major Piper, qui n'étoit nullement agréable au Corps d'Officiers : il a répandu le bruit, qu'on lui avoit tenu le pistolet sur la gorge pour l'obliger à signer, lui qui se voyant rejeté par les Officiers, les étoit allé trouver à leur Comité, les larmes aux yeux, et avoit fait et dit mille bassesses pour qu'on eût admis sa signature. Le Baron de Cuvelier et Sapanoghe en firent de même.

Digitized by Google

turés, qui vouloient asservir leur Patrie ; c'est ainsi qu'ils échauffoient des esprits aveuglés, qu'ils armoient les mains paisibles des bourgeois, pour les diriger contre leurs frères et leurs défenseurs, qui après avoir exposé leur sang pour des ingrats, vouloient encore leur montrer les piéges que les ennemis intérieurs leur tendoient. Il falloit des massacres pour réjouir les yeux féroces des tyrans, qui ne comptoient pour rien la ruine d'une Ville, dès qu'ils parvenoient à leur but. Ce n'est point qu'il y eût à craindre à Namur pour une seconde *St. Barthélemi* : car quoique des monstres aussi cruels que ceux, qui ont suscité cet affreux massacre dans Paris, soufflassent le venin de leur rage à Namur, cependant la plus grande partie des Bourgeois conservoit encore assez de raison pour ne point se déclarer contre des Militaires qui parloient pour eux. D'ailleurs deux mille hommes armés y suffisoient pour se faire respecter, et pour arrêter les entreprises sanguinaires des méchans, s'ils avoient osé se prévaloir de la modération que les Militaires mettoient dans leur conduite à l'égard des Habitans, et de la patience avec laquelle ils souffroient les trames et les complots que des turbulens formoient sous les yeux même de la Garnison contre le Chef de l'Armée, et contre les plus zélés soutiens de l'honneur de la Nation.

Tout annonçoit que la perte de Vander Mersch étoit décidée, et comme on étoit prêt à mettre la dernière main à cette trame

détestable, le Congrès lui écrivit une Lettre menaçante, où il ne cachoit plus ses noirs desseins, d'abuser de la force nationale, et de faire marcher les Citoyens contre leurs frères, si Vander Mersch et son Armée s'opiniâtroient à ne point vouloir courber un front servile sous d'odieux tyrans (94). On reçut en même-temps des copies d'une Lettre que les Etats de Flandre, qu'on étoit enfin parvenu à pervertir, écrivoient aux Commandans de leurs Troupes (95). Vander Mersch en comprit que la Nation étoit perdue et déshonorée, mais ne voulant point contribuer à sa honte, ni se couvrir lui-même avec son Armée et tous les Défenseurs des droits du Peuple, d'opprobre et de confusion, en montrant au Congrès une soumission basse et indigné d'un homme d'honneur, il répondit à ses Adversaires d'un ton ferme, en récapitulant ses plaintes et en leur donnant les motifs de ses démarches (96). Ce fut le Duc d'Ursel qui se chargea de porter sa réponse aux Etats-Généraux (97). Le Comte de la Marck vouloit

(94) Litt. O, n.° 21.

(95) Ibidem, n.° 23.

(96) Ibidem, n.° 22.

(97) Voyez à ce sujet la Lettre de de Grave aux Etats de Flandre, la réponse du Duc d'Ursel, et la réponse anonyme qui fut faite dans le temps à la Lettre de de Grave. Pièces justificatives de la troisième Epoque, Litt. F.

Digitized by Google

aussi retourner à Bruxelles, mais les Officiers le prièrent de rester, espérant toujours que les Etats-Généraux et les Etats des Provinces céderoient enfin aux intérêts de la Nation.

Le Comte de Rosières étoit demandé à Bruxelles pour y rendre compte de la conduite des Officiers. Ce Général-Major s'apprêtoit à obéir, lorsque le Vicomte de Dam, Commandant de la colonne du centre, qui étoit venu à Namur pour conférer avec Vander Mersch sur les dispositions qu'il méditoit, reçut des Courriers pendant la nuit du 3 au 4 Avril, qui lui annonçoient que l'ennemi faisoit de grands mouvemens. Le Vicomte de Dam partit aussitôt et Vander Mersch s'apprêtoit à se rendre lui-même pour diriger la défense des postes, et n'osant laisser Namur sans Commandant dans ces momens de crise, il ordonna au Comte de Rosières de différer son départ. La fermentation étoit de beaucoup diminuée à Namur depuis qu'on y avoit connoissance du projet simulé conçu et approuvé par les Etats-Généraux; chacun espéroit de le voir réalisé; et on se croyoit à la veille de jouir d'un calme si long-temps attendu. Mais les Etats de Brabant et le Congrès vouloient combler la mesure de leurs iniquités, et Schoenfeld se trouvoit trop à propos à la tête de sept mille hommes, pour ne point l'employer à l'exécution de leurs desseins criminels. Schoenfeld, digne Ministre et complice des vengeances de Van Eupen, de Vander Noot et de la ligue des Etats, étoit absent de Namur

Digitized by Google

depuis trois semaines, sans avoir donné le moindre rapport à son Chef, ni de l'état où il avoit trouvé les Troupes de l'intérieur du Pays, ni des opérations qu'il dirigeoit. Nous avons vu qu'on avoit rassemblé vers Anvers un Corps nombreux, sous le prétexte frivole d'empêcher qu'on ne portât du secours à la Citadelle, où Schoenfeld affectoit de craindre que l'ennemi ne pénétrât par la Gueldre (98). Tandis qu'on s'efforçoit d'affoiblir Vander Mersch, qui gardoit les seuls passages par où l'ennemi pouvoit rentrer. Avec les secours que la Flandre lui envoyoit au commencement de Mars, le Département de la Guerre lui écrivoit qu'il pouvoit pousser ses conquêtes plus avant; mais comme les réclamations des Démocrates se firent entendre dans le même temps, le Congrès qui voulut leur en imposer et se faire entourer d'armes, avoit voulu aussitôt retirer à Vander Mersch les nouvelles Troupes qu'on lui envoyoit, et n'avoit trouvé d'autre prétexte que la Citadelle d'Anvers, qui devoit se rendre le 29 Mars, si elle n'étoit secourue. Vander Mersch avoit en vain démontré que des patrouilles dans les villages suffisoient pour veiller et pour entretenir l'ordre, et que 1000 à 1200 hommes pour renforcer les Garnisons et les Volontaires d'Anvers et de Malines, au-

(98) Vander Mersch se moquoit de cette crainte affectée, et qui cachoit un autre dessein; il demandoit si on croyoit que l'ennemi arriveroit à Anvers en Ballon.

roient pu contenir les Troupes renfermées dans la Citadelle. Mais les ennemis que les usurpateurs craignoient le plus, étoient les Citoyens sensés et clair-voyans, c'étoit contre ceux-là qu'ils faisoient provision de forces. Si la Citadelle avoit refusé de se rendre, ce n'étoit point avec 7000 mille hommes sans grosse Artillerie, que Schoenfeld eût rassuré les Anversois tremblans et emporté leur Citadelle. Cette forteresse se rendit le 29 Mars, selon la capitulation, et cet événement si simple et qui n'étoit important qu'à cause de l'Artillerie qu'on devoit trouver à la Citadelle, fit plus de bruit dans les Provinces et causa plus de joie à Anvers, que n'auroit pu faire une victoire complettement remportée dans les montagnes de l'Ardenne. Le Congrès s'applaudit de cet événement qu'il avoit dirigé sans le concours du Général de la Nation; les Etats en partagèrent la joie et il y eut des illuminations jusqu'à Namur même, où l'on fit un crime à Vander Mersch de n'avoir pas voulu témoigner par des feux nombreux qu'il déraisonnoit avec le vulgaire (99), ce qu'il y avoit de plus important

(99) La reddition d'Anvers méritoit d'être annoncée au bruit du canon, et Vander Mersch le fit et tout Namur l'a entendu, en dépit d'un sot Brochuraire, qui a osé avancer, QU'IL N'AVOIT PAS BRULÉ UNE ONCE DE POUDRE pour la reddition d'Anvers: mais ce Général n'étoit point accoutumé de voir des illuminations pour des événemens si peu extraordinaires. D'ailleurs comme c'étoit à lui

portant alors, c'étoit de voir venir à Namur des Troupes qui s'étoient reposées en observant des ennemis imaginaires Mais elles devoient être les soutiens de l'aristocratie, et avant de se mesurer contre les Autrichiens, elles devoient commencer par marcher contre les premiers combattans et par enlever tous les amis de la vraie liberté. Ce fut le 5 Avril que le Congrès, déterminé à tout risquer et à en venir aux dernières extrêmités, plutôt que de se relâcher en rien de ses orgueilleuses prétentions, fit marcher son Général avec l'Armée à ses ordres, pour aller à Namur discuter qui l'emporteroit du Congrès et de sa cabale, ou de Vander Mersch et des amis de la liberté. Une députation du Congrès suivoit les esclaves de sa volonté. L'opinion que les usurpateurs avoient de la probité, de la modération et de la patience des Défenseurs des droits du Peuple, fut cause sans doute que Jean-Baptiste Vander Noot et le Pensionnaire Lecocq, eurent la témérité d'entrer ce même jour vers le soir à Namur. Le premier avoit été appelé à Bruxelles depuis quinze jours, sous prétexte d'y rendre compte de sa conduite, d'après les plaintes multipliées de la Garnison et de l'Armée entière,

---

qu'on devoit rapporter toutes les actions militaires, il y auroit eu de l'affectation de sa part, s'il avoit imité le sot enthousiasme du vulgaire; c'est ce qui le détermina à ne point illuminer sa maison, et c'est ce qui donna encore matière aux propos des imbécilles.

Digitized by Google

à qui cet homme brutal et insolent étoit tellement odieux, qu'il risquoit d'éprouver à Namur les effets d'un trop juste ressentiment. Le second qui, avec les autres Députés du Congrès, étoit retourné à Bruxelles depuis deux jours, étoit absolument nécessaire pour exciter les troubles et la fermentation dans Namur. A leur aspect, la Garnison et les honnêtes Citoyens ne présagèrent rien que de sinistre. On conseilla à Vander Mersch de les faire arrêter, pour ne point leur donner le temps d'exécuter leurs complots. On représenta au Général que la tolérance n'étoit plus de saison; que la patience ne faisoit qu'augmenter la coupable audace de ces hommes turbulens; mais la violence répugnoit trop au cœur du Guerrier; il défendit qu'on en usât, et pour montrer combien son caractère étoit opposé à celui de ses acharnés ennemis, il voulut qu'on respectât les droits de Citoyens, dans ceux-là mêmes qui s'en rendoient indignes. Il espéroit encore qu'on auroit pu étouffer leurs conspirations de toute autre manière que par la force, et que les Citoyens guidés par un reste de bon sens, auroient rendu inutiles les conférences nocturnes que ces traîtres tinrent avec d'autres conjurés à l'Abbaye de Salzinne, à une petite demi-lieue de Namur, où l'Architecte Ghenne de Bruxelles rassembloit des bateaux pour y former un pont sur la Sambre, par où leur Général se proposoit certainement de faire passer une partie de son Armée, pour entrer dans

Digitized by Google

la Ville par la porte du bord de l'Eau, ou pour escalader la Citadelle. Leurs émissaires ne négligeoient rien entretemps pour échauffer les Bourgeois et sur-tout la classe la plus simple et la moins instruite (100). Vander Mersch n'ignoroit point les préparatifs que faisoient ses ennemis, ni les ruses abominables qu'ils employoient; mais il ne pouvoit s'imaginer qu'ils seroient venus à bout de séduire les Citoyens, au point de provoquer un massacre. Le projet formé le 31 Mars par les Etats-Généraux, qui avoit été agréé unanimement par les vingt-quatre Corps des Métiers de Namur, avoit beaucoup calmé les esprits et commencé d'affoiblir la mauvaise opinion que l'Armée et tous les Citoyens sensés avoient des Etats-Généraux; mais ce projet n'étoit qu'un trait de la fourberie raffinée de Van Eupen et de ses complices, pour mieux cacher les poignards parricides qu'ils aiguisoient; et les Etats de Brabant, en refusant d'agréer ce projet, prouvoient bien qu'ils n'avoient mis que dans les troubles seuls leur espérance de règner. C'étoit ces mêmes troubles excités par eux, qu'ils osoient prétexter, pour refuser leur consentement à une déclaration qui pouvoit seule faire taire un trop juste

(100) On a de forts indices que l'argent n'a pas été ménagé pour acheter des bras à Namur. Nous en avons même une déclaration; mais nous ne prétendons assurer les faits, que quand les preuves en sont incontestables.

Digitized by Google

mécontentement et ramener l'harmonie. Mais ce n'étoit point là le but de ces êtres ambitieux et méchans, qui vouloient retenir le sceptre sans partage. Déjà leurs batteries étoient dressées; les flots de sang prêts à couler ne pouvoient émouvoir leurs cœurs féroces, et leurs suppôts enfin, traînant avec eux tous les satellites qu'ils avoient pu rassembler, marchèrent secrètement vers Namur, pour surprendre et combattre les vengeurs de la liberté.

Vander Mersch avoit reçu le rapport que quelques Soldats à terme étoient désertés, et le Général de Rosières, Commandant de la Ville, avoit envoyé des Patrouilles à leur poursuite. Quelle fut la surprise du Chef de l'Armée, en apprenant que deux de ses Patrouilles avoient été arrêtées par des Corps armés, l'une sur la chaussée de Bruxelles, et l'autre sur celle de Louvain. Il ne lui fut plus possible de douter des vues hostiles des tyrans de sa Patrie. Aussitôt il demande tous les Officiers supérieurs, pour les instruire de ce qui étoit arrivé et de la marche perfide de deux colonnes dont on ne l'avoit point averti. La plus vive indignation s'empara des Officiers, mais il falloit délibérer sur les moyens d'éviter les malheurs irréparables qui sembloient prêts à fondre sur la Nation entière.

Vander Mersch avoit un parti à prendre pour sauver l'honneur de la Nation et la venger de ses oppresseurs. Il se fait un reproche de ne l'avoir pas adopté, et ce reproche est le seul que la partie éclairée des Bel-

Digitized by Google

ges ait à lui faire. C'étoit, comme il se proposa d'abord, de faire replier ses Colonnes, d'abandonner un instant le terrein aux Autrichiens, en s'assurant de la Citadelle de Namur avec une Garnison suffisante, de marcher ensuite avec toutes ses forces contre l'Armée du Congrès qu'il auroit facilement dissipée, et de se rendre enfin à Bruxelles pour y renverser le trône des Usurpateurs, disperser les factieux, venger l'honneur de la Nation, et retourner alors pour reprendre ses conquêtes. Il l'eût fait, si l'homme sincère et vertueux pouvoit présager la perfidie dont les scélérats seuls sont capables, et les forfaits qu'ils osent commettre sans remords. Ce parti lui parut trop violent, et il eut horreur de l'adopter.

Il restoit au Chef de l'Armée Nationale à choisir entre quatre autres partis. L'un étoit d'attendre tranquillement Schoenfeld et son Armée, et de se mettre à la merci des fureurs du Congrès. Si Vander Mersch avoit été seul en but à la vengeance, c'étoit le parti qu'il auroit pris, et il se seroit généreusement livré à ses ennemis pour empêcher d'autres excès; mais il étoit trop visible que cette Armée ne marchoit pas dans des vues pacifiques, et que l'intention des tyrans n'étoit point seulement de se saisir du Général de la Nation, s'il s'étoit laissé désarmer, mais aussi de tous ses Officiers. C'est ce que ceux-ci n'auroient point lâchement souffert; déjà même on les voyoit s'armer de façon à vendre chèrement leur liberté et leurs jours. La nouvelle de la mar-

Digitized by Google

che perfide d'une Armée, des rapports fidelles, qui annonçoient que les Prussiens étoient en mouvement aux environs de Huy, étoient répandus aux Casernes, et les Soldats irrités préparoient leurs armes pour défendre leur Général, qu'ils appeloient leur père, et dont le nom seul interrompoit un silence farouche. Presque toute la Garnison étoit composée de ceux qui avoient déjà appris à combattre dans des Villes, et si Vander Mersch laissoit tranquillement entrer Schœnfeld, c'étoit préparer un spectacle cruel à Namur, où la moindre étincelle d'hostilité auroit fait couler des flots de sang. C'étoit cependant le parti que le Congrès avoit cru que Vander Mersch adopteroit, ne connoissant point assez la bravoure de ce Militaire, ni celle d'une Troupe, qui lui étoit dévouée. Ou il croyoit qu'il quitteroit la Ville avec la Garnison, pour se retirer aux postes avancés, ce qui paroissoit également avantageux à ses adversaires; mais Vander Mersch ne jugea pas à propos d'adopter ce parti, en considérant qu'il pourroit produire une catastrophe également terrible; car son Armée déjà dénuée de tout, se trouvoit sans argent depuis plusieurs jours, et il connoissoit assez la méchanceté de ses ennemis, pour craindre avec raison que s'étant retranchés à Namur, il n'abandonnassent entièrement l'Armée Nationale, afin que la famine jointe aux ruses des émissaires, révoltât le Soldat, et lui fît oublier l'amour qu'il avoit pour son Chef; mais si, comme il

Digitized by Google

étoit plutôt à croire, son Armée lui restoit fidelle, Vander Mersch se seroit trouvé dans la triste nécessité de proposer une armistice aux Autrichiens, que ceux-ci auroient peut-être acceptée; alors son Armée même l'eût forcé à se retourner, pour venir traiter en ennemis des frères dénaturés et leur donner la loi. Outre cela il étoit encore à craindre que des monstres à qui l'humanité étoit inconnue, ne déchargeassent entretemps leur rage sur les parens de ses fidelles amis (101); toutes ces considérations lui firent rejeter ce projet. Il lui restoit deux partis plus avantageux. Il pouvoit se défendre facilement dans Namur, en empêcher l'entrée aux Aristocrates, et contenir ceux qui auroient tenté de le harceler dans l'intérieur. C'étoit du haut des Remparts qu'il devoit naturellement attendre Schœnfeld. C'étoit ce qu'il auroit fait, s'il avoit eu à soutenir un ennemi ordinaire. Mais il ne put supporter l'idée d'exposer aux horreurs d'une guerre civile, aux suites déplorables d'un carnage entre des Citoyens, une Ville où il restoit encore tant de personnes bien intentionnées, qui auroient souffert plutôt que les méchans. Vander Mersch étoit bien d'intention de proposer un accommodement et de faire des efforts pour parvenir à une pacification; mais il doutoit, si ses furieux

(101) On a vu dans la suite par la manière dont on traitoit les parens des proscrits, qu'une telle crainte étoit fondée.

Digitized by Google

adversaires savoient aussi bien que lui de quel prix est le sang des Citoyens. Il n'avoit point oublié les paroles du féroce Vander Noot, qui disoit à Breda, qu'il ne falloit point ménager une Ville, quand sa perte pouvoit être utile à la cause commune, et cette cause, selon les principes des Aristocrates, étoit la leur. Il s'arrêta donc au dernier parti, qui étoit d'épargner des scènes cruelles à la ville de Namur, pour aller lui-même avec ceux qui vouloient le suivre, se présenter dans la plaine à la Troupe inconnue. Cette résolution fut applaudie par tous les Officiers de son Conseil. On proposa seulement de s'assurer de la Ville, sur-tout le brave Baron de Richtersleben, Major de Place de la Ville, Militaire instruit par quinze années d'expérience, étoit d'avis qu'on plaçât trois cens hommes à la Citadelle pour contenir la Ville; mais Vander Mersch n'y voulut point consentir; il n'avoit jamais donné aucun sujet de plaintes aux Bourgeois, et il ne vouloit point les indisposer et leur fournir des motifs d'accusation par des témoignages d'une défiance qui ne paroissoit cependant que trop nécessaire. Vander Mersch ne pouvoit se persuader que ses ennemis auroient trouvé dans Namur un assez grand nombre d'hommes irréfléchis, pour y produire une fermentation sérieuse. Il ne laissa donc que les Gardes ordinaires, sous le commandement du Général de Rosières, et se mettant à la tête du reste de la Garnison, qui formoit un Corps d'environ deux mille hommes, qui

Digitized by Google

lui témoignoient leur profond attachement par des acclamations multipliées ; après leur avoir expressément défendu de commencer aucune hostilité, il sortit de la Ville par la Porte de Bruxelles, vers 9 heures du matin, emmenant avec lui six pièces de canon, pour au besoin en imposer à ses adversaires.

A peine son arrière-garde défiloit par la porte de Bruxelles, que tous les plus fougueux émissaires du Congrès, qui jusqu'alors n'avoient osé se montrer ouvertement, sortirent subitement de chez eux et poussèrent des cris forcenés. Leurs apostés se montrent aussitôt armés dans les rues, on les voit courir avec empressement semer l'alarme sur leur passage, arrêter les derniers canons qui suivoient l'Armée et fermer la porte de Bruxelles. Le Peuple qui se rassemble ne sait trop à quoi se déterminer ; des voix crient d'un côté que Vander Mersch est un traître, qui va combattre les renforts envoyés pour l'Armée ; mais personne, à l'exception des conjurés, n'avoit encore entendu parler de ces renforts. Ailleurs on entend que Vander Mersch est d'accord avec les Autrichiens et qu'il leur abandonne la Ville. Mille calomnies atroces changeant de nature de rue en rue, parvinrent enfin à épouvanter le crédule vulgaire. Les apostés avoient déjà ouvert l'arsenal, ils distribuoient des armes et des cartouches sur la place et dans les rues. Quelques-uns des plus furieux croient les impostures qu'on leur répète ; d'autres plus raisonnables se

Digitized by Google

demandent où est l'ennemi et quel emploi ils doivent faire de leurs armes. La plupart inquiets, courent sans but et sans savoir à quoi on les destine, tandis que la classe sensée, détestant les fureurs des tyrans de la Patrie, attendent dans la consternation, la fin d'une scène qui menace de devenir sanglante ; et si quelque chose rassure les honnêtes Citoyens, c'est la conviction intime des sentimens pacifiques et du patriotisme de Vander Mersch. Le Président Vander Noot paroissoit sur-tout être l'ame de ce désordre ; en quoi il étoit secondé par les émissaires de Bruxelles, par Lecocq et quelques autres fameux turbulens protégés par les Etats de Namur, dont quelques-uns avoient tenté, mais inutilement, de corrompre la fidélité des principaux Officiers de Vander Mersch, en leur promettant des grades supérieurs. Le brave Régiment de Namur suivoit le Général, et son Colonel de Cuvelier, qui dans le principe s'étoit montré Démocrate, qui depuis peu avoit encore poussé des plaintes inutiles sur les désordres que la conduite perfide du Congrès avoit excités dans son Régiment, mais qui enfin s'étoit laissé surprendre par les Etats, étoit resté dans la Ville et y faisoit placer des canons aux portes de Bruxelles et de Louvain, pour empêcher le Général de rentrer. Le Major de Piper, qui la veille avoit engagé de son propre mouvement tous ses bas-Officiers à prêter un serment de ne jamais abandonner le Général Vander Mersch, se montroit par-tout dans la Ville

en habit bourgeois, courant comme un forcené, dans l'espoir sans doute, de tirer quelque profit de sa lâcheté et de sa perfidie. Ses extravagances, qui malgré l'horreur du désordre, forçoient les Citoyens sensés à rire, lui valurent le grade de Lieutenant-Colonel (102).

L'anarchie commença à être à son comble dans la Ville. Le Peuple se porta à la Citadelle, où il n'étoit resté qu'une seule Compagnie, qui ne fut point d'avis de se défendre contre des Citoyens aveuglés. Si le Commandant avoit pu rassembler les gardes, il en eût imposé peut-être; mais se voyant trahi par ses Adjudans, qui se tournèrent subitement du côté des États, trouvant les rues occupées par les séditieux armés, certain d'ailleurs que la plupart des Officiers restés dans la Ville étoient séduits, le Général de Rosières ne vit par-tout que des obstacles au parti vigoureux qu'il vou-

(102) On sait à Namur comment cet étranger, ancien Page du Roi de Suède, a soutenu le nom de Brave, qui lui fut donné pour ses fameux exploits du 6 Avril, dans un Libelle contre Vander Mersch, (Supplément aux Pièces justificatives; Litt. C, n.° 1). car quelque temps après il fut mis aux arrêts, et il y resta jusqu'à la fin de la guerre, pour s'être conduit lâchement dans une bataille.

On sait encore à Namur, que ce brave Lieutenant Colonel, après la journée du 6 Avril, paya ses dettes chez plusieurs marchands, où il étaloit des Louis, dont sa bourse s'étoit subitement remplie.

Digitized by Google

loit prendre, et menacé d'être abandonné sans secours aux fureurs de la populace, il quitta la Ville. Ce n'est point que la plupart des Bourgeois, qui n'avoient pris les armes qu'avec peine, eussent des intentions sanguinaires: ils ne cherchoient qu'à veiller à leur propre sureté; et si les circonstances avoient permis d'employer la force, ce n'eût été que pour contenir deux à trois cens hommes absolument séduits et aveuglés, qui animés par des scélérats, auroient consenti à devenir les instrumens de leurs fureurs; mais les gardes trop éloignées et trop foibles pour se défendre séparément, furent attaquées et cruellement maltraitées par les séditieux. Les Officiers restés fidelles à leur devoir et à l'honneur, furent traînés, les mains liées, et meurtris de coups, jusqu'au Bureau de la Guerre où étoit le repaire des tigres les plus féroces. La plupart des personnes connues pour être attachées au Général et au parti Démocrate, éprouvèrent le même traitement. Le Comte de la Marck se vit arrêté, et Vonck, dont les jours étoient particulièrement menacés (103), s'apprêtoit

---

(103) Tandis que les Prêtres fanatiques du Brabant poursuivoient encore Vonck, après sa retraite à Namur, en déclamant contre lui, et abusant même de leur ministère au point de refuser l'absolution à ceux qui lisoient les écrits Patriotiques qu'on lui attribuoit, comme LES CONSIDÉRATIONS IMPARTIALES; ses persécuteurs avoient la témérité de venir l'attaquer jusques dans son asile, et aux yeux de la garnison de Namur. Il

à sortir de Namur avec ses amis, avant que l'effervescence ne fût parvenue à son comble, mais déjà on observoit leur passage; heureusement qu'ils furent avertis à temps des projets sanguinaires de leurs ennemis, et qu'ils eurent la précaution de se retirer à pied; car leurs féroces persécuteurs avoient mis des embarras dans les rues par où ils devoient passer, et l'Auditeur Thiry qui entra seul dans la voiture qui leur étoit destinée, remarqua dans son passage de nombreux satellites, qui après l'avoir attentivement considéré, se disoient les uns aux autres : *ce n'est pas cette voiture.* Vonck se retira à Givet, emportant avec lui les papiers les plus essentiels qui devoient servir à justifier le Général, et que les Aristocrates n'auroient point manqué d'anéantir, s'ils étoient tombés en leurs mains. L'Auditeur Thiry après avoir quitté Vonck au Faubourg de la Plante, rentra dans la Ville, où il se vit bientôt arrêté et traîné à la grand'garde, en essuyant mille insultes.

Les Conjurés parurent quelque-temps respecter l'Hôtel du Général, mais ensuite ils commencèrent par faire arrêter son valet de chambre, et bientôt après on y vit arriver le fameux Piper, suivi d'une populace armée, à qui il ordonna de garder cette mai-

---

fut même obligé de quitter la maison du Tanneur Michotte, où il étoit logé, pour épargner à son Hôte les menaces que des factieux ne cessoient de lui faire.

Digitized by Google

son, que personne ne sembloit vouloir insulter. Une autre cohorte semblable suit d'abord les traces de la première, et pénètre tumultueusement dans l'appartement où se trouve l'Epouse du Général et son fils. Des imprécations, des calomnies contre Vander Mersch, remplissent la maison, et à travers d'horribles clameurs, les personnes attachées au Général, qui se trouvent chez lui, comprennent qu'on leur ordonne les arrêts. A cette troupe furieuse en succède une autre plus furieuse encore, que conduisoit Jean-Baptiste Vander Noot, dont les discours insolens et outrés animoient tellement la rage inconsidérée de ses satellites, que quelques-uns des plus forcenés baissèrent les canons de leurs fusils sur la poitrine de l'Epouse de Vander Mersch. Le Chanoine de Broux, qui connoissoit à fond les intentions modérées du Général, attendoit son retour avec la certitude que le sang n'auroit point coulé; ce respectable Chanoine partageoit amplement la haine que les scélérats portoient aux Citoyens vertueux et désintéressés. Le féroce Vander Noot qui l'apperçoit, lui dit brusquement de le suivre, et ce digne Prêtre se voit soudain tombé dans les mains cruelles d'une aveugle populace, qui l'insulte, le frappe et le tiraille; l'un lui mit la baïonnette sur la gorge et alloit le percer, quand un autre plus humain détourna le coup; les injures les plus atroces lui sont prodiguées; aux menaces du dernier supplice succèdent les plus coupables violences, et il ne se voit à l'abri des coups que

Digitized by Google

dans les mains des Capucins (104), chez qui sa barbare escorte l'a traîné. Telle fut la récompense que l'ingratitude accorda au zèle, à l'infatigable activité et au désintéressement de cet honnête Ecclésiastique, qui après avoir contribué de tous ses moyens aux premiers frais de la révolution, avoit partagé tous les périls et toutes les fatigues de la campagne, sans autre motif que son patriotisme et son amitié pour le Général, et sans avoir jamais voulu accepter aucune fonction lucrative; satisfait de rendre d'importans services au Chef de l'Armée, et ne désirant que l'estime de ses Concitoyens, qu'il espéroit de se concilier en se rendant utile à sa Patrie, sans être à charge au trésor public. On ne parut s'inquiéter de lui aux Capucins, que pour l'y faire étroitement garder par les satellites des Etats et par des Soldats du Régiment de l'Abbé de Tongerloo.

Vander Mersch qui ne s'étoit point attendu au désordre affreux que des monstres excitoient dans la Ville, s'en étoit éloigné d'une petite demi-lieue sur la Chaussée de Bruxelles, où il donna à sa petite Armée une position favorable; et comme il n'ignoroit point les préparatifs qui avoient été faits à Salzinne pendant la nuit, par ceux-

(104) Le Chanoine de Broux rend justice à l'honnêteté des Capucins de Namur, qui ne lui parurent point avoir oublié les préceptes de l'Evangile, comme la plupart des Religieux du Brabant.

Digitized by Google

là mêmes qui semoient les troubles dans la Ville, il voulut pourvoir à la sureté de sa Troupe, et de crainte que les Bourgeois de Namur ou d'autres ne tentassent de passer la Sambre à Salzinne, il fit garder le gué de la rivière par le Baron de Richtersleben, qui prouva par la manière dont il occupa ce poste, combien il étoit digne de la confiance du Général. Cependant Schœnfeld faisoit en tremblant ses dispositions sur la route de Bruxelles, près du Château de Flawinne, où il commandoit la principale colonne, dont la moitié ne le suivoit que dans l'idée de marcher contre l'ennemi. Mais sitôt qu'elle s'apperçut que c'étoit contre des frères qu'on vouloit diriger leurs armes, un murmure s'éleva, et quatre Compagnies de Flandre sur-tout, que commandoit l'Officier Van Solingen, refusèrent non-seulement d'obéir à Schœnfeld, mais jurèrent hautement de ne respecter d'autres ordres que ceux de Vander Mersch; tellement que le Général du Congrès, pour s'en assurer, les plaça entre les Régimens de West-Flandre et de Patin, sur lesquels il comptoit davantage. L'autre colonne qui marchoit dans le plus grand désordre sur la Chaussée de Louvain, étoit composée de deux mille quatre cens hommes et quatorze pièces d'artillerie, et commandée par Dirix, qui oublia ses incommodités, *ne pouvant résister aux vives instances du Congrès.* Ces colonnes avoient marché en partie pendant la nuit, pour tomber le matin sur Namur et la surprendre. Les Généraux du Congrès avoient

l'avantage

l'avantage du nombre et sur-tout de l'Artillerie, qu'ils avoient tirée de la Citadelle d'Anvers ; mais Vander Mersch conduisoit une petite Troupe qui avoit déjà vaincu, et dont tout le sang étoit dévoué à la Patrie et au vengeur de sa liberté. Ces premiers Soldats-Citoyens, par des cris unanimes à l'honneur de leur Chef, sembloient provoquer des frères ingrats et dénaturés, qu'ils n'avoient point offensés. Il n'en étoit pas de même du côté du Congrès ; la saine partie de cette Armée, se voyant aussi indignement trompée par ses Chefs (105), menaçoit hautement de mettre bas les armes. Plusieurs avoient déjà marché sous le premier

(105) Il est inconcevable jusqu'où les États et leurs vils suppôts ont poussé leur impudence dans les calomnies qu'ils ont forgées contre Vander Mersch. Ils osoient lui mettre dans la bouche leurs propres impostures ; tandis que de nombreux témoins pouvoient les confondre. C'étoit Schœnfeld lui-même, qui montrant à ses Troupes celle de Vander Mersch, leur disoit : courage, VOILA LES PRUSSIENS. A quoi les braves Officiers des Compagnies du Régiment de Flandre dont il est fait mention, répondirent qu'ils les attendoient sans crainte. Mais bientôt lorsque l'on fut certain que c'étoit Vander Mersch avec la garnison de Namur, Schœnfeld ne trouva d'autre moyen pour calmer le murmure de sa colonne, que de dire que c'étoit un renfort qui lui venoit de Namur De son côté, Dirix faisoit croire à ses Soldats qu'ils marchoient contre les Autrichiens. Quelques-uns de cette colonne qui furent surpris par les patrouilles de Vander Mersch, avouèrent leur erreur, et parurent surpris de se trouver au pouvoir d'une troupe amie.

Digitized by Google

Général, et jusque dans le Régiment d'Anvers même, il se trouvoit des Compagnies qui lui étoient entièrement dévouées. Déjà des pelotons entiers de la colonne de Dirix quittoient d'aussi perfides Drapeaux, pour venir se ranger sous celui de leur premier Général. Vander Mersch n'avoit que Schœnfeld à combattre; car de l'aveu de Kœhler même, qui étoit sous Dirix, il n'y avoit point de communication entre les deux colonnes, et Vander Mersch avoit pourvu à la défense de la chaussée de Louvain, en faisant occuper un ancien fort qui la domine. Un guerrier moins modéré, moins animé du vrai Patriotisme, auroit suivi les mouvemens d'une juste indignation; il auroit profité des ignorantes manœuvres de ses ennemis, de la division qui règnoit dans leur Armée, et tiré parti de l'enthousiasme de sa Troupe, qui ne voyoit point là des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit déjà bravés. Vander Mersch eût peut-être servi sa Patrie, en tombant avec ses Soldats déjà aguerris sur Schœnfeld et son Armée novice; il pouvoit en un jour dissiper la faction des usurpateurs; mais il falloit du sang et cette idée le révolta. L'espoir que la Nation ouvriroit enfin les yeux sur l'odieuse conduite de ses oppresseurs, le retint, et il ne voulut point fournir des motifs à pouvoir l'accuser d'avoir commencé les horreurs d'une guerre civile. Avant de sortir de Namur il avoit déjà envoyé un ordre au Commandant des Troupes qui marchoient vers lui, de s'arrêter, et de lui donner par écrit les rai-

Digitized by Google

sons de sa marche; mais il n'avoit point reçu de réponse (106). Lorsque les deux Armées furent en présence, on vit venir l'Aide de Camp de Schœnfeld, qui étoit envoyé pour demander à Vander Mersch s'il vouloit entrer en négociation. Vander Mersch lui fit dire qu'il n'avoit point de réponse à lui donner, avant qu'on ne lui eût fait connoître le motif de ces hostilités; et aussitôt il envoya son Aide de Camp le Major Leunkens vers Schœnfeld, avec ordre de lui dire: que ses intentions étant pures, il exigeoit de savoir quelles étoient celles de ses ennemis. Schœnfeld ayant fait son rapport à ses Maîtres, fit prier Vander Mersch de s'avancer jusqu'à un endroit intermédiaire entre les deux Armées pour s'aboucher avec lui. Le Général Patriote s'y rendit, où, après avoir témoigné à celui du Congrès toute l'indignation qu'il ressentoit d'un tel procédé, il fut prié de se rendre auprès des Députés, au centre de leur colonne. Vander Mersch y consentit; il les vit, et leur reprocha leur ingratitude; il offrit de rendre compte de sa conduite à la Nation: « vous pouvez disposer de ma tête, « elle est en votre pouvoir, leur dit-il, mais « observez que des vengeurs impatiens « m'attendent. » Les Députés du Congrès affectèrent d'abord un ton altier, et le Général alloit se retirer, quand les Députés ordonnèrent à Schœnfeld d'intervenir dans la contestation. Mais Vander Mersch refusa

(106) Litt. O. N.° 40.

Digitized by Google

de traiter avec son subalterne; il s'apprêtoit lui et son Aide de Camp, à remonter à cheval, lorsque les Députés tremblans le rappelèrent (107). Vander Mersch avoit son hon-

(107) Les différens rapports, que les Etats ou leurs flatteurs ont donnés à leur façon de l'affaire de Namur, varient tous sur les circonstances. Dans presque tous, les Députés du Congrès se donnoient pour des Héros; mais la vérité y perce toujours; et l'on voit qu'ils avouoient entr'eux la fermeté que Vander Mersch leur avoit montrée. On trouve dans le livre des Agenda des Députés de la West-Flandre, un de ces rapports, dont voici un extrait.

« Relation de ce qui s'est passé à Flawinne, pendant l'entrevue du Général Vander Mersch avec « la commission du Congrès Souverain.

« . . . . Enfin il (Vander Mersch) ajouta que « nous devions nous hâter de nous décider, qu'il « ne nous donnoit qu'une minute pour délibérer. « Le Congrès n'a pas négligé de lui exposer nos « moyens de résistance, ... qu'il ne devoit point « ignorer, qu'il nous arrivoit une colonne de trois « mille hommes de Louvain, et que la Bourgeoisie ayant fermé ses portes pour s'opposer à sa « rentrée, il ne pourroit de ce côté qu'éprouver « les plus grands dangers, à quoi il ne répliqua « pas; finalement il proposa qu'on n'arrêteroit aucun Officier sans l'avoir ouï, et qu'en cas de « trahison ou de quelqu'autre espèce de faits criminels, l'on ne pourroit par Conseil de guerre « ou autrement prononcer à leur charge aucunes « peines infamantes et flétrissantes, ni peines de « mort; . . . . . , ce qu'avec bien de difficultés « on a cru devoir lui accorder. . . . . Ainsi passé, « fait et rapporté le 14 Avril 1790. Signé, le Baron de Neverlée, Président de la Commission « du Congrès Souverain, le Marquis de Wemmel, « de Sourdeau, le Comte de Hoen, A. Delrio, « J. F. Rohaert, Vanderstichele, de Maubus, plus

neur, celui de ses Officiers, les intérêts de son Armée et de la cause Démocratique à soutenir, et il ne pouvoit les trahir, alors qu'il étoit encore capable de les défendre. Il ne voulut donc accepter que des conditions honorables et justes, et il fut conclu verbalement, *qu'il n'y auroit point d'effusion de sang ; qu'aucun Officier ne seroit dégradé, pas même arrêté sans un examen et une conviction préalable.* Les Députés du Congrès proposèrent ensuite d'entrer avec leurs Troupes seules dans la Ville ; mais le Général ne voulut point céder ses postes d'honneur à des Troupes qui n'avoient pas encore combattu ; et il fut arrêté définitivement que les Troupes des deux partis entreroient sans distinction, un Bataillon de l'un après un Bataillon de l'autre, et ainsi successivement.

Cette capitulation étoit avantageuse aux Démocrates, et le Général satisfait rentra dans Namur sans soupçonner qu'il existoit des hommes assez méchans pour oser se jouer des engagemens les plus sacrés, à l'instant même qu'ils les avoient contractés. Les Citoyens sensibles, en revoyant Vander Mersch, remercioient le Ciel de ce qu'une

---

« bas, par ordonnance signé Schellekens, Secré-« taire ».

Il est à remarquer que si Vander Mersch a ajouté ces mots, EN CAS DE TRAHISON etc. ce n'est point qu'il voulût protéger la trahison ou les crimes ; mais c'étoit pour ôter tout prétexte au Congrès, qui donnoit le nom de trahison et de crime, aux services réels rendus à la Patrie.

Digitized by Google

journée aussi orageuse étoit paisiblement finie. Ils espéroient qu'on en étoit venu à une réconciliation sincère, et que la concorde mutuelle ne tarderoit pas à renaître; mais ce calme ne fut pas de longue durée, et dès le soir de ce jour même, on reconnut qu'il n'y avoit aucune paix à espérer avec les méchans. Van Eupen, Vander Noot et toute la détestable ligue des Etats avoient déjà anéanti les Lois et foulé les droits les plus sacrés des Citoyens; mais pour avoir une idée juste des forfaits dont ils étoient capables, il restoit à les voir donner à l'Europe un exemple révoltant d'une perfidie inconnue chez les Peuples les plus barbares (108). La Troupe de Vander Mersch se trouvant entourée à Namur par celles du Congrès, étoit trop peu nombreuse et trop séparée pour inquiéter davantage des hommes sans foi, qui parurent aussitôt oublier le traité conclu entre les deux Armées. Non-seulement ils ne rendirent point la liberté à ceux qui avoient été arrêtés pendant la journée; mais ce soir même et successivement le lendemain et les jours suivans, ils développèrent toute la noirceur de leurs intentions, en faisant arrêter et emprisonner un grand nombre d'Officiers et d'autres Personnes attachées à l'Armée Et

(108) Pour donner une idée juste du machiavélisme de ces hommes perfides qui ont voulu asservir leur Patrie, il suffiroit de rapporter l'extrait suivant d'une lettre des Députés du Congrès à Namur du 10 Avril. Cette lettre se trouve dans les Agenda des Députés de la West-Flandre.

« On est occupé à chercher le Baron de Haack,

pour exécuter plus facilement leurs projets perfides, ils éloignèrent les Troupes Démocrates. Le Régiment de Namur fut envoyé de suite, en partie à Fleuru et à Charleroy, où il retrouva la raison indignée, qui n'osoit plus se remontrer à Namur. Le reste des Volontaires de la Garnison fut également dispersé. En sorte que le Congrès, à l'aide de quelques milliers de bras séduits, se vit libre de choisir les victimes d'une vengeance, qui n'a point connu de bornes, jusqu'au jour que les Troupes Autrichiennes sont venues en arrêter les barbares excès.

Quoique Vander Mersch connut enfin la scélératesse de ses ennemis, il ne pouvoit croire encore qu'ils l'auroient poussée au point d'agir à son égard contre les termes

---

« mais nous devons observer que les arrangemens « pris sur le champ de bataille paroissent devoir « nous arrêter, à moins que Vos Seigneuries n'a- « doptent le principe qu'UN SOUVERAIN NE PEUT « ÊTRE LIÉ PAR UNE PROMESSE QUE LUI ARRACHE UN « SUJET REBELLE, LES ARMES A LA MAIN; sur quoi « nous attendons réponse etc. Signé le Baron de « Neverlée de Baulet, Président, par ordonnance « de Hult, Secrétaire ».

Qu'auroient dit ces mêmes hommes le 30 Mai et le 20 Septembre 1787, si le Gouvernement s'étoit conduit selon les mêmes principes? Que seroient-ils devenus aussi bien que l'armée Belgique, si pendant l'armistice de Leau, le Général d'Alton avoit raisonné comme eux? Tels sont, Belges! vos Représentans-nés; voilà les principes qu'ont adoptés ces hommes ambitieux, qui sont encore chargés de veiller sur vos droits. Quelle confiance pouvez-vous mettre encore en des hommes qui osent insinuer de telles atrocités qu'on ne peut entendre sans frémir? Jugez-les, ou qu'ils se justifient, s'il le peuvent et s'ils l'osent.

Digitized by Google

exprès d'une capitulation qu'ils avouoient eux-mêmes (109). Ayant reçu le lendemain 7 Avril, les rapports de ses postes avancés, il les envoya aux Députés, en leur demandant une réponse cathégorique sur leurs intentions à lui rendre justice, et à détruire les calomnies atroces répandues contre lui. Il leur donnoit part en même-temps qu'il avoit répondu au Général Autrichien pour conclure définitivement l'échange des Prisonniers. Les Députés le demandèrent, et il se rendit chez eux, où, après leur avoir parlé avec la fermeté qui lui convenoit, il en reçut un ordre d'aller le lendemain à Bruxelles pour y rendre compte de sa conduite, *où il ne sera décidé*, écrivoient ces perfides, *que d'après la promesse que nous vous avons faite, et dont le Congrès est instruit.* Ils lui offroient une escorte, *s'il le désiroit;* tellement ces Députés n'osoient encore à Namur enfreindre leur capitulation au point d'attenter à la personne du Général; mais ce dernier trait de perfidie étoit réservé aux scélérats qui déshonoroient Bruxelles.

Le Comte de la Marck qui avoit été arrêté pendant la bagarre, en reçut le lendemain des excuses et fut mis en liberté, dans la crainte, probablement, d'éprouver les effets de son trop juste ressentiment. Ce zélé Citoyen quitta Namur pour se retirer à Enghien; et l'intrépide Chef de l'Armée Nationale, alla trouver ses perfides ennemis à Bruxelles.

Fin de la seconde Epoque.

(109) Litt. O, nis. 41, 42 et 45.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE,

Où l'on retrace la conduite des États, pendant la détention du Général Vander Mersch.

Jusqu'ici on ne peut avoir vu qu'avec indignation, les étranges manéges d'un orgueil inconsidéré; les trames, les complots de la méchanceté; les ruses artificieuses de l'imposture; l'aveuglement subit d'un Peuple crédule, qui s'enivra tout à coup, en goûtant avec trop de confiance la coupe empoisonnée de la calomnie; enfin les éclats détestables de la fureur et de la rage des usurpateurs, qui, grâce à la modération de Vander Mersch, ne donnèrent pas lieu à l'effusion du sang des Citoyens. Maintenant il nous resteroit à retracer les suites fatales de la léthargie de la Nation; la noire perfidie des nouveaux Despotes; l'abus révoltant de leur pouvoir arbitraire et usurpé; l'étrange durée de la séduction, triste effet du fanatisme; l'inconcevable manie d'une partie des Belges, qui reput souvent de scènes cruelles les yeux féroces des tyrans; la justice anéantie; ses temples fermés pour l'innocence et livrés à la corruption et aux suppôts de la plus monstrueuse oligarchie; la Religion profanée, et ne servant plus que de jouet aux imposteurs, pour étourdir les hommes foibles, tromper les ignorans

Digitized by Google

et les retenir dans la plus abjecte des servitudes. Il seroit trop long de détailler toutes les proscriptions, tous les emprisonnemens, tous les pillages, tous les massacres, toutes les abominations enfin, qui ont marqué ces jours de sang et de vengeance, dont on préféreroit perdre le souvenir, pour n'en point souiller les fastes de la Nation, si l'équité n'exigeoit de venger la vérité en démasquant l'imposture; de dénoncer à la Nation les forfaits de ceux qui l'ont abusée, pour qu'elle rende enfin justice à cette classe nombreuse de Citoyens honnêtes et sensés, qui ne voulant point être les viles dupes des artifices odieux de quelques scélérats, ont souffert la persécution la plus opiniâtre, et ont été livrés à l'oppression la plus cruelle.

Fort de sa conscience et de ses vertus, Vander Mersch partit tranquillement pour Bruxelles. Au sortir de Namur un Officier de Dragons lui offrit une escorte d'honneur, qu'il accepta pendant une demi-heure, et après l'avoir remerciée, il continua sa route accompagné de son Epouse, du Chanoine de Broux et de ses Adjudans, libre et sans autre escorte que celle d'une conscience sans reproche, et arriva à Bruxelles dans la soirée du 8. D'abord il se présenta au Congrès avec M. Loyaerts un de ses Aides de Camp. Une nombreuse députation sortit pour le recevoir. « Je viens, leur dit le Gé-« néral avec une noble franchise, d'après « la résolution de vos Députés à Namur, « je viens libre et de mon gré, me justifier

« des accusations atroces hasardées contre « moi, et présenter ma tête à la Nation, « pour garant de ma fidélité. Elle doit tom- « ber si je suis trouvé coupable, mais aussi « j'attends une réparation éclatante, si l'on « ne peut me convaincre de crime ». Quelqu'un lui répondit que le Congrès feroit examiner cette affaire. « Je ne puis, reprend « le Général, accepter pour mes Juges ceux « qui se déclarent hautement mes accusa- « teurs. Nous ne vous accusons point, lui di- « sent ces perfides, nous ne vous croyons pas « coupable, mais nous sommes obligés de dé- « férer au vœu du Peuple; mais vous de- « mandez un Conseil de Guerre? Ma cause, « répond Vander Mersch, n'est pas du res- « sort d'un Conseil de Guerre. Vous m'ac- « cusez de trahison, je suis Chef de l'Armée « Belgique, comme tel j'appartiens à la « Nation, c'est elle que je réclame, c'est « à elle à me juger ». On osa lui demander ce qu'il entendoit, par la Nation. « Le Peu- « ple Belgique en général, répondit Vander « Mersch, voilà mon Juge. Ne savez-vous « point encore, s'écria un de ces Souverains « d'un ton de colère, que nous réunissons « ici tous les pouvoirs ». A ce propos extravagant et d'une arrogance outrée, le Guerrier eut peine à contenir les mouvemens de sa juste indignation, mais les autres Députés imposèrent silence par signes à leur orgueilleux Collégue, et après divers autres propos, le Baron d'Hove les termina par dire : « que dans tous les cas où un Militaire « étoit accusé, on commençoit par lui or-

Digitized by Google

« donner les arrêts ; que le Congrès lui « offroit l'Hôtel où il s'assembloit pour les « y tenir ». Mais Vander Mersch ayant témoigné qu'il préféroit la Maison de M. de Broux où il étoit descendu, on le lui accorda et il se retira.

Son Aide de Camp Loyaerts, se préparant à le suivre, se vit arrêté : le Congrès lui prétexta « qu'il étoit complice par sa place « de tout ce que le Général pouvoit avoir « commis, qu'il devoit subir le même juge- « ment », et l'envoya escorté du Baron Vanderhaegen aux Dominicains (1).

Libre encore, conservant son épée, que par un reste de respect sans doute on lui avoit laissée, Vander Mersch retourna chez M. de Broux, où il resta jusqu'à sa translation à Anvers.

Le Chanoine de Broux fut demandé au Congrès vers dix heures du soir, où après avoir attendu une demi-heure, il en vit sortir une députation présidée par le S^r. Marbaix, Conseiller de Mons. Celui-ci lui dit : « que d'après la demande du Général « de le retenir près de lui pour l'aider à « sa justification, il lui étoit ordonné d'aller

(1) Ce jeune homme y devint bientôt malade par la dure contrainte avec laquelle il y fut gardé. Retenu dans une chambre humide, sans pouvoir parler à personne, il y gagna une atteinte de rhumatisme. Ce qui l'indignoit le plus, étoit les insultes journalières des Religieux, qui avoient méconnu les préceptes de la charité chrétienne.

Digitized by Google

« tenir ses arrêts aux Capucins, où le Com-« mandant Vanderhaegen alloit le conduire ». En vain le Chanoine demanda de retourner chez son frère pour y prendre un peu de nourriture, n'ayant point encore mangé depuis sa sortie des Capucins de Namur, ce Conseiller le lui refusa durement, et comme le Chanoine insistoit encore pour prendre au moins son bagage en passant chez son frère, un de ces nouveaux Souverains, un Doyen nommé Beeckman, le lui refusa avec insolence, en sorte qu'il fût conduit d'abord aux Capucins, où l'on mit une garde de seize hommes, qui entretenoit continuellement deux Sentinelles à la porte de sa chambre. L'injustice et l'abus du pouvoir furent même portés à un tel point, que deux de ses Amis l'étant venu voir, y furent également arrêtés et détenus pendant quatre jours (2).

C'est avec la noble fermeté qui ne l'a jamais abandonnée et qui sied à l'innocence calomniée, que Vander Mersch donna part de sa situation aux Etats de Flandre (3).

---

(2) Mr. Zech Procureur de Malines et le digne Vicaire de St. Jean Mr. d'Hooghe, qui par toutes les qualités qui le rendoient recommandable, s'étoient concilié l'estime des honnêtes gens. Ce ne fut point sans peine qu'il échappa dans la suite à la rage des satellites des États, qui le cherchèrent pour l'emprisonner, et pour lui faire essuyer les traitemens inhumains qu'éprouvèrent les respectables Prêtres Vonck, Morisson et le Vicaire de Molenbeke.

(3) Voyez Pièces justif. de la troisième Epoque Litt. A, n.° 1.

Digitized by Google

Natif de cette Province, qui lui avoit toujours témoigné tant de confiance, il avoit lieu d'attendre que les Etats ne prêteroient point une oreille indifférente à la foule de calomnies absurdes accumulées sur sa tête. Leur honneur étoit particulièrement intéressé dans le jugement de sa cause; ou ils devoient sévir contre lui, s'il étoit coupable, ou c'étoit principalement à eux à lui faire rendre une réparation éclatante, s'il se trouvoit injustement accusé. Aussi Vander Mersch ne chercha-t'il point à émouvoir leur pitié, aussi ne leur demanda-t'il point une protection indulgente, ce fut l'équité de la Nation en général, et la leur en particulier qu'il réclama. Il provoquoit même le glaive sévère de la justice, il déclaroit lui-même que la gloire de la Nation et l'intérêt de la chose publique, exigeoient impérieusement que sa tête tombât, si on pouvoit le convaincre du moindre crime, ou qu'il fût pleinement et entièrement justifié, si on ne le trouvoit que calomnié.

Les Etats de Flandre déjà prévenus contre le Général, partageoient les sentimens de ses accusateurs et jusqu'à leur orgueil outré; car que doit-on penser de cette hyperbole altière et extravagante qu'on lit dans leur réponse (4), où ils accusent la Garnison de Namur, *d'avoir osé porter des mains* SACRILÉGES *sur les personnes des Députés du Congrès Souverain.* Comme si ces hommes

(4) Litt. A, n.° 2.

Digitized by Google

envoyés pour servir les vues ambitieuses de leur association turbulente, pour exciter une dissention entre les Bourgeois et l'Armée, pour préparer des spectacles sanglans; comme si ces fauteurs des troubles avoient été les *oints du Seigneur;* comme si ces prétendus Maîtres, ces Souverains usurpateurs, avoient été déjà sacrés et reconnus *Rois* des Belges. Le reste de la réponse des Etats de Flandre, n'est qu'une énumération des crimes supposés de Vander Mersch, les mêmes qu'on avoit déjà eu soin d'afficher à tous les carrefours des Capitales, où ces absurdités confirmoient les idiots dans leur erreur et arrachoient le sourire de l'indignation à tout homme honnête et sensé.

Et pour mieux accréditer l'opinion vulgaire sur les prétendus crimes de Vander Mersch, avant de lui remettre la Lettre des Etats de Flandre, on se permit de l'ouvrir, de l'imprimer et de la publier à Bruxelles, pour faire croire au Peuple que la Flandre elle-même se déclaroit contre le Général. Il est vrai, et on le voit par cette Lettre, que les Etats de Flandre ne demandoient qu'à imiter ceux de Brabant, tant la fureur de dominer séduit et égare le cœur des mortels! Ils vouloient profiter de l'occasion qui leur étoit offerte. Ceux de Flandre avoient plus mauvaise grâce encore que les autres, en ce qu'ils avoient déjà prononcé la justice et la nécessité d'une réforme dans leur administration, et que quant à Vander Mersch, ils avoient reconnu que ses plaintes réitérées et toujours in-

Digitized by Google

fructueuses au sujet de l'Armée, étoient justes et fondées. Mais le Peuple Flamand étoit éloigné d'adopter les principes destructeurs des Etats ; cette Province fut celle des Pays-Bas, qui montra le plus d'énergie et qui se roidit le plus contre l'aristocratie des Etats. On doit des éloges au Comité, à la Collace de Gand, qui inquiéta long-temps les Despotes, et aux Habitans de la Flandre en général, qui recueillirent chez eux les derniers soupirs de la liberté, évanouie chez le reste des Belges (5).

Vander

(5) On doit rendre justice au plat-Pays Wallon ; tant du Brabant, que du Hainaut et sur-tout de Namur : les Paysans, qui n'y ont d'autres Représentans que les Nobles, dont les intérêts sont diamétralement opposés, sentoient déjà tout le poids de leur fardeau futur. Les conséquences des procédés des États étoient si claires qu'il ne falloit pas de grandes lumières pour les découvrir. Le seul sens commun suffisoit aux Paysans pour former les raisonnemens les plus sensés, à la honte des habitans des Villes, où l'illusion avoit son siége. Comme c'étoit principalement l'intérêt, qui aveugloit les principaux Citadins, qui communiquoient leur contagion aux autres, c'étoit aussi l'intérêt qui dessilloit les yeux aux Villageois, qu'on entendoit par-tout se demander les uns aux autres : qui nous défendra maintenant contre les exactions des Etats ? N'est-ce pas nous qui devrons payer leurs folies ? oserons-nous murmurer contre ceux, qui viennent d'opprimer un Général qui s'intéressoit à nous, et tous les grands Seigneurs du Pays ? maintenant qu'ils ont des baïonnettes, ils nous les mettront sur l'estomac pour nous arracher des subsides qu'ils porteront aussi hauts qu'il leur plaira !

Digitized by Google

Vander Mersch gênoit trop le Congrès à Bruxelles. Malgré tous les ressorts mis en œuvre pour le perdre, il étoit à craindre que sa présence et son aspect ne réveillât la raison des Citoyens, dont le cœur conservoit encore un reste d'impression en faveur d'un guerrier, qui les avoit si glorieusement servis. Ces impressions pouvoient renaître dans une Ville, où il avoit encore de nombreux partisans. En conséquence il falloit l'éloigner et le confiner dans un lieu, entièrement à la disposition du Congrès. On ne pouvoit mieux choisir qu'Anvers, la Ville la plus crédule et la plus fanatique des Pays-Bas, ou la ville de Louvain, qui n'écoutoit que la voix de ses Prêtres hypocrites, tel qu'un Pleban de St. Pierre, qui, dans ses sermons séditieux se déchaînoit contre les amis du Peuple, et parloit de leur Adresse aux Etats, comme d'une pièce abominable. En sorte qu'on imagina dès le lendemain de l'arrivée du Général à Bruxelles, que le Public prenoit ombrage des visites qu'il recevoit, qu'on traita de *relations avec des personnes suspectes.* Effectivement les vrais amis de la Patrie, les personnes suspectées de conserver la raison, lui rendoient visite, et alloient déplorer près de lui l'inconcevable frénésie d'une partie de la Nation, et cela inquiétoit le Congrès. Ce perfide Congrès employa le même artifice dont il s'étoit déjà servi de concert avec les Etats de Brabant, pour désarmer Walckiers et les braves Volontaires Démocrates; le Congrès donc fit encore parler ses fidelles Syndics,

dont les bouches lui étoient vendues, et qui se donnoient pour les interprètes des sentimens des Nations et des trois Villes qu'ils représentoient, sans prendre la peine de les consulter. En sorte que le Congrès fit connoître au Général que trois Syndics de la Capitale, au nom des Nations des trois Chefs-Villes, l'avoient prévenu de cet ombrage imaginaire que le Public, c'est-à-dire, les vils suppôts des Etats, prenoit de ces visites (6); qu'il convenoit en conséquence pour la sureté publique et celle du Général même, qu'il choisit un endroit sûr, où il pût être tranquille. Mais par une contradiction manifeste, on ne lui laissoit opter qu'entre les deux endroits nommés, où il ne devoit point s'attendre à être tranquille. Vander Mersch leur fit observer que les expressions du prétendu rapport des trois Syndics, renfermoit une nouvelle inculpation contre son honneur, qu'il les interpelloit à désigner ces *relations suspectes*, que s'il ne s'agissoit que de sa sureté personnelle, il les assuroit de sa parfaite tranquillité, parce qu'un assassinat même ne peut effrayer un Militaire habitué à braver la mort; mais qu'il respectoit la tranquillité publique, et qu'il consentoit pour elle à s'éloigner de Bruxelles: que cependant le même motif de sa sureté, qui paroissoit animer le Congrès, l'empêchoit de choisir Anvers ou Louvain, où la fermentation et

(6) Litt. R.

Digitized by Google

la prévention étoient portées à leur comble contre lui; que le Congrès étant composé des Députés de toutes les Provinces, il étoit plus naturel qu'il se retirât dans celle où il étoit né, et à laquelle il devoit même un compte particulier de sa conduite; qu'il offroit en conséquence de se rendre à Gand, lorsqu'ils le jugeroient à propos.

Il donna part de cette résolution du Congrès aux Etats de Flandre, et répéta l'offre de se rendre à Gand. Mais les Etats de Flandre dont la conduite ne laissoit plus de doute sur leur connivence avec le Congrès, éludèrent la proposition du Général par une réponse vague; dans laquelle affectant encore un reste de sollicitude, on lui déclaroit que les circonstances ne permettoient point qu'il se retirât en ce moment dans cette Province (7). Quelles pouvoient donc être ces circonstances, qui lui fermoient l'accès de la Province, où il étoit né, et où son domicile étoit naturel et légal? Il ne s'agissoit point d'une Prison criminelle, mais seulement de simples arrêts. Il importe peu où un brave Officier les tienne, quand il s'y oblige sur sa parole d'honneur, et on ne croit point, que les ennemis de Vander Mersch aient porté l'outrage jusqu'à soupçonner ce Général, qui étoit venu libre et sans escorte offrir sa tête, d'etre capable d'une lâcheté dans la suite (8). Mais on

(7) Litt. C.
(8) C'est ce que Mr. Marannes Pensionnaire de

Digitized by Google

craignoit les Flamands, qui ne partageoient point l'aveuglement et l'injustice des Brabançons, et qui réclamoient hautement leur digne Concitoyen. Déjà le Comité-général établi à Gand avoit fait les plus vives instances pour obtenir sa translation dans cette Capitale de la Flandre; les Villes et les Communes s'y intéressoient vivement (9). En sorte que les Etats trouvoient encore dans cette florissante Contrée, des obstacles à leurs projets, et la présence de Vander Mersch ne pouvoit qu'augmenter leur affection pour ce grand homme, et leur indignation pour les Vautours, qui, pour mieux déchirer la Patrie, en vouloient renverser tous les défenseurs.

Il fut donc résolu de transférer le Général à la Citadelle d'Anvers (10), mais

---

Furnes fit observer au Congrès; et il ne paroît point, par le rapport de ce Pensionnaire, (Litt. I. n.° 3) que le Congrès osât former de pareils soupçons.

(9) Litt. C. n.° 6. Litt. E. Litt. I.

(10) On fit encore parler les Syndics; et les plus fougueux Aristocrates, au nom des Chefs-Villes du Brabant; voici leur réquisition.

« Réquisition des trois Chefs-Villes du Duché « de Brabant au Congrès Souverain ».

« Les trois Chefs-Villes sur les inconvéniens qui « pourroient et qui arriveroient infailliblement si « l'on prolongeroit le séjour du Général Vander « Mersch en cette Ville de Bruxelles, supplient « le Congrès de vouloir le transporter incessam- « ment à la Citadelle d'Anvers. Bruxelles ce 13

avant, le Congrès prétextant que Vander Mersch avoit demandé de se justifier, avoit formé un fantôme de Conseil de Guerre, qu'il communiqua à ce Général (11). Vander Mersch objecta, qu'avant que de s'expliquer sur la formation de ce Conseil, il étoit indispensable qu'il connût l'espèce et la nature du délit dont on l'accusoit, puisque c'étoit cette nature seule qui devoit déterminer son adhésion à cette formation, ou régler ses observations contre elle. Il insista encore sur sa retraite à Gand, pour obvier aux inconvéniens qu'on paroissoit craindre à Bruxelles. Mais dans l'après-midi du même jour 13 Avril, il apprit confidemment la résolution du Congrès à son égard. Aussitôt il en donna part aux Etats de Flandre (12), en leur déclarant qu'il ne

---

« Avril 1790. Signés le Comte Eugène de Limminghe, pour la Ville de Louvain, B. Janssens, « pour la Ville de Louvain, P. J. Vereycken, « pour la Nation St. Jean à Bruxelles J. F. de « Noter, Syndic de la Nation de St. Jacques, N. « Paris, Syndic de la Nation de St. Nicolas, « Egide Verbiest, Hoofd-Deken van het Bryders « ambacht van Antwerpen ».

On reconnoit à ces signatures, les plus acharnés ennemis de Vander Mersch et de la cause Populaire.

La résolution du Congrès en conséquence de celle qu'il avoit fait prendre aux Syndics, se trouve dans les Pièces justif. Litt. G. n.° 2.

(11) Litt. D.

(12) Litt. C. n.° 4.

Digitized by Google

consentiroit jamais à sa translation à Anvers, et si on l'effectuoit, que ce ne seroit que par violence et voie de fait. Rien ne lui étoit plus facile que de s'y soustraire, mais comme il l'écrivoit aux mêmes Etats, tout moyen, toute démarche équivoque étoient indignes de lui. Ce ne pouvoit être que pour se dérober à l'œil de la Nation et de l'Europe, qu'on se seroit permis un attentat pareil contre sa liberté, contre celle de sa défense et contre la loyauté avec laquelle il s'étoit rendu à Bruxelles; ce n'étoit point à Bruxelles, mais à Namur, qu'on devoit l'arrêter, s'il y avoit matière. Il déclara aux Etats de Flandre, qu'il ne répondroit à rien, s'il n'étoit parfaitement libre et protesta contre la violence qu'on lui préparoit. Il réclama enfin contre cet attentat, leur appui et celui de la Nation.

Elle eut lieu cette violence le même jour, vers onze heures du soir. Les Auditeurs-généraux vinrent lui insinuer les ordres perfides du Congrès (13). Le Général protesta contre ces ordres iniques, mais sans égard ni pour ses protestations, ni pour le délabrement de sa santé, ni pour son caractère, ni pour la recommandation des Etats de Flandre, ni pour les services rendus à une ingrate Patrie, ni pour la foi donnée de bouche près de Namur, et ratifiée le lendemain par écrit, on força ce Héros à monter en voiture, escorté par le trop fameux

(13) Litt. G 1, nis. 3 et 4.

Digitized by Google

Franquen, jusques hors de la Ville, où une autre voiture l'attendoit avec huit Dragons pour l'escorter; son Epouse obtint pour toute consolation la permission de l'accompagner. Maintenant les Despotes vont triompher, quelques Syndics ont donné la loi à la Flandre entière et à toutes les Provinces; maintenant les perfides usurpateurs ne craindront plus, non pour le Général, mais pour eux-mêmes. Ils font observer la Maison de Mr. de Broux, avec ordre de n'en laisser sortir personne avant quatre heures du matin, pour que les honnêtes Citoyens, qui étoient encore en grand nombre à Bruxelles, ne soient point avertis de cette violence, et ne s'opposent à cet acte détestable de la mauvaise foi, et de la scélératesse des tyrans. Qu'on juge d'après cela si c'étoit la sureté du Général, ou les vues sinistres de ses oppresseurs, qui exigeoient cette translation.

Tandis que le Congrès de Bruxelles exerçoit ainsi son odieuse autorité, ses Députés à Namur n'étoient pas oisifs, et mettoient tout en œuvre pour jouir du trouble où cette Ville étoit plongée, et pour entretenir la fureur de leurs aveugles partisans. C'étoit par des scènes tumultueuses, par des actes de violence, par des emprisonnemens continuels exécutés avec éclat, qu'ils cherchoient à retenir le Peuple dans sa frénésie; c'étoit par les plus noires des calomnies, imprimées, débitées de rue en rue, répétées par toutes les bouches intéressées, assaisonnées pour les ignorans des grands mots de Patrie,

Digitized by Google

de Liberté, de Religion, qu'on fomentoit l'acharnement, qu'on déchiroit cette même Patrie, pour s'en approprier les lambeaux; qu'on fouloit aux pieds cette même liberté en la ravissant d'une façon barbare à tous ceux qui s'étoient exposés les premiers pour la défendre; qu'on profanoit enfin la Religion, en la faisant servir de prétexte à la vengeance et aux fureurs de l'orgueil. Délivrés de la présence du Général et de son Armée, qu'on venoit de disperser, les Despotes satisfaits oublièrent les engagemens formels qu'ils avoient contractés à Flawinne, et les promesses attestées par leurs écrits mêmes; promesses qu'on voit n'avoir été arrachées que par la crainte, qu'à des ames vulgaires soutenues par des bras serviles, devoit naturellement inspirer l'aspect d'un Héros suivi d'une Troupe peu nombreuse à la vérité, mais qui avoit déjà combattu et vaincu sous lui. Les premiers exploits de la nouvelle Armée furent de se saisir des plus braves Officiers de l'ancienne, qui ne vouloient point fléchir devant la monstrueuse idole, ou qui ne s'étoient point présentés pour révoquer honteusement leur signature en faveur de leur digne Chef, et leur serment d'adhésion au plus juste des systèmes, à la réclamation des droits de la Nation entière (14), En peu de jours les Prisons re-

(14) Dans un brevet de Capitaine expédié à M. Seresia de Malines, le 15 Avril 1790, on trouve la restriction suivante.

« En observant cependant que le présent brevet

gorgèrent d'hommes incorruptibles, qui n'ayant d'autre crime que leur franchise, leur haine pour la tyrannie, et leur attachement aux lois de l'honneur, réclamoient une justice, qui n'existoit plus, et demandoient à grands cris d'être traités *par droit et sentence*, dans un Pays, où l'on se targuoit sans cesse du grand mot de Constitution. La disette d'Officiers instruits n'empêcha pas qu'on ne sacrifiât à la vengeance le peu qu'on en avoit; à peine comptoit-on quelques bons Artilleurs; on les arracha de leurs batteries, pour les jeter dans des cachots. Cette persécution ne se borna point aux Officiers seulement, les simples Soldats eux-mêmes en souffrirent, les Volontaires sur-tout, dont on vouloit absolument se défaire. On vint en enlever à Bouvignes cent cinquante le 11 Avril, qui furent reconduits à Namur avec onze Officiers. Leur crime étoit d'avoir donné des marques de leur sensibilité et de leur attachement à Vander Mersch, en portant sa santé tandis qu'on l'opprimoit, et d'avoir hautement témoigné leur mécontentement de la conduite d'un Prussien qui commandoit à Bouvignes, et qui s'étoit subitement déclaré du

---

« viendra à cesser et sera nul; si l'on vient à « savoir qu'il ait coopéré ou signé l'adresse incen- « diaire des Officiers de l'armée Belgique ».

Tellement, les Usurpateurs ne déguisoient point leur intention de s'assurer de l'armée en n'y souffrant plus que leurs lâches adulateurs.

Digitized by Google

parti des Etats contre Vander Mersch (15).

Un déluge de libelles calomnieux, plus absurdes les uns que les autres, inonda

(15) Ce Baron Prussien qui s'appeloit Baron d'Erenasius croyant que Vander Mersch auroit fait tête aux Usurpateurs, avoit déclaré aux Officiers des Volontaires à Bouvignes, qu'il marcheroit avec eux, pour aller seconder le Général; mais à peine la nouvelle de sa modération et conséquemment de sa disgrace fut-elle rapporté à Bouvignes, que le Colonel Prussien changea de langage: et comme il s'apperçut que sa conduite indignoit la garnison, il voulut s'en venger en même-temps qu'il feroit sa cour au Congrès, et envoya des rapports calomnieux contre les Officiers. Le Congrès saisissant l'occasion d'augmenter l'inquiétude du Peuple, et conséquemment son pouvoir en augmentant le nombre des prétendus traîtres, envoya 300 de ses nouveaux Soldats pour assiéger Bouvignes, avec ordre d'employer la force contre ces Volontaires. Les insensés! que seroit devenu ce détachement, s'il avoit dû employer la force contre ces premiers Soldats déjà aguerris, qui outre l'avantage de la position, avoient deux des premiers canons qu'ils avoient assisté à prendre. Le Congrès ne devoit point se fier sur les deux Compagnies d'engagés à terme qui étoient aussi à Bouvignes, car à l'exception de quelques Officiers, c'étoit ces Compagnies qui s'étoient le plus hautement déclarées pour Vander Mersch, et qui s'attendoient le plus à la vengeance des Aristocrates: mais on n'enleva que les Volontaires, qui avec un sourire d'indignation et de mépris rendirent leurs armes, que le Patriotisme seul, et point du tout la crainte leur arracha. Les Officiers furent emprisonnés à la porte de fer à Namur, et les Soldats gardés dans un couvent, d'où ceux qui ne voulurent point s'engager furent renvoyés ignominieusement avec des congés conçus dans les termes les plus ingrats.

Digitized by Google

tout à coup les Villes; le Bureau de la guerre prenoit à tâche d'en distribuer tous les jours à Namur et à l'Armée. Ces détestables rapsodies suffisoient pour entretenir l'aveuglement de la classe ignorante, qui étant la plus nombreuse et la plus facile à séduire, étoit aussi celle en qui le Congrès trouvoit sa force, qui ne basoit que sur une stupide crédulité. Mais comme il falloit aussi éblouir les esprits des classes en apparence les plus distinguées, on chercha et on soudoya des Ecrivains connus. Ainsi après avoir usé les plumes grossières et faméliques, on paya celle du vénal Linguet, qui, moyennant la certitude de mille souscriptions payées par le Congrès, recommença de nouvelles Annales, qui sont celles du délire de la Nation Belgique. Des Journalistes revêtus du sacerdoce, affectant un zèle outré pour la Religion, qui dans le fond n'étoit qu'un fanatisme spéculé et porté jusqu'à la manie; un Feller. un Brosius, un Duvivier, un de Doyart, et d'autres fanatiques dont les noms sont moins connus, traçoient d'une main forcenée les sophismes les plus absurdes, et entassoient les contradictions les plus révoltantes; ce qu'on ne peut éviter dans les ouvrages du mensonge. Leurs Feuilles Périodiques, seules permises par les Etats, parce qu'elles ne renfermoient que des absurdités et les calomnies (16) les plus atroces

(16) Il seroit trop long de rapporter les monstrueuses calomnies entassées dans ces feuilles dé-

Digitized by Google

contre les Démocrates, entretenoient sans cesse le feu de la discorde, et rallumoient les haines et les fureurs d'un Peuple abusé, lorsqu'elles sembloient s'éteindre ou se ralentir. Leurs vils et coupables auteurs enseignoient à ne plus respecter les lois, ou les interprétoient à leur façon, en faveur du despotisme (17). Par eux le crime étoit

---

goûtantes, dont l'honnête homme ne pouvoit soutenir la lecture. Un exemple suffit pour juger du reste. Dans une rapsodie Flamande, œuvre dit-on, de la frénésie d'un Moine, on trouve entre mille autres impostures, que Madame Vander Mersch est allée à Bonn, négocier pour son époux, qu'elle y a eu des conférences avec les principaux personnages Autrichiens, etc. On ne pouvoit mentir plus impudemment, et se moquer davantage d'une Nation, qui savoit que l'épouse du Général n'étoit point sortie du Pays, et qu'elle n'avoit pas été plus loin que Namur, avec son époux. Le Peuple ne devoit-il point témoigner son indignation, en voyant l'abus qu'on vouloit faire de son aveugle crédulité? Ne devoit-on point facilement pénétrer dans le secret des impostures des États, qui autorisoient ces productions de la scéleratesse? Il falloit sans cesse crier à la trahison, pour entretenir la prévention populaire contre Vander Mersch; et les Etats qui vouloient rejeter sur la volonté du Peuple tout l'odieux de leur conduite, les Etats qui n'osoient accuser le Général de trahison, et qui par la bouche de leur Dictateur Van Eupen, avouoient qu'ils ne l'en croyoient pas capable, les États faisoient agir leurs agens subalternes, et confioient à leur écrivassiers le soin d'entretenir l'erreur du Peuple, croyant, sans doute, par là se laver les mains, si le Général étoit justifié, ou si la Nation rentrant enfin en elle-même, avoit écouté la voix de la raison.

(17) Parmi les nombreux sophismes de l'ex-Jésuite

Digitized by Google

érigé en vertu, dès qu'on avoit l'adresse d'y joindre les intérêts de la Patrie et du Ciel. Par eux le scélérat crapuleux se voyoit comblé des éloges et des louanges que la vérité eût à peine accordées aux plus vertueux des humains. Mais ce qui mettoit le comble à l'inconséquence de leur logique, ce qui donnoit une preuve incontestable du délire inoui dans lequel ces nouveaux Apôtres étoient tombés, c'est qu'en rapportant tous les projets, toutes les actions des Belges à l'honneur de la Religion, ils lui donnoient pour appui dans cette terre leur fameux Vander Noot, et qu'après avoir vomi tout le fiel de la calomnie et de la rage contre un Guerrier Catholique, ils osoient remercier la Providence de leur avoir envoyé le Protestant Schœnfeld avec son Cortége Prussien, pour remplacer Vander Mersch et ses Officiers, dont de leur propre aveu la con-

---

Feller, on en distingue un révoltant, et qui tendoit au renversement des Lois, qui étoient déjà trop peu respectées, à introduire l'anarchie, et à faire renouveler en faveur des États, les scènes cruelles dont on n'avoit eu que trop d'exmples. Il osoit avancer que comme on peut se saisir, sans formalités, d'un criminel pris sur le fait, les Vonckistes étant, selon lui, traitres à la Patrie, (parce que les Vonckistes pensoient plus noblement que lui) tant que leur trahison duroit, ils étoient censés pris en flagrant délit; donc, disoit-il, on doit s'en saisir sans décret et sans formalités. On ignore sur quel passage de l'Evangile, ce fanatique Journaliste appuyoit son charitable raisonnement.

Digitized by Google

duite avoit été exemplaire dans la Campine (18).

---

(18) On peut voir à ce sujet la lettre Pastorale du fameux Godefroi, qui avoit l'impudente ambition de se titrer d'Abbé PAR LA GRACE DE DIEU. en voici un extrait.

« GODEFROI, par la grâce de Dieu, Abbé « de Tongerloo, Supérieur spirituel des troupes « Belgiques etc. etc. etc. à tous ses Aumôniers; « Officiers, Lieutenans, etc. etc. etc ».

« Lorsque je me rappelle, mes chers Frères, « quelles étoient votre conduite et vos entreprises « au commencement de la révolution, et que je « réfléchis à ce que vous faites à présent, et à « la conduite que vous tenez depuis quelque temps, « je ne puis que me livrer au plus cruel chagrin, « et ne m'en rappeler la différence, sans verser « des larmes ».....

« En effet, une petite troupe de Patriotes, qui « méritoit à peine la moindre considération, que « l'on traitoit par dérision d'armée à la Lune, qui « manquoit d'argent, de vivres, de munitions, « d'armes, qui n'avoit nulle connoissance de la « Tactique, a jeté la terreur parmi des milliers ».....

« Si je vous suis dans vos exploits surprenans, « je vous vois en petit nombre, attaquer, disperser ou faire prisonnier un nombre d'ennemis « dix fois plus grand que le vôtre ».....

« Le même succès vous a suivis à Namur et « dans d'autres Villes, quoique vous fussiez tou- « jours infiniment inférieurs en nombre. Le détail de votre Héroïsme me meneroit trop loin, « s'il falloit qu'il fût bien circonstancié, d'autant « plus que vous n'avez épuisé qu'un laps de temps « peu considérable pour faire des choses si surprenantes. Soyez persuadés que vos exploits de « même que vos noms décoreront l'histoire de ce « siècle et seront placés au temple de l'immortalité ».....

« Je succombe sous le poids de ma juste dou-

Digitized by Google

Mais laissons leur nouveau Général avec

« leur, quand je considère qu'il s'est écoulé plu-
« sieurs mois où vous ne vous êtes plus signalés
« que par l'épuisement des trésors du Pays, des
« sueurs et des ressources de vos Parens et de vos
« Amis, par une honteuse inaction, sans aucun
« avantage qui pût contribuer à votre gloire ».....

L'Abbé PAR LA GRACE DE DIEU ignoroit-il donc, que ses Aumôniers, Officiers, Lieutenans, Soldats etc. à qui il adressoit sa lettre, n'étoient point ceux qui avoient tenu une conduite qu'il étoit forcé d'approuver et qui avoient fait les choses surprenantes doit il s'extasioit? Ne savoit-il point que l'armée étoit presqu'entièrement renouvelée, tellement que les vainqueurs de Turnhout et de Gand n'y reconnoissoient presque plus personne? Avoit-il oublié que le premier Général qui avoit inspiré le héroïsme à sa troupe, étoit à Anvers, victime de la perfidie du Congrès et des Etats, dont l'Abbé Godefroi étoit Membre? Que le patriotisme et le courage des premiers Officiers, ne pouvoient plus se signaler que par leur patience dans les cachots, où ils étoient entassés? Ne se souvenoit-il plus que le Congrès, et les Vander Noot et leurs Complices avoient forcé des milliers de Volontaires à quitter l'armée, pour leur substituer des bras mercenaires et lâchement dociles à leurs volontés? Il restoit encore, il est vrai, quelques-uns des premiers combattans, aussi M. l'Abbé doit être forcé de convenir, que ceux-là ne se sont point démentis dans leur conduite. La plus grande partie du Régiment de Namur, des Chasseurs de Lorangeois du Bataillon de Power, et sur-tout des CANARIS se sont signalés jusqu'à la fin. Ces CANARIS étoient un reste des premiers Volontaires; on les appela ainsi, d'abord par dérision, à cause des petits habits jaunes qu'on leur fit porter, pour les faire mépriser, probablement par les autres troupes, et les obliger à prendre un terme dans quelque Régiment; mais leur nom et leur habit devinrent bientôt honorables, aussi n'en restoit-il pas beaucoup à la fin de la Campagne.

Digitized by Google

sa nouvelle Armée, supérieure en nombre à celle de l'ennemi, pourvue abondamment; laissons-le parcourir les conquêtes de Vander Mersch, qu'il perdra bientôt. Nous ne le suivrons dans ses opérations si fatales aux Belges et toujours marquées de leur sang, que lorsque son ignorance ou sa mauvaise foi ont servi de prétexte à de nouvelles persécutions, lorsque par un anéantissement total de la raison humaine, on attribuoit à l'influence de Vander Mersch et à la trahison des braves Officiers, qui restoient encore, les événemens malheureux d'une guerre, confiée à l'incapacité ou plutôt à la perfidie. Détournons un moment les yeux de cet étranger, qui couvre la Nation Belgique d'opprobre et de confusion, pour les reporter avec attendrissement sur le Citoyen, qui l'avoit comblée de gloire.

On le conduit, on l'entraîne par violence dans une prison d'Etat : c'est peu encore, on craint que d'honnêtes Citoyens avertis de cette détestable violence, ne poursuivent ces vautours pour leur arracher leur proie. On abandonne la chaussée pour faire avancer la voiture par des chemins de terre. Trois fois elle verse et ébranle l'ame du Guerrier, qui craint pour son Epouse avec laquelle peu s'en est fallu qu'il ne tombât dans le canal qui conduit de Bruxelles à Willebroeck. Franquen osa s'emparer de son épée, cette même épée qui avoit servi à mettre dans les mains des Etats, comme un dépôt sacré, la liberté de la Nation.

Vander

Digitized by Google

Vander Mersch l'abandonne à cet exécuteur des ordres secrets des usurpateurs. Franquen enlève le Palladium de la Belgique, et la victoire abandonne à l'instant le Drapeau de la Nation. Une escorte d'Anvers, qui attendoit le Général à Boom, le conduit au milieu de ses plus fougueux et de ses plus aveugles ennemis; chez un Peuple prévenu et séduit par le plus scélérat des hypocrites; chez un Peuple qui poussoit à des excès extravagans les serviles honneurs qu'il rendoit aux deux plus acharnés persécuteurs de Vander Mersch, et dont la stupide vénération s'étendoit jusqu'aux bustes mêmes de ces deux génies malfaisans, nés pour le malheur et la honte de leurs Concitoyens.

Enfin ce brave et intrépide Guerrier, qui avoit blanchi avec gloire sous les armes, ce Général dont les faits surprenans venoient d'étonner l'Europe attentive au dénouement d'une scène fameuse, qu'il avoit commencée avec tant d'applaudissemens; ce vertueux Citoyen dont l'ame mâle et fière n'avoit pu se plier au gré de l'ambition des oppresseurs de sa Patrie; Vander Mersch voit ses services oubliés par ces lâches ingrats, pour qui il avoit cent fois bravé la mort; il se voit à la merci de ses cruels ennemis trop jaloux de sa gloire, il se voit l'objet des fureurs aveugles d'une populace séduite; par la plus noire des perfidies, au mépris de ce qui est sacré chez tous les Peuples, il se voit relégué dans une Citadelle, dans une prison d'Etat, environné

de la prévention, du fanatisme et de la haine.

La méchanceté, l'orgueil destructeur triomphent à l'aide de la séduction, de la calomnie et de la force. Les Provinces, les Villes sur-tout, n'offrent plus que des théâtres lugubres où la discorde secoue son flambeau funèbre sur la Société et sur les Familles mêmes. Les lieux infortunés où la raison luttoit encore, étoient ceux qui offroient les plus tristes spectacles; car le murmure de la vérité y excitoit les cris aigus du mensonge et l'acharnement de la vengeance; ceux qui avoient la fermeté de ne point déguiser leurs sentimens et de braver les menaces des tyrans, payoient par la perte de la liberté la franchise de leur caractère. Bruxelles étoit un lieu de persécution, et Namur ne trouvoit plus de place dans les lieux destinés au crime, pour y renfermer les nombreuses victimes sacrifiées à la tyrannie. Le reste des Citoyens honnêtes et sensés, mais plus timides, effrayés du son lugubre des chaînes, dont les voûtes des cachots retentissoient, renfermoient en eux-mêmes la plus juste des douleurs et se privoient de toute Société, pour pleurer en silence les égaremens fatals de l'autre partie de la Nation.

La Flandre seule conservoit encore la lumière éclipsée dans les autres Provinces. Ses Communes, le Comité (19) général de

(19) Ces Comités sagement établis pour contre-

Gand, la Collace, firent entendre les plus vives réclamations pour obtenir le Général: La principale Province des Pays-Bas ne pouvoit se dissimuler l'affront que le Congrès lui faisoit, en accordant une supériorité aux trois chefs-villes du Brabant, qu'on faisoit parler pour demander la translation de Vander Mersch à Anvers; cette espèce de supériorité étoit injurieuse à tous égards à la Flandre, qui n'avoit qu'une voix pour réclamer un sujet né dans cette Province. Mais malgré les plus vives instances, on n'eut point d'égard aux raisons pressantes des Flamands, et Vander Mersch fut retenu à la Citadelle d'Anvers, où le 17 l'on conduisit également le Chanoine de Broux, qui jusqu'à ce jour étoit resté aux Capucins, très-étroitement gardé. Toute communication lui étoit interdite, jusqu'à celle de son Père, vieillard respectable, à qui même on refusa la satisfaction de pouvoir envoyer la nourriture à son Fils. Ce digne Prêtre avoit cependant été mis en liberté à Namur, mais par une suite de la perfidie du Congrès, on le traite en criminel à Bruxelles. Le Baron Vanderhaegen vient lui insinuer la résolution du Congrès de le transférer à Anvers, et lui déclare qu'on

---

balancer l'autorité des États, étoient bien propres à arrêter les progrès de leur despotisme. Aussi le Congrès et les Etats qui redoutoient les lumières de ces associations Patriotiques, remuèrent-ils tant, qu'ils parvinrent enfin à supprimer les Comités, alors ils ne connurent plus de frein.

Digitized by Google

usera de violence s'il s'y oppose. Le Chanoine proteste contre l'attentat dont il est menacé, et réitère sa protestation par écrit, qu'il prie le Père Gardien de porter au Congrès; mais en vain il réclame l'autorité du Conseil de Brabant, en sa qualité de Brabançon, natif de Bruxelles; en vain il démontre qu'il n'a rien de commun avec le Congrès et le Militaire, n'ayant jamais eu de fonctions à l'Armée; en vain il réclame les Lois de la Province, par lesquelles un Citoyen ne peut être privé de sa liberté que par droit et sentence portée par le Juge compétent; en vain il proteste de violence, on ne prit aucun égard à ses protestations, et l'Auditeur général de Behault vient dans l'après-dînée lui réitérer les ordres du Congrès, contre lesquels le Chanoine proteste encore; et quelques heures après, Van Langendonck, Adjudant du Commandant de Bruxelles, entre le sabre à la main dans sa chambre et le somme de le suivre dans une voiture qui l'attendoit, avec deux autres Volontaires armés. Le Chanoine demande encore si c'est par la force qu'on prétend le contraindre, et sur la réponse affirmative, il suit l'Adjudant et va rejoindre son respectable Ami, dont il partagea la prison jusqu'à la fin. Le Chapitre de Malines le réclama dans la suite, mais il préféra rester près du Général, qu'il ne voulut point priver des consolations de l'amitié (20).

---

(20) Litt. H. K.

Digitized by Google

Le Héros victime de sa probité et de l'envie de ses oppresseurs, avoit déjà besoin de toute la fermeté de son ame, pour souffrir patiemment les insultes qu'inventoit chaque jour le vulgaire prévenu contre lui. Il se voyoit entouré par quatre factionnaires de la garde du Château, composée de Volontaires de la Ville, qui se croyoient exempts de toute règle et discipline. Non-seulement ils lui refusoient avec affectation les honneurs militaires, mais ils portoient l'insolence jusqu'à le mesurer d'un œil effronté, jusqu'à lui sourire malicieusement, jusqu'à lui lancer des sarcasmes et menacer hautement du pillage ceux qui par honnêteté inclinoient à le saluer. Ils essayoient même de dégoûter les Domestiques du Général, en leur reprochant les services qu'ils lui continuoient (21). S'il sortoit, un de ces factionnaires le suivoit le sabre nud ou le fusil sur l'épaule. En vain le Général se plaignoit-il de cette outrageante manœuvre, on ne laissoit point de la continuer, et l'impunité enhardissoit ces satellites à redoubler leurs insultes. Ils tenoient les propos les plus injurieux contre le Général,

(21) Un des Domestiques effrayé des menaces continuelles dont les Volontaires usoient envers eux, prit son congé croyant pouvoir se retirer: mais sans qu'on ait jamais su pourquoi, on le retint à la Citadelle, sans cesse exposé à de nouvelles injures; et ce ne fut qu'après cinq mois d'instances les plus pressantes, qu'on lui permit de sortir.

Digitized by Google

ils répétoient à sa porte les calomnies les plus atroces et y lisoient hautement les libelles détestables, productions monstrueuses du délire, que la scélératesse multiplioit tous les jours, tandis que la vérité n'osoit se faire entendre pour y répondre: ils crayonnoient sur les murs aux yeux du Général, des espèces de vers plats et satyriques, qu'ils imaginoient contre lui; on lisoit jusque sur leurs guérites les sarcasmes les plus révoltans. Leur rage même fut portée au point qu'ils dirigeoient quelquefois contre lui leurs mousquets avec menace de le tuer, lorsqu'il se montroit à la fenêtre : ce qui l'obligea pour épargner des frayeurs à son épouse, de ne plus sortir que pour aller à la messe, les jours entièrement consacrés à la religion: mais la rage le poursuivoit encore jusque dans le temple du Seigneur, au pied des Autels, en présence des augustes mystères, ces forcenés tournoient sur lui des regards menaçans, tellement on étoit parvenu à les animer d'un esprit de vertige, qui leur faisoit oublier le respect dû à cette même religion, dont le nom sacré étoit sans cesse à leur bouche, et pour laquelle ces stupides mortels s'imaginoient agir. Et peut-on être étonné de cet excès de démence dans le vulgaire ignorant, quand on apprend que les Ecclésiastiques à qui dans le commencement on accordoit l'entrée de la Citadelle, donnoient eux-mêmes l'exemple de l'acharnement, en affectant ouvertement la morgue la plus insolente, lorsqu'ils rencontroient le Général ou qu'ils

Digitized by Google

passoient devant sa maison. Nous ne parlerons point de toutes les autres injures basses et de tous les déplaisirs qu'une classe méprisable inventoit pour affecter Vander Mersch, tantôt en troublant son repos, tantôt en dévastant ses objets d'amusement (22).

Cependant la juste indignation de la Flandre se manifestoit et inquiétoit les Etats. Dans cette Province on avoit encore la hardiesse de réclamer contre cette commission particulière, qu'on appeloit le Congrès, qui s'arrogeoit tous les pouvoirs, qui au mépris des Lois, se jouoit de la liberté et des droits des Citoyens, qui enveloppoit ses opérations dans un mystère tenébreux et inconstitutionnel.

Pour calmer les Flamands au sujet de Vander Mersch, qu'ils réclamoient avec animosité, les Etats de la Province envoyèrent trois Volontaires pour exprimer au Congrès le vœu général de la Flandre, pour la translation du Général. L'artificieux Van

(22) Voyez la lettre de Vander Mersch où il se plaint du désordre bruyant des Volontaires pendant la nuit. Ils quittoient leurs postes pour aller enlever les fleurs dont le Général s'amusoit : ils s'efforçoient d'épier ce qui se passoit dans la cour; en écartant l'obstacle qu'on y avoit mis à un trou de la porte, et un jour qu'on vouloit l'empêcher ils se préparoient à lâcher leurs fusils contre ceux qui étoient dans la cour, quand un Officier s'y porta heureusement assez à temps. Vander Mersch rend justice à la plupart des Officiers des Volontaires, ils lui conservèrent des égards et de l'honnêteté.

Digitized by Google

Eupen éluda leur proposition en faisant intervenir ses prétendues Puissances étrangères, qui selon lui n'auroient pu avec sécurité contracter avec le Congrès, si chaque Province pouvoit faire des réclamations et des demandes particulières (23). Selon leur commission, ils allèrent trouver le Général, qui se plaignit de l'oubli qu'on affectoit pour ses services, et de l'injustice révoltante qu'on commettoit envers lui, en le retenant dans une prison d'Etat. Ce qui l'affectoit le plus sur-tout, comme il le leur témoigna en présence de Van Eupen, c'étoit de voir des affiches et des libelles publics, qui l'accusoient de trahison. L'hypocrite Secrétaire d'Etat, se trouvant obligé de s'expliquer sur les reproches du Général, eut l'impudence de répondre : *qu'il donnoit sa parole d'honneur, que ni lui, ni aucun Membre du Congrès, ne le pouvoit croire capable de trahison envers la Patrie; qu'il ne devoit pas s'affliger de ce que débitoit la populace ou les mal-intentionnés, que lui-même et Vander Noot se trouvoient également en but à ces méchancetés.* Il y avoit cependant cette différence, que la vérité n'osoit parler contre eux, et que sa voix étoit étouffée par la crainte; qu'on n'eût osé ni dire, ni écrire, à Bruxelles, ce que la raison et la justice dictoient contre ces Dictateurs sanguinaires; que Saudelin avoit été obligé de se refugier à

(23) Litt. E. n.° 7.

Gand, dernier retranchement de la liberté, pour y plaider la cause du Général; tandis que les calomnies les plus odieuses contre Vander Mersch et contre les partisans de la démocratie, étoient approuvées par les Etats, qu'elles se débitoient chez leurs Libraires, qu'elles étoient pour leurs Auteurs, un moyen qui les conduisoit à la faveur; que le Bureau de la Guerre les avouoit et les semoit à l'Armée.

Pour ménager ces trois Députés de Gand, la Commission d'Anvers leur permit de revenir quand ils l'auroient trouvé convenable, ou d'en envoyer d'autres, et des ordres furent donnés en leur présence au Commandant de la Citadelle, d'avoir pour le Général tous les égards possibles. Mais la populace ne tint aucun compte de ces ordres et ne cessa de l'injurier et d'étendre ses insultes jusqu'à son Epouse. Cette Dame qui avoit accompagnée son mari de bon gré et qui ne l'avoit même suivi que par une permission du Congrès, n'en partageoit pas moins toutes les angoisses de sa captivité. Le Congrès déclaroit qu'elle n'étoit point aux arrêts, et en même-temps, par une de ces contradictions qui caractérisent l'iniquité et la stupide tyrannie, il défendoit à cette Dame de sortir et de communiquer avec personne (24). Sans cesse effrayée à l'aspect des menaces qui retentissoient de toutes parts contre les jours de son Epoux,

(24) Litt. G. 1, n.° 1.

Digitized by Google

ses inquiétudes se manifestoient par un dépérissement visible de sa santé. Le Guerrier, que les poignards des assassins n'auroient pu émouvoir, sentoit sa fermeté s'ébranler, en voyant les alarmes continuelles de sa Compagne, que la crainte empêchoit de fermer la paupière. Il désiroit l'éloigner de cette triste scène, qu'elle rendoit encore plus douloureuse par sa présence. Il demanda donc au Congrès la permission de la renvoyer chez lui : outre le motif de la santé de son Epouse, il leur exposoit encore que ses intérêts devoient souffrir de sa longue absence hors de sa maison. Car ce Général qui avoit quitté sa charrue pour reprendre l'épée, ne pouvoit plus veiller à ses affaires domestiques. Mais le Congrès redoutant toujours la Flandre, qui menaçoit de se porter aux effets d'un juste ressentiment, craignoit avec raison que l'aspect des larmes et des regrets d'une femme respectable, ne redoublât l'affection de ses Concitoyens envers son Epoux. En sorte que pour éluder la demande du Général, Van Eupen trouva le ridicule subterfuge de la renvoyer à la décision du Conseil de Guerre qu'on lui proposoit (25). Ainsi, Madame Vander Mersch qui n'étoit point aux arrêts, mais qui ne pouvoit sortir de la Citadelle, se voit tout à coup soumise à un Conseil de Guerre. On se doutoit bien que le Général n'accepteroit point ce bisarre

(25) Litt. I.

Digitized by Google

Conseil, il étoit absolument incompetent, et M. Sandelin l'a suffisamment prouvé, dans son Mémoire (26) aux Etats de Flandre.

Le Congrès seul accusateur et partie adverse de Vander Mersch, n'osoit accuser ce Guerrier d'un crime qui eût été du ressort Militaire; c'étoit donc un prétendu crime d'Etat, qu'il devoit avoir commis, mais qui n'a jamais été articulé. Etoit-ce trahison? Van Eupen parle au nom du Congrès, et il avoue qu'on ne croit pas Vander Mersch capable d'une trahison. Cependant le vulgaire séduit l'accusoit d'avoir fait passer à l'ennemi les fournitures envoyées à son Armée; il est vrai que cette accusation absurde n'a jamais été accréditée; Vander Mersch n'avoit point les fournitures à sa disposition; c'étoit Jean-Baptiste et Nicolas Vander Noot, qui en avoient le maniement et la direction, c'étoit à eux à en faire la distribution et à y surveiller (27). Les avant-

(26) Litt. G. nº. 1.

(27) Voyez au sujet des fournitures, Pièces justif. de la 2e. Époque, litt. F. nº. 7, comme les Administrateurs des fournitures, ne spécifioient rien de ce qu'ils envoyoient à l'armée, et qu'ils n'en demandoient aucun reçu, il ne leur étoit pas difficile de doubler les envois sur leurs registres, d'en supposer et de s'approprier ainsi une partie des magasins. Les Citoyens judicieux n'ont dû jeter qu'un coup d'œil sur la liste des fournitures, et des payemens. publiée par le Département général et le Bureau de la guerre et le Comité Civil, pour s'appercevoir de l'astuce.

Beaucoup d'articles du Protocole du Départe-

Digitized by Google

postes qui étoient dans la détresse, l'Ar-

ment-général de la Guerre et du Commissariat, consistoient en des demandes faites, des ordres donnés à tels et tels, de faire tels envois à l'armée; mais sans preuves de la réalite de ces envois. Si la crainte ou l'intérêt n'avoient fait taire ceux qui étoient employés dans cette partie, il est certain que la vérité auroit fait de nombreuses réclamations contre divers articles de cette liste. Il en fut un, qui eut le courage d'élever la voix contre l'imposture; M. Van Schoor osa démentir publiquement l'article de la liste du Comité civil, qui le regardoit, où il étoit dit faussement: qu'il avoit envoyé 6000 chemises à l'armée. Il osa encore dans sa réclamation, (qui fut insérée dans le n.° 33 du Courrier Begique) ajouter la réflexion suivante: « Il me paroît, Mgrs. que dans la liste « des payemens faits, il pourroit bien se trouver « un double emploi; car il est à supposer que « M. Cammaert, Trésorier de l'armée, a reçu la « somme de flo. 50,000 du Comité Civil, pour ef- « fectuer les payemens suivans:

« Flo. ,000 à M. Beckmans.
« 10,000 à MM. Vitzhumb et Jacobs.
« 6,000 } à MM. Lis de Meulemeester.
« 6,300 }
« 7,000 à M. Van Schoor.

« Celqui réduiroit les payemens faits à flo. 50,311---8 « courant, au lieu de flo. 80,811---8, que l'import « paroit être..... Il n'y a point eu d'autre viande « salée envoyée à l'armée, que celle livrée par « M. Grimbergs, maître Boucher, Chef-Doyen du « Serment de St. George, et laquelle se trouve « spécifiée dans la première liste etc. Signé J. « Pierre Van Schoor ».

Cette réclamation étoit bien propre à faire apprécier toutes ces listes à leur juste valeur, et à faire appercevoir le gaspillage des préposés aux magasins, qui pouvoient en disposer selon leur bon plaisir, puisque les États des Provinces n'étoient

Digitized by Google

mée, les ennemis de Vander Mersch, aucun Belge, personne n'a surpris ces prétendus envois de munitions, personne ne les a vu passer chez l'ennemi. Aujourd'hui que l'Empereur Léopold a repris les Provinces Belgiques, tous les amis de la vérité osent interpeller ses Généraux, tous ses Officiers, l'Armée entière contre qui le Général des Patriotes a marché; ils osent provoquer une preuve d'un fait quelconque de cette nature, dont la réalité pourroit porter la moindre atteinte à l'honneur du Chef de l'Armée Belgique. Aussi le Congrès ne l'a-t-il jamais osé accuser d'une action indigne d'un homme d'honneur; mais content d'entrete-

---

pas plus instruits que le Vulgaire, de l'emploi qu'on faisoit de l'argent et des fournitures. On en trouve des preuves dans le livre des Agenda des Etats de la West-Flandre. Voici, entr'autres un extrait d'une lettre du 13 Avril des États de cette Province au Congrès, qui ne cessoit de demander de l'argent.

« Quoique jusqu'à ce moment nous n'ayons reçu « aucun éclaircissement officiel touchant les fonds « et les objets d'une valeur immense, qui sont tombés au pouvoir des Provinces Belgiques, tant à « Gand, Malines et Bruxelles, qu'au Château « d'Anvers, et que nous ignorons également si « les autres Provinces font des contributions pécuniaires au trésor de la République..... Il suffit « que vous assuriez, que ce trésor est épuisé pour « que notre zèle, etc. Mais comme nous sommes « redevables à la Nation de l'emploi des argens « qu'elle fournit,..... nous vous prions, Mgrs. « de nous procurer des éclaircissemens sur quelques « points, etc.

Digitized by Google

nir les erreurs populaires, il a eu soin de faire circuler une liste des envois faits à l'Armée, et cette liste examinée par des yeux attentifs, offre des preuves convaincantes de l'insuffisance de ces envois, en même-temps qu'elle justifie les murmures de l'Armée, et les plaintes multipliées du Général, et qu'elle laisse entrevoir la négligence ou plutôt la malice de ceux qui s'étoient emparés de l'administration. Il falloit que le Congrès connut bien l'esprit facile du Peuple, pour oser se jouer ainsi de sa crédulité; il falloit être persuadé que le préjugé ne raisonne pas pour oser faire un Chef d'acusation contre le Général, d'une chose, qui déposoit contre le Congrès même. Quel étoit dont le crime de Vander Mersch? on ne peut s'en figurer d'autre, que celui qui lui étoit commun avec une grande partie de la Nation, celui de ne pas approuver l'autorité suprême, que quelques individus, sans avoir consulté la Nation, sans en avoir reçu aucun mandat, s'étoient arrogés de leur chef, n'ayant d'autre appui de leurs prétentions que la stupidité des ames vulgaires, à qui on avoit l'art de donner pour des droits réels, des chimères qui n'existent nulle part dans nos Constitutions. Etoit-ce à un Conseil de guerre à décider une aussi grande question? Etoit-ce à quelques Créatures des Etats, à quelques Personnes qu'on ne peut supposer instruites dans des matières aussi graves, à quelques Hommes dominés par les préjugés de l'autorité? Etoit-ce à des Caporaux, à de simples Soldats qu'il appartenoit de

Digitized by Google

prononcer sur la querelle d'une Nation, dont la décision tenoit au jugement porté sur la conduite de Vander Mersch? A la vérité on avoit admis à ce Tribunal cinq Jurisconsultes, mais sans vouloir contester leur intégrité (28), on peut dire, qu'ils n'étoient point exempts de la prévention populaire, puisqu'il en étoit parmi eux, qui venoient d'être nommés Conseillers par les Etats, et qui partageoient publiquement les sentimens des accusateurs du Général. Etoit-ce à eux à juger qui de Vander Mersch, ou du Congrès, avoit réellement déservi la Patrie? La connoissance souvent bornée des Lois civiles et des Coutumes de leurs Provinces, suffisoit-elle, à quelques Avocats pour porter un jugement équitable sur la querelle d'une Nation, sur les opinions d'un Peuple divisé, sur ces opinions malheureusement trop souvent décidées par le droit du plus fort, mais qui ne reconnoissent pas moins d'autres Juges que la raison, et d'autre Tribunal que celui du Public éclairé? Etoit-ce donc à un tel Conseil, eût-il même compté autant de Publicistes que de Membres dont il étoit composé? Etoit-ce à ce petit nombre d'hommes, dont chacun tenoit à un parti, à porter un jugement entre Vander Mersch, l'ami de Vonck, et

(28) Vander Mersch dans sa lettre aux Etats de Flandre, fait mention de quelques-uns en qui il auroit volontiers mis toute sa confiance. Il entendoit sur-tout parler de l'intègre Massez, Conseiller du Conseil de Flandre dont les talens et la probité sont assez connus. Il étoit peut-être le seul qui connut le droit des gens et le droit public.

Digitized by Google

l'appui de la Démocratie, et entre le Congrès, qui vouloit en dépit de tous les obstacles établir son Aristocratie ? Etoit-ce à un Conseil de guerre à condamner Vander Mersch, et avec lui tous les Belges, dont la tête fière se refusoit au joug, où le Congrès et la partie de la Nation, qui méconnoissant ses droits, courboit un front servile sous le pouvoir usurpé ? C'étoit donc devant le Tribunal de l'Univers que les Belges divisés devoient discuter leur cause. C'étoit les Nations policées, qui devoient prononcer, le Public avoit seul une jurisdiction absolue sur les deux partis qui devoient se conformer à son jugement; ou du moins c'étoit aux partis à se choisir des arbitres pour décider la question. Enfin l'Europe a prononcé elle a proclamé l'innocence et la pureté des intentions des persécutés, elle a reconnu que la raison ne persécute jamais; l'homme opprimé peut repousser son oppresseur, mais il n'est que la Loi qui puisse ouvrir et fermer les cachots; mais la Loi n'est point la raison des méchans, parce qu'elle défend les horreurs, que l'orgueil conseille pour parvenir à son but.

Si Vander Mersch étoit accusé d'un crime d'Etat, puisque les Jurisconsultes étoient insuffisans, c'étoit encore moins à vingt Militaires, qui réunissoient les deux tiers des voix, à prononcer contre lui: mais si on prétendoit examiner sa conduite relativement à l'Armée, et le juger comme Militaire, c'est alors que le ridicule de ce Conseil

Digitized by Google

ceil de guerre se montre à découvert. Il s'agissoit de juger un Général d'Artillerie, le Chef de l'Armée Nationale ; on n'ignoroit point qu'il est d'usage chez toutes les Puissances que dans un Conseil de guerre, il intervient deux Juges avec le même grade que l'accusé, et qui sont censés avoir les connoissances nécessaires pour prononcer sur sa conduite. Les Belges n'avoient point de Généraux d'Artillerie, pas même de Lieutenans-Généraux ; mais le Congrès y supplée par deux Colonels, à qui pour un moment il donne le titre de Généraux-Majors (29). On eut lieu d'être surpris qu'il ne les éleva point tout à coup au grade de Généraux-d'Artillerie, pour conserver au moins l'apparence de la réalité dans ce jeu puéril. Ceux qui étoient parvenus à s'élever d'eux-mêmes au rang des Souverains, avec qui ils s'imaginoient déjà figurer dans l'Europe, pouvoient à plus forte raison prodiguer les titres comme ils prodiguoient le numéraire de la Nation selon leur bon

(29) Van Eupen osa le 31 Juillet proposer à Vander Mersch d'accepter pour ses Juges Schœnfeld et Kœchler, dont le premier avoit conduit l'armée destinée à l'enlever ; et l'autre qui avoit également marché contre le Général Patriote, étoit un instrument du Congrès, qui pour aider à tromper la Nation, faisoit à tous momens immoler, sans aucune utilité, les malheureuses troupes qui lui étoient confiées : et il donnoit ensuite dans ses bulletins quelques foibles avantages pour des victoires complettes.

Digitized by Google

plaisir (30); mais ce qui n'étoit point en leur pouvoir, c'étoit de donner à ces nouveaux Généraux les talens requis pour mériter ces grades, non plus qu'ils n'ont jamais pu acquérir pour eux-mêmes la science de règner.

Si donc Vander Mersch étoit accusé comme homme de guerre, comme Général, ce n'étoit point encore à quelques Belges, à quelques nouveaux Officiers à juger le Chef de l'Armée, sous qui ils n'avoient pas même marché, et à qui ils étoient inconnus; il n'appartenoit qu'aux Généraux étrangers de prononcer sur la conduite Militaire du Général Flamand. Sa Lettre aux Etats de Flandre, par laquelle il réclame leur protection contre les atteintes continuelles portées à sa liberté et contre les dangers dont on le menace, offre les argumens les plus solides contre ce Tribunal imcompétent, que le Congrès s'obstinoit à lui présenter dans la certitude, qu'il n'auroit point voulu se déshonorer en l'acceptant. On peut inférer de là que le Congrès n'avoit d'autre intention que de traîner cette affaire en longueur pour gagner du temps et s'affermir sur le trône. Si un Tribunal compétent et admissible établi dans un lieu où il auroit pu prononcer sans crainte, avoit été proposé,

(30) On s'inquiétoit peu de jeter l'argent du Peuple, quand il s'agissoit de l'éblouir. On fit de grands apprêts pour recevoir les Juges de Vander Mersch, et le tapis seul de la table qui devoit leur servir coûtoit 700 florins.

Digitized by Google

Vander Mersch ne l'auroit point refusé. Qu'en seroit-il arrivé? Ce Tribunal devoit condamner le Général ou le déclarer innocent, et par le fait même condamner ses accusateurs. Cette cause n'étoit pas de nature à se terminer par un accord entre les parties. Si le Général étoit condamné, il falloit prouver à l'évidence qu'il étoit l'homme le plus méchant, et du plus noir caractère, pour faire oublier l'éclat de ses actions, et faire croire à une partie de la Nation et au Public étranger, que ce jugement étoit équitable. Mais s'il étoit justifié, que seroit devenu le Congrès? Quels services auroit-il pu réclamer près d'un Peuple furieux, qui auroit reconnu la fourberie? Ce procès même avant que d'être jugé pouvoit produire des grands éclats, car il devoit être public, que des pièces mises au jour! la calomnie d'un côté eût-elle pu tenir contre la vérité démontrée de l'autre. Les manéges des Etats continués jusqu'à la fin, ont suffi pour entretenir la prévention des uns, et l'aveugle fureur des autres. En vain le Général n'osant se fier à ses propres lumières, demandoit-il qu'on permît à des Jurisconsultes, à M. Sandelin, d'avoir accès près de lui pour l'aider de leurs conseils, et décider s'il devoit accepter ou refuser ce Tribunal extraordinaire qu'on lui proposoit. En vain répéta-t-il sa demande à M. Marannes, Pensionnaire de la Ville et Châtellenie de Furnes, Député au Congrès, qui l'étoit allé voir à la Citadelle, de la part des Membres de sa Châtellenie; en vain

Digitized by Google

ce Jurisconsulte instruit trouva-t'il sa demande juste, et promit-il qu'elle seroit accordée, le Congrès chercha encore à l'éluder, et sa réponse étoit absurde dans tous ses points, en renvoyant la demande de Vander Mersch à la décision du Tribunal qu'il devoit préalablement accepter. Car si la Citadelle d'Anvers n'étoit point une prison pour le Général, mais simplement une Place d'arrêt, suivant les expressions du Congrès: *qu'on n'avoit point entendu d'aggraver ni d'en changer la nature,* avoit-il besoin d'une permission, pour voir son Conseil? L'idée d'une place d'arrêt n'est-elle pas celle d'un lieu, d'où un Officier s'oblige de ne pas sortir, mais dont cependant l'accès n'est défendu à personne? D'ailleurs Vander Mersch demandoit de consulter des hommes versés dans la science des Lois, pour apprendre d'eux, s'il devoit admettre ou récuser ce Tribunal extraordinaire, et le Congrès lui signifie que c'est à ce Tribunal qu'il doit s'adresser pour en obtenir la permission de s'instruire, si ce Tribunal est compétent et légalement organisé. C'est ainsi que les dominateurs des Belges se jouoient non-seulement des Lois, mais de la raison même. La Flandre insistoit encore sur la translation du Général, toutes ses Villes témoignoient vivement l'intérêt qu'elles prenoient à la situation de cette célèbre victime de la fureur des ambitieux. Le Magistrat de Courtray lui envoya son Conseiller-Pensionnaire, et un Echevin pour le voir et pour examiner la manière dont il étoit

Digitized by Google

traité. Ces deux Députés jugèrent par leurs yeux du peu d'égards et d'honnêteté qu'on avoit pour un Prisonnier de cette distinction; ils firent une attention particulière à l'indécence du logement qui lui étoit assigné; ils entendirent les plaintes graves et amères du Général; ils lurent les Mémoires qu'il s'occupoit à tracer, où ils reconnurent l'importance de ses services, et l'ignorante présomption de ses accusateurs. Ils virent dans quelle anarchie la ville d'Anvers étoit plongée, en apprenant que le Doyen de cette Ville, n'osoit plus, à cause des menaces du Peuple, rendre visite au Chanoine de Broux son ancien ami. Le rapport de ces deux Députés ne pouvoit qu'entretenir la juste indignation de la Flandre. De son côté Sandelin y tonnoit contre les injustices du Congrès; il adressa de Gand à cette Assemblée despotique, qui siégeoit à Bruxelles, deux Mémoires fulminans, écrits avec autant de vérité que de force. Ces Mémoires étoient bien propres à réveiller la Nation; déjà ils faisoient impression sur les esprits, lorsqu'il fût résolu d'étouffer la voix de ce généreux défenseur de la vertu opprimée. Le grand pas étoit franchi, et le Congrès ne devoit plus marcher jusqu'à la fin que de crime en crime. Sandelin instruit le 13 Avril de la résolution prise au Congrès d'enlever de force le Général, l'en avoit averti; et après avoir pris sa procuration pour le défendre, il s'étoit éloigné en secret le lendemain, d'une Ville où l'on ne respiroit plus que l'air infect du plus odieux despotisme.

Digitized by Google

Gand écoutoit encore les derniers cris de la raison, de la vérité et la justice. Ce fut là que Sandelin vint à leur appui; mais les tyrans qu'il inquiétoit, l'y poursuivirent bientôt. Le 18 Mai, instruit pour la troisième fois des préparatifs simulés, que le soi-disant Congrès faisoit pour assembler à Anvers le prétendu Conseil de guerre, Sandelin lança contre ces traîtres son dernier Mémoire (31), dans lequel il leur prouva leur nullité absolue, et protesta contre leurs violences et leurs résolutions perfides. Le lendemain 19 Mai, le défenseur du Héros opprimé se vit publiquement menacé sur le Cauter par un groupe de suppôts des Etats de Flandre qui imitoient les tyrans de Bruxelles. Déjà un de ces vils Satellites des Etats s'avançoit sur lui; mais le mouvement de deux pistolets que Sandelin s'apprêtoit à lui présenter, modéra la fureur de cet insensé, qui retourna sur ses pas. Enfin étant averti le lendemain, que non-seulement plusieurs scélérats étoient envoyés de Bruxelles pour l'assassiner, mais que le complot étoit formé, de le faire enlever nuitamment par des Satellites déguisés, et de le traîner à la Citadelle d'Anvers, il partit de Gand secrétement, et se retira à Courtray; mais les les mêmes projets se manifestant là d'une manière non équivoque, il n'y resta que trois jours, et se rendit à Lille, où, le croiroit-on? l'aveugle rage des tyrans de la

(31) Litt. G. n.° 3.

Digitized by Google

Belge osa tenter de poursuivre encore les malheureux défenseurs de la vraie liberté, au milieu même d'un Peuple libre, d'un Peuple armé pour repousser les efforts de la tyrannie (32).

---

(32) Dans le supplément au N.° 74 de l'Abeille du Sr. Lagarde, feuille périodique imprimée à Lille, on trouve l'article suivant, qui décèle bien l'extrême impudence des Scélérats qui déshonoroient la Nation Belgique.

" 4. Du même jour (21 Juin 1790). MM. des " Etats de la West-Flandre ou plutôt Van Eupen " et Vander Noot, qui mènent ce corps à leur " gré, viennent d'adresser une Lettre à la Mu- " nicipalité de Lille, pour demander qu'on leur " livre quelques Citoyens que leur despotisme a " forcé de s'expatrier. --- Ce n'est donc pas assez " pour eux d'avoir trompé le Peuple, de l'avoir " armé sous le prétexte de lui rendre la souve- " raineté qui lui est due, pour s'emparer eux- " mêmes de cette souveraineté; ce n'est point " assez d'avoir ensanglanté la terre qu'ils habitent, " d'avoir sacrifié des milliers de leurs Concitoyens " pour établir la plus révoltante des aristocraties " et satisfaire l'ambition qui les dévore; il leur " faut donc aussi des vengeances particulières pour " ajouter à leurs jouissances; mais comment ont- " ils pu croire que méprisant les droits sacrés de " l'hospitalité, trompant la confiance des infortunés " qui sont venus chercher la paix dans nos murs; " nous François, nous puissions porter sur eux " une main sacrilége? Comment ont-ils pu pen- " ser qu'ils nous détermineroient à nous souiller " de cette perfidie envers des Citoyens dont tout " le crime est de n'avoir pu voir avec indiffé- " rence le sort du brave Vander Mersch, de ce " véritable ami de sa Patrie. Qu'ils abandonnent " cet espoir chimérique et injurieux, ils sont " démasqués aujourd'hui. L'Europe qui, trompée

Digitized by Google

Enfin toutes les tentatives de la Flandre pour la délivrance de Vander Mersch, se trouvoient infructueuses par la trame de ses Etats. Elle apprit bientôt la grandeur de la perte que toutes les Provinces avoient faite en sacrifiant leur premier Général. La nouvelle de la déroute de l'Armée aux ordres de Schoenfeld les 23 et 24 Mai, jeta bientôt la consternation parmi les Belges. Les Aristocrates épouvantés, voyant que cette secousse violente faisoit ouvrir les yeux à un grand nombre, ne trouvèrent d'autre moyen que de recourir à leurs armes ordinaires, aux promesses de secours et à la calomnie. Les anciens Officiers soupçonnés d'être attachés à Vander Mersch, se voient subitement accusés des fautes de Schoenfeld, et leur disgrace est prononcée. Pour rassurer le parti des Etats, il falloit accuser tous les autres, en conséquence on dirigea les fureurs populaires contre celui du Prince : Namur vit piller quelques-uns de ses Citoyens ; des femmes mêmes, qui certainement n'avoient point contribué à la défaite des Belges, des femmes d'une condition honnête furent traînées impitoyablement dans les rues, sans trouver d'autre

---

" dans le principe par leur hypocrisie, bénissoit
" en eux des protecteurs de la liberté, a vu tom-
" ber le voile et n'apperçoit plus que des tyrans.
" Ce ne seroit donc que pour eux seuls que pour-
" roit être fermé l'asile inviolable que la France
" offrira toujours aux malheureux.

Digitized by Google

asile contre l'acharnement d'une populace effrénée, que les tristes murs d'une prison. A l'aspect des ces scènes cruelles, les honnêtes gens saisis d'effroi, espéroient de voir ceux qui se disoient les Pères de la Patrie, voler au-devant des furieux et leur arracher leurs victimes; mais aucun d'eux ne paroît pour appaiser une tempête excitée par leur parti; la Ville se trouve abandonnée à une anarchie complette, et la Garnison, qui étoit plus que suffisante pour arrêter ce torrent, se mêle elle-même avec les pillards, et emporte dans ses Casernes les dépouilles des infortunés. Les personnes sensées ne connoissoient que trop la cause des malheureux succès de l'Armée, et maudirent Schœnfeld, qui pour son coup d'essai avoit non-seulement versé le sang des Belges au dehors, mais encore suscité des horreurs dans les Villes. Les Démocrates Flamands ne pouvoient plus se dissimuler que tout étoit perdu, si on ne se hâtoit de tirer Vander Mersch de sa Prison. La ville de Courtray sur-tout n'avoit entendu qu'avec la plus grande indignation le récit des horreurs que les Etats avoient fait commettre à Bruxelles; bientôt la nouvelle de la détention de Vander Mersch y porta le désespoir dans l'ame des zélés Patriotes, qui poussèrent les plus vifs regrets sur la perte d'un Citoyen précieux, que la perfidie du Congrès et des Etats venoit d'enlever à la Nation. Pour venger en quelque sorte l'innocence et l'honneur de ce Guerrier fidelle, que les Brabançons s'efforçoient de flétrir,

Digitized by Google

les Habitans de Courtray, étalèrent son Portrait orné d'une Couronne Civique, dans une Maison qu'ils illuminèrent, et où la Jeunesse se rassembla pour rendre hommage à ce vertueux Citoyen opprimé. Cet enthousiasme ne se borna point aux seuls murs de Courtray ; on y voyoit chaque jour les Paysans des environs, qui venoient contempler ce Portrait chéri, dont l'aspect redoubloit dans leur cœur la haine qu'ils portoient aux tyrans, et leur demandoit vengeance de tant de forfaits et de perfidie. L'indignation étoit générale et augmentoit sans cesse; tellement que l'instant paroissoit favorable pour terrasser le despotisme, rétablir le Peuple dans ses droits, et rendre la liberté au Général de la Nation. Les plus zélés Courtraisiens, sondèrent les Gantois dont les secours leur étoient absolument nécessaires, et M. de Caluwé leur écrivit en conséquence, pour leur annoncer l'entreprise que ses Concitoyens méditoient. Sa Lettre qui étoit propre à réveiller les esprits, fut bientôt suivie d'une réponse satisfaisante de la part des Gantois, et ces deux pièces furent d'abord imprimées et distribuées. Aussitôt une foule de Paysans, et des Députés de divers endroits, coururent à Courtray pour s'y informer du projet et de la certitude de son exécution. La plus vive ardeur enflamma ces braves Flamands lorsqu'ils connurent le but de cette entreprise, qui étoit d'arrêter les progrès du despotisme naissant des Etats de Flandre, de leur faire rendre compte de leur gestion, de les obliger à

Digitized by Google

faire organiser les Villes et les Châtellenies, dont les Représentans librement choisis et légalement assemblés, auroient discuté les intérêts de la Province, et délibéré à l'exclusion des Etats, sur les propositions faites par le Roi Léopold; et de faire rendre enfin justice au Général Vander Mersch.

Le désir de rétablir le Peuple dans ses droits légitimes et de rendre la liberté au Général, fit faire des préparatifs sérieux. On ouvrit avec succès des souscriptions en plusieurs endroits, pour subvenir aux frais de l'expédition; ailleurs on s'occupoit sans cesse à couler des balles, et c'étoit à qui se montreroit le plus zélé défenseur de la cause Populaire et du Général. Plus de cinq mille hommes bien armés se présentoient pour marcher à leurs frais, en se proposant de conduire avec eux des provisions pour plusieurs semaines. Le Capitaine Capiet qui commandoit les Troupes soldées en garnison à Courtray, jura qu'il se mettroit à la tête, et qu'il feroit suivre sa Troupe. Enfin tout annonçoit que le trône des féroces usurpateurs alloit être renversé. Le jour de la marche étoit fixé et annoncé; Gand attendoit avec impatience les vengeurs de la liberté et de la justice; les Despotes de la Flandre frémissoient de rage, et déjà les plus coupables, tels qu'un Rohaert et un Rapsaet s'étoient enfui de la Capitale; lorsque malheureusement encore quelques-uns des principaux Démocrates écoutèrent la voix d'une trop grande sensibilité, qui leur donnoit horreur des partis violens, les seuls cependant

Digitized by Google

qu'une impérieuse nécessité exigeoit. L'idée que le Général pourroit être victime de la subite fureur des scélérats du Brabant, les fit fremir et les arrêta. On résolut de différer et d'attendre l'effet du second Mémoire que Sandelin venoit d'envoyer au Congrès. Les Démocrates instruits par l'expérience, se reprochent ce délai qui fut un nouveau triomphe pour leurs ennemis, dont la méchanceté n'étoit point endormie. Leurs Emissaires sont bientôt en Campagne ; des Prêtres hypocrites, des Moines, et surtout des Capucins, se déchaînent aussitôt, et vont semer par-tout avec la dernière effronterie, les absurdités et les impostures dont ils ont fait provision ; des familles fanatiques et dévouées par intérêt aux Etats, unissent leurs voix aux cris sacriléges de ces Bonzes menteurs, qui n'osent d'abord calomnier Vander Mersch, trop connu et aimé dans cette partie de la Flandre. C'est contre Vonck et ses partisans qu'ils déclament ; ils s'efforcent de les rendre odieux, en débitant que la délivrance du Général n'étoit qu'un prétexte qui cachoit le dessein d'opérer une contre-révolution en faveur de la Maison d'Autriche (33). En peu de temps

(33) Dans le Brabant et sur-tout à Bruxelles, c'étoit principalement contre Vander Mersch qu'on accumuloit les calomnies, à cause que le Général n'y étoit point aussi particulièrement connu que l'Avocat Vonck. A Namur c'étoit le contraire ; car comme il étoit difficile d'effacer subitement les premières idées que les habitans de cette Ville

Digitized by Google

on vit se ralentir le zèle des Démocrates, des braves, mais trop crédules Paysans surtout, qui avoient été indignés de la foiblesse de ceux qui les avoient retenus au moment où ils s'apprêtoient à partir avec la plus grande joie. On oublia Vander Mersch, pour se souvenir des chimères forgées par les vils Emissaires des Despotes. Le Commandant des Troupes soldées de Courtray reçut l'ordre de se rendre à Gand avec sa garnison, et d'emmener les canons. Mais le Comité de la Ville s'y opposa d'abord, malgré les efforts de la cabale fanatique. Ce refus, qui étoit censé le vœu de la généralité, à cause que tous les Doyens des Corporations avoient été appelés au Comité pour y donner leurs avis, anima tellement

---

avoient conçues de Vander Mersch, les Etats et leurs vils partisans avoient soin d'attribuer les démarches du Général aux suggestions de Vonck. Une chose assez singulière que j'ai observé cent fois, et qui montre à quel point le préjugé du Vulgaire étoit monté contre les Amis du Peuple, c'est que quand, dans une Société de Citoyens Aristocrates sans malice, quelqu'un parloit de la démocratie et en expliquoit les principes, chacun étoit de son avis, se glorifioit d'adopter ces principes et finissoit par blâmer les Etats; mais sitôt qu'on prononçoit le nom de Vonck, et qu'on leur disoit: « eh bien, mes amis! voilà les principes de Vonck, voilà ce que veulent les Vonckistes, voilà ce que Vander Mersch à voulu défendre pour maintenir l'honneur de la Patrie; alors les têtes fêlées s'agitoient, leur peu de bon sens s'échappoit, et il n'étoit plus possible de l'y faire rentrer „.

Digitized by Google

la rage des Etats à Gand, qu'un des Membres osa dire : *qu'il opinoit à ce qu'on envoyât à Courtray des Troupes suffisantes pour réduire cette Ville* rebelle *en cendres.* Enfine la cabale des Etats fit si bien à Courtray, que malgré les réclamations des zélés Patriotes, les canons en furent emportés pendant la nuit. Cependant les Démocrates réfugiés en France et ceux de Courtray, voyant la Patrie menacée d'une ruine prochaine, résolurent de faire une nouvelle tentative, et fixèrent le 28 Mai pour le jour de l'exécution, dont la conduite étoit confiée au Baron de Haack. Ils l'annoncèrent aux Volontaires et aux Paysans, mais déjà les prédications fanatiques et sacriléges avoient opéré leur effet, et la raison étoit forcée à se taire. On espéroit encore sur les secours des Volontaires de Tournay; mais leur Commandant avoit malheureusement eu une conférence avec le Colonel des Volontaires de Courtray, vil serviteur des Etats, qui jeta sur le projet des Démocrates, les couleurs les plus noires et les plus odieuses; tellement que le Commandant de Tournay se laissant persuader, abandonna le projet de se joindre à eux. Ceux d'Ostende et de Tourhout étoient restés fidelles, et devoient marcher le même jour pour se joindre à Peteghem; mais ils furent avertis trop tard, tellement qu'il n'y eût que la Garnison et les Volontaires de Menin qui se trouvèrent à Courtray. Déjà leurs démarches étoient lâchement trahies, et le Peuple étoit prévenu contr'eux. Peu s'en est fallu qu'ils n'en

Digitized by Google

vinssent aux mains, tant les Prêtres et toute la cabale fanatique se donnèrent de mouvemens pour séduire et ameuter les Bourgeois. Mais ceux de Menin se bornant à mépriser la perfidie de ces prétendus amis de Vander Mersch, prirent le parti de se retirer le lendemain, et d'abandonner un projet devenu impossible. Les Volontaires de Gand qui devoient leur favoriser l'entrée de la Ville, n'apprirent qu'avec douleur la lâcheté de ceux de Courtray.

A la délation (34) de cette tentative, le Congrès et les Etats de Brabant avoient tremblé sur leur trône encore mal affermi. Leur conscience leur reprochoit sans doute

---

(34) Le projet des Vonckistes avoit été trahi par cet Avanturier qui s'est donné le nom de JACQUES LE SUEUR, dans son Roman de la Révolution Belgique, intitulé LES MASQUES ARRACHÉS, où parmi beaucoup d'anecdotes peu vraisemblables, on trouve de grandes et nombreuses vérités que par ses intrigues il a été à portée de connoître, et que nous ne pouvons répéter, nous étant fait une Loi de ne rien avancer que les preuves à la main. Cet Avanturier, dont nous taisons le véritable nom, tantôt Démocrate, tantôt Aristocrate, avoit dénoncé l'entreprise des Vonckistes aux Etats de Brabant, comme une trahison des plus sérieuses, et en avoit exagéré les circonstances, pour obtenir une plus grande récompense. Ce même homme avoit proposé à Vonck, lorsqu'il étoit encore à Bruxelles occupé à défendre les droits du Peuple, d'enlever Vander Noot moyennant une récompense, et qu'on lui eût désigné un lieu sûr où il l'auroit conduit. Vonck rejeta cette proposition.

Digitized by Google

des actions dont la noirceur alloit éclater, si l'indignation publique osoit se manifester, et ils s'imaginoient voir de toutes parts des périls qui les environnoient. Les amis de Vander Mersch n'attendoient à la vérité que la présence d'un Corps quelconque pour s'y joindre, non dans l'intention d'imiter leurs persécuteurs en pillant et assassinant, mais bien de faire respecter la justice et d'en imposer aux tyrans. Leur position critique parut un instant faire rentrer ces perfides en eux-mêmes. La crainte que leur inspiroit les projets des Démocrates et l'indignation d'une grande partie de la Flandre; la consternation dans laquelle la défaite de l'Armée aux ordres de Schoenfeld, devoit les avoir jetés; l'espoir d'obtenir quelques secours de l'Assemblée Nationale de France, leur firent enfin baisser leur ton de hauteur, et Van Eupen se rendit à Douay avec le Comte de Thiennes et de Smet, pour y conférer avec M. de Cornet de Grez, à l'intervention de M. de la Sonde, Agent de l'Assemblée Nationale. Mais comme ces Députés du Congrès n'étoient point munis de pleins pouvoirs, M. de la Sonde se chargea de retourner à Bruxelles pour y chercher la procuration nécessaire. Mais il n'en étoit plus question, lorsque M. de la Sonde arriva à Bruxelles, et déjà les Etats instruits de l'affaire de Courtray, délivrés de leur crainte, avoient repris leur système odieux, et donnoient une ample carrière à leurs fureurs.

Entretemps, M. Cornet de Grez avoit demandé

demandé les principaux Vonckistes refugiés à Lille. Vonck retenu par la foiblesse de sa santé, ne put se rendre à Douay, où Mrs. Verlooy, Sandelin, Weemaels et d'Aubremés, de retour de Courtray, furent envoyés. Ils signalèrent leur arrivée par intercéder en faveur de leurs ennemis, auprès d'un Peuple vengeur de la liberté, qui menaçoit hautement de la lanterne, les Députés Aristocrates de Bruxelles.

Les envoyés des deux partis eurent une entrevue en présence de quelques témoins respectables, et la conférence, fut très-animée. Van Eupen voulut protester de son innocence et de la droiture des intentions du Congrès. Sandelin, au contraire fit un tableau frappant de leur conduite barbare et de leur perfidie. Van Eupen en voulut rejeter tout l'odieux sur Vander Noot et sa famille et sur les Doyens de Bruxelles; il avoua qu'il n'ignoroit point *que le Navire ne pouvoit voguer de la façon dont il étoit conduit;* et il ajouta qu'il pouvoit disposer d'Anvers et de Louvain, et qu'ainsi il espéroit que *tout iroit bien.* On proposa le plan d'accommodement, dont la délivrance du Général étoit le premier point. Les Vonckistes devoient être rappelés, et les Etats de Brabant auroient accepté une organisation plus légale et plus équitable. A ces conditions, étoient ajoutés les offres les plus favorables à la Nation Belgique. Van Eupen promit tout, et jura *foi de Prêtre*, qu'il quitteroit le Congrès et le Pays, si ses démarches restoient sans succès. Les deux

Digitized by Google

autres Députés firent la même promesse, et proposèrent aux Vonckistes d'écrire à ce sujet une Lettre pacifique et tranquillisante. C'est ce que ceux-ci firent à leur retour à Lille (35), ignorant encore les nouvelles fureurs des scélérats de Bruxelles. Le projet des Démocrates échoué à Courtray, et les succès des Prêtres fanatiques en Flandre avoient rassuré les Despotes du Brabant, qui de la crainte passèrent subitement à la rage. Rien ne fut omis pour assurer leur vengeance; et comme l'idée d'une trahison étoit celle qui agitoit le plus vivement les cerveaux frénétiques, on publia qu'on venoit d'en découvrir la plus noire de la part des Démocrates. Le fanatisme religieux vint encore à l'appui de cette accusation. Les Dictateurs imaginent aussitôt de répandre le bruit à Bruxelles et aux environs, que les Vonckistes ont choisi le jour de la Ste. Trinité, pour exécuter un complot détestable; ils annoncent à hauts cris que le Cardinal, portant le Saint Sacrement, doit être assassiné à la Procession avec tout le Congrès. La partie la plus crédule des Bourgeois s'arme, et les Doyens se mettent à leur tête : deux mille hommes armés sortent de Louvain pour marcher à leur secours; les Paysans effrayés courent en foule dans la Capitale pour y défendre les jours de leur Archevêque, qu'ils croient menacés (36).

---

(35) Supplément aux Pièces justif Litt. D. n°. 1.

(36) Ce fut là l'origine de ces Caravanes de

Toutes les portes se ferment; les canons s'apprêtent à gronder sur les remparts; et Bruxelles offre l'image d'une Ville assiégée; et comme si l'ennemi y étoit caché; on parcourt les maisons prétendues suspectes; on s'obstine à vouloir y trouver des amas d'armes, on les fouille avec une barbare indécence; le cri de l'humanité ne peut plus se faire entendre; de malheureuses femmes, dont les Epoux avoient été obligés de se dérober à la persécution, se voient indignement maltraitées, jusqu'à éprouver toute l'horreur que les approches d'une mort violente inspirent à un sexe timide, à l'aspect des sabres, des baïonnettes et des pistolets, qu'on leur tient sur la gorge. On profite de ce moment de fureur pour se dépouiller de toute retenue. Bruxelles ouvre ses prisons et on y traîne tous ceux qui avoient signé l'adresse du 15 Mars, et qui n'avoient pas cru devoir s'enfuir. On y traîne tous ceux que les tyrans ont voué à leur vengeance, sans respect ni pour le rang, ni pour le caractère. Le Sacerdoce même ne peut mettre à l'abri de ces fureurs les personnages qui en sont revêtus. Le frère de l'Avocat Vonck, un des plus dignes Curés du Diocèse de Malines; l'honnête Vicaire de Molembeke, Spinoy, qui avoit

---

Paysans, qui alloient jouer de pitoyables farces dans la Capitale, à l'honneur de leurs hauts et puissans Despotes et aux applaudissemens d'une Populace insensée.

Digitized by Google

fait les plus grands sacrifices pour subvenir aux premiers frais de la révolution; le Prêtre de l'Oratoire, Morisson, aussi estimable par la régularité de ses mœurs, que distingué par ses talens; ces trois respectables Ecclésiastiques sont à la merci d'une populace aveuglée, qui les traîne de rue en rue jusqu'à ce Tribunal d'iniquité, ce *Comité de haute police*, dont le nom seul excite encore le frémissement de l'indignation dans le cœur de tout Belge sensible. Ils ne sortent de cet antre barbare que pour entrer dans des prisons. Le chargé des affaires de France lui-même, M. Ruelle, ne put échapper à la rage de ce Peuple effréné; par ordre des Etats de Brabant, il fut traîné dans un cachot où il est resté jusqu'à la fin des horreurs. Et comme si la violation du droit des gens n'avoit pas été assez caractérisée, en l'arrachant à main armée de l'Hôtel même de la Légation, on poussa l'audace jusqu'à briser et fouler aux pieds les Armes de France, en vomissant les plus horribles imprécations contre cette Puissance voisine et plus formidable que jamais. Enfin pour signaler le triomphe des Etats et entretenir l'aveugle effervescence du Peuple, on fit imprimer la liste de tous ceux qui avoient été emprisonnés pendant les tristes jours qu'a duré cette horrible persécution, on l'afficha et on la répandit avec profusion.

Ces suites déplorables de la démarche des Amis de Vander Mersch, furent accompagnées d'un redoublement de prévention contre lui. Ce fut par les discours de ceux

Digitized by Google

qui l'approchoient et par les papiers publics permis dans le Pays, et qui donnoient aux événemens des couleurs favorables au Congrès, que le Général apperçut à travers les expressions du mensonge, les tentatives de ses Amis, qui n'auroient jamais eu lieu, s'ils avoient pu le consulter. Il désapprouva l'entreprise et s'affligea des maux qu'elle avoit causés. Son intention n'étoit plus de combattre pour une Nation qui témoignoit assez peu de discernement, que de se laisser conduire par deux avanturiers, et qui méconnoissoit les services réels qu'on lui rendoit, pour n'accorder sa considération qu'à la fourberie; pour une Nation qui persistoit dans son entêtement à vouloir se livrer à la Prusse, et qui entretemps baisoit humblement la verge de fer que d'orgueilleux scélérats osoient étendre sur elle.

Les foibles égards qu'on avoit encore affectés pour Vander Mersch jusqu'alors, diminuèrent considérablement. Ceux de la commission d'Anvers, qui venoient de temps en temps s'entretenir avec lui, ne parurent plus; seulement on donna ordre à l'Officier de la garde du jour, de passer chez lui pour s'informer s'il n'avoit point de sujet de plainte; ce qui fut encore une nouvelle gêne pour Vander Mersch (37). On défendit

(37) L'Officier ne voulant souvent point se donner la peine d'y aller lui-même, envoyoit quelqu'un de ses subalternes, qui s'acquittoit fort tard de cette commission et dérangeoit le repos du Général. Il y en eut qui eurent l'insolence de vouloir aller de toute force le trouver au lit.

Digitized by Google

à ses Domestiques de communiquer avec les habitans de la Citadelle, à cause que le même jour de l'affaire de Courtray, le hasard voulut que le Chanoine de Broux fit remettre à une femme un paquet de lettres, pour les porter à son domestique qui devoit être à Anvers. Cette femme et le domestique du Chanoine furent surpris et arrêtés avec ce paquet, et emprisonnés pendant trois semaines; mais on n'osa publier les lettres qui étoient propres à fournir des réflexions au Public (38). On commit un homme pour porter au Général la nourriture qu'on lui préparoit dans une autre maison. Cet homme connu pour vicieux et méchant, le laissa trois fois sans lui apporter à manger le soir; ensorte qu'à la troisième fois, Vander Mersch en porta ses plaintes, et on en commit un autre. Celui-ci d'un caractère honnête, fut souvent molesté par les factionnaires, qui portoient l'insolence jusqu'à visiter les portions et fouiller dans la soupe avec leurs baïonnettes. En vain le Général réitéra ses plaintes contre de tels excès d'outrage: on fut sourd et on laissa un libre cours aux insultes journalières qu'on lui faisoit.

Les Etats qui, à l'aide des moyens qui

(38) C'étoit entr'autres des remarques du Général sur sa conduite et sur celle de Vander Noot et de Van Eupen, et une lettre du Chanoine à Sandelin, qu'il croyoit encore à Gand occupé à plaider la cause de Vander Mersch, et qu'il exhortoit à continuer d'exposer la vérité et d'éclairer les Flamands sur cette cause.

Digitized by Google

leur étoient familiers, avoient eu l'art de tirer parti de l'entreprise des Vonckistes, voyant grossir le nombre de leurs suppôts, ne pensèrent plus à la réconciliation qu'ils avoient offerte eux-mêmes dans la crise où ils s'étoient trouvés. A l'aspect des nombreux Paysans qui venoient leur rendre hommage, ils crurent n'avoir plus rien à craindre de la part des Démocrates (39). Effectivement ceux-ci ne pouvoient plus espérer de retrouver l'occasion favorable qu'ils avoient négligée, en écoutant trop un reste d'espoir trompeur de voir enfin ou les tyrans, ou le Peuple, rentrer en eux-mêmes à la voix de la raison. Une nouvelle tentative seroit devenue infructueuse : car ils ne devoient plus attendre de grands secours de la Flandre, qui commençoit à écouterles im-

---

(39) C'est ce que témoigne la pitoyable gazette de Bruxelles, qui faisoit de longues descriptions des cortéges grotesques qu'on voyoit sans cesse arriver dans la Capitale. En voici un extrait :

« Plus de dix mille de ces bons et vaillans Villageois ont rempli la Ville de leurs acclamations « et de leurs cris de VIVENT LES ÉTATS ! VIVE LE « CONGRÈS SOUVERAIN ! VIVE HENRI VANDER NOOT »!

« L'affluence étoit si grande que depuis dix « heures du matin jusqu'à trois heures de relevée, la grand'place a été continuellement occupée « par ces Villageois qui se présentoient successivement aux Etats pour la défense du Pays et des « LÉGITIMES REPRÉSENTANS. Si, comme on peut « bien se l'imaginer, c'est L'ENTERREMENT DU VONCKISME, on pourra dire que jamais Duc de Brabant n'a eu de convoi funèbre plus nombreux « et plus imposant ».

Digitized by Google

postures des Missionnaires fanatiques (40);

(40) Ces forcenés voyant que, contre leur attente, ils ne faisoient point grands progrès dans l'esprit des Flamands, en leur criant que les Vonckistes étoient ligués avec les Royalistes, eurent recours à une autre imposture, à laquelle les habitans de la West-Flandre croient encore. Ils prêchèrent que Vonck et ses Partisans ne vouloient une meilleure organisation dans les Etats de Brabant, que pour en venir à une Assemblée Nationale; d'où, concluoient ces imbécilles Fanatiques, on viendra à supprimer les Monastères, et *par conséquent* à détruire la Religion. La principale preuve que les imposteurs donnoient de cette assertion, étoit des pièces surprises à M. Secrétan, lorsqu'il fût arrêté par ordre du Gouvernement Autrichien en 1789. Ces pièces trouvées dans les papiers du Ministre, furent publiées par les despotes de Bruxelles, qui eurent probablement l'art d'y en joindre une, qui est un prétendu plan de Secrétan, où il est fait mention d'une Assemblée Nationale. Mais quand même cette pièce ne seroit point supposée, il n'en est pas moins vrai que Secrétan n'avoit aucune relation avec Vonck, et qu'il étoit permis à ce particulier de confier ses idées au papier, sans que pour cela les sots du Pays-Bas pussent conclure, que les Démocrates aient voulu de concert heurter les ridicules préjugés, dont la Nation en général étoit trop infatuée. Ce Plan de Secrétan n'offre rien de révoltant aux yeux de l'homme éclairé; mais Vonck, qui connoissoit ses Concitoyens, n'auroit jamais consenti à l'adopter; car un Médecin ne doit point donner à un malade des alimens, qu'un estomac trop foible ne peut digérer. L'Assemblée Nationale de France avoit fait peur aux Moines de la Belge et à leurs dévots partisans, qui croyoient sans doute que la promesse de Dieu même, qui assure la stabilité de l'Eglise, viendra à cesser, lorsqu'il n'y aura plus de Moines. Eh bien! l'on

Digitized by Google

Ils auroient eu d'un côté les Aristocrates à combattre, et de l'autre les Royalistes, dont naturellement, la division des partis devoit accélérer le triomphe, auroient fait des efforts pour mettre obstacle à leur projet et pour le faire échouer. Tellement que bien loin de vouloir se réunir aux Démocrates, les Etats ne pensèrent qu'à signaler leur rage de plus en plus contre eux. Déjà la Lettre des Vonckistes de Lille étoit rendue publique, et Van Eupen y avoit minuté une réponse, ainsi qu'une Lettre Circulaire à envoyer de la part du Congrès aux Etats des Provinces, pour leur donner part du projet de réconciliation proposé à Douay (41); mais comme les temps étoient changés, la réponse ne fut point envoyée, et les Despotes chargèrent leurs vils Ecrivains d'amu-

---

n'en vouloit point au froc; ceux qui le portoient pouvoient être tranquilles, et manger sans crainte le quart des productions du Pays, puisque les Belges vouloient voir des frocs. Mais il est étonnant que la portion la plus utile du Clergé, les Curés, aient assez méconnu l'essence et la dignité de leurs fonctions, pour se ranger du côté des Moines, et se déclarer contre les Citoyens éclairés, qui opinoient en leur faveur, et demandoient qu'on donnât à ces Curés une considération dans l'Etat, qui leur est due à plus juste titre, qu'à des Moines, dont la société peut absolument se passer, et qui selon l'esprit de leur institution, et l'étimologie du nom qu'on leur a conservé, ne devroient nullement s'immiscer dans les affaires politiques.

(41) Supplément aux Pièces justif. Litt. D.

Digitized by Google

ser encore le public ignorant, en lâchant quelques injures contre les Démocrates. Un Maniaque, l'Auteur d'une rapsodie périodique, qu'il intituloit faussement *l'Ami des Belges*, employa sa plume grossière à tracer des invectives, pour réponse à la Lettre des Vonckistes (42). C'étoit là la logique des Etats et de leurs Suppôts, et elle suffisoit dans un Pays où il n'y avoit plus d'autre raison que celle du plus fort. C'étoit aussi cette raison que les Etats de Flandre avoient adoptée; et pour renchérir encore sur leurs modèles du Brabant, qui du moins avoient eu la précaution de mettre les Administrateurs de la Justice dans leur parti, les Etats de Flandre voulurent se signaler en se mettant absolument au-dessus de toute justice, en s'opposant à ses décrets, à force ouverte; et cet acte révoltant de despotisme, dont on trouveroit difficilement un autre exemple, eut lieu à l'égard du Duc d'Ursel.

---

(42) Cette réponse, qui se trouve dans le supplément aux pièces justificatives, n.° 2, suffit seule pour donner une idée juste du fanatisme outré et de la scélératesse de ces indignes Prêtres, qui déshonoroient le Sacerdoce, qui à Bruxelles rassemblés en Comité, tenoient Bureau d'imposture et de calomnies; qui dans leurs feuilles sacriléges distilloient le fiel le plus amer, pour transformer un Peuple naturellement doux en un Peuple de Tigres féroces, à qui ils conseilloient la haine et la fureur au nom d'un Dieu de paix, d'un Dieu juste sur-tout, qui doit leur demander compte des horreurs qu'ils ont fait commettre.

Digitized by Google

Ce respectable personnage, qui n'avoit point voulu se déshonorer en s'associant avec quelques vils scélérats, ni participer à la trame odieuse ourdie contre sa Patrie, s'étoit retiré en Flandre au Château de Loo-Christi, pour y gémir en silence sur le triste état de la Nation. Il ne s'attendoit guère à l'indigne violence qui lui fut faite. Il s'y vit arrêté avec un appareil scandaleux, et conduit à Alost par une Troupe armée, aux ordres d'un Membre de la Commission de la guerre, homme crapuleux et brutal. D'Alost le Duc d'Ursel fut transféré avec sa famille à l'Abbaye de Baudeloo à Gand, où il réclama la justice à différentes reprises. L'Avocat Offhuys n'eut point le temps d'achever en Flandre une Requête qu'il dressoit pour ce Seigneur, et il fut obligé de s'enfuir la nuit à travers les bois, pour échapper aux mains de cent Volontaires de Bruges qui le poursuivoient, avec ordre non-seulement de l'arrêter, mais encore de tirer sur lui, au cas qu'il prît la fuite; et ce fut en Zélande qu'il acheva cet écrit, où l'iniquité des Etats est exprimée avec force (43). On chercha des accusateurs; on n'épargna ni soins ni peines pour colorer un procédé aussi atroce envers le Duc; mais en dépit des Etats, le Conseil fut obligé de reconnoître son innocence; il porta une Sentence qui le déclaroit libre, et lui permit de la publier. On s'attendoit à voir triompher la

(43) Supplément aux Pièces justif. Litt. B.

Digitized by Google

justice, comme si des tyrans usurpateurs savoient la recpecter. Qu'elle fût la surprise de voir les Etats s'opposer de leur propre autorité aux Décrets d'un Tribunal suprême, et défendre la publication de la Sentence! Le Duc insiste auprès de ses Juges; il leur demande un ordre exprès pour l'exécution de leur Décret, et les Volontaires de sa Garde reçoivent l'ordre de s'opposer par la violence à cette exécution. Mais ces Volontaires pour la plupart n'étoient point de ceux qu'une stupide docilité faisoit mouvoir, et les Etats n'osoient espérer d'en faire long-temps les instrumens de leurs fureurs. C'est pourquoi les Despotes de Bruxelles ne connurent pas plutôt la Sentence favorable au Duc, portée par un Conseil alors Souverain, que craignant de voir échapper leur victime, ils forcèrent les Etats à prendre la résolution inique de faire enlever ce Seigneur pour le conduire en Brabant, le berceau du despotisme, et le renfermer à Lierre aux Alexiens. Déjà l'Avocat Goffin et l'Avocat T'kint, l'un Pensionnaire, l'autre nouvellement Procureur-général, étoient allés à Gand pour y faire exécuter cette résolution atroce qu'un monstre avoit dictée. Ses complices de Flandre choisirent le jour qu'on publia l'organisation de la Colace. Ils espéroient profiter de l'enthousiasme des Gantois et de la nuit, quand fatigué par les excès d'une joie bruyante, le Peuple se seroit enseveli dans un profond sommeil, sans se douter de la scène cruelle qu'on préparoit dans la Ville. Les suppôts des

Digitized by Google

tyrans marchent à la faveur des ombres à l'Abbaye de Baudeloo, où d'une façon cruelle ils se saisissent du Duc, qu'ils arrachent d'entre les bras de son Epouse et de ses Enfans. Le Duc se défend, mais bientôt accablé par le nombre, il se trouve blessé de son épée qu'on a brisée dans ses mains. La Duchesse, dont le courage et la fermeté sont au-dessus de son sexe, et qui avoit donné des preuves peu communes de son Patriotisme, se jette en vain au-devant des barbares, elle en reçoit les traitemens les plus inhumains : ses Enfans éprouvent leur part des outrages; leurs cris ne peuvent toucher ces cœurs féroces; épuisés par une lutte douloureuse, renversés sur le plancher par des bras cruels, ils n'ouvrent la paupière que pour se voir séparés avec violence, l'une d'un Epoux, les autres d'un Père, qu'à leur yeux même les barbares traînent par les cheveux, et qu'ils jettent sanglant et presque nud dans une voiture, que l'Abbé de Baudeloo avoit fait préparer. A quel siècle reculé faudroit-il retourner? Quel est le Peuple féroce dont il faudroit parcourir les Annales, pour y trouver un exemple d'une aussi monstrueuse iniquité? Quel est le tyran qui ait jamais armé les Citoyens pour anéantir la Justice, pour s'opposer aux Décrets d'un Tribunal qu'il a lui-même déclaré Souverain? Ce n'est que dans l'Histoire des jours malheureux de la Belge qu'on pourra lire de pareilles atrocités.

Le Brabant attendoit encore cette nouvelle preuve de la rage de ses oppresseurs.

Digitized by Google

Déjà le bruit étoit à Bruxelles que le Duc alloit arriver, pour être transféré à la Citadelle d'Anvers. Et bien loin de se révolter contre un abus aussi monstrueux du pouvoir usurpé, la populace de Bruxelles prévenue et séduite par mille colomnies répandues contre le Duc, se porta en foule sur la route de Gand avec les intentions les plus coupables, mais les braves Volontaires de Gand épargnèrent à cette populace le plaisir cruel d'un assassinat. Ce jour ajouta une nouvelle branche à la Couronne Civique qu'on leur doit. Instruits de l'injustice et de la violence qu'on exerçoit envers un Citoyen des plus respectables, qui avoit trop bien mérité de la Patrie, ils occupèrent les Portes de la Ville, où, après avoir arrêté l'escorte et délivré le Duc, ils le reconduisirent à l'Abbaye. Le lendemain ils déployèrent tout l'appareil imposant des armes, pour protéger l'exécution de la Sentence du Conseil. Le Duc fut élargi et reconduit aux acclamations du Peuple, et triomphant à son Hôtel, dont les environs témoignèrent leur joie par une illumination. Cependant le Duc d'Ursel, ne pouvant se dissimuler que les Etats feroient jouer tous leurs ressorts pour se venger d'un aussi grand affront, et qu'ils pourroient à la fin parvenir à le perdre, préféra s'éloigner du théâtre de la fourberie et de la persécution, et sortit de la Flandre escorté par le Comte de Dillon, l'Avocat Mayer, et quelques Volontaires qui le conduisirent en lieu de sureté jusqu'au Sas-de-Gand, d'où il se retira en France.

Digitized by Google

Tandis que l'intérieur du Pays étoit en proie à tant d'horreurs, l'Armée après la malheureuse catastrophe du 23 Mai, ne voyoit que trop en quelles mains elle étoit confiée, et regrettoit le premier Général (44). Les principaux Officiers qui avoient servi sous Vander Mersch, tels que le Général Vicomte de Dam, non-seulement furent disgraciés, mais encore arrêtés, calomniés et accusés de trahison, selon la coutume, quand le Congrès vouloit perdre les hommes qui ne lui étoient pas agréables. Le murmure eût été général dans l'Armée, si la crainte ne l'avoit étouffé en glaçant les esprits. C'étoit la ressource du Congrès, qui donna au perfide Schœnfeld les pouvoirs d'un Dictateur, et l'infame Vanhamme eut ordre d'entretenir le calme, par les moyens que lui seul pouvoit employer. On donna à ce scélérat la place de Grand Prévôt de l'Armée, en l'ôtant à l'honnête Robyns de Louvain, alors détenu en Prison à Namur, qui l'avoit obtenu à Breda même pour récompense de ses services. En vain s'adressa-t-il aux Etats de Brabant, au nom de qui cette place lui avoit été conférée, par un brevet signé de leur Agent-Plénipotentiaire; en vain les pressa-t-il de lui désigner le motif d'une telle injustice; les Etats ne purent lui répondre, et persistèrent à révoquer

(44) Aussitôt après cette affaire le Général-Major Comte de Lannoy, le Colonel Comte d'Hust et plusieurs autres des principaux Officiers quittèrent l'armée et se retirèrent du service.

Digitized by Google

leur première résolution, qui le concernoit. Outre que Robyns étoit attaché à Vander Mersch, il étoit d'un caractère trop modéré pour servir les vues cruelles du Congrès, qui ne put mieux choisir que le féroce Vanhamme, ce vil instrument des fureurs des Despotes, qui après avoir parcouru le Brabant pour en séduire les Habitans, après avoir rempli Bruxelles de désolation, vint encore à l'Armée pour s'y jouer de la vie des malheureux Soldats (45), et inspirer la terreur à force de cruautés.

Les Officiers détenus à Namur étoient soumis à un Tribunal extraordinaire, établi

---

(45) Il seroit trop long de détailler les scènes tragiques qu'il a données à l'armée en profanant même les jours consacrés à la religion, comme on a vu à Andenne. Le trait suivant est un échantillon de sa cruauté. Le Lieutenant-Colonel du Régiment n.° 5. Baron de Kleitz lui faisoit un jour des plaintes de ses Soldats. Vanhamme en fait aussitôt châtier quelques-uns à coups de plat de sabre. Un jeune homme de Duffel, Cousin de celui à qui on infligeoit ce châtiment qu'il avoit peu mérité, ne pouvant contenir un mouvement d'indignation, laisse échapper ces paroles: SOUFFRIRONS-NOUS TOUJOURS DE PAREILS TRAITEMENS? Vanhamme l'entend et veut s'élancer sur lui; le jeune homme s'enfuit et se cache. Le furieux Prévôt ordonne de rassembler le Régiment; il parcourt les rangs, reconnoît le Soldat, s'en saisit, fait venir l'Aumônier, et après lui avoir accordé environ une heure seulement, ce monstre fait fusiller le malheureux Soldat. Ce soldat étoit du Régiment d'Anvers; aussi étoit-ce le seul Régi-

Digitized by Google

bli pour les juger. Le cri de la conscience, qui sans doute se faisoit entendre à ce Tribunal, malgré la prévention des Membres qui le composoient, ne lui permit point de porter de Sentence dans une matière où il ne pouvoit trouver de crime. Le Congrès espéroit de tirer de ces prisonniers des déclarations défavorables à Vander Mersch. On tenta même d'en corrompre quelques-uns; mais ces Officiers n'avoient qu'un sentiment et qu'une voix en faveur de leur digne Chef. Ils reconnoissoient en lui un guerrier intrépide, un Citoyen vertueux, qui avoit sacrifié ses intérêts au service d'une ingrate Patrie, et ils s'exhortoient mutuellement à partager sa fermeté et sa haine contre les Despotes. Le Tribunal extraordinaire n'osoit cependant absoudre tous les plus zélés partisans du Général et de la Démocratie, et il avoit à balancer entre la justice et les ordres tyranniques qu'on lui donnoit. Il se borna donc à élargir quelques-uns, et à changer la Prison de quelques autres en de simples arrêts dans la Ville, où ils n'étoient point inquiétés; car les accès des fureurs populaires étoient moins fréquens à Namur que dans les Villes du Brabant, où la présence des plus grands fourbes et sur-tout le fanatisme, entretenoit la

---

ment où il eût osé commettre une pareille barbarie.

Plus d'un Père pleure aujourd'hui son Fils qu'il a envoyé pour défendre la Patrie et qu'un caprice de Vanhamme a livré à la main des Bourreaux.

Digitized by Google

frénésie du vulgaire. Vander Noot étoit fort peu révéré à Namur ; on n'y connoissoit point l'hypocrite Van Eupen, et le Clergé de la Ville et de la Province y restoit en général dans les bornes de la décence que prescrit le sacerdoce. On n'y voyoit point de ces Processions ridicules et bizarres, dignes des siècles d'ignorance les plus reculés, qui étoient les spectacles les plus ordinaires du Brabant Flamand. On n'y entendoit point des maniaques débiter leurs visions politiques dans la Chaire de vérité, y donner leurs opinions pour la parole de Dieu, et comparer Van Eupen à Jesus-Christ même. Et ceux qui auroient incliné à se servir de l'arme redoutable de la Religion pour asservir la raison, étoient retenus par l'exemple de leur digne Evêque(46), qu'on n'a

(46) Ce vertueux Prélat, dont le zèle pour la religion et la fermeté ont éclaté en 1787, contenu de sa supériorité spirituelle, donnoit à son Clergé l'exemple de l'humilité évangélique, en renonçant au projet orgueilleux de partager la dépouille de l'autorité temporelle. Il se tenoit éloigné des affaires, tandis qu'on résolvoit la servitude de la Nation, et il ne prit aucune part aux projets formés pour l'asservir. Mais pourquoi ne tonnoit-il point contre les horreurs dont il gémissoit ? Pourquoi ne parut-il qu'une fois à l'assemblée des Etats, pour y demander justice, en faveur d'un Sergent opprimé du Bataillon de Power? On seroit tenté de croire que sa voix en eût imposé ; mais dans ce malheureux temps, respectoit-on la vertu, la vérité et la raison? La religion elle-même dont on parloit tant, et qu'on profanoit sans cesse, eût-elle osé tenir son vrai langage? Déjà parce qu'il

Digitized by Google

point vu déshonorer l'Episcopat, en accréditant le mensonge; mais qui retiré dans son Palais, gémissoit de l'égarement de la Nation. C'étoit un Patriotisme peu éclairé et l'intérêt qui égaroient cette Ville : car ayant l'Armée à ses portes, elle engloutissoit l'argent des autres Provinces, et on avoit soin d'y attribuer sans cesse aux trahisons des Vonckistes, les nombreux désastres de l'Armée, dont cette Ville recevoit les premières nouvelles. C'étoit sur-tout à ce nom de Vonckiste que le Peuple s'y effarouchoit, à cause qu'il en ignoroit la signification; mais il souffroit encore qu'on parlât des exploits de Vander Mersch, dont il avoit été témoin, et dont il se rappeloit souvent le souvenir, en les comparant avec les pertes continuelles de Schœnfeld. Ainsi ceux qui partageoient la disgrace du premier Général y marchoient tranquillement et sans crainte; ce qui déplut sans doute aux Despotes de Bruxelles, qui s'étudioient à tourmenter leurs victimes. C'est pourquoi on résolut de les transférer dans des lieux où la frénésie étoit à son comble, et où les dangers se multiplioient pour l'honnête Citoyen. Ainsi pendant quelques nuits, on enleva plusieurs de ces Officiers, les uns après les autres des maisons où ils tenoient

---

ne donnoit point de Mandement favorable à l'aristocratie, ne disoit-on point, sourdement à la vérité, que ce respectable Evêque de Namur étoit Vonckiste, pour prévenir le Peuple contre lui?

leurs arrêts, et on les conduisit à Bruxelles, où la populace étoit toujours avertie de leur arrivée; et ce n'étoit qu'à force d'argent, qu'ils avoient soin de distribuer aux Cavaliers qui les escortoient, que ceux-ci se prêtoient à écarter dans les rues de Bruxelles, la foule implacable qui menaçoit ces infortunés, et les poursuivoit jusqu'aux Couvens où on les enfermoit. C'est ainsi que de simples arrêts qu'ils avoient obtenus d'un Tribunal établi pour les juger, étoient subitement sans autre raison que celle de la force, aggravés et changés en des Prisons, où ils étoient traités sans aucun égard, souvent même sans humanité. Mais leur Chef n'étoit pas plus respecté à la Citadelle d'Anvers, aucun de ses jours ne s'y couloit sans être marqué par de nouveaux outrages. Sa santé souffroit considérablement de la vie sédentaire à laquelle il étoit obligé, pour ne point s'exposer aux insolences continuelles des Volontaires, qui étendoient leurs insultes à tout ce qui lui appartenoit (47). Cependant pour entretenir l'idée

(47) La Consigne étoit si mal donnée aux Factionnaires qu'ils empêchoient souvent le Palfrenier du Général de sortir pour soigner ses chevaux, et si celui-ci vouloit leur persuader que c'étoit un mal-entendu de leur part, ils lui répondoient par des menaces de leurs baïonnettes et en le couchant en joue. Il est arrivé souvent, qu'ils ont empêché les Domestiques de sortir le Dimanche pour aller à la Messe, ce qui engageoit le Général à rester chez lui pour ne point s'exposer à un affront; et ces fanatiques débitoient alors que Vander Mersch ne vouloit plus aller à la Messe.

Digitized by Google

populaire d'un jugement, que le Congrès avoit intérêt d'éloigner, il faisoit travailler aux préparatifs, comme si le Tribunal alloit se mettre en activité. On destina un ample édifice, vis-à-vis de celui qu'occupoit le Général, pour en faire le Siége de ce Tribunal; on y perça des murs pour agrandir les salons, on les meubla richement, et un Comte d'Outremont prêta ses somptueux fauteuils, pour asseoir le ridicule Aréopage. Vander Mersch insistoit toujours sur sa demande de pouvoir consulter des personnes instruites, pour être rassuré sur la compétence des Juges, et le Congrès témoigna son refus par un silence affecté. Les États de Flandre même ne daignèrent point répondre à la Lettre que le Général leur écrivoit le 5 Juin (48), en sorte qu'il crut devoir protester encore contre ce Tribunal extraordinaire, et depuis lors il n'entendit plus parler de jugement. Il resta quelque temps sans recevoir de nouvelles du Congrès, jusqu'à ce que des circonstances défavorables rappelèrent son souvenir. Il parut que le Congrès vouloit se borner aux apparences, pour tenir en suspens le jugement de la Nation; car s'il avoit voulu sincèrement voir décider cette cause célèbre, s'il avoit voulu laisser parler la justice, il lui devoit être indifférent devant quel Tribunal cette cause eût été portée. Si les accusateurs avoient des preuves certaines de quelques crimes, comme ils s'en vantoient, il leur devoit importer fort peu à

(48) Litt. M, n.° 6.

Digitized by Google

quels Juges ils les eussent exposées ; puisque c'étoit moins aux yeux de quelques Juges, qu'à ceux de la Nation et de l'Europe entière, qu'il falloit nécessairement montrer ces preuves. Pourquoi donc n'agréoient-ils point le Conseil de Flandre que Vander Mersch proposoit? Craignoient-ils que ce Conseil n'eût été prévenu en faveur du Général? Mais à plus forte raison celui-ci devoit-il refuser le Conseil extraordinaire, formé par ses ennemis même, dans lequel il ne devoit s'attendre qu'à trouver de la prévention contre lui: et comment faudroit-il raisonner pour trouver que le Congrès agissoit avec au moins quelqu'ombre de bonne foi, quand on réfléchit qu'il pouvoit rassembler tous ses plans, chercher les détours les plus avantageux, préparer et diriger toutes ses batteries contre un homme, à qui il refuse avec obstination de se procurer le plus petit moyen de défense, le moindre rayon de lumière pour se diriger dans l'assaut qu'on lui prépare? Il est cependant à croire que Vander Noot et sa cabale eussent été très-inquiets, si Vander Mersch avoit accepté ce nouveau Tribunal tout informe et illégal qu'il étoit: car l'innocence et la vérité, quoiqu'abandonnées à elles-mêmes, ont toujours assez de force pour faire trembler l'iniquité. Sans parler du jugement de l'Europe, dont ces imposteurs se soucioient peu, la Nation auroit sans doute demandé la publicité de la procédure, et cela seul auroit pu suffire pour leur faire chercher des subterfuges,

Digitized by Google

de crainte que la calomnie ébranlée ne tombât avec le voile qui couvroit les yeux d'une partie des Belges.

Enfin, les conférences de Reichenbach ne laissoient plus de doute sur la futilité des espérances flatteuses, dont le Congrès et la Nation s'étoient bercés depuis si long-temps. Ces conférences annonçoient de prochaines conventions entre l'Autriche et la Prusse. Vander Noot, Van Eupen et le Congrès reconnurent qu'ils étoient trompés, et que la Nation alloit être abandonnée à ses propres forces. D'un autre côté, Schoenfeld prodiguoit le sang des Belges. Ce n'étoit point ses talens, ni le bruit de ses exploits, qui avoit fait préférer cet étranger à Vander Mersch; ce n'étoit point à d'éminentes qualités, qu'on ne lui a point reconnues, que s'accordoient les éloges multipliés qu'on lui prodiguoit, comme s'il avoit été un Turenne. On n'avoit eu dans toute cette étrange conduite d'autre intention que de plaire à la Princesse d'Orange, qui l'avoit envoyé, et de ménager la Prusse, dont on s'étoit obstiné à attendre des secours; mais sitôt que cet espoir commença à s'évanouir, on reconnut quelle faute on avoit commise en sacrifiant à des attentes incertaines un bien réel qu'on avoit possédé. Le Congrès ne pouvoit se dissimuler que Vander Mersch, qui s'étoit tant avancé malgré son extrême foiblesse, ne seroit point resté immobile avec des forces telles que Schoenfeld en avoit en sa disposition, depuis qu'on lui avoit sacrifié le premier Général de la Nation,

Digitized by Google

et avec lesquelles cet étranger, si différent de Vander Mersch, ne faisoit que céder tous les jours. On parut donc se ressouvenir du Guerrier, qui pouvoit encore rappeler la victoire; mais le pas étoit trop avancé; l'amour-propre, la crainte peut-être, ne conseilloient point au Congrès de relever subitement l'appui qu'il avoit renversé. Vander Mersch accablé d'une oppression de poitrine, en écrit à Van Eupen, et celui-ci se rend aussitôt à Anvers le 31 Juillet, et proteste au Général, que le Congrès ne désire rien tant que de le voir justifié; mais que pour éviter le blâme de la Nation, il convient qu'il accepte le Tribunal proposé. Vander Mersch se réserva de répondre par écrit, ce qu'il fit le lendemain (49).

Mais bientôt la nouvelle de la convention de Reichenbach, vint porter un coup fatal à l'orgueil des Etats; ce fut un coup de foudre dont le Congrès fut frappé. Ses Députés à Berlin le lui annoncèrent; leurs Lettres furent publiées, et à cet aspect, la Nation consternée voulut encore ouvrir les yeux qu'un sommeil léthargique fermoit sans cesse. Cette convention fut l'effet funeste de l'opiniâtreté des Etats Belgiques; elle satisfit à peu près les vues de la politique Prussienne, qui étoient principalement d'obliger l'Empereur à abandonner ses conquêtes sur les Turcs. Aussi ce Prince avoit il tenté plusieurs fois de se réconcilier directe-

(49) Litt. M. nis. 8 et 9.

Digitized by Google

ment avec les Belges, sans aucune médiation étrangère. En acceptant ses propositions du 2 Mars, la Nation Belgique étoit au comble de sa gloire, et la Maison d'Autriche ne perdoit rien de la sienne. Malheureusement pour l'une et l'autre, le Cabinet Prussien avoit à faire à des imbécilles qu'il dirigeoit à sa volonté. C'est à ses suggestions, qu'on doit rapporter la cruelle persécution que les ignares Etats ont dirigée contre les Citoyens éclairés (50), contre un Vander Mersch, un Vonck, qui n'étoient point les dupes de cette politique perfide, sur laquelle les Etats eux-mêmes furent obligés d'ouvrir les yeux, lorsque l'Empereur eut fait le sacrifice des déserts de la Turquie, pour reconquérir les riches Provinces de la Belge: car alors n'ayant plus intérêt à dissimuler, la Prusse et ses Alliés se découvrirent, et ne firent plus un secret de leurs conventions du 10 Janvier (51). Ce n'est point seulement la Belge qui ait de justes reproches à faire à ses coupables et trop ambitieux Etats, mais leur mémoire doit encore être en exécration à des Nations éloignées : car quoique des politiques, raisonnant d'après le droit des gens, aient soutenu que les

(50) C'est ce que Vonck a bien développé dans son introduction historique aux considérations impartiales, en flamand. Cette *introduction*, ouvrage judicieux qui a besoin d'être connu, sera traduit en françois.

(51) Voyez ci-devant pag. 144.

Digitized by Google

conquêtes de l'Empereur étoient injustes, la voix de l'humanité néammoins les justifioit. Les Peuples délivrés du triste esclavage Ottoman, n'y sont rentrés qu'avec douleur, et ce sont les *Représentans-nés* des Belges, que Belgrade doit maudir, en pleurant sur ses nouvelles chaines.

Le Congrès se voyant à la fin déçu dans ses ridicules espérances, parut se ressouvenir de Vander Mersch. Il fit encore une tentative pour le faire juger, et chargea Van Eupen de lui écrire (52). Soit que le Congrès voulut contenter les Flamands, qui murmuroient encore de la longueur de la détention du Général; soit qu'il voulut adoucir la chose et en venir à une réconciliation, en faisant simplement trouver quelques sujets de blâme dans la conduite de Vander Mersch, qui n'auroient point suffi pour empêcher le retour de la confiance du Peuple envers ce Général, et qui en même-temps auroient sauvé les apparences à l'égard du Congrès, et empêché la Nation de l'accuser d'une injustice manifeste. Mais le même point d'honneur qui causoit l'obstination du Congrès à n'offrir au Général que le même Tribunal extraordinaire qu'il avoit formé, et à lui refuser toute communication préalable, défendoit à Vander Mersch de l'accepter. Sa réponse au Secrétaire d'Etat dut prouver à toute l'Assemblée despotique, que ce Guerrier intrépide n'avoit rien perdu

(52) Litt. M. nis. 10, 11 et 12.

Digitized by Google

de sa fermeté, ni de cette noble fierté qui sied à l'homme d'honneur opprimé. Il rappeloit à ces ingrats ses nombreux sacrifices et les services auxquels ils devoient leur élévation; à ces ingrats, qui privoient de la liberté le premier, celui qui la leur avoit procurée; il leur reprochoit l'indigne traitement qu'ils étendoient jusqu'à son Epouse même; il persistoit à réclamer l'exécution de la capitulation faite à Namur; il demandoit sa translation en Flandre et le Conseil de cette Province pour Juge. Mais pour adopter ces prétentions justes et raisonnables de Vander Mersch, il auroit fallu que le Congrès se relachât de ses principes, et il lui eût été trop dangereux d'avouer ainsi l'iniquité de ses premières démarches. La réponse de Van Eupen ne laisse pas de douter sur la vérité de ce raisonnement.

Cependant la campagne étoit constamment malheureuse pour l'Armée Belgique; déjà elle avoit été forcée d'évacuer le Limbourg, où elle s'étoit fait détester; plusieurs chocs dans le Comté de Namur lui avoient coûté beaucoup d'hommes et de canons. Le Général-Major Kœhler, qui commandoit à Bouvignes, passoit la Meuse sans cesse, et après des actions meurtrières, il étoit obligé de retourner à son poste. On ne doutoit plus de la marche d'une Armée Impériale, à qui Léopold ordonnoit de se hâter, pour briser au plutôt les fers des malheureuses victimes de la tyrannie; et le Congrès bien loin de prévenir sa chute subite et d'épargner le sang des Belges, croyoit

Digitized by Google

au contraire étourdir sa douleur, en la cachant au Peuple. Ainsi toutes les Lettres étoient interceptées (53); les papiers publics, qui ne fardoient point la vérité, étoient encore plus scrupuleusement prohibés, et ceux du Pays, entièrement dédiés au Congrès, n'étoient remplis que d'impostures qui servoient encore à abuser de la stupide crédulité du vulgaire. Enfin les tyrans ne voulurent point céder leur sceptre avant d'avoir fait les derniers efforts pour le retenir, et leur ressource étoit d'armer la Nation. Depuis long-temps les habitans de la campagne en Brabant, aveuglés par le fanatisme qu'on leur soufflioit de toutes parts, s'exerçoient au maniement des armes. Ces bons Villageois se rassembloient de tous les coins de la Province, pour courir se donner en spectacle dans la Capitale, où ils alloient rendre hommage et offrir leurs bras à ceux qu'ils regardoient bonnement pour leurs Maîtres. Les Curés fanatiques marchoient à leur tête, le sabre au côté et un Crucifix à la main. Le portrait de Vander Noot leur servoit souvent d'étendard; celui de Vonck, ou un mannequin fait pour le représenter, étoit brûlé ou rompu sur la place par la

(53) Toutes les Provinces, le Hainaut sur-tout, se plaignoient depuis long-temps de ces infractions continuelles faites aux secrets des postes. Les négocians n'étoient point à l'abri de cette inquisition; on ouvroit, on lisoit leurs lettres, on les dérangeoit; des lettres de change se trouvoient perdues; aussi cette commission étoit-elle, comme toutes les autres, confiée à des fourbes.

Digitized by Google

horde rustique, assistée de la populace de Bruxelles. Des roues, des potences, où l'on attachoit du *brulin*, qu'en Flamand on appelle *Vonck*, étoient promenées dans les rues et portées dans l'Église de Ste. Gudule, où, le croiroit-on! des Prêtres sacriléges ne trembloient point de donner la bénédiction avec le St. Sacrement de miracle, à ces bandes fanatiques; et ces abominations se passoient sous les yeux du Cardinal et du Pléban de Ste. Gudule, qui, comme Archi-Prêtre de la Ville, devoit veiller au maintien de la discipline. Ces hordes étoient armées d'*instrumens meurtriers* (54), qui n'étoient

(54) « On a vu encore ici aujourd'hui 7 à 8 « Villages entiers, qui sont venus offrir au Con« grès leur service pour la Patrie. Ils étoient au « nombre, dit-on, d'environ trois mille, tous armés « d'*instrumens meurtriers* de toute espèce, por« tant tambours, drapeaux, étendards etc. etc. « Chaque Village avoit à sa tête *son Curé* qui le « précédoit à cheval ». Extrait d'une lettre des Députés des États de la West-Flandre au Congrès, à leurs principaux. Elle se trouve dans leur Journal.

Les Prêtres fanatiques du Brabant ont poussé leur délire encore plus loin, et ont fourni matière à de nombreuses anecdotes qu'on ne croiroit point, si la vérité n'en étoit attestée par des témoins dignes de foi. Comme lorsque dans leurs Sermons ils damnoient les Vonckistes et les Royalistes jusqu'à la troisième génération. Un de ces maniaques, Religieux à Malines, hésitant un jour dans son Sermon, remplit d'une façon nouvelle l'intervalle que son défaut de mémoire mettoit entre ses pieuses périodes, et s'écria en flamand: *ces damnes Vonckistes!* comme si les Vonckistes lui avoient coupé la parole.

Un respectable Père Récollet, Frère de M. Van

point destinés à combattre l'ennemi, mais à appuyer les scènes grotesques qu'ils venoient donner aux Etats. Jusqu'alors, le Congrès et les Despotes du Brabant s'étoient contentés de recevoir cet encens rustique, et de s'applaudir en comptant leurs simples mais nombreux esclaves, qui subjugués par des sacriléges profanateurs, recevoient avec joie, les fers que l'orgueil leur donnoit au nom de la Religion. Il fut résolu de tirer parti de l'enthousiasme qui n'étoit point commun aux seuls Villageois, mais qui étoit aussi le partage des Bourgeois des Villes du Brabant, où le fanatisme le plus stupide donnoit tous les jours les scènes les plus bizarres et les plus extravagantes, à la honte de la Nation, de la raison et de la Religion. Heureux encore quand ces farces ridicules n'avoient point un dénouement tragique et sanglant, comme il arriva à Bruxelles, où à l'occasion et ensuite d'une procession, la grand'place fut souillée du sang du malheureux Van Kricken, à qui, après mille autres horreurs, des monstres

---

Kessel Curé de Herentals, m'a assuré que s'étant présenté un jour dans certaine Eglise pour y dire la messe, il y trouva au milieu de l'autel, à la place du canon, le portrait de Vander Noot. ---- Un Curé, Religieux de l'Abbaye d'Heylissem, donna un jour, au lieu de Prône, un Opéra à ses Paroissiens: il entonna une chanson à l'honneur de Vander Noot, qu'il avoit composée, et qui commençoit ainsi: *lieste, lise zy Vander Noot.*

Ces échantillons suffisent pour juger du reste.

Digitized by Google

à face humaine scièrent la tête, pour venger, selon eux, l'honneur de la Mère de Dieu, que cet infortuné jeune homme n'avoit au moins pas publiquement offensé; et cet acte exécrable d'une férocité inouie, s'exécuta, sans que ni la force nationale, ni aucun des nouveaux Souverains, parut pour l'empêcher, quoique ces atrocités se commissent sous les fenêtres de la Salle où les Despotes étoient assemblés. Le souvenir de cet horrible assassinat, de la joie féroce des scélérats qui promenèrent la tête sanglante dans les rues, et des applaudissemens des Druides barbares, révoltent encore la nature indignée. Le sang de ce malheureux, le sang de Maeck et de d'Hoze, qui tombèrent sous de nombreux assassins, pour avoir défendu le parti de Vander Mersch, crie encore vengeance à Bruxelles, contre les instigateurs de ces forfaits, plus coupables que les instrumens qu'ils ont employés.

Les Etats ayant mis leur dernier espoir dans leurs aveugles Sujets, employèrent tous leurs ressorts pour outrer la frénésie du vulgaire, qui étoit déjà portée au plus haut dégré, et pour disposer les stupides Citoyens à risquer leur vie pour le maintien du trône des usurpateurs; et ce fut encore la Religion, qui parut le moyen le plus facile pour exalter des esprits, qui déjà ne raisonnoient plus et même ne pensoient plus. Des Missionnaires se répandirent dans les campagnes, pour y souffler au nom d'un Dieu de paix, les fureurs de la guerre. On vit renaître dans la Belgique, ces jours tené-

Digitized by Google

breux de barbarie et d'ignorance, où le faux zèle prêchoit des croisades contre les infidelles. On afficha publiquement les calomnies les plus atroces contre des Officiers Autrichiens, à qui on prêtoit les discours les plus impies et les plus abominables, contre les objets sacrés de notre vénération. C'est ainsi qu'on venoit à bout de persuader à de stupides mortels, que le sort le plus affreux les attendoit, s'ils n'éloignoient entièrement les armes Impériales. On leur peignoit la Religion détruite, les Temples renversés, les Sanctuaires livrés à toutes les abominations; les Ministres des Autels massacrés; les mères égorgées sur les corps de leurs enfans, et l'homme crédule effrayé à l'aspect de ces terribles chimères, s'armoit, tandis que la Belge ne pouvoit voir des monstres plus cruels, que ceux qui lui déchiroient le sein, et qui la menaçoient d'en faire à la fin un vaste tombeau. C'est ainsi qu'on parvint à rassembler environ vingt mille hommes, qui pour repousser des maux imaginaires, consentirent à s'exposer au fer des Autrichiens; et pour inspirer plus de confiance à la classe séduite, aux yeux de qui Vander Noot étoit un Dieu, on afficha que cet imbécille Ministre, que les Etats et des Prélats même, ne rougissoient point de qualifier d'*Illustre Défenseur de la Patrie*, marcheroit à la tête de cete Armée. Déjà ce Ministre imposteur, revêtu d'un superbe habit militaire, admiré de la populace de Bruxelles, qui le promenoit en triomphe, se croyoit un nouveau Vander Mersch. Il

parcourt

Digitized by Google

parcourt tous les camps où son Armée est rassemblée; et après en avoir laissé refroidir l'enthousiasme par trois semaines d'inaction, il la conduit au secours de Schoenfeld. On fixe le 22 Septembre pour une attaque générale ou plutôt pour le deuil de la Nation. Schoenfeld forma des plans qui déceloient son ignorance ou plutôt sa perfidie; Vander Noot s'enfuit et abandonna les malheureux qu'il avoit séduits; les champs de bataille furent arrosés du sang des Belges; les rives de la Meuse virent tomber une florissante Jeunesse que le fanatisme venoit d'enlever aux travaux rustiques, et des milliers de bras arrachés à l'agriculture, couvrirent l'affreux théâtre de cette horrible tragédie.

On croiroit d'abord qu'un tel désastre ouvrît les yeux du Peuple, qu'il lui fît connoître à quelles mains il étoit livré, qu'il lui fît faire de sérieuses réflexions, en lui rappelant les succès passés et les malheurs présens; mais l'enchantement étoit tel, que plus l'ignorance, ou la méchanceté des nouveaux Chefs se manifestoient, plus on comptoit de jours malheureux et déplorables, plus aussi ce même Peuple témoignoit d'acharnement contre ceux qui gémissoient de son aveuglement, et qui s'efforçoient de détruire un charme si funeste; plus la rage augmentoit contre celui, qui avoit épargné avec tant de soin le sang de la Nation, qui lui étoit précieux. La populace d'Anvers redoubloit les insultes qu'elle prodiguoit tous les jours à Vander Mersch. Son Epouse (55),

(55) Ces forcenés aiguisoient souvent leurs sabres

son ami le Chanoine de Broux, essuyèrent également les outrages les plus sanglans, et les suppôts des tyrans poursuivoient avec plus de furie les amis fidelles de ce Général.

Quoique Vander Noot n'eut reporté à Bruxelles que la honte de son expédition, il sembloit n'avoir rien perdu de son crédit chez ses Partisans du Brabant, dont le délire continuoit encore. Il étoit tellement parvenu à enraciner dans l'esprit facile du Peuple, l'idée des secours étrangers, qu'il ne devoit point faire de grands efforts pour tromper encore une Nation, qui n'avoit plus d'yeux et qui se plaisoit dans son aveuglement. Peut-être que les imposteurs espéroient encore réunir en leur faveur l'intention des Ministres des Cours conciliatrices, rassemblés en Congrès à la Haye, qui déjà le 17 de Septembre avoient fait une tentative infructueuse auprès du Congrès Belgique, pour l'engager à faire cesser l'effusion de sang et à établir une suspension d'hostilités, pour entrer en négociation. Les présompteux Etats avoient trop longtemps travaillé à égarer la raison de leurs partisans, pour espérer qu'elle se remontrât si subitement. La Députation même que le Congrès de Bruxelles avoit envoyée à la Haye, excitoit les murmures des aveu-

---

en présence de Me. Vander Mersch; en la menaçant que c'étoit pour couper la tête à son fils, et la sienne ensuite, pour les présenter à son époux.

Digitized by Google

gles Brabançons, et sur-tout des Anversois, comme le témoignoit Vander Meersch, Député des Etats de la West-Flandre, dans sa Lettre à ses Commettans, datée le 5 Octobre. « Il n'y a que les gens sages, les « gens modérés et réfléchis, ajoutoit-il, « qui sachent apprécier cette démarche; « mais ceux-ci font ici le petit nombre « comme par-tout ailleurs. » Effectivement il étoit alors trop dangereux de paroître sage, modéré et réfléchi. En sorte que le Congrès ne voulut point se rendre à *l'insinuation* des Ministres, et prétexta des dangers pour la Nation, si on acceptoit la suspension d'hostilités. Cependant Schoenfeld et Koehler, dont on avoit demandé l'avis, inclinoient pour l'armistice, et donnoient pour l'accepter les raisons politiques et militaires les plus convaincantes; mais les deux insignes fourbes, Van Eupen et Vander Noot s'opposèrent à cet avis salutaire (56). Si jamais l'intérêt de la Nation avoit pu influer sur la conduite de ces orgueilleux scélérats, ils se

(56) Il est fait mention de cet avis des Généraux dans les Agenda des Etats de la West-Flandre. mais il est mieux détaillé dans un petit ouvrage que Kœhler a fait imprimer à Londres, sous le titre de Mémoires militaires sur la campagne de l'Armée Belgique etc. Cet ouvrage étant actuellement très-rare, nous en avons transcrit l'extrait intéressant qui regarde la proposition d'une armistice, les avis de Schœnfeld et de Kohler et l'opposition de Van Eupen et de Vander Noot. Supplément aux Pièces justif. Litt. E.

Digitized by Google

seroient empressés à prévenir l'arrivée des forces impériales ; ils auroient considéré l'épuisement des finances ; ils auroient écouté les murmures de l'Armée, qui souvent se trouvoit plusieurs jours sans paye, tellement que les Membres du Bureau de la guerre poussoient les plaintes les plus amères, comme ils avoient fait sous le commandement de Vander Mersch. Le 4 Octobre ils écrivoient au Congrès: « cet « abandon total, où l'on nous a *si souvent* « laissé, nous cause, pour le coup, un dé- « goût et un désespoir inexprimable, et si « sous vingt-quatre heures le trésor n'est pas « arrivé, nous croyons tous devoir déser- « ter le Bureau, ne pouvant voir d'un œil « serein et tranquille les gens venir gémir « et se plaindre continuellement faute « d'argent pour les payer. » Cet épuisement n'avoit rien d'étonnant; car les revenus de l'Etat ne servoient point seulement à entretenir l'Armée et les usurpateurs des pouvoirs, mais ils trouvoient encore mille gouffres divers où ils alloient s'engloutir. Au nombre des plus odieux on comptoit les rapines des nombreux suppôts de la cabale dominante et l'espionnage, poussé à un point digne des Despotes les plus ombrageux. Les dons Patriotiques qu'on extorquoit, étoient de foibles ressources, et les Etats se virent obligés, après avoir dilapidé les revenus, de recourir à un emprunt forcé de dix millions. Il étoit temps encore cependant d'éviter les dernières extrémités, et la Nation pouvoit

Digitized by Google

même encore tirer un parti avantageux des efforts qu'elle avoit faits (57); mais le grand point qui s'opposoit à tout, c'est que les Despotes devoient abandonner leurs titres fastueux en rentrant sous la domination de Léopold. Aussi avoient-ils soin de cacher au Peuple tout ce qui auroit pu éteindre l'aversion qu'ils lui avoient inspirée contre la Maison d'Autriche (58).

En vain le Congrès de la Haye réitéra-t-il ses instances le 5 Octobre, croyant

---

(57) Extrait du rapport de MM. de Merode, Rapsaet et G. W. Van Leempoel Députés du Congrès à la Haye, Du 3 Octobre 1790.

« Mr. le Grand Pensionnaire (de la République « de Hollande) nous a dit encore, que nous « devions avoir l'*intégrité* de notre Constitution, « non pas telle qu'elle étoit au commencement du « dernier règne, mais comme elle doit l'être, « qu'en outre nous devions avoir une Milice Na- « tionale à nos ordres, et conserver nos troupes « et armées telles qu'elles se trouvent actuellement, « pour pouvoir la garantir spécialement par nous- « mêmes, qu'en un mot nos droits seront déter- « minés et mis à l'abri de toute atteinte pour l'a- « venir, et que cela auroit dépendu des éclair- « cissemens et moyens que les États auroient sug- « gérés dans les conférences ».

(58) « Nous avons obtenu de M. le Grand Pen- « sionnaire, un exemplaire des Négociations et « engagemens de Reichenbach, que nous avons « l'honneur de faire parvenir à vos HH. PP. en « les priant de ne pas y donner une publicité non « plus qu'à nos dépêches, pour autant que regarde « la marche que nous avons tenu ici, pour les « affaires du Pays ». Ibidem. Ce rapport se trouve dans les Agenda des Etats de la West-Flandre.

Digitized by Google

que la déplorable journée du 22 Septembre rendroit les Etats plus dociles à accepter les conditions d'une pacification honorable. Mais toujours obstinés et toujours fourbes, ils s'efforçoient encore de faire contenance en affichant dans les Villes, *vaincre ou mourir pour la Patrie.* Le Congrès de son côté s'occupoit gravement en apparence d'un projet de recrue de 20,000 hommes, et promettoit des récompenses et des honneurs à ceux qui finiroient leur terme. Ces absurdités suffisoient pour conserver encore l'animosité dans la Province où Vander Noot dominoit, et où les décisions du Congrès étoient des oracles; mais il étoit plus difficile d'entretenir l'illusion des Provinces de Flandre, de Hainaut, de Tournay et de Namur. On en vient à bout, en leur promettant les secours de la France. Il est vrai que le Congrès auroit bien voulu tourner les yeux sur cette Puissance, qu'il avoit trop long-temps méprisée, et même insolemment outragée. Il parvint même à mettre Mr. Carra dans ses intérêts. Mais sa motion fut rejetée au Club des Jacobins; et l'Assemblée Nationale, qui ne travailloit que pour la liberté de la Nation Françoise, ne pouvoit se déshonorer et se contredire elle même, en portant des secours à des usurpateurs, qui étendoient un sceptre de fer sur leurs malheureux Concitoyens (59).

(59) On s'est même étonné que la Nation Françoise ait souffert patiemment les injures que quelques scélérats affectoient de lui prodiguer, et les

Digitized by Google

On ne laissa point de répandre le bruit à Mons que les Conquérans de la Bastille venoient se joindre aux Belges, et le Comité de Mons en avertit le Bureau de la guerre à Namur, par une Lettre qui fut aussitôt publiée, dans un moment où on recommençoit encore à remplir les Bastilles de cette Ville. Les Etats avoient célébré avec une pompe arrogante, l'anniversaire de l'entrée des Patriotes en Brabant, jour dont ils datoient leur règne. Les premiers Combattans qu'on accabloit publiquement du mépris le plus affecté, ne prirent aucune part à cette fête dont on leur étoit redevable. L'homme indignement opprimé par des ingrats, ne peut partager la joie de ses oppresseurs: c'est pourquoi ils se réservèrent de célébrer une journée plus lugubre, mais aussi plus glorieuse, l'anniversaire de l'affaire de Turnhout, du premier combat, et de la première victoire, que les Aristocrates auroient voulu pouvoir ensevelir dans un entier oubli. Namur vit environ quatre-vingts de ses Citoyens, qui s'étoient trouvés à cette journée, et à qui l'injustice avoit depuis ôté les armes qu'ils avoient portées avec honneur; Namur les vit se rassembler, non pour rappeler le souvenir de leur victoire par le bruit du canon, ni pour en rendre à Dieu

---

honnêtes Belges s'attendoient à la voir envoyer vingt mille Députés à Bruxelles, pour y demander satisfaction de la violation faite au droit des gens, tant à l'égard de son Agent, qu'à l'égard des particuliers que leurs affaires appeloient en Brabant.

Digitized by Google

des actions de grâce, qui ne pouvoient plus lui être agréables, mais pour assister à une messe qu'ils firent célébrer, pour implorer la divine miséricorde en faveur de leurs Concitoyens, qui étoient restés à la première bataille. Le Peuple applaudissoit à cet acte de Religion, que les tyrans n'avoient osé empêcher, mais dont ils vouloient se venger. Ils craignoient que Namur, où la raison lançoit souvent quelques rayons, n'ouvrit tout-à-fait les yeux à la lumière: leur rage ne pouvoit se contenir, et ils cherchèrent des prétextes pour la faire éclater. Les Combattans de Turnhout en sortant de l'Eglise, où ils étoient retournés le soir, ne purent s'empêcher d'aller ensemble dans un lieu public, pour avoir la satisfaction de s'entretenir encore des périls qu'ils avoient courus les premiers, de se rappeler leurs marches, leurs travaux, et les circonstances de leur victoire. Mais ils ne pouvoient parler de Turnhout, sans se rappeler les paroles et les actions de leur Général; sans retracer les lieux, les points de la rue, où ils l'avoient vu exposé au feu, dirigeant les manœuvres et exhortant sa Troupe. Les regrets succédèrent au récit, et la santé du brave Vander Mersch fut portée, mais sans bruit et sans éclat, et seulement avec cette émotion de la douleur, qu'inspire le souvenir d'un vertueux Citoyen opprimé par des traîtres, d'un digne ami éloigné et souffrant. Bientôt les nombreux espions en ont porté la nouvelle aux oreilles des factieux, qui s'étoient approprié la souveraineté dans la

Digitized by Google

Ville. Aussitôt ils sont en mouvement ; Lecocq court animer la grand'garde et visite les fusils, pour voir s'ils sont tous chargés. Cependant les amis de Vander Mersch, qui ne se doutent de rien, se séparent pour retourner chez eux ; ceux qui passent sur la Grand'Place essuient deux coups de fusil, qui heureusement ne les touchent point (60). C'est alors que la rage des imitateurs de Vander Noot se manifeste ; ils parcourent les Cabarets, tenant la liste de ceux, qui n'ont jamais voulu fléchir le genou devant eux ; ils annonçent à grands cris qu'on vient de découvrir une trahison insigne, et que les preuves en seront publiées le lendemain. C'est ainsi qu'ils rassemblent les Volontaires, à qui ils s'efforcent par leurs discours furieux, d'inspirer des sentimens sanguinaires. Ils font ranger ces Volontaires en bataille, comme si l'ennemi alloit paroître ; ils détachent de fortes patrouilles pour aller enlever ceux qui s'étoient attirés leur haine. Deux heures s'étoient écoulées en préparatifs, et la nuit s'avançoit quand les ordres des tyrans furent exécutés. Dix-huit ennemis de la cruelle aristocratie, qui s'étoient tranquillement abandonnés au sommeil, se voient entourés tumultueusement de baïon-

(60) Les Aristocrates eurent l'impudence de dire, et les papiers publics le répétèrent, que c'étoit ces Soldats de Turnhout, qui avoient tiré deux coups de fusils ; tandis qu'ils sortoient de l'Estaminet sans armes à feu, et qu'il n'en étoit même qu'un seul parmi eux qui avoit un Sabre, encore ne pouvoit-il s'en servir ayant le bras demis.

Digitized by Google

nettes, arrachés à grand bruit, l'un des bras d'une épouse, l'autre de ceux d'une mère, et jetés dans les prisons, après avoir essuyé les insultes, non tant des Volontaires qui les escortoient, que de ceux qui les faisoient agir et sur-tout des Echevins de la Ville, qui s'en estimoient les Souverains (61), et à qui une prospérité inattendue avoit inspiré une insolence, qu'ils conservoient encore à son déclin. Ce tumulte nocturne, le vacarme de ceux qui l'excitent, éveillent les Bourgeois, qui se présentent tremblans à

(61) Une chose digne d'être rapportée, c'est que ces Souverains de théâtre se déclaroient la guerre les uns aux autres, et que la fureur de dominer les avoit tellement saisis, qu'ils osoient se prévaloir de la force qu'ils avoient dans une ville, pour se braver mutuellement. Je n'étois point surpris de me voir arraché des bras de mes Parens, grossièrement insulté par des Echevins de Namur, et mis étroitement aux fers; mais je fus d'abord vivement étonné de voir jeter dans ma prison, M. Cops, Commissaire du Département-général de la guerre, et d'entendre les injures qu'on lui prodiguoit. J'en reconnus bientôt la raison: Mr. Cops et Mr. Overland, membre du Congrès, avoient été envoyés à Namur pour prendre la place de la députation du Congrès, dont les énormes dépenses faisoient murmurer le Public. Lecocq qui étoit membre de cette députation, voyant ainsi sa farce terminée, profita du tumulte du 27 Octobre, pour se venger de Mr. Cops, sur qui il répandit mille calomnies ridicules, tellement qu'il le fit enlever à minuit à l'hôtel d'Harscamp. On procura secrétement du papier à Mr Cops; mais en vain écrivit-il à ses collégues à Bruxelles; le Magistrat Souverain de Namur brava le Département de la guerre, et le Commissaire resta en prison jusqu'à la rentrée des Autrichiens.

Digitized by Google

leurs fenêtres, ou qui se répandent en foule dans les rues et sur la place. On leur crie que la Providence les a sauvés du dernier péril; que les Vonckistes et les partisans de Vander Mersch ont formé le plan de rendre la Ville à l'ennemi, après y avoir porté le fer et le feu. L'horreur qui règnoit dans Namur, à l'aspect des armes, de la lueur des flambeaux, et de tout ce qu'on avoit rassemblé pour inspirer l'effroi, empêchoit d'écouter la raison, dont la voix étoit étouffée par les cris des Despotes, qui vouloient assouvir leur vengeance aux dépens du repos public. Heureusement que les accusations étoient trop grossières pour convaincre entièrement le Peuple, qui trompa leur espoir en montrant de la modération pendant cette affreuse nuit, qui ne fut employée qu'à porter l'épouvante parmi un grand nombre de familles. Bientôt même la raison reparut avec l'aube du jour, et une grande partie de ce même Peuple commença à murmurer de cet acte étrange de despotisme exercé sur des personnes connues, dont la conduite n'étoit nullement suspecte de trahison; mais trois jours après, comme si tous les hasards avoient été d'accord avec les imposteurs de la Belgique pour opprimer l'innocence, l'explosion d'un Laboratoire à Poudre à Namur, qui donna la mort à un grand nombre de malheureux, servit à faire renaître encore pour un instant, l'aveuglement de la populace. Ce terrible désastre que l'imprudence provoquoit depuis longtemps, fut encore rapporté à une trahison

Digitized by Google

de ces Vonckistes, qui depuis trois jours étoient détenus. On s'écria aussitôt qu'ils avoient mis le feu à ce Laboratoire. A la vérité les Etats, dans le rapport qu'ils en firent au Congrès, démentirent ce bruit (62); mais il avoit déjà fait toute la sensation sur la classe qui ne raisonne point, et qui à l'instant même excitée par des monstres, avoit été sur le point de se porter aux Prisons, pour y immoler à leur rage extravagante, les infortunées victimes de la tyrannie (63).

Comme le Peuple est le même par-tout, et qu'il est extrême dans son amour et dans sa haine, c'étoit aussi à une telle catastrophe, que Vander Mersch s'attendoit à Anvers à tout moment, et dont il étoit menacé tous les jours. Ses dangers y croissoient

---

(62) La fureur du Peuple n'étoit plus portée au point de produire des éclats sanglans lorsque la lettre des Etats fut publique. La même chose arriva dans le même temps à l'égard du Capitaine Nalines attaché à Vander Mersch, qu'on accusa publiquement d'avoir voulu livrer Kœhler; mais cette accusation n'ayant pas réussi à le faire assommer, elle fut rétractée.

(63) Quelques-uns des plus forcenés se portèrent à la porte de fer pour y enfoncer la prison; mais heureusement ils n'en vinrent pas à bout. Au lieu de calmer le Peuple et de le consoler, ceux qui s'étoient emparés de l'autorité, firent dresser une potence pour intimider, disoient-ils, ceux qui auroient été tentés de piller. Mais étoit-ce réellement le vrai but de cette précaution inutile, dans un moment de consternation générale? Cette potence n'étoit-elle point plutôt une invitation tacite à la barbarie?

Digitized by Google

sans cesse, à mesure que l'insolence et l'anarchie augmentoient. Sa vie étoit hautement menacée, et elle n'eût plus été en sureté, si comme on l'assuroit, on alloit employer une multitude d'ouvriers à démolir la Citadelle (64). Le Général réitéra ses plaintes au Congrès, qui lui envoya derechef le Secrétaire Van Eupen. Celui-ci voulut encore lui faire accepter le Conseil de Guerre, et sur le refus du Général, il lui proposa le Conseil de Namur; mais Vander Mersch avoit de trop bonnes raisons pour rejeter le Tribunal d'une Ville où les Etats et le Peuple s'étoient portés à des excès contre lui; où on venoit encore de faire taire les Lois, pour opprimer ses amis; où la moitié des Juges étoient nouvellement nommés par les Etats; et ces Juges, en leur supposant l'impartialité requise pour remplir des charges aussi importantes, n'avoient point la liberté nécessaire pour prononcer avec équité, et ils n'auroient osé trouver Vander Mersch innocent, sans s'exposer eux-mêmes à la fureur de ses ennemis, s'ils venoient à bout d'entretenir la prévention du vulgaire, malgré le jugement, ou livrer les Etats et tous les fauteurs des troubles à la juste vengeance du Peuple, si les yeux se dessilloient. Van Eupen, en lui présentant ce Tribunal, alléguoit que

(64) Les Anversois ne désiroient rien tant que de voir démolir leur Citadelle; ce qui les acharnoit encore contre Vander Mersch, car on leur disoit qu'il n'y avoit point d'autre lieu sûr pour garder le Général, et que c'étoit la cause qu'on en retardoit la démolition.

Digitized by Google

Namur étoit le lieu du délit; mais cette réflexion étoit bien tardive. Le Congrès ne devoit donc point envoyer le Général à Bruxelles pour se justifier; il ne devoit donc point s'obtiner si long-temps à présenter à ce Général un Tribunal extraordinaire qu'il ne pouvoit accepter. Vander Mersch ne manqua point de raisons pour refuser le Conseil de Namur; il persista à demander celui de Flandre, ou à être jugé par les Représentans de la Nation, choisis par elle. Van Eupen pria le Général de mettre ses nombreuses raisons en écrit; c'est ce que fit Vander Mersch. Mais le Secrétaire d'Etat fit au Congrès un rapport très-différent des discours que Vander Mersch lui avoit tenus; car les Etats de Flandre ayant envoyé à Bruxelles les remontrances de la Famille de Vander Mersch, sur la longueur de sa détention et les périls qu'il couroit à Anvers; le Congrès, sans parler de la Lettre de Vander Mersch, répondit aux Etats de Flandre, que le Général refusoit tous les Juges qu'on pouvoit *raisonnablement* lui offrir, et qu'il prétendoit devoir être jugé par le Peuple (65). Mais on pouvoit raisonnablement lui accorder le Conseil de Flandre qu'il demandoit, et plus raisonnablement encore, permettre l'accès de la Citadelle aux personnes qu'il désiroit de consulter. L'hypocrite Van Eupen, qui n'avoit déjà que trop employé le mensonge et l'ar-

(65) Litt. M.

Digitized by Google

tifice pour parvenir à ses fins, ce scélérat qui auroit voulu boire jusqu'à la dernière goutte, le sang de ceux qui se montroient dignes de la liberté, voyant que Vander Mersch étoit inflexible, ne manqua point encore d'échauffer par les rapports les plus faux, les crédules Syndics des Nations, qui adressèrent une note aux deux premiers ordres des Etats de Brabant, dans laquelle ils demandoient que le Congrès fît punir incessamment ceux qu'ils appeloient des traîtres, qui selon eux mettoient le Peuple dans les plus cruels périls (66). « Ils « craignoient, disoient-ils, que l'impunité « ne produisît des massacres, si le Peuple « se faisoit justice à soi-même ». Il est vrai qu'on n'employoit aucun moyen pour réprimer la licence des appuis du Congrès, et que les victimes vouées à leur rage, n'étoient point en sureté dans les lieux où il auroit dû faire règner les Lois. Malgré les assurances qu'il donnoit aux Etats de Flandre, d'avoir pourvu à la sureté du Général, la rage des mal-intentionnés d'Anvers se manifestoit ouvertement. Ils formoient des complots contre ses jours, et la Commission d'Anvers, qui n'ignoroit point les dangers pressans que couroit Vander Mersch et sa Famille, en donna part au Congrès. Déjà même on avoit découvert un de ces forcenés qui étoit venu à la Citadelle dans l'intention d'effectuer les menaces qu'il vomissoit quel-

(66) Liv. X.

ques jours auparavant, de tuer le Général, et le dessein de ce maniaque étoit d'exécuter cet exécrable homicide, lorsque Vander Mersch se seroit rendu à l'Eglise. Les instances de la Commission d'Anvers, et la Lettre des Etats de Flandre, qui étoit pressante à cet égard, déterminèrent enfin le Congrès à le faire transférer. Ce ne fut donc qu'après l'avoir exposé pendant sept mois aux insultes, aux menaces et à toutes les fureurs d'une populace fanatique, séduite, aveuglée et excitée à l'acharnement, par tous les agens de la tyrannie, que ces hommes cruels consentirent à tirer Vander Mersch des mains qui le menaçoient sans cesse. Une providence particulière avoit veillé sans doute sur les jours de ce vertueux opprimé, et avoit fait échouer les projets barbares de ses oppresseurs. Enfin, dans la soirée du 10 Novembre, deux Membres de la Commission vinrent lui insinuer l'ordre du Congrès pour sa translation, mais sans oser lui dire quel lieu lui étoit destiné. On ne lui accorde qu'une heure pour se préparer; on le fait monter en voiture avec son épouse; il est défendu à ses Domestiques de les suivre (67); et ce n'est que par une espèce de grâce, qu'on permet au Chanoine de Broux et à la Femme de chambre de l'Epouse du Général de les accompagner.

Il

(67) Les Domestiques furent enfermés aux Alexiens, où ils essuyèrent des traitemens peu humains.

Digitized by Google

Il étoit défendu de leur dire où ils alloient, et ce ne fut qu'à Waelhem, que le Commandant de l'escorte, composée de Dragons Volontaires d'Anvers, leur apprit qu'il avoit ordre de les conduire à Louvain. Comme on avoit négligé la précaution de retenir des relais pour la voiture et pour les Dragons, ils ne purent arriver à Louvain avant le jour, et il étoit huit heures lorsqu'ils y entrèrent. Le Congrès vouloit combler la mesure des outrages dont il s'efforçoit d'accabler Vander Mersch. Non-seulement les féroces ennemis de ce Guerrier le tiroient d'un endroit où les périls étoient multipliés, pour le jeter dans un autre non moins dangereux, mais par un rafinement bas de méchanceté et de scélératesse, ils tentoient d'humilier le premier Général de la Nation, et de faire rougir son front cicatrisé, en le couvrant d'avanies. C'est peu que la populace de Louvain, alors presque aussi fanatique que celle d'Anvers, le poursuivit dans les rues; Vander Mersch ne trouvoit rien d'extraordinaire dans ces insultes du vulgaire; mais il ne s'attendoit point en sortant d'une prison d'Etat, à se voir relégué dans le séjour du mépris et du vice. Ce Guerrier eut besoin de tout son courage, en entendant donner l'ordre indigne de le conduire aux Alexiens. Voilà donc cet ancien et respectable Militaire, le Général en chef de la Nation Belgique, ce Guerrier dont les succès rapides avoient attiré l'œil de l'Europe sur son aveugle et ingrate Patrie; voilà donc le vainqueur de

Turnhout, dont la cause fixe l'attention du Public, devenu le jouet de quelques factieux. Des scélérats osent confondre Vander Mersch avec des imbécilles, des dissipateurs et des débauchés; on ose l'y retenir avec toute la précaution que la défiance emploie envers ceux à qui ces mornes réduits sont destinés. A peine reste-t-il une seule chambre pour le loger, lui, son Epouse, son Fils et la Femme de chambre. Un Général en chef de l'Armée Nationale Belgique, se voit réduit à manger et dormir dans une même chambre avec sa Famille. C'est peu encore que les règles d'une Maison Religieuse soient enfreintes, en y renfermant des personnes de l'autre sexe; toutes les lois de la décence y sont abolies, et ce n'est que par une attention honnête du Supérieur, que le Chanoine de Broux obtient qu'on lui dresse un lit dans le parloir. Un excès d'outrage aussi inoui dicta la dernière Lettre de Vander Mersch à ses oppresseurs (68). Il ne réclamoit plus ni la justice, ni l'humanité, deux vertus inconnues à des monstres; il attendoit, leur écrivoit-il, le moment marqué par le protecteur et le vengeur des opprimés, pour être délivré des fers indignes qu'il portoit, et ce moment approchoit. Les agens de la Cour de Prusse, Brouckhausen et le Juif Ephraïm, s'efforçoient encore en dépit des conventions de Reichenbach, de nourrir des espoirs de

(68) Litt. P.

Digitized by Google

secours appuyés sur des doutes relatifs à ces conventions; mais l'Empereur Léopold faisoit cesser ces doutes, et les Ministres des Cours alliées avoient déclaré ministériellement les intentions de leurs Maîtres, par leur note du 31 Octobre. Le Manifeste de l'Empereur expédié de la Haye le même jour et envoyé aux Etats des Provinces, devoit dessiller les yeux du Congrès, mais l'aveuglement ou l'orgueil étoit tel, qu'ils continuèrent leurs efforts pour entretenir le Peuple dans sa stupide ivresse, et qu'ils permirent à quelques insensés de brûler publiquement ce Manifeste de l'Empereur sur un échafaud à Bruxelles. Les Chapeaux d'une liberté dont l'ombre même n'existoit plus, s'élevoient encore, et Vander Noot protestoit par des affiches publiques, qu'il n'existoit aucun arrangement avec l'Autriche: tellement la politique du Cabinet de Berlin se jouoit facilement de la stupidité des ambitieux Despotes de la Belge, qui espéroient encore de conserver leur sceptre usurpé, au moment même où il leur échappoit. Le Citoyen sensé n'osoit encore publiquement se plaindre de Schoenfeld; quoiqu'on se dit partout à l'oreille, que ce Schoenfeld étoit l'instrument du Roi de Prusse et de la Maison d'Orange, qui avoient forcé le Congrès à se défaire de Vander Mersch pour le mettre à sa place; quoiqu'il fut connu que Schoenfeld n'avoit point caché à un Général François, que le sort des Belges dépendoit du Congrès de Reichenbach; quoiqu'enfin les conventions de

Reichenbach missent à découvert les secrets politiques, qui n'en avoient point été pour les personnes éclairées ; néanmoins les ignares Etats se plaisoient à combler la mesure de leur opprobre, en confiant à ce Schoenfeld la conduite de la malheureuse croisade du mois de Septembre, et en le laissant encore à la tête de leur Armée, malgré les preuves de perfidie qu'il avoit données aux yeux de la Nation entière. Il ne falloit pas être consommé dans l'étude de la politique, pour découvrir les intentions du Roi de Prusse et de ses Alliés: Vander Mersch, Vonck, le Duc d'Ursel et tous les Belges judicieux les avoient prédites dès le commencement de la révolution; mais alors la raison étoit un crime aux yeux des usurpateurs, qui fermoient l'oreille à la vérité et aux avis sages de tous les politiques de l'Europe, pour ne suivre que les impulsions d'un orgueilleux délire. Et tandis qu'ils étoient ainsi les dupes d'une politique étrangère, leurs yeux fascinés ne pouvoient encore reconnoître ceux qui les jouoient dans l'intérieur. Il n'entra jamais dans la tête des imbécilles Souverains du Brabant, d'examiner la conduite que l'Evêque d'Anvers avoit tenue antérieurement et celle qu'il tenoit pendant la révolution; ils ne réfléchirent point que l'intention de ce rusé personnage, qui s'opposa de tout son pouvoir à la réconciliation des deux partis Patriotes, étoit d'affoiblir les forces de la Nation. Enfin, les Etats frustrés de leurs ridicules espérances, abandonnés par

Digitized by Google

la saine partie de la Nation qui abhorroit leur joug barbare, ne pouvant plus compter que sur quelques bras mercenaires, paroissoient encore se faire illusion; ils publioient des listes des nouveaux Régimens qu'ils vouloient lever pour faire tête aux nouvelles Troupes Impériales arrivées dans le Luxembourg, dont on affectoit de diminuer le nombre et la valeur. C'étoit encore les papiers publics payés par le Congrès, c'étoit des Prêtres Journalistes, qui resserroient le bandeau fatal d'un Peuple qui dans l'intérieur du Pays, ignorant la vérité des choses, n'avoit rien perdu de son opiniâtreté et de sa brutale fureur. Vander Mersch n'étoit pas beaucoup plus ensureté à Louvain qu'à Anvers; les mêmes complots se renouveloient contre ses jours, mais ils n'auroient pu être aussi facilement exécutés à Louvain, où d'intrépides Démocrates secrétement armés, veilloient sur ses jours et passoient les nuits aux environs de son indigne prison.

Il étoit plus que temps que le Ciel mît fin à tant d'horreurs et permît à cette malheureuse Nation de respirer un air pur et tranquille. En vain le Congrès berça-t-il encore le Peuple, en lui annonçant que l'Archiduc Charles alloit prendre possession des Provinces Belgiques et y résider; ce bruit qu'ils firent courir, d'après la résolution désespérée qu'ils avoient prise de demander ce Prince pour Chef de la Nation Belgique, n'étoit que pour assoupir la fureur du Peuple, qui commençoit enfin à

Digitized by Google

ouvrir les yeux. Déjà le 21 de Novembre, jour fixé par le Manifeste de l'Empereur pour rentrer sous sa domination, étoit expiré, et Schoenfeld commençoit à effectuer une retraite honteuse qu'il avoit projetée avec Vander Noot, comme s'il avoit voulu se défendre à Namur. Ce perfide Militaire quitta le camp d'Andoi, aussi ignominieusement qu'il l'avoit occupé pendant cinq mois, et se retira vers Bruxelles, tandis que Kœhler se retiroit par Charleroy sur Mons, où les Etats ne furent point d'avis qu'il fît résistance. Namur, la Ville la plus voisine de l'Armée, se trouvoit partagée entre la honte d'avoir été si long-temps la dupe des factieux et la crainte du ressentiment des Troupes de Léopold. Les Bourgeois se voyant aussi lâchement abandonnés, maudissoient les Auteurs de leurs maux (69), et ne pouvant se dépouiller des appréhensions qu'on avoit enracinées dans l'esprit du vulgaire, par tant de calomnies répandues contre les Autrichiens, ils coururent aux armes, et se portèrent au Faubourg de Jambe, pour y tirailler sur les Chasseurs Impériaux qui s'étoient avancés sur le Mont

(69) Les Namurois se ressouvinrent alors de Vander Mersch qu'ils avoient si indignement maltraité, en se trahissant eux-mêmes. Ils se plaisoient à écouter la nouvelle et à la répandre, « que le « Brave Vander Merch étoit libre ; qu'on l'avoit « supplié de vouloir rassembler l'armée ; qu'il « marchoit déjà à la tête, et qu'il alloit bientôt « reparoître «

Digitized by Google

Ste. Barbe, tandis que le canon de la Citadelle soutenoit le feu des Bourgeois. On parvint cependant à les faire cesser, en leur représentant que c'étoit là le moyen d'irriter le vainqueur. Une députation des Notables allèrent faire la soumission de la Ville et s'offrir pour otages au Général Baron de Bender, qui eut la générosité de les renvoyer. Il fut convenu que les Troupes Impériales y entreroient le lendemain 25, ce qui fut exécuté vers midi, à la satisfaction d'un grand nombre d'honnêtes Citoyens, qui commencèrent tout à coup à se sentir délivrés du poids cruel d'une aussi longue oppression; et quoique les Troupes Impériales commissent aux environs de la Ville des désordres très-déplorables à la vérité, mais presqu'inévitables, Namur ne reçut pas moins des Libérateurs, à l'aspect desquels ses cachots s'ouvrirent; les fers des malheureux tombèrent, et le calme succéda aux orages tumultueux qui avoient troublé cette Ville.

Bruxelles apprit le même jour la reddition de Namur, et la consternation y fut générale. Les Hymnes à l'honneur de Vander Noot et de Van Eupen y sont subitement changés en invectives; les portraits de ces demi-Dieux malfaisans sont déchirés; mais ces deux imposteurs trouvent encore une ruse pour échapper à la fureur d'un Peuple, dont ils connoissoient l'esprit, qu'ils avoient façonné eux-mêmes. Ils vinrent à bout de le calmer, en affichant que les Etats de Namur avoient agi contre le traité d'union. Le

Digitized by Google

Comte de Limminghe répandit une Lettre de la Haye, dans laquelle il étoit dit que les Ministres des trois Puissances avoient protesté contre la conduite du Comte de Mercy-Argenteau, Plénipotentiaire de l'Empereur. Le Baron de Peuthy écrivoit aux Lovanistes pour qu'ils redoublassent leurs prières, et les assuroit que les Autrichiens étoient repoussés. Le Baron d'Hove se rendit à Tirlemont pour la faire fortifier; et pour n'omettre aucun moyen d'amuser le Peuple, on joignit le plaisant au sérieux, et le Manifeste de l'Empereur se trouva insolemment parodié dans les Journaux des Abbés Feller et Brosius. Mais comme ce n'étoit point avec des invectives, avec des impostures et avec d'indécentes processions qu'on pouvoit arrêter la marche des Troupes Impériales, il fut résolu de demander les Volontaires de la Flandre et du Brabant, qui se rassemblèrent effectivement, et vinren jusqu'à Ham à deux lieues de Louvain, sur la route de Namur. On créoit de nouveaux Généraux, et Kœhler fut nommé Général en Chef à la place de Schœnfeld, qui ayant fourni sa brillante carrière et rempli les vues de son Maître, arrivé à Anderlecht, abandonna le *gouvernail de la République*, malgré les humbles prières que l'ignare Congrès lui avoit faites, pour qu'il voulût le retenir.

Cependant la Famille de Vander Mersch concevant des inquiétudes sur le sort de son respectable Parent, craignant qu'il n'essuyât quelques mauvais traitemens de la part

d'une Troupe victorieuse, qu'il n'est pas toujours possible de contenir, présenta Requête au Congrès pour obtenir sa délivrance. Le Département de la guerre écrivit le 27 Novembre au nouveau Général Money, qui venoit d'arriver à Louvain pour commander les Volontaires de Flandre; il lui fut ordonné de faire transférer Vander Mersch sous escorte ce soir même. Le Comte de Limminghe, fils, accompagné du Major Vander Noot et de deux Officiers, vint sans observer ni politesse ni aucun égard, à neuf heures du soir, insinuer cet ordre au Général Vander Mersch, qui leur demanda si c'étoit encore par la force qu'on vouloit l'emmener; et sur la réponse affirmative, il protesta contre la violence comme il avoit fait à Anvers lorsqu'il en fût retiré, pour être transféré à Louvain. On ne permit, ni à son Epouse, ni au Chanoine de Broux de le suivre, malgré leurs vives instances; et par un dernier trait de barbarie, on laissa ignorer à son Epouse éplorée ce qu'on prétendoit en faire, et où on alloit le conduire. Ce ne fut que le 30 le matin qu'elle apprit par une Lettre secrete du frère du Chanoine, que le Général étoit passé à côté de Bruxelles pour aller a Tournay. Elle apprit le soir du même jour le détail de la translation de son Epoux, par les deux Officiers, qui l'avoient escorté, et qui vinrent la trouver. Ces deux Officiers, qui d'abord n'avoient osé témoigner leur affection à Vander Mersch, en présence de Limminghe et de Vander Noot, de crainte qu'on n'en eût

Digitized by Google

commis d'autres, se trouvant seuls et délivrés de toute contrainte dans la voiture avec leur premier Général, sous qui ils avoient combattu à Turnhout et à Diest, lui renouvelèrent les assurances de leur ancien attachement. Ils eurent pour lui pendant la route des égards et des attentions qui leur méritèrent la reconnoissance de Vander Mersch. Ils rencontrèrent les débris de l'Armée de Schœnfeld et d'une partie de celle de Kœhler. Ces infortunés Soldats, dignes d'un meilleur sort, dont plusieurs avoient porté les premières armes, et qui pour récompense de leur zèle et de leurs travaux, étoient réduits à courir débandés, reconnurent le Guerrier, dont le souvenir leur étoit cher. Ils font retentir l'air du nom de Vander Mersch, ils se précipitent à l'entour de leur ancien Chef, et leur attendrissement, la joie de le revoir s'expriment par leurs larmes. Vander Mersch ne put retenir les siennes en voyant l'abandon où on laissoit ces braves gens, qui n'ayant plus été payés depuis dix jours. se trouvoient sans ressource. Il leur distribua tout l'argent qu'il portoit, sans rien se réserver pour achever sa route.

A Tournay les deux Officiers avoient ordre de remettre le Général entre les mains des Etats. Mais ne sachant où s'adresser pour les trouver, ils lui demandèrent où il vouloit descendre, et il choisit l'Hôtel de l'Impératrice, où son arrivée ne fut pas plutôt connue, que les nombreux amis qu'il avoit dans cette Ville, où la peste

Digitized by Google

du Brabant avoit peu communiqué de sa contagion, accoururent en foule pour le voir et le consoler sur les maux qu'il avoit soufferts de la barbarie de ses ennemis. Il se promena avec eux, et les Habitans témoignèrent leur satisfaction de le voir.

Il s'adressa lui-même aux Etats, et leur demanda qu'ils le prissent sous leur sauvegarde. Le Comité lui offrit l'Abbaye de St. Médard, où le Département de la guerre l'avoit adressé, et le Général accepta cette Maison dont il connoissoit le Supérieur, qui le reçut avec les démonstrations de la plus tendre amitié. Il y resta jusqu'au 2 Décembre, jour que l'on apprit à Tournay que l'Armée Impériale y marchoit par la route d'Ath, tandis que l'Armée des Etats erroit débandée dans la Flandre, et se dispersoit de toute part. Les plus grands fourbes avoient prévenu les justes ressentimens de Bruxelles. Vander Noot en étoit disparu, et Van Eupen à l'aide d'une commission du Congrès pour négocier à la Haye, étoit parvenu à s'enfuir en Hollande.

Les quatre Consistoires, représentant le Peuple de Tournay, écrivirent au Général, qu'ils leur étoit impossible de lui garantir davantage la sauvegarde qu'il avoit réclamée, et qu'ils s'attendoient qu'il leur manifestât en quel lieu il désiroit se retirer, dans le cas où ils pourroient l'assister dans les moyens de s'y rendre. Vander Merch persuadé qu'il étoit compris dans l'amnistie publiée dans le Manifeste

Digitized by Google

de l'Empereur, qui s'étendoit à tous ceux qui avant le 21 Novembre auroient déposé les armes et mis fin à toutes instigations hostiles, ne souhaitoit que de se rendre chez lui, et partit effectivement le même jour pour Menin. Les habitans de cette Ville, qui se sont acquis une gloire immortelle en refusant constamment de croire au mensonge et de ramper sous de vils usurpateurs, n'eurent pas plutôt appris que leur digne concitoyen approchoit de leurs murs, qu'ils en sortirent en foule pour le recevoir; leur vives acclamations témoignèrent les sentimens qu'ils avoient conservés envers un Héros dont l'innocence et la probité leur étoient connues. Sa modestie souffrit des honneurs qu'on s'empressa de lui rendre. Malgré toute la résistance qu'il apporta, il ne put empêcher qu'on ne le conduisît en triomphe daus la Ville jusque chez son frère, où il se vit accablé de visites et de félicitations (70).

Depuis son départ de Louvain, le Général n'avoit pu recevoir encore aucune nouvelle de son épouse. Le jour qu'elle fût rassurée sur son sort, elle reçut le

---

(70) A l'exception de trois ou quatre ames basses et lâches, qui étoient attachées au Comité et vendues aux Etats et au Congrès, toute la Ville de Menin n'avoit conservé qu'une voix pour maudir la sanguinaire et exécrable Aristocratie, et pour rendre justice à son digne Citoyen Vander Mersch et à tant d'honnêtes Belges opprimés.

Digitized by Google

soir une nouvelle visite du jeune Limminghe, qui lui annonça qu'elle étoit à la fin libre et qu'elle pouvoit se retirer où il lui plaisoit. Mais s'adressant au Chanoine de Broux, Limminghe l'avertit qu'une voiture avec une escorte l'attendoit pour le transporter la nuit à Malines, et le remettre à l'Officialité. Le Chanoine lui fait observer, que s'il devoit être transféré, ce n'étoit point par une escorte militaire, puisqu'il n'avoit eu rien de commun avec le militaire; mais que ce devoit être par des Commissaires du Chapitre dont il étoit Membre; que d'ailleurs c'étoit au Chapitre qu'il devoit être remis et nullement à l'Officialité, qui n'étoit point son juge en première instance. Il ne reçoit du Comte que la réponse insolente, qu'on le transféreroit de gré ou de force. Le Chanoine persiste à protester, et voyant l'ordre adressé par le Département de la Guerre au Général Money à ce sujet, il écrivit à ce Général pour lui réitérer sa protestation et réclamer l'immunité ecclésiastique personnelle, et l'asile de la maison religieuse où il se trouvoit. Le Comte qui venoit de déclarer à Madame Vander Mersch qu'elle étoit libre, voyant que le Chanoine persistoit dans sa protestation, se rétracte aussitôt envers l'épouse du Général, et lui déclare qu'elle ne peut partir ce soir, et qu'il falloit préalablement qu'on envoyât une Estaffette à Bruxelles. Mais toutes ces contradictions cessèrent bientôt; car tandis que le Chanoine écrivoit sa

Digitized by Google

protestation, on entendit le bruit du canon. Les Autrichiens étoient aux prises à Ham avec les Volontaires, qui après y avoir perdu plusieurs de leur gens, se replièrent sur Louvain, qu'ils traversèrent pendant la nuit avec leurs bagages; en sorte que le Soleil trouva la ville évacuée et consternée, et ceux-là même qui venoient encore naguère d'y figurer en potentats, s'en étoient enfuis les premiers. Le Supérieur des Alexiens qui n'usa que de procédés honnêtes envers le Général, procura une voiture à sa Famille et au Chanoine, qui se rendirent à Bruxelles, qu'ils trouvèrent purgée des monstres qui l'avoient tant déchirée. Le trône sanglant des usurpateurs étoit abandonné, la raison se remontroit avec indignation dans cette ville, si long-temps le théâtre des horreurs, et les Autrichiens y entrèrent le premier Décembre.

Madame Vander Mersch alla rejoindre son Epoux à Menin. Elle fut reconue à un quart de lieue de la ville, et malgré ses refus elle dut accepter les mêmes honneurs qu'on avoit rendu à son Epoux, qui fut averti de l'arrivée des ses compagnons d'infortune, par les nombreuses acclamations qui retentissoient dans toute la ville; une illumination acheva de témoigner la joie générale des habitans. Mais on ne sauroit dépeindre celle d'une mère, qui après une séparation longue et douloureuse, embrasse deux filles qui ont pleuré et frémi pendant sept mois,

Digitized by Google

en se représentant les poignards d'une aveugle fureur dirigés sur le sein des auteurs de leurs jours.

Les amis de Vander Mersch craignant toujours qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, lorsque les Autrichiens entreroient à Menin, lui conseillèrent de s'en éloigner pour quelque temps, en se retirant à Lille. Vander Mersch s'y rendit, et il y reçut des François l'accueil le plus flatteur. Il trouva un grand dédommagement à de si longues peines, en voyant que s'il avoit été dans sa Patrie en but à l'oppression des méchans, sa conduite avoit mérité l'approbation des étrangers, qui en jetant sur les Belges un coup d'œil impartial, avoit reconnu la fourberie, l'imposture et les calomnies des scélérats, qui vouloient asservir leur Patrie.

Telle a été la marche étonnante de cette révolution. Nous n'avons pas eu pour but dans cet Ouvrage d'en démontrer la justice et la nécessité, ni de justifier ceux qui par amour du bien public l'ont entreprise, mais bien de dévoiler les imposteurs qui ont profité de ces troubles civils pour donner carrière à leur orgueil, à leur brigandage et à leur scélératesse; et de dessiller les yeux d'une partie des Belges, qu'un charme perfide a fascinés, qui dans leur coupable illusion ont honoré le vice et l'imposture, récompensé la bassesse et la perfidie, tandis qu'ils ont persécuté la vérité et la franchise, et qu'ils ont payé de la plus noire ingratitude les services fidelles que les Citoyens ver-

Digitized by Google

tueux et désintéressés ont rendus à la Patrie. En portant un œil attentif sur cette révolution, en la considérant dans son principe, on voit un Vander Noot poussé par des motifs particuliers, former des plans chimériques, s'opposer à celui de Vonck, le seul dont l'exécution étoit possible. On voit d'ignorans Abbés, quelques Doyens de Métiers plus ignorans encore, se laisser éblouir par les séduisantes promesses de cet instrument passif d'une politique étrangère, et fermer l'oreille aux avis fidelles des Patriotes prudens et éclairés, pour n'écouter que la voix trompeuse d'un imbécille extravagant. Un tartuffe dévoré par l'ambition, se joint à la troupe crédule, dont facilement il devient l'ame; certain de jouer un plus grand rôle parmi des hommes stupides, qu'avec les personnages réfléchis dont il craint les regards. Obligés cependant de laisser agir les ressorts que Vonck a préparés, les imposteurs ne renoncent point à leurs espérances chimériques, ils ont soin d'annoncer hautement les secours qu'ils s'obstinent vainement d'attendre de Frédéric, d'après la proposition secrète de livrer les Pays-Bas à son Fils. En conséquence ils ne négligent rien pour faire échouer les projets des vrais Patriotes, qui ne s'accordoient pas avec les leurs. Ils emploient déjà l'artifice et le mensonge pour les empêcher de se procurer des canons; en dépit de toutes les raisons de Vander Mersch et de Vonck, ils font accélérer l'irruption, dans l'espoir de voir la foible

Digitized by Google

foible Armée Patriotique facilement dispersée. Lillo est perfidement abandonné par l'ordre d'un homme voué à la Maison d'Orange; la victoire de Turnhout les irrite, et s'ils en félicitent Vander Mersch, ce n'est que par un reste forcé d'égards pour Vouck; ils conseillent à ce Général de se retirer à Ruremonde et sur le territoire Prussien, où son Armée bloquée par les Autrichiens, se seroit dissipée; mais ce n'étoit point à Vander Mersch qu'ils devoient s'adresser pour trouver une dupe de leurs manéges perfides. Sa retraite en Hollande, après avoir amusé le Général d'Arberg et favorisé l'invasion de la Flandre, ne parut point digne de l'approbation de ces fourbes, malgré les nombreux avantages qui en sont résultés. Après la prise hardie de Diest et de Tirlemont, ils osent le blâmer de ce qu'il ne marche point à Bruxelles; sans doute qu'ils vouloient voir sa foible Troupe sans Artillerie, sans Cavalerie, ses Soldats sans discipline et sans armes, écrasés par les forces considérables que le Général d'Alton avoit rassemblées pour l'entourer. Lorsque pour une dernière ressource il se voit obligé de se retirer à Leau, dans cette pauvre bicoque, où en moins de vingt-quatre heures, l'Armée et les Habitans se trouvoient dénués de tout; lorsque pour éviter la honte d'y mettre bas les armes, ou l'horreur d'y être incendié, il ne lui restoit d'autre parti que de se retirer par le Pays de Liége, au hasard d'y être poursuivi et d'y voir dissiper sa Troupe; lorsque dans d'aussi tristes cir-

constances, il saisit adroitement l'occasion de s'en tirer avec honneur, quand il déjoue les projets de ses Adversaires et qu'il tourne contre eux les piéges qu'ils lui tendoient, des êtres bornés et incapables de juger de ce qui est avantageux ou nuisible dans une affaire aussi importante, un Van Eupen instruit seulement aux manéges étroits de la fourberie, un imbécille Vander Noot, quelques Moines, quelques Artisans osent accuser de trahison le Guerrier fidelle qui connoissoit mieux que personne le danger imminent où son parti se trouvoit, qui par sa prudence sut le détourner; qui en acceptant une suspension d'hostilités, dont il avoit calculé les avantages, déroutoit les projets du Gouvernement Autrichien, introduisoit le découragement et la défection dans l'Armée ennemie, tandis qu'il se procuroit un temps nécessaire pour augmenter ses forces et se fournir des armes et des Soldats aussi bien qu'à la Province de Flandre. Ils osent l'accuser de trahison, alors qu'il donnoit de la considération au parti qu'il défendoit, en traitant au bout de cinq semaines, d'égal à égal, avec les Généraux d'un Potentat; alors qu'on devoit compter au nombre des effets de cette armistice, l'explosion qui eut lieu à Bruxelles. Des hommes aussi orgueilleux que stupides, firent un crime au Chef de l'Armée d'avoir ainsi sauvé la cause Patriotique sans leur participation, comme s'ils n'avoient point été forcés d'avouer leur ignorance, en lui donnant le plein pouvoir d'agir comme il

Digitized by Google

l'auroit trouvé convenir ; comme s'ils ne lui avoient point écrit *qu'ils s'en rapportoient entièrement à son expérience et à sa prudence.* Lorsque, contre leur attente, Vander Mersch eut attaché la victoire aux armes des Patriotes, lorsqu'ils trouvèrent le chemin libre pour retourner triomphans à Bruxelles, on les vit montrer le plus grand empressement pour faire avancer l'Armée, pour profiter sans doute de l'éloignement des plus courageux Citoyens, afin de réaliser le funeste projet qu'ils méditoient. De quel œil devoit-on voir les sollicitations qu'ils employoient pour obliger le Général à s'enfoncer dans les Ardennes, au milieu de l'hiver, avec une Troupe foible, harassée, délabrée, sans vivres, sans autre Artillerie que les trois pièces arrachées à Turnhout. Deux à trois jours de marche l'auroient mis en face des Autrichiens réunis, et il se seroit exposé à une défaite certaine et à une déroute inévitable qui auroit obligé ces insensés, à chercher derechef un asile dans les murs de Breda. Quel est l'homme instruit qui n'a point ri de leur ignorante présomption, en les voyant forger des projets extravagans pour bloquer Luxembourg dans le lointain et même pour surprendre cette forteresse? Les crimes de Vander Mersch sont d'avoir été plus sensé qu'eux. Ils lui en firent un encore de n'avoir pas exécuté l'ordre qu'ils lui donnoient de faire marcher dans le Limbourg le Général Major de Rosières avec dix-huit cens hommes de la Garnison de Namur, tandis qu'on en comp-

toit à peine quinze cens dans cette Ville, qui étoit le centre de l'Armée. On ne pouvoit la dégarnir sans s'exposer, en cas d'une défaite, à voir l'ennemi franchir facilement cette barrière importante et marcher à Bruxelles sans trouver de résistance. D'ailleurs ces perfides Souverains ne devoient point ignorer que cette Garnison pouvoit à peine fournir au service journalier, tellement les Soldats étoient pitoyablement vêtus. Ces orgueilleux usurpateurs, éblouis du sceptre qu'ils avoient enlevé par la ruse à un Peuple trop confiant, eurent encore l'art de donner pour une trahison, les conseils prudens du Guerrier, lorsqu'il fût d'avis de fixer la gloire de sa Patrie et d'en assurer le bonheur. Les perfides firent valoir les déclarations de deux ingrats, les seules qu'ils aient osé publier, pour faire crier à la trahison un Peuple aveugle et ennemi de sa félicité, un Peuple qui auroit dû plutôt concevoir une juste indignation contre les ambitieux scélérats qui vouloient régner sur ses ruines, et qui ont fini par exposer une Nation brave à la risée de l'Europe. Il n'étoit point étonnant de voir des méchans ligués, il ne l'étoit point de les voir rassembler de vils partisans qu'ils s'attiroient en dilapidant les finances, qui malheureusement se trouvoient dans leurs mains ; mais il est inconcevable comment tant d'hommes ont été, sans motif d'intérêt, les dupes de l'ignorante politique des Etats et du Congrès; comment ils n'ont pu pénétrer le foible voile qui couvroit leurs secrets

Digitized by Google

ridicules. En portant un œil attentif sur l'Armée que commandoit Vander Mersch, en voyant la détresse à laquelle on l'abandonnoit, en voyant le mépris qu'on affectoit pour les premiers combattans et les injures mêmes qu'on leur prodiguoit pour les forcer à quitter les armes; en regardant ces étrangers inconnus, ces Prussiens qui venoient insulter aux Belges, ces enfans à qui on donnoit les récompenses et les honneurs dûs aux Guerriers qui les avoient achetés par tant de travaux, ne devoit-on point reconnoître à évidence, que les orgueilleux Etats méditoient le dessein criminel de donner des fers à la Nation; que jouets de la Prusse, ils ne comptoient que sur son appui pour atteindre leur but sinistre? Ne devoit-on point rapporter à sa vraie cause la haine implacable qu'ils portoient ouvertement aux Citoyens sensés, et principalement au Général, qu'ils n'avoient pu séduire, et qui avec la franchise d'un Militaire, avoit apostrophé Vander Noot à Namur, et lui avoit hautement donné les épithètes que méritoit ce fourbe, en présence des Etats de Namur, à qui il reprocha une coupable négligence envers l'Armée, et une stupide insouciance sur les impostures de Vander Noot, dont les Etats de toutes les Provinces auroient dû exiger une explication cathégorique, sur les prétendues alliances dont il leur parloit sans cesse, pour se faire valoir, en même-temps qu'il repaissoit leur orgueil d'idées extravagantes. Cette fermeté du Chef de l'Armée à l'égard du ridicule

Digitized by Google

Ministre, parut un crime d'état, et les justes reproches que son patriotisme le força d'adresser aux ineptes Souverains, furent regardés comme un crime de lèse-Majesté. De son côté, l'hypocrite Van Eupen ne pouvoit oublier les débats qu'il avoit eus avec Vander Mersch, lors de l'armistice de Leau, ni l'humiliation qu'il avoit essuyée au Congrès, lorsque le Général blâma hautement les articles de la capitulation de la Citadelle d'Anvers, et qu'il traita de ridicule cet ouvrage du grand Pénitencier. A quoi ne se porte point la vengeance d'un Tartuffe! La perte de Vander Mersch étoit résolue; Van Eupen dirigeoit les Prélats et les Moines, et le fanatisme vint à l'appui de sa haine. Il commandoit avec Vander Noot aux *Représentans-nés* de la Belge, et ces insensés, assemblage confus d'orgueil et de bassesse, qui ne rougissoient point d'obéir à deux vils imposteurs, en même-temps qu'ils se paroient du titre fastueux de Souverains, se liguèrent contre les Citoyens vertueux qui ne respiroient que le bonheur de leur Patrie. L'ambition démesurée, l'espoir de se maintenir sur le trône usurpé, sous l'aile de la Prusse, dans les uns, la soif de l'or dans les autres, firent oublier les intérêts les plus sacrés de la Nation. Ces perfides réunissent leurs efforts pour renverser leur bienfaiteur qui a osé leur parler le langage de la vérité. Lorsque la scélératesse leur eut fournit les moyens les plus atroces pour abattre les vrais amis de la Patrie à Bruxelles, pour

Digitized by Google

y étouffer la voix de la raison et pour jeter la terreur dans les ames, il leur restoit à terrasser celui à qui la Nation avoit confié ses forces, celui qui pouvoit seul venger les forfaits dont ils se proposoient de jouir; ils forment l'exécrable projet d'armer les Belges contre les Belges, et de conduire des hommes séduits pour combattre des frères qui réclament les droits de la Nation, après les avoir déjà vengés. Sous de frivoles prétextes, ils font rétrograder les forces de Vander Mersch, qui n'ignore point leurs intentions perfides; ils rassemblent de nombreux esclaves et une nombreuse Artillerie; un étranger mercenaire marche à leur tête, contre un Guerrier Citoyen qui peut encore punir la témérité des tyrans. L'artifice, la calomnie, la séduction dans la Ville de Namur, la force au dehors, tout est rassemblé pour assurer l'odieux triomphe d'une cabale féroce et dénaturée. Un Peuple trop crédule se laisse persuader à la voix des plus insignes fourbes, et se déclare contre son plus fidelle appui. Ce Guerrier aussi sensible que ferme, touché de l'erreur d'un Peuple séduit, renonce au parti violent d'employer les forces qu'il a en son pouvoir; il repousse avec horreur l'idée de se souiller du sang de ses Compatriotes; il veut seulement en imposer aux ennemis perfides de l'honneur de la Patrie; il les force à capituler, ne soupçonnant point encore jusqu'où les monstres avec lesquels il traite, sont capables de pousser l'excès de la scélératesse, et pour prix de son patriotisme et

Digitized by Google

de son trop de confiance, il devient victime de la plus noire des perfidies, et une odieuse Citadelle devient la récompense de ses travaux. En vain on étoit forcé de se rappeler la prudence et l'intrépidité avec laquelle il avoit dirigé les foibles ressorts d'une révolution qui sembloit devoir être étouffée dans son berceau; en vain on parloit encore des prodiges que l'Armée Belgique, conduite par sa main habile, avoit paru opérer, lorsqu'elle étoit dans un état de foiblesse qui excitoit le rire de la pitié et qui lui attiroit les railleries du mépris; en vain l'Europe étonnée demandoit encore comment ce Guerrier à la tete d'une poignée d'hommes sans expérience, sans discipline, sans aucune des habitudes qui rendent l'ame indifférente aux dangers; comment avec des Soldats novices, dépourvus d'armes, d'artillerie, de munitions d'aucune espèce, ce Guerrier avoit osé braver une Armée de Troupes réglées, exercées, aguerries et grandement approvisionnées de tout; comment avec d'aussi foibles moyens, il avoit su tromper les ruses de tant de vieux Capitaines, triompher de tous leurs efforts, leur enlever des places importantes, les forcer au bout de cinq semaines à traiter avec lui d'égal à égal, favoriser la prise de quatre Capitales, et étendre ses conquêtes depuis les sables de la Campine jusqu'au delà de la Meuse, dans les stériles montagnes de l'Ardenne, où il ne s'est arrêté, que lorsque la faim, la nudité et la lassitude n'ont plus permis

Digitized by Google

à sa petite Troupe d'avancer, et où il s'est maintenu malgré sa foiblesse. En vain la mémoire récente des faits aussi étonnans, des services aussi inattendus, parloit-elle aux cœurs des Belges en faveur de Vander Mersch; en vain les Citoyens sensés le regardoient-ils comme l'objet le plus cher de la vénération, de la reconnoissance et de l'amour de sa Patrie; cette ingrate Patrie séduite par tous les moyens détestables que la scélératesse avoit pu inventer, se détermina à l'abandonner à ses féroces persécuteurs, et à lui retirer une confiance qu'elle lui devoit à tant de titres, pour la donner honteusement à un Schoenfeld, à un étranger qui la vouloit déshonorer. Un Peuple qui avoit secoué le joug d'un Monarque puissant, ne rougit point de se prosterner devant un tas obscur de cruels usurpateurs, qui ne mirent plus aucun frein à leur orgueilleuse férocité, qui remplirent l'intérieur du Pays d'épouvante et d'horreur, tandis que le perfide instrument de la Prusse, sacrifioit à ses vues la jeunesse du Pays; tandis qu'avec une Armée telle que Vander Mersch n'en avoit point vue dans sa Patrie, avec une Armée choisie, complétement équippée et de beaucoup supérieure en nombre à celle de l'ennemi; avec une Artillerie nombreuse et tout l'attirail de la guerre, cet étranger mercenaire ne faisoit que céder les conquêtes de son Prédécesseur, après les avoir arrosées du sang des Belges. Ces preuves d'une trahison manifeste auroient dû frapper les yeux de tout le Peuple; des

Digitized by Google

cris unanimes auroient dû se faire entendre, mais la terreur avoit glacé toutes les langues; on regardoit, et l'on n'osoit dire ce que l'on avoit vu; le crime triomphoit, et si le règne de la scélératesse avoit encore duré quelque-temps dans la Belge, on y eût oublié jusqu'au nom de vertu. L'incorruptible Vander Mersch devoit s'y attendre au sort d'un *Barneveldt*, qu'un patriotisme pur conduisit à l'échafaud, ou des *Dewith*, qui furent victimes de l'aveugle rage d'un Peuple ingrat; et ce n'est qu'à la rentrée des Autrichiens, qui mirent fin à une aussi exécrable tyrannie, que Vander Mersch doit les jours qu'il respire encore.

Belges! ce tissu d'horreurs s'est tramé sous vos yeux; l'Europe qui en a été témoin, en a frémi d'indignation; et cependant vos bras engourdis n'ont point eu la force de secouer d'indignes fers que d'obcurs tyrans vous donnoient; quoique de toutes parts des voix fidelles s'efforçassent d'éveiller vos sens assoupis dans une honteuse léthargie. D'infatigables sentinelles qui veilloient sur vos droits et qui n'ont cessé de vous donner l'alarme, se sont vues repoussées par vos mains, et vos défenseurs ont eu la douleur de vous voir à la merci de vos plus grands ennemis, des tyrans les plus féroces. A la vérité le glaive homicide n'obéit plus à leur voix sanguinaire; les cachots ne s'ouvrent plus à leurs ordres perfides; les Citoyens sensés ne sont plus obligés de fuir une Patrie ensanglantée; mais des tigres sont encore à craindre sous

Digitized by Google

la chaîne qui les retient, et qu'ils s'efforcent de briser. Rendus enfin à la raison, après avoir déchiré le voile dont un odieux fanatisme avoit couvert vos yeux; délivrés des prestiges trompeurs qui vous ont attachés servilement au char de l'imposture, de justes regrets succéderont à un trop fatal aveuglement qui vous a fait méconnoître vos véritables intérêts. Vous maudirez les orgueilleux insensés, qui pouvant assurer le bonheur et la gloire de la Nation, ont osé se préférer à un Peuple entier; qui pour servir leurs funestes passions, ont prodigué, jusqu'à la fin de leur règne, le sang de leurs malheureux Concitoyens, tandis qu'une paix glorieuse qu'on vous offroit, auroit immortalisé la Belge; qui enfin pour assouvir leur ambition insatiable, ont couvert leur Patrie de ridicule et d'opprobre! La raison vous crie de laver cette opprobre. Il est temps de mettre sous les yeux de ces êtres pervers, les forfaits dont ils se sont souillés: Il est temps de leur faire rendre raison des nombreuses violations de toutes les Lois divines et humaines, qu'ils ont foulées aux pieds; de la profanation de la Religion qu'ils ont fait servir d'instrument à leurs desseins homicides; des infractions faites à la Constitution, qu'ils ont osé anéantir de leur propre autorité, pour usurper tous les pouvoirs. Qu'ils se justifient, s'ils l'osent, sur les horreurs qu'ils ont fait commettre; que les Ministres *de Paix*, qui n'ont inspiré que la colère, justifient leurs Mandemens profanes et sanguinaires, qui

Digitized by Google

ont autorisé ces Libelles hypocrites et calomnieux, ces Prédications fanatiques, où la classe ignorante alloit puiser aveuglément des principes de haine, de fureur et de vengeance. Belges! ouvrez enfin les yeux sur l'infame conduite de ces *Représentans-nés*. Comment excuseront-ils les moyens atroces que leur despotisme a imaginés pour étouffer la voix des Citoyens vertueux? Comment excuseront-ils les violences qu'ils ont exercées; tant de sang précieux et innocent qu'ils ont fait couler; tant de pillages qu'ils ont suscités; tant de proscriptions et d'emprisonnemens arbitraires qu'ils ont ordonnés, *pour des raisons à eux connues*, au mépris des Lois et de tout ce que la Société a de plus sacré? Oseront-ils rendre compte de l'emploi des finances qu'ils ont perfidement dilapidées; de l'emploi des dons Patriotiques qu'ils ont extorqués même à la classe la plus indigente? Oseront-ils désigner les gouffres odieux où tant d'or s'est englouti? Oseront-ils soutenir encore les calomnies sans nombre qu'ils ont répandues pour perdre les Citoyens éclairés, qui pénétroient leurs mystères d'iniquités? Que répondront-ils aux justes reproches que vous leur devez faire, pour vous avoir si indignement trompés, et pour avoir abusé aussi impudemment de votre confiance? Que vous répondront-ils, lorsque vous leur redemanderez vos frères, dont le sang inutilement perdu, crie vengeance sur les bords de la Meuse, où il fut répandu quand l'imposteur Vander Noot se vantoit encore,

Digitized by Google

pour les tromper, qu'il tenoit les Clefs de Luxembourg? Lorsque vous leur redemanderez ceux qu'ils ont encore fait immoler aux environs de Louvain, quand ces usurpateurs ne devoient plus ignorer que leur règne étoit passé? Oseront-ils supporter les malédictions des veuves et des orphelins, dont ils ont fait égorger les époux et les pères, lorsqu'il étoit temps encore de faire cesser honorablement le fleau de la guerre? Les cris des malheureux privés de leurs membres, pour avoir servi le funeste orgueil de quelques scélérats, les cris amers qu'ils poussent en demandant un pain qu'ils ne peuvent plus gagner, leur aspect pitoyable, devroient déjà avoir fait éclater la juste indignation de tous les Belges; déjà la Nation devroit avoir marqué ces hommes perfides du sceau de la réprobation; déjà des personnages intègres, éclairés et inaccessibles à la corruption, des personnages choisis par le Peuple, devroient remplir l'auguste fonction de le représenter, pour fermer les plaies cruelles que des traîtres lui ont faites; pour réparer l'honneur de la Nation et remédier aux rapines et aux brigandages énormes que les perfides *Représentans-nés* ont exercés pendant les malheureux jours de leur usurpation.

En attendant que les Belges se pénétrent de la nécessité de cette réforme salutaire; en attendant qu'ils la demandent au Prince, comme le seul moyen de rétablir la confiance réciproque; j'ose interpeller les Etats actuels des Provinces Belgiques, et les som-

Digitized by Google

mer de justifier leur étonnante et criminelle conduite envers Mr. Vandèr Mersch. J'ose les citer devant le Tribunal équitable du Public, en appeler à la Nation et à l'Europe entière, et demander qui a voulu réellement trahir la cause Patriotique, ou celui qui cinq fois l'a sauvée du dernier péril, ou ceux qui cinq fois par des ordres et des conseils perfides ont tenté de la perdre? Quel a été le Patriote le plus éclairé et le plus prudent, ou celui qui n'a cessé de vouloir prémunir ses Concitoyens, contre les embûches d'une politique étrangère, ou les imposteurs, qui aveuglés par l'orgueil, en ont été les imbécilles jouets? Quel a été le Patriote le plus dévoué à l'intérêt Public, ou celui qui après avoir tout risqué pour défendre la cause de ses Concitoyens, les avertit à temps de profiter de ses victoires, et d'assurer leur bonheur et leur gloire; ou les égoïstes, qui n'ouvrant les yeux que pour convoiter un sceptre qui ne leur appartenoit pas, ont employé les artifices les plus odieux pour égarer la Nation, et l'empêcher d'accepter les offres avantageux qu'on lui proposoit? Quel étoit le Patriote le plus désintéressé, ou les usurpateurs, qui n'ont cessé pendant leur règne de s'engraisser de rapines; ou le Chef de l'Armée, qui ne demandoit pas même ce qui lui étoit dû? Quoique dans leurs libelles grossiers, ils aient eu l'impudence de le représenter comme *courbé sous le poids des dons de son Pays*, je leur donne le défi de prouver que ce Guerrier désintéressé, qui a refusé aux

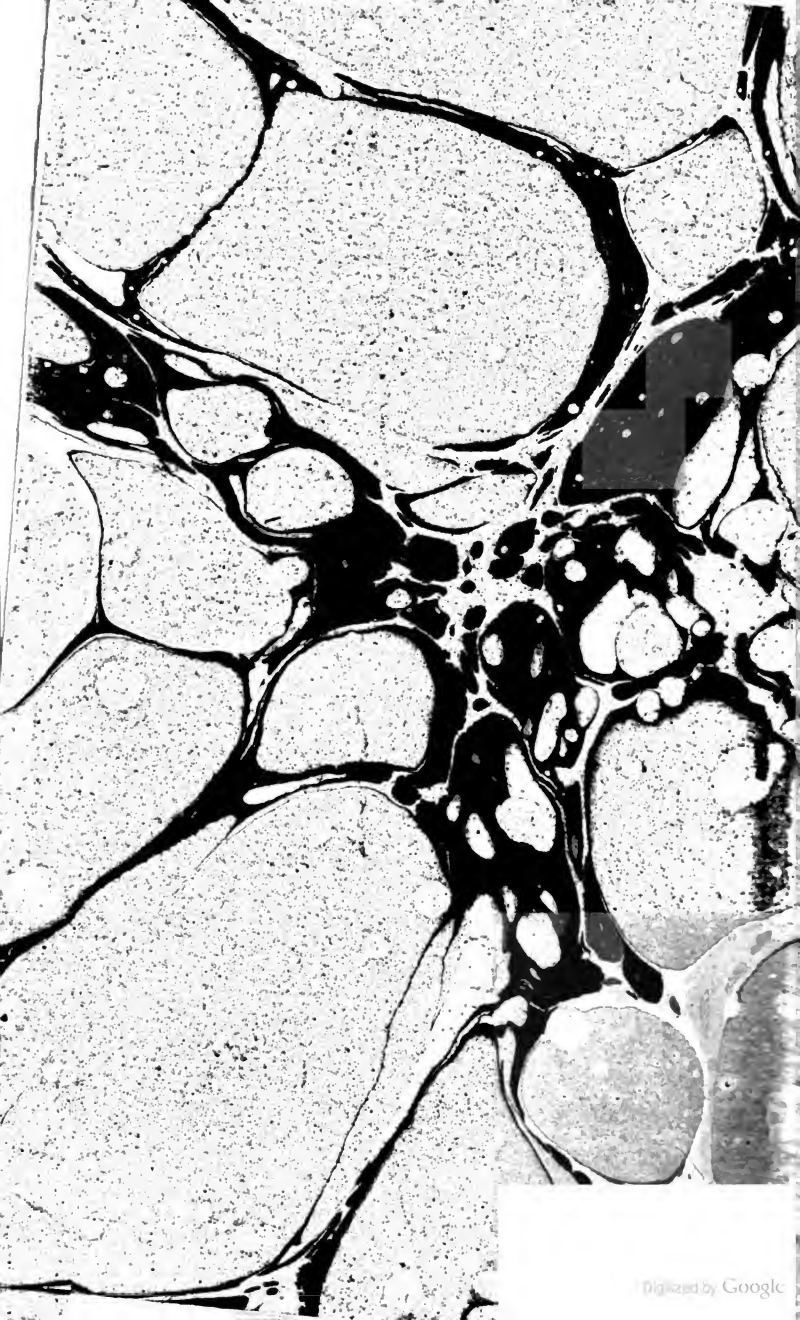
Etats-Généraux l'offre d'une gratification de dix mille florins, ait, jusqu'au moment où j'écris, reçu le payement de ses appointemens. Je donne le même défi aux Etats de la West-Flandre, qui ont eu la bassesse de le menacer, s'il ne courboit point un front servile, de lui retirer la pension de deux mille florins, qu'ils s'étoient engagés à lui payer, et à laquelle ce vertueux Citoyen a cru devoir préférer son honneur. Ce n'étoit point pour mendier des pensions qu'il étoit allé en Flandre, mais pour y mendier des vêtemens pour ses malheureux Soldats. Maintenant que la vertu ne gémit plus dans une Citadelle, maintenant que la vérité peut sans trembler faire entendre sa voix chez les Belges, on doit exiger que les Etats des Provinces justifient leur conduite, qu'ils donnent, s'ils le peuvent, au moins quelques preuves des crimes qu'ils ont supposés à Vander Mersch; qu'ils parcourent les Provinces et les Villes; qu'ils en interrogent les Habitans, et ceux du Luxembourg même; qu'ils cherchent jusque dans l'Armée Impériale des dépositions, qui puissent donner quelque air de vraisemblance aux calomnies absurdes qu'ils ont forgées contre Vander Mersch; qui attestent la réalité des envois de fournitures, et de la correspondance dont ils l'ont si méchamment accusé; ou que ces Etats se rétractent, et qu'ils se reconnoissent pour les plus vils et les plus scélérats des imposteurs. Qu'ils se justifient encore de la cruelle persécution qu'ils ont fait essuyer à l'intègre Vonck; à tous les

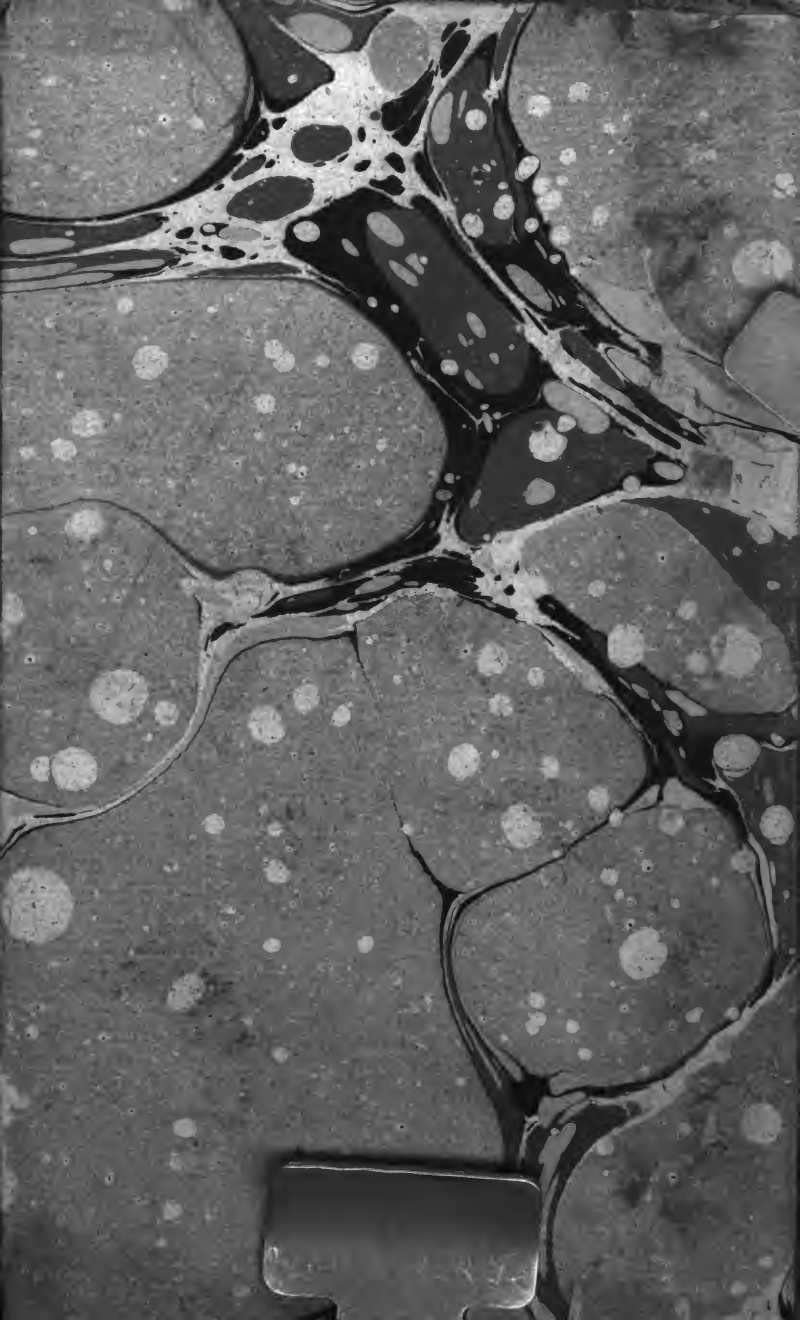
Digitized by Google

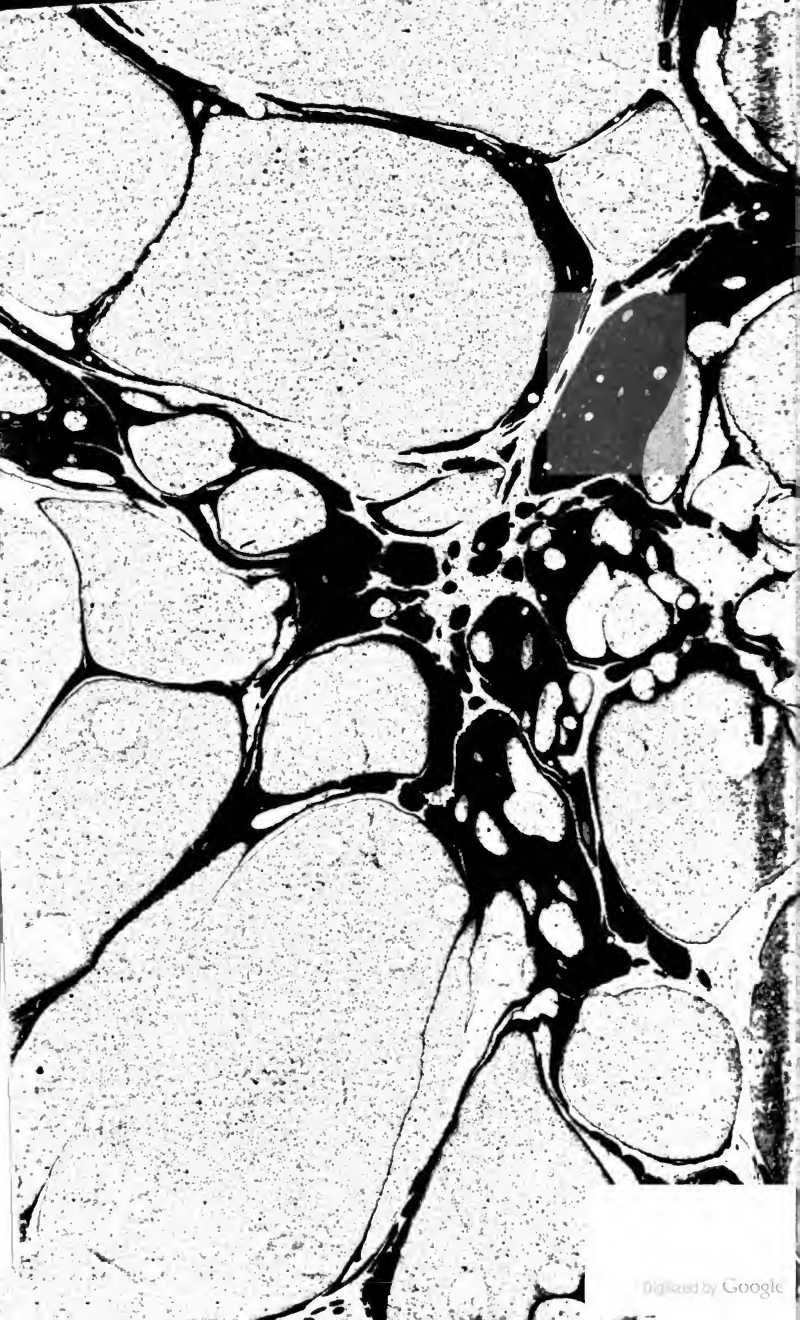
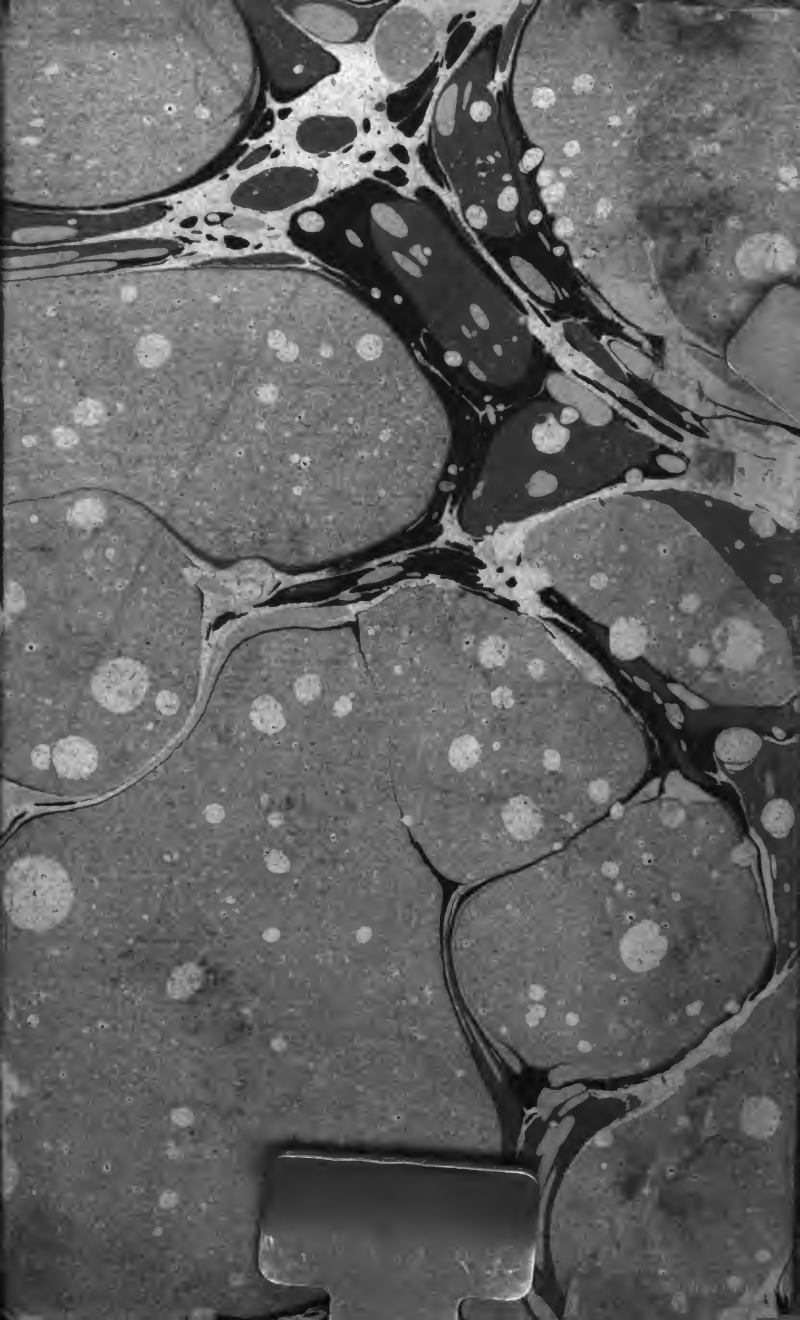
Citoyens sensés ; aux plus fidelles Officiers de l'Armée; au Général de Rosières; aux honnêtes Ecclésiastiques attachés à la première Armée ; à l'Epouse même du Général, dont ils ont laissé piller les effets, tant à Namur, qu'à Anvers et à Louvain. Ce ne sont point des calomnies semblables à celles qu'ils ont fait afficher, qu'ils ont fait prêcher par d'impudens fanatiques; que des Ecrivains mercenaires ont osé répandre à la honte du sacerdoce dont ils sont indignement revêtus; ce sont des vérités que j'ose signer. Puissent mes Compatriotes reconnoître ces vérités, et unir leurs voix pour être délivrés de ces traîtres qui ont voulu déshonorer notre Patrie; afin que nos voisins et la postérité puissent dire, que si les Belges ont eu un moment d'erreur, ils ont su en sortir, et qu'après avoir ouvert les yeux sur les préjugés qui les avoient égarés, ils s'en sont dépouillés encore à temps, pour demander l'extirpation des abus qui s'étoient glissés dans leur Constitution, et assurer un bonheur, que le Chef de la Nation doit partager avec elle.

Fin du Mémoire.

Digitized by Google


Digitized by Google




Digitized by Google

Digitized by Google